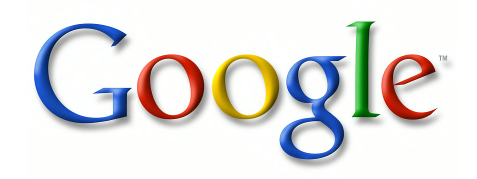
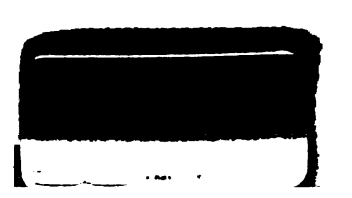



B 443909 DUPL




SE TAIR
FAIRE



ÉTUDE HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

É. ARCHINARD

ISRAËL

ET

SES VOISINS ASIATIQUES

LA PHÉNICIE, L'ARAM ET L'ASSYRIE

DE L'ÉPOQUE DE SALOMON A CELLE DE SANCHÉRIB

AVEC DEUX CARTES DRESSÉES PAR L'AUTEUR



GENÈVE

E. BEROUD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS	STRASBOURG
LIBRAIRIE FISCHBACHER	TREUTTEL ET WÜRTZ
33, rue de Seine, 33	Grand'Rue

ISRAËL

ET

SES VOISINS ASIATIQUES

GENÈVE. — IMPRIMERIE AUBERT-SCHUCHARDT.

ÉTUDE D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

É. ARCHINARD

ISRAËL

ET

SES VOISINS ASIATIQUES

LA PHÉNICIE, L'ARAM ET L'ASSYRIE

DE L'ÉPOQUE DE SALOMON A CELLE DE SANCHÉRIB

AVEC DEUX CARTES DRESSÉES PAR L'AUTEUR



GENÈVE
E. BEROUD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33

STRASBOURG
TREUTTEL ET WÜRTZ
Grand'Rue

1890

Vignaud Lib.

INTRODUCTION

De toutes les nations antiques qui jouèrent un rôle dans le développement de l'Asie citérieure, Israël est la seule dont le passé ait aujourd'hui un intérêt de premier ordre. Il n'est personne qui n'en convienne parmi ceux qui se sont occupés d'histoire. Pour le nier, il faudrait, comme Voltaire, lire la Bible dans dom Calmet. « Il n'y a vrai-
« ment dans le passé de l'humanité, » dit M. Renan,
« que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grec-
« que, l'histoire romaine et l'histoire d'Israël. Excentri-
« ques à l'histoire de la civilisation occidentale, les civi-
« lisations des Indes et surtout de la Chine n'entreront
« dans le dessein d'une histoire universelle qu'à compter
« du jour où elles seront entrées en contact avec les civi-
« lisations qui tirent leur origine de celle d'Israël, de
« la Grèce et de Rome[1]. »

La nation juive a eu le sort étrange d'alimenter par ses vieux livres, dont le sens véritable était devenu lettre

[1] Renan, *Histoire d'Israël*. Paris, 1888. Préface.

close, la vie religieuse des générations qui la persécutèrent avec le plus d'acharnement. Et tandis qu'on brûlait par centaines sur la place publique les habitants des ghetti. les chérubins de l'arche sainte soutenaient encore, de leurs ailes vermoulues, un des arceaux de cette cathédrale qu'on nomme la théocratie du moyen âge.

Pendant longtemps, la théologie traditionnelle considéra l'Ancien Testament comme « un monde à part et « tout à fait en dehors du grand courant de l'humanité[1]. » Cela dura jusqu'à Herder, le révélateur de l'antiquité en Allemagne et en Europe.

Depuis lors, les études archéologiques ont rendu la vieille Jérusalem aux cieux de l'Orient; le souffle nouveau qui, dans notre siècle, a déblayé les collines de Babylone et dégagé le sphinx de ses sables, a dépouillé, en passant, les vieux héros israélites des costumes d'emprunt dont nos ancêtres les affublèrent. Il fut un temps, en effet, où cette Phénicienne au cœur d'airain qu'on appelle Athalie se comportait comme une grande dame du siècle de Louis XIV, où l'on faisait garder par des alguazils le crucifié de Golgotha, où David ceignait la couronne de Charlemagne, où Salomon portait le globe impérial dans sa main gauche, où Ève, notre mère à tous, avait ses armoiries. Ce temps est passé; nous avons rendu l'Orient aux

[1] Dorner, *Hist. de la Théol. prot.*, trad. par Paumier, p. 72) et 749.

Orientaux. Le sens historique, cette faculté nouvelle d'un siècle réaliste, a conçu le beau rêve de ressusciter ces morts et de vivre de leur vie pour quelques instants. On dirait de l'humanité contemporaine qu'elle a de son enfance cette lucidité que la vieillesse connaît et que les âges intermédiaires avaient ignorée.

On avait retracé à plusieurs reprises l'histoire ancienne du peuple juif, et cependant, chose curieuse, sans pouvoir dire en quoi ces essais faisaient défaut, on sentait qu'ils se mouvaient toujours dans le monde des idées et non pas dans celui des faits. Les historiens, si l'on peut leur donner ce titre, suivaient moins l'évolution d'un peuple que le développement logique de leurs théories, admises sans critique et sans discussion. On n'arrivait pas à la vie. Les histoires, déjà vieillies à quelques égards, d'Ewald, de Lenormant, de Maspero[1], de Grätz, et surtout celle de Duncker, marquent de louables efforts pour sortir de cette ornière creusée par les siècles. Il faut savoir gré à notre époque d'avoir entrepris de reconstruire sur des bases nouvelles le passé de la nation israélite. Le nom de Wellhausen marquera sous ce rapport une étape importante dans la théologie protestante. Nous devons à M. Renan la première tentative faite en français d'établir cette his-

[1] Nous ne parlons ici, cela va sans dire, que de ce qui, dans son *Histoire Ancienne*, concerne Israël.

toire sur les résultats, temporaires ou définitifs, de la critique. M. Ledrain avait bien essayé, il y a quelques années, de la traiter à ce nouveau point de vue dans son *Histoire d'Israël;* mais, en dépit de sa préface, il est retombé dans les énumérations déjà connues de noms et de faits, sans recherches critiques et sans étude approfondie.

Ce que M. Ledrain n'avait pas voulu ou pas osé faire, M. Renan l'a accompli. C'est la première fois que, dans notre langue, nous goûtons dans une histoire d'Israël cette saveur orientale qui lui donne un cachet de ressemblance avec la vérité et la vie [1]. Israël n'est plus ce qu'il était pour les gens du moyen âge, un troupeau de brebis élues, dont la vie se passait à célébrer l'Éternel par de saints cantiques, aussi longtemps que le Philistin mécréant ou l'Attila ninivite laissaient en repos la bergerie. Il est redevenu ce qu'il était, un peuple d'agriculteurs et de guerriers, gouverné par des despotes. Les uns et les autres sont des hommes comme ceux qui peuplaient les contrées de l'ancien Orient. Telle est désormais la seule manière dont on puisse envisager historiquement l'ensemble de la nation juive.

Deux conditions sont indispensables à quiconque veut

[1] Brunetière, Le Peuple d'Israël et son Historien dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er fév. 1889.

retracer avec quelque vie un tableau fidèle de cette société disparue. Il faut connaître aussi complètement que possible l'époque où se déroule son histoire dans sa vie politique, économique, religieuse et littéraire ; il faut, en second lieu, être initié au mode de penser de cet immuable Orient dont on reconnaît les traits à trente siècles de distance ; il faut avoir vécu de sa vie, pensé avec son cerveau, aimé ses idées, puisque c'est en l'aimant qu'on pénètre le mieux la nature humaine. Pourquoi ne pas le dire, de semblables études exigent un tempérament spécial, où une imagination plastique se représente les scènes disparues, invisibles au regard. Il faudrait un savant doublé d'un artiste. Le compte rendu de sa mission de Phénicie et l'histoire inachevée des langues sémitiques ont donné la mesure de M. Renan dans ces deux domaines. La lecture attentive des deux volumes qu'il a plus récemment consacrés à l'histoire d'Israël nous a cependant prouvé que l'érudition la plus vaste n'était pas encore en mesure de retracer avec précision le passé de la nation juive.

Les travaux des sciences historiques ne sont pas assez avancés, la Palestine antique n'a pas livré assez de secrets, pour qu'il soit permis de considérer comme résolues la multitude des questions posées à l'historien par les événements de cette époque. Les bases les plus indispensables lui font défaut ; il est, par exemple, impossible d'établir

la chronologie d'une manière indiscutée au delà de 730. Les personnalités royales entre lesquelles l'action se déroule sont fort mal connues, quand elles ne sont pas entièrement défigurées ; les différences d'appréciation sont telles en ces matières, que le caractère de certains personnages change du tout au tout suivant les sympathies secrètes de l'historien. Achab, par exemple, dont M. Renan fait un modèle de tolérance, est pour la théologie traditionnelle « un des pires ennemis du Dieu d'Israël ; » Achaz n'est, pour les uns, qu'une malheureuse victime, calomniée par les siècles postérieurs ; il est, pour les autres, un monstre d'inhumanité. On pourrait citer encore d'autres exemples [1].

Les documents mêmes auxquels l'historien est obligé de s'en rapporter sont trop fragmentaires ou trop succincts pour que la critique la plus sagace ou l'érudition la plus vaste puisse en extraire beaucoup plus que ce qu'ils contiennent, des « *membra disjecta* » sans liaison organique. Impossible d'en extraire une histoire d'Israël tant soit peu définitive.

L'apparition du livre de M. Renan, postérieure à nos premiers travaux, n'a fait que nous confirmer dans ce point de vue. Aussi bien notre but n'a-t-il point été d'en-

[1] Voir à ce propos notre critique du caractère de Sanchérib, Ezéchias et Sanchérib, chap. V.

treprendre une tâche de ce genre, puisque nous la tenons pour impossible, dans les conditions présentes, mais de contribuer par nos recherches à établir, avec autant de rigueur que nous l'avons pu, quelques points fixes dans les dédales de cette histoire. Étudier dans leur développement les rapports que les anciens Israélites entretinrent avec les nations avoisinantes, nous a paru l'un des meilleurs moyens d'y parvenir. Les documents dont l'archéologie s'est enrichie au cours de ce siècle, permettent peut-être de traiter avec plus de sûreté ce côté de l'histoire israélite. Cette étude nous procure un second avantage, plus précieux encore que le premier : elle replace Israël dans son cadre historique, au sein de ces vieilles civilisations disparues, avec lesquelles nous commençons seulement à nous familiariser.

En somme, spécialement dans sa première partie, notre travail sera beaucoup plutôt celui d'un investigateur (Geschichtsforscher) que celui d'un historien (Geschichtsschreiber).

Il reste, comme on le verra, un grand nombre de problèmes que nous ne nous flattons point de résoudre : quel ordre de marche suivit Tiglat Pileser II dans son expédition contre Damas et Samarie ? Comment moururent Hosée et Retsôn ? Personne ne saurait le dire à coup sûr. Ailleurs, la probabilité est la seule solution qu'on puisse

espérer ; tel est le cas dans la succession des faits sous le règne d'Ézéchias ou dans la détermination des rapports politiques de Juda et d'Éphraïm avec l'Assyrie, au temps de Jéroboam II.

Toutefois, et c'est ce qui nous console de tant de points d'interrogation, il est possible de faire revivre, dans de certaines limites, ces antiques sociétés, de pénétrer leurs mobiles, de comprendre leurs croyances, d'assister aux scènes étranges de leurs cultes, de contempler les magnificences de leurs monarques ou la profusion de leurs palais.

On ne nous en voudra pas d'avoir voulu revivre pour quelque temps avec les contemporains des Tiglat et des Ézéchias. Nous nous estimerons suffisamment récompensé, si nous avons communiqué à quelques-uns les jouissances que nous y avons goûtées et le profit que l'âme retire à toucher au réel, dans ce qui fait l'objet de ses occupations les plus légitimes.

Il est un côté de la question dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici. C'est le côté spécialement religieux de l'histoire des Juifs. Il est certain que l'histoire d'Israël constitue une des branches maîtresses de la science théologique. Il faut donc, pour traiter cette histoire avec justice, disons

pour la comprendre, posséder à un haut degré le sens moral et religieux. L'histoire d'Israël est à l'histoire religieuse ce que celle de la Grèce est à l'histoire des arts. Ce qui lui donne son caractère unique, ce n'est point la foule anonyme qui désertait les autels d'Yahveh pour gravir les collines consacrées aux Baalim ; ce sont ces personnalités religieuses qu'Israël seul a connues, et que l'on trouve semées au cours des âges comme des étoiles au sein des nuits. Ce sont tantôt des soleils isolés, qui brillent un instant sans laisser de traces : tel Élie ; il disparaît de l'histoire comme un météore. Tantôt encore, ces astres se rapprochent et forment des constellations, dont l'éclat illumine toute une époque : telle la période d'Ésaïe et de Michée, telle encore, celle d'Osée et d'Amos.

Ces hommes furent l'élite du peuple divin. La société essentiellement religieuse créée par leurs efforts résista seule aux influences pernicieuses de l'extérieur, seule, réprima les tendances contraires aux destinées providentielles de la nation, seule encore, elle réalisa l'idéal du prophétisme, quand l'exil eut cessé, dans cette religion nouvelle, monothéiste sans arrière-pensée, dévouée corps et âme au Dieu d'Israël.

Il souffle au travers de cette histoire des bouffées de ce vent dont on ne peut dire la provenance ni la destination, d'où il vient ni où il va. Avec Israël, apparaît dans l'hu-

manité une vie supérieure, la vie spirituelle, que les autres peuples ignoraient. Celui qui n'a pas connu les profondeurs de la lutte morale n'en comprendra pas la grandeur; il ne saisira pas plus la psychologie des prophètes qu'il ne pénétrera le livre de Job :

Hauteurs des cieux ! qu'y ferais-tu ?
Profondeurs de la mer ! qu'y connaîtrais-tu ?

Ce sera toujours une lacune chez M. Renan de n'avoir pas saisi la lutte morale dans sa grandeur sublime, et de confondre un Ésaïe avec un Émile de Girardin. Est-ce tempérament, est-ce éducation, est-ce plutôt encore l'influence de certain milieu, en partie composé, comme il le dit si bien lui-même, « de conservateurs nigauds et de spirituels étourdis [1], » dont les prophètes sont les gens du monde, et la loi, l'Académie française ? C'est probablement tout cela ensemble.

Le rôle du peuple israélite change beaucoup, suivant que l'on admet ou que l'on repousse, dans l'histoire, le contact de l'esprit divin et de l'âme humaine.

Quiconque veut s'occuper de l'histoire des Juifs ne peut échapper à ces deux questions, que vingt-cinq siècles ont agitées :

1° Israël constitue-t-il une nation privilégiée dont

[1] Renan, Préface à la traduction française du livre de Kuenen, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament.*

l'évolution diffère à plusieurs égards de celle des autres?

2° Israël est-il fondé à se prétendre un peuple favorisé, le peuple de Dieu par excellence?

Aucun de ceux qui se sont intéressés jusqu'ici à cette nation singulière ne lui a dénié ses « destinées providentielles. » Mais tous n'entendent pas de même le sens de ces deux mots. Pour les uns, le combat séculaire de cette poignée de Sémites n'aboutira, en définitive, qu'à élever de quelques degrés le niveau moral de l'humanité; après quoi, la terre ayant vécu, elle continuera à errer déserte au sein des mondes et rien ne restera de tant d'espérances et de si héroïques efforts. Si le cas est tel, Schopenhauer est un sage.

Mais le cas n'est pas tel. La conscience morale, dont les affirmations valent bien celles du fameux « instinct monothéiste, » la conscience morale réclame le triomphe définitif des idées de bien et de justice, et quand rien au monde ne semblerait répondre à ses exigences, il vaudrait encore la peine d'y croire de parti pris. On n'est pas fort à moins dans la lutte quotidienne, et il faut vivre, et vivre bien. Soyons francs. Notre génération répond par un sourire à ceux qui prétendent lui démontrer l'existence de Dieu par un théorème. Nos devanciers admiraient qu'

Aux petits des oiseaux Dieu donnât la pâture.

Ils sont morts, et, de nos jours, c'est la pâture dont les

cris et les plaintes attirent notre attention. Nous n'avons plus les naïvetés de Monseigneur de Cambrai. Nous convenons tout simplement qu'on admet l'existence de Dieu et de la révélation par un acte de foi, que les faits peuvent confirmer cette croyance, mais non la produire.

Il en est ainsi de la prétention d'Israël à constituer le peuple de Dieu par excellence. Ses titres historiques sont contestés et contestables; il est impossible de les contrôler. En définitive, c'est toujours une affaire de croyance religieuse. Les sciences expérimentales proclament elles-mêmes que leurs recherches se bornent à l'étude des causes secondes et que la cause première n'est pas de leur domaine; elles n'ont donc pas d'objection à présenter dans des sphères qui leur sont inaccessibles.

La seule exigence à laquelle nous ayons le devoir de satisfaire, c'est qu'il n'y ait pas, entre les faits et la croyance, une contradiction patente. C'est un cas où s'applique le précepte général : Qui n'est pas contre nous est avec nous.

Confirmée par l'expérience, la solution affirmative de la première question préjugerait fortement une solution identique de la seconde. Or, nous pouvons dire hardiment que l'examen des faits apporte en faveur de ce résultat des éléments dont il est impossible de nier l'importance. Ils reposent sur les observations suivantes :

1° En dépit de tous les efforts tentés pour l'anéantir, et des conditions déplorables auxquelles on l'a soumise, la puissance vitale d'Israël ne semble pas avoir subi d'atteinte sensible, et s'est conservée supérieure à celle des nations environnantes, dans la plupart des cas.

2° Malgré le défaut absolu de l'hygiène la plus élémentaire, les Juifs ont joui pendant le cours du moyen âge d'une sorte d'immunité pathologique dans plusieurs épidémies auxquelles les autres populations, aryennes, touraniennes, nègres ou sémitiques, ont succombé par centaines de mille.

3° Il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire, qu'une race privée de tous droits civils et politiques pendant dix-huit siècles se soit relevée riche et puissante, au point de posséder une influence déterminante sur les affaires de ses vainqueurs.

Nous reprenons successivement ces différents points :

A. *En dépit de tous les efforts tentés pour l'anéantir, et des conditions déplorables auxquelles on l'a soumise, la puissance vitale d'Israël ne semble pas avoir subi d'atteinte sensible, et s'est conservée supérieure à celle des nations environnantes, dans la plupart des cas.*

Toutes les nations constituées en États au temps de l'indépendance d'Israël ont cessé d'exister; de tous les captifs que les armées de Ninive et de Babylone traînaient en

Assyrie, le peuple israélite est le seul qui ait retrouvé sa cohésion et conservé jusqu'à nos jours sa personnalité collective. Phéniciens, Égyptiens, Koushites, Araméens, Élamites, Chaldéens d'Ur et de Borsippa, Babyloniens et Ninivites, tous ont disparu; seul, le vieux chêne israélite a résisté aux tempêtes de l'histoire.

Revenus de Babylone au nombre de 50,000[1], les Juifs augmentent en cinq siècles jusqu'à compter plusieurs millions, chiffre que donnaient les recensements à l'époque du Christ[2].

D'autres nations ont survécu à leur déroute, les Grecs, par exemple, reconstitués en groupe autonome après quatre siècles d'esclavage, les Arméniens, opprimés par l'islam depuis dix ou douze cents ans; mais, ni les uns, ni les autres n'ont supporté une dispersion semblable à celle qui frappa les Juifs.

Il n'existe pas de nation qui ait enduré de plus longues persécutions. Toutes les forces humaines semblent s'être conjurées pour se ruer sur ce peuple et l'anéantir. Une sélection impitoyable est venue, à plusieurs reprises, décimer ses éléments les plus énergiques, les hommes capables d'organiser la résistance et de la poursuivre[3].

[1] Esdras, II, 64 et 65.
[2] Stapfer, *Palestine au temps de Jésus-Christ.*
[3] De Candolle, *Histoire de la Science et des Savants depuis deux siècles*, 2me éd., p. 177.

Plus d'un million d'hommes périssent au premier siège de Jérusalem (70), parmi lesquels se trouvent les plus entreprenants et les plus résolus des Juifs. Sous Trajan (117), nouvelle révolte, suivie d'un nouveau massacre. Sous Hadrien (134), une ville romaine, dont on interdit le séjour aux enfants d'Abraham, s'élève sur l'emplacement de Jérusalem, arrosée du sang de 150,000 cadavres.

Aux désastres de l'antiquité succèdent sept cents ans d'oppression et d'avilissement. Une persécution furieuse éclate en Allemagne lors de la première croisade. A Cologne (1096), 200 Juifs se jettent dans le Rhin pour échapper à la boucherie; on les repêche pour les égorger. L'année de la peste noire (1348) voit renaître leurs angoisses: 900 bûchers se dressent à Strasbourg, où périssent autant d'Israélites. A la fin du XIIIme siècle, Jean Ier d'Aragon en fait massacrer 50,000. Cent cinquante ans plus tard, Torquemada oblige Ferdinand et Isabelle à expulser en masse les Juifs espagnols. « En un seul jour, » raconte Abarbanel, qui en faisait partie, « 600,000 personnes, hommes, femmes et enfants, quittèrent leurs foyers[1]. » Les privations, la misère, le dénuement le plus absolu, les firent périr par centaines en Espagne, en Italie, et jusqu'au Maroc; on

[1] Wertheimer, *Les Juifs de l'Occident et le judaïsme moderne*, p. 33 (Genève, 1865), traduit de deux articles parus dans la *Westminster* et *l'Edinburgh Reviews*.

prétend que le fameux inquisiteur en fit disparaître à lui seul près de cent mille.

Ce sont là de simples épisodes dans cette lugubre tragédie, aussi longue que le moyen âge, dont l'image fidèle était ce mystère de la Passion où l'on pendait, au nom du Christ, un compatriote de Judas Iscariot.

Après que tout a été fait pour anéantir cette race extraordinaire, c'est elle qui présente aujourd'hui en Europe l'accroissement le plus rapide, si l'on en excepte le grand-duché de Bade, la Hesse et la Toscane. Le bien-être qui, en France, par exemple, est une cause fatale d'arrêt dans le mouvement de la population, n'a pas produit sur les Juifs les mêmes effets que sur les chrétiens. Leur accroissement est en France de 4 à 7 fois plus rapide que celui des catholiques ; il en est de même en Autriche.

En Prusse, les trois confessions se multiplient dans la proportion de 1 pour les catholiques, 2 pour les protestants et 3 pour les Juifs [1]. Le pasteur Pressel, qui s'est occupé de la question israélite, rapporte que, dans sa commune, les naissances juives sont aux naissances chrétiennes comme 5,5 est à 3,8 [2].

Il ne faudrait rien exagérer. La natalité des Juifs est inférieure à celle des chrétiens en Russie et en France [3] ;

[1] Dr Lagneau, Mémoire présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques.

[2] Herzog, *Real Encyclop.*, art. Volk Gottes.

[3] Les mariages mixtes que les Israélites français contractent fréquem-

mais, dans ces deux pays, comme dans les États susmentionnés, ce déficit est largement compensé par cet autre fait, que leur mortalité est inférieure à celle des populations environnantes. Ainsi que l'ont établi les observations du Dr Meyer, la vie moyenne dans l'Europe centrale serait de 26 ans chez les chrétiens et de 37 ans chez les Juifs. La proportion est à peu près la même en Algérie, où les décès ont été en 1844 et 1845, dans la population civile, de 28 ‰ chez les Juifs, de 30 ‰ chez les musulmans et de 43 ‰ chez les chrétiens[1].

En Prusse, la mortalité à tous les âges est plus faible chez eux que chez les chrétiens. Les registres ecclésiastiques de la monarchie prussienne, pour les années 1823 à 1841, donnent les chiffres suivants pour la mortalité moyenne du royaume.

44,5 % des chrétiens 50 % des Juifs	ont atteint l'âge de 14 ans.
12 % des chrétiens 20 % des Juifs	ont atteint l'âge de 70 ans.

En somme, 1 chrétien meurt par an sur 34 de ses coreligionnaires et 1 Juif sur 46 de ses coreligionnaires.

A Francfort, où le mouvement de la population a été

ment au détriment de leur confession, doivent être une des causes, sinon la cause principale, de ce déficit dans le nombre des naissances.

[1] Compte rendu du Ministère de la Guerre, cité dans *Annales d'Hygiène publ. et de Médecine lég.*, série IV, vol. 50, p. 302.

tout spécialement étudié par les Drs Neufville et Boudin[1], la vie moyenne est de 37 ans pour les chrétiens et de 49 pour les Juifs.

La mortalité infantile, qui atteint surtout les garçons, est moins forte chez eux que chez les chrétiens. On a compté en Allemagne, sur 100,000 naissances, 143 enfants mort-nés chez les chrétiens et 89 seulement chez les Juifs[2].

Le Dr Bordier, professeur à l'École d'anthropologie de Paris, donne le tableau comparatif suivant de l'accroissement annuel des Israélites sur 100 habitants[3].

Multiplication des Juifs.		Multiplication des chrétiens.
Belgique	4,1	0.7
Suisse	3,1	1,06
Bavière	2,1	0,8
Prusse	1,8	1,2
Hollande	1,4	0.8

Tels sont les faits.

On a tenté d'expliquer par la circoncision ces tendances prolifiques et cette longévité. Il est vrai qu'elle offre à ce point de vue des avantages très spéciaux pour certaines populations orientales[4], mais cette pratique est connue

[1] D'après les chiffres du Dr Boudin, extraits du registre civil de Francfort (1846-1848), le quart de la population chrétienne succombe à 6 ans 11 mois, et le quart de la population juive à 28 ans 3 mois.

[2] Herzog, *op. cit.*, art. Volk Gottes.

[3] Dr Bordier, *Géographie Médicale* (Paris, 1884), p. 529.

[4] J. de Thévenot, *Voyages*, I. ch. XXXII.

dans le monde entier et chez les races les plus diverses : Polynésiens [1], Noirs [2], Cafres [3] et Hottentots [4] la pratiquent tous; elle n'a jamais produit pour eux les résultats merveilleux qu'on lui attribue. Ce même rite était répandu dans l'ancien Orient : il est probable qu'Édomites et Moabites s'y soumettaient [5]; il était indigène en Égypte et chez plusieurs tribus du plateau arménien ; à partir du Xme siècle, on paraît l'avoir pratiquée en Phénicie [6]. La circoncision n'a sauvé aucune de ces nations.

Le goût de la famille, intense chez l'Israélite, expliquerait peut-être mieux la fécondité de ce peuple. Les mariages sont plus fréquents chez les Juifs que chez les chrétiens, ce qui augmente la proportion des enfants légitimes [7], moins atteints que les autres par la mortalité; ils sont aussi plus précoces, et cela contribue à augmenter, dans beaucoup de cas, le nombre des naissances. Toutefois n'oublions pas que ce peuple eut, pendant plusieurs siècles, la famille polygame, dont le résultat constant est d'émiet-

[1] De Waitz, *Anthropologie*, vol. VI (continué par Gerland. 1872).
[2] Réville, *Relig. des peupl. non civil.*, t. I., p. 115.
[3] Id. p. 155.
[4] Id. p. 177.
[5] Renan, *Hist. d'Israël*, I, p. 124.
[6] Movers, *Die Phönizier*, I, p. 60. Riehm, art. Beschneidung, dans *Handwörterbuch des Bibl. Alterthums*.
[7] Sur 100,000 âmes il y a eu en Prusse 67 naissances illégitimes chez les Juifs, et 280 chez les chrétiens. (Dr Hoffmann, cité dans les *Ann. d'hyg. publ.*, série I, vol. 44, p. 23.)

ter une nation, en favorisant la naissance des filles au détriment de l'élément mâle. La polygamie produit d'habitude un épanouissement momentané et artificiel, après lequel la race est épuisée. Elle était, en somme, nuisible à la fécondité de la race.

Il ne faudrait donc pas abuser de ce goût de la famille monogame pour expliquer la vitalité du peuple israélite. Il y a plus. Ce même peuple se trouve depuis longtemps dans des conditions absolument défavorables à sa multiplication. Les persécutions du moyen âge, qui empilaient les Juifs dans leurs ghetti, les contraignit à se marier entre eux pendant plusieurs siècles, d'une manière presque exclusive. Ils ont été souvent réduits à contracter des mariages consanguins, pour lesquels ils ont conservé une propension marquée; la famille de Rothschild en offre de nombreux exemples.

En définitive, aucune des causes nuisibles à son développement ou même à son existence n'ont pu porter un coup fatal à ce peuple de déclassés, dont la force vitale s'est révélée avec une puissance inattendue, depuis qu'on lui a rendu sa place au soleil des nations. Les prophètes ne se trompaient pas en prédisant une longue vie à leur race. Israël, qu'on pourrait appeler le peuple permanent, contemporain de tous les régimes et de tous les empires, Israël a vu se réaliser à la lettre les paroles de Jérémie :

« J'anéantirai toutes les nations parmi lesquelles je t'ai « dispersé, mais toi je ne t'anéantirai pas[1]. » Sa parfaite image est figurée dans ce buisson du Sinaï, que le feu le plus intense ne parvient pas à consumer, et qui demeure intact au sein des flammes qui l'assiègent.

B. *Malgré le défaut absolu de l'hygiène la plus élémentaire, les Juifs ont joui, pendant le moyen âge, d'une sorte d'immunité pathologique dans plusieurs épidémies, auxquelles les autres populations, aryennes, touraniennes, nègres ou sémitiques ont succombé par centaines de mille.*

Les Juifs, dit-on, ne sont sujets ni à la peste, ni au typhus, ni au croup, ni à la méningite[2].

Un fait certain, c'est qu'ils ont joui d'une immunité exceptionnelle à l'égard de la peste[3]. Le moyen âge tout entier l'a constaté, et Tschudi, l'un de ses historiens, dit formellement que « cette maladie ne les a jamais atteints. »

Il est vrai que leurs mœurs sédentaires et la réclusion forcée dans laquelle ils vivaient les exposaient moins que

[1] Jér. XLVI, 28.

[2] Herzog, *op. cit.*, art. Volk Gottes. On a étendu à d'autres points l'immunité pathologique des Juifs. Diger affirme qu'ils échappèrent à l'épidémie de dysenterie qui désola Nimègue en 1736. Fracastor mentionne un fait analogue pour le typhus de 1505 et Ramazzini pour les fièvres paludéennes de Rome en 1691. Toutefois nous n'appuyons point sur ces faits, qu'on aurait tort de généraliser.

[3] Dr Bordier, *op. cit.*, p. 529.

d'autres à contracter les maladies régnantes; mais leur état habituel de saleté, l'humidité de ces ghetti où l'air ne circulait pas, où le soleil pénétrait à peine, les mettaient dans les conditions d'insalubrité les plus favorables au développement des germes morbides. Blancs, jaunes et noirs, aryens et sémites ont succombé par centaines de mille aux pestes de 1347 et 1348, de 1360 et 1361, de 1370 et 1371 ; seuls, les Juifs ont résisté à ces effroyables épidémies. On s'explique pourquoi les populations furent si impitoyables pour ces parias que la maladie n'atteignait pas.

C. *Il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire, qu'une race privée de tous droits civils et politiques pendant dix-huit siècles se soit relevée riche et puissante, au point de posséder une influence déterminante sur les affaires de ses vainqueurs.*

Tout a été tenté, non seulement pour détruire les Israélites, mais pour les déposséder vivants de leur avoir et les réduire à la misère. Leurs malheurs commencèrent avec les croisades. Louis le Jeune remit à tous les croisés français les dettes dont ils étaient débiteurs à des Juifs. Son fils, Philippe-Auguste, rendit un décret semblable, en y joignant l'exil et la confiscation (1181). En Angleterre, Édouard le Confesseur avait édicté une loi d'une simplicité effrayante, qui mettait les Juifs à la merci de la couronne :

« Les Juifs et tout ce qu'ils possèdent appartiennent au roi. »

Impossible d'échapper à l'oppression. Si le Juif se convertissait, le roi confisquait la moitié de ses biens, « afin « que par ce traitement la sincérité de sa conversion fut « démontrée [1]. » S'il ne se convertissait pas, le souverain demeurait, de par la loi, son légataire universel ; le Juif mort, sa femme et ses enfants ne rentraient en jouissance de son avoir qu'après avoir racheté cette jouissance par de fortes sommes. Une cour spéciale prenait note de toutes les transactions des Israélites, en telle sorte que le roi était toujours au courant de leurs entreprises. A son départ pour la croisade, Henri II leva sur eux 60,000 liv. sterl. Jean sans Terre les fit emprisonner et leur extorqua par la torture des sommes énormes.

Par les mêmes procédés, Philippe V de France préleva sur eux la somme de 150,000 francs. Ces exactions continuèrent pendant tout le moyen âge.

Après avoir été dépouillés tant de fois par le fanatisme, les Juifs se sont relevés au cours de ce siècle, plus riches et plus influents que jamais. Après avoir été, en quelque mesure, les dépositaires de la fortune publique au moyen âge [2], ils ont aujourd'hui entre les mains une partie con-

[1] Dr Isaac da Costa, *Israel and the Gentiles*, p. 62.
[2] Pigeonneau, *Histoire du Commerce en France au moyen âge.*

sidérable des capitaux de l'Europe. Leur influence s'étend partout. En France comme en Allemagne, une portion notable de la presse est sous leur influence directe. Ils détiennent une grande partie de la fortune mobilière en Russie et en Roumanie; ils s'y livrent au commerce fort lucratif des liqueurs, dans lequel plus du sixième d'entre eux est engagé; ils dominent la population par ses propres vices.

En plusieurs contrées de l'Autriche et de la Hongrie, de la Roumanie et de la Russie, les indigènes ne sont que les possesseurs nominaux du sol qu'ils cultivent, les Juifs en sont les vrais propriétaires, par les hypothèques dont ils ont grevé la propriété foncière.

Au Congrès de Berlin, le représentant serbe et son collègue roumain se plaignirent amèrement des exigences de l'Europe, qui leur imposait l'émancipation des Juifs; ils affirmèrent que, s'ils étaient contraints d'adopter cet article, les Juifs déposséderaient sûrement les campagnards, au point de devenir propriétaires du pays entier.

En France, les Rothschild possèdent la ligne du Nord; le réseau principal de la Turquie d'Europe appartient au baron Hirsch. C'est un Israélite, M. Samuel Salomonovitch de Poliakoff, qu'on appelle le « roi des chemins de fer russes, » parce qu'il possède à peu près le quart du réseau total de l'empire.

Sauf à Genève et dans quelques villes de la Hollande, les Juifs ont fondé, sur la plupart des places financières de l'Europe, des maisons de banque importantes, dont quelques-unes sont au premier rang parmi celles du monde entier. Tels sont les Bleichrœder de Berlin, le baron Hirsch, qui donnait tantôt 18 millions à ses coreligionnaires de Russie ou payait à la Turquie 23 millions en quarante-huit heures; telle encore, cette maison des Rothschild qu'on a nommée avec quelque raison « la sixième grande puissance de l'Europe. »

Jamais pareille fortune n'avait peut-être été réunie depuis le temps des Césars dans les mains d'une seule famille[1]. Quelques chiffres serviront à le faire comprendre. De 1815 à 1826, ils prêtent, à eux seuls, la somme de un milliard aux cinq grandes puissances de l'Europe, et 160 millions à d'autres États de second ordre, comme le Brésil, Naples et les petites cours allemandes. De 1830 à 1840, ils sont à la tête de toutes les grandes opérations financières. De 1854 à 1864, ils fournissent de nouveau 112 millions à l'Angleterre, à l'Autriche, à la Prusse, à la France, à la Russie et au Brésil.

La méthode adoptée depuis 1848 par les gouvernements et qui consiste à faire couvrir directement leurs emprunts, en tout ou en partie, par leurs nations respec-

[1] Franz Otto, *Der Kaufmann zu allen Zeiten* (Leipzig, 1870), I, p. 549.

tives, a diminué leur influence; ils ont cessé d'être des hommes indispensables, mais ils sont restés des hommes nécessaires. Les États sans numéraire, comme la Russie ou l'Italie, dépendent encore, dans une certaine mesure, de leur bonne volonté. La fortune énorme de ces fils d'Israël, dont l'ensemble dépasse le chiffre de 2 milliards [1], leur permet de se jeter, au moment favorable, dans une entreprise, pour en écrémer les bénéfices les plus lucratifs.

L'acquisition d'une fortune aussi colossale dans un temps relativement court est incontestablement l'un des événements les plus remarquables de notre époque [2]. Il n'y a pas cent ans que le vieil habitant de la Judengasse, Maier-Amschel Rothschild, s'associait avec l'agioteur couronné qui régnait sur la Hesse électorale, dans le but de spéculer. D'autres financiers israélites ont fait baptiser leurs enfants. Tel, Samson Gideon, dont la fortune, colossale pour l'époque (1762), s'élevait à 25 millions. Fidèles à la religion de Moïse, les Rothschild ont supporté sans y succomber les tentations de la fortune; leur attitude dans l'affaire la Mortara l'aurait prouvé à défaut d'autre exem-

[1] Nous parlons ici, cela va sans dire, de l'ensemble de la fortune, ou de la fortune totale qui se trouve aux mains de la « famille » des Rothschild. On évalue la fortune du plus riche, Nathan-Maier, de Londres, à plus de 1 milliard, puis vient celui de Paris (Edmond) avec 800 millions environ, puis les maisons de Vienne (Ferdinand) et de Francfort avec 500 millions à peu près. (Voir art. de Varigny, La fortune des Rothschild, dans *Revue des Deux Mondes*, 1886.)

[2] F. Otto, *op. cit.*, p. 550.

ple. Quand Pie IX eut refusé la liberté du petit Israélite aux agents du baron James, la banque de Paris, fidèle jusqu'alors à ses engagements, cessa de payer les intérêts de l'emprunt papal. Ainsi, les possesseurs de la richesse européenne sont, à n'en pas douter, de vrais fils d'Abraham.

Ces rois de la finance ne sont pas les seuls détenteurs de la fortune des « Goyim[1]. » La bourse de Vienne est à peu près entièrement entre des mains israélites, et celle de Francfort, dont les Rothschild avaient fait la première place financière de l'Europe, subit encore leur influence. Les Juifs, qui, partout en Europe, comptent une proportion infime d'ouvriers, fournissent au contraire un grand nombre de capitalistes, petits et grands. A Berlin, la proportion des patrons est de 39 °/₀ chez les protestants et de 71 °/₀ chez les Israélites. On assure qu'ils possèdent le $^1/_7$ de la fortune publique en Allemagne, où ils ne forment cependant que le $^1/_{90}$ de la population totale. A Alger, Oran et Constantine, où le commerce est entre leurs mains, c'est eux qui possèdent la plupart des capitaux. Il semble que l'on entende de nouveau retentir la voix antique des nabis hébreux : « Tu tressailleras, ô Jérusalem, et tu te « réjouiras; ton cœur bondira et se dilatera, quand les « richesses de la mer se tourneront vers toi, quand les

[1] Littéral « les nations. » C'est le terme par lequel les Juifs désignent tout ce qui n'est pas israélite, celui que nos versions traduisent par le mot vieilli de « Gentils. »

« trésors des Goyim viendront à toi[1]. » « Tu suceras le « lait des nations, tu suceras la mamelle des rois[2]. »

Les temps d'oppression ont fait place aux temps de relèvement. L'ère nouvelle a commencé pour les fils d'Abraham dès la fin du siècle passé ; c'est depuis ce moment qu'ils ont obtenu leur émancipation dans la plupart des contrées de l'Europe. On les a reçus d'abord au nombre des hommes, on les a admis ensuite au nombre des citoyens.

Le mouvement partit d'Angleterre[3] ; c'était en 1733, l'époque où Moses Mendelssohn commençait à se faire une réputation d'écrivain. De l'Angleterre, le mouvement gagna les États-Unis (1776), la France, que la Révolution avait ébranlée (1791), et parcourut l'Europe à la suite des armées républicaines. Les murailles humides et noircies des ghetti s'écroulèrent au bruit des canons de Bonaparte au Piémont, à Francfort et à Venise. Cologne, qui se vantait de n'avoir pas revu le nez d'un Sémite depuis quatre siècles, dut rouvrir ses portes à la race abhorrée. Autant en firent Lubeck, Hambourg et la ville de Brême, interdite aux Juifs. Les États nouveaux, tracés sur la carte de l'Europe par l'épée de Napoléon, accordèrent aux Israé-

[1] Ésaïe, LX, 5.
[2] Ésaïe, LX, 16.
[3] Par le *Naturalization Bill*. La complète égalité et l'éligibilité n'ont été accordées aux Juifs qu'en 1858.

lites l'égalité civile et politique; ce fut le cas dans le royaume de Westphalie (1806), en Hollande et dans le duché de Francfort (1813). Les États voisins, Bade (1809), le Mecklemburg, la Prusse (1813) et le Danemark suivirent cet exemple. Dans son époque fugitive de généreux libéralisme, le czar Alexandre leur ouvrit les portes de son empire (1805).

En dépit des réactions violentes qui ont menacé depuis lors ces progrès, les Juifs ont acquis aujourd'hui des droits égaux à ceux des autres citoyens dans toute l'Europe centrale, jusqu'à la Vistule. En 1867, la Turquie elle-même leur a reconnu le droit de posséder des immeubles. Un décret, inspiré par l'Israélite Crémieux, a élevé en 1871 ses coreligionnaires algériens au rang de citoyens français, et, la même année, au moment de la rédaction du pacte fédéral, le prince de Bismarck obtenait de la Bavière l'égalité civile et politique des Juifs et des chrétiens.

Le Congrès de Berlin a imposé l'émancipation des Juifs à la Roumanie, comme condition de son indépendance politique. Le nouvel an de 1889 a marqué l'ère de la liberté pour les Israélites de Serbie.

Aussitôt rendue à la liberté, la race juive se trouva prête à remplir de suite les charges auxquelles ses nouveaux droits lui donnaient accès. La République Batave n'eut pas plus tôt promulgué l'égalité civile et politique des

Sémites, qu'elle compta deux fonctionnaires israélites, Moresco et Mose Asser (1798).

Au cours de ce siècle, on retrouve des Israélites dans toutes les carrières politiques. Sans parler des fonctions consulaires, confiées aux frères de Rothschild par la Confédération germanique et par l'Autriche, il nous suffit de mentionner les noms de Jacobson, ministre des finances du roi Jérôme et d'Achille Fould, qui remplit les mêmes fonctions auprès du troisième Napoléon, de Pincher, membre du gouvernement provisoire de Venise, de Jacobi, de Riesser et de Fischhof, qui jouèrent, l'un à Berlin, l'autre à Francfort, le troisième en Autriche, un rôle dans le mouvement libéral, de Crémieux, membre de la Défense Nationale, de l'adjudant Freund, plus tard Mahmoud pacha, qui commanda les insurgés hongrois, de Midhat pacha, l'un de ceux qui complotèrent la mort d'Abd-ul-Aziz, de Kiamil pacha, grand vizir d'Abd-ul-Hamid II, enfin le nom de Disraéli, le Juif de Venise, le plus illustre de tous [1].

L'Alliance Israélite universelle, fondée à Paris en 1860, « dont l'objet est d'achever l'émancipation des Israélites « dans tous les pays, de favoriser leur développement « physique et moral, et de protéger la colonisation juive « dans la Terre Sainte [2], » est comme la colonne centrale

[1] On sait que le siège de lord maire de la Cité de Londres a déjà été occupé trois fois par des Juifs.

[2] *Archives Israélites*, année 1841, p. 242.

du nouvel édifice ; son importance est capitale pour l'avenir de la nation.

L'influence israélite s'est si bien accrue dans le cours du siècle, que les rangs de la noblesse se sont ouverts à ceux que la bourgeoisie repoussait, il n'y a pas cent ans, de ses modestes salons. Tel, par exemple, ce titre de baron accordé aux descendants de Maier-Amschel par l'Autriche, la France et l'Angleterre ; tel encore, le titre de baronnet de sir Moses Montefiore, auquel Sa Très-Gracieuse Majesté ajouta la faveur insigne d'accoler pour supports à ses armoiries le lion et la licorne d'Angleterre. Le titre de « Lord, » par lequel la reine Victoria reconnut les services de Disraéli, ouvrit au vieux sang israélite les rangs de la plus fière noblesse européenne. « Vous vous glorifierez de la gloire des Goyim, » avait dit le livre d'Ésaïe [1].

Tels sont les faits. Nous en résumerons les conséquences en empruntant les lignes suivantes au savant historien des Juifs du moyen âge. « Ce que la présence des Juifs en « Europe et dans le monde a de vraiment singulier, et ce « qui constitue le principal phénomène de leur existence « parmi les nations occidentales, ce sont cette vitalité « qui se soutient en dépit de toutes les persécutions, ce « caractère arabe, ce sang bouillant, cette âpreté des

[1] LXI, 6.

« passions, cette aptitude à tout ce qui peut améliorer
« leur situation matérielle. Toutes ces qualités ont résisté
« à des influences de diverses espèces, aux calamités qui
« sont venues accabler la nation, au temps qui use tout et
« efface jusqu'aux facultés intellectuelles [1]. »

De tout ce qui précède on peut conclure sans témérité que la nation israélite est amenée, bon gré mal gré, pour ainsi dire, à jouer un rôle décisif dans une période plus ou moins éloignée de l'histoire. Le caractère israélite offre une admirable synthèse de l'esprit oriental avec celui de l'Occident; il possède du premier la sagacité et la finesse, il a du second l'intelligence pratique et la culture; il y joint, dans la mise en œuvre, une énergie exceptionnelle.

Aucune des données que fournit l'observation des faits ne vient, on le voit, à l'encontre de l'idée judéo-chrétienne. Les quelques points que nous avons essayé de mettre en saillie sont comme autant de signes indicateurs du rôle important que l'avenir réserve à la race de Jacob. Aussi bien, les vicissitudes de ce peuple extraordinaire sont-elles comme un spectacle permanent donné aux générations qui l'ont connu; ce spectacle n'a peut-être jamais été plus instructif qu'il l'est pour la nôtre.

Il existe à ce jour un peuple dispersé et cependant uni, décimé et plus nombreux que jamais, pillé, rançonné, et au-

[1] Depping, *Les Juifs dans le moyen âge*, introd. p. VII et VIII.

quel les autres empruntent. Ce peuple n'a point de gouvernement, et il se mêle de gouverner les autres nations; il ne possède aucun pays, et il possède dans tous les pays; il n'a pas de capitale, et il domine des capitales; il a perdu depuis dix-huit siècles l'unité de son sanctuaire, il a toujours conservé l'unité de sa foi [1]. Ce peuple, qui parle toutes les langues du monde, a conservé cependant la sienne, que les autres ne parlent pas. Sa vitalité est si puissante, qu'il a su s'assimiler les races les plus diverses, au moment même où il était le dernier de tous [2].

Et tout cela a été énoncé, entrevu et annoncé, en tout ou en partie, il y a quelque vingt siècles. Si l'on nous demandait de citer dans l'histoire un fait qui témoignât de l'action divine dans le développement progressif de l'humanité, nous répondrions encore, avec le chapelain du grand Frédéric: « Die Juden, » les Juifs.

L'histoire a donné gain de cause aux prophètes.

[1] Wertheimer, *op. cit.*, p. 96 et suiv.
[2] Renan, *Le Judaïsme comme race et comme religion*, Paris, 1883.

ISRAËL ET LES PHÉNICIENS

PREMIÈRE PARTIE

INFLUENCE POLITIQUE DES PHÉNICIENS SUR ISRAËL

OU

TENTATIVE D'ASSIMILATION CHANANÉENNE

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil général sur l'état politique de la Palestine au temps de David[1].

Pendant toute la période des shoftim[2], la Palestine demeure dans le plus grand morcellement. C'est l'épée du roi prophète qui groupe, pour la première fois, les populations sous le même gouvernement. Les Beni-Ammon[3],

[1] Pour tout ce chapitre, voir la carte à la fin du volume.

[2] On appelle *shoftim* (ou suffètes), ces chefs temporaires autour desquels les tribus israélites se rangeaient dans les temps de crise, avant l'établissement de la monarchie. C'est ce mot de *shoftim* que les vieilles versions ont traduit très malheureusement par le mot de « juges. »

[3] Ceux que nos versions françaises appellent les « fils d'Ammon » ou les Ammonites.

épuisés par une résistance acharnée, courbent la tête sous ses herses de fer. Moab se soumet; séparé du monde par les steppes du Negeb, les solitudes de la mer Salée et les sables du désert, Moab ne joue jamais de rôle prépondérant en Palestine; les conquêtes de Mesha, le plus célèbre de ses princes, ne dépassèrent jamais le Jabok. Les razzias les plus heureuses purent atteindre Jérusalem, mais la vague se retirait bientôt comme elle était venue, sans laisser de traces. Édom, encore plus isolé, accepte la suzeraineté de David; il ne se mêle que de loin à la vie politique de la Palestine.

Dans les villes de Juda, sur le plateau éphraïmite, les Chananéens vivent côte à côte avec la population israélite; à Jérusalem, l'élément jébusite est considérable. Les Hittites, décimés par les pharaons, dispersés par l'invasion juive, forment deux groupes sans importance, l'un dans les montagnes de Juda [1], l'autre au nord, dans les environs de Hesbôn. Gabaon conserve encore pour quelque temps les privilèges que lui avait accordés la bonne foi naïve des Beni-Israël.

Disloqués par la conquête, ces États minuscules étaient trop heureux de lui survivre, en abdiquant sans retour les rêves d'indépendance. Leur grande faiblesse avait eu pour origine leur manque absolu de cohésion. Ils en étaient restés à cette première étape de la vie politique où les peu-

[1] Il n'est pas sûr que ces Hittites du sud soient de même race que ceux du nord. Riehm le conteste (*Handwörterbuch des biblischen Alterthums*, art. Hethiter.). Sayce, par contre, est favorable à cette opinion (*Alte Denkmäler im Lichte neuer Forschungen*).

ples quittent la tente pour fonder des établissements fixes, des bourgs et des villages, et s'approprient une étendue quelconque de territoire, où ils passent insensiblement de la propriété collective à la propriété privée. C'était une agglomération de villes et de bourgs libres, sans lien permanent les uns avec les autres. Naturel au génie chananéen, ce morcellement était favorisé par la configuration du pays. Les grands États ont toujours eu leur centre dans la plaine; les massifs montagneux, au contraire, en Europe comme en Asie, sont partagés à l'infini. Chaque ville avait un gouvernement quasi-municipal. C'est une suite de petites républiques à la vénitienne, avec un conseil de notables, quelque chose comme la djemaa des villes arabes, et un prince, décoré du titre royal de *melek*. Ce titre paraît prétentieux, accordé à de minces personnages qui n'avaient pas à commander l'étendue de territoire gouverné en France par un sous-préfet. L'idée du souverain n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Nous considérons avant tout le pouvoir et les ressources d'un monarque; on considérait alors l'autorité qu'il revêtait; si le roi de Juda ne possédait en fait de territoire que l'étendue du canton des Grisons, il y commandait avec autant d'autorité que le czar à Moscou ou le Grand Seigneur à Constantinople, et c'est là ce qui en imposait. Une infinité d'États minuscules se partageaient la Palestine. Chacun comprenait un certain rayon, avec des enclaves extérieures. Le tout était si enchevêtré qu'il est impossible de faire la carte politique du pays avec quelque exactitude. Aussi la conquête de la Palestine occidentale par les Israélites ne s'opéra pas en

grand comme celle de la Transjordanie; ils ne gagnèrent plus, en une seule bataille, un royaume ou des provinces entières; chaque groupe dut s'adjuger un certain nombre de « villes avec leur territoire » ou « avec leurs villages [1]. » La plupart de ces bourgades se soumirent pendant l'époque des shoftim [2].

La côte est presque aussi morcelée que l'intérieur. En fait, il n'y a pas plus de Phénicie qu'il n'y a de royaume de Chanaan; les appellations générales, Syrie, Phénicie, sont d'origine grecque. Les Chananéens du littoral ne se considèrent pas comme une nation distincte; ils se nomment Kenaani [3] comme les autres; ils appellent le pays maritime comme l'intérieur : Chnâ, ou Kenaàn.

Arvad, Gebal, Sidon, Tyr étaient des États aussi indépendants l'un de l'autre que le furent plus tard Jérusalem et Samarie. Leur mode de gouvernement n'est pas identique; en cas d'invasion étrangère, ils ont rarement une action commune; chaque État lutte pour son propre compte, suivant les intérêts du moment. C'est ainsi que Sidon et ses dépendances, s'il faut en croire Josèphe, fournirent 60 galères et 800 rameurs à Salmanasar, pour opérer une descente dans Tyr insulaire.

[1] Josué, XV, 32. XV, 43, etc. Voir à ce sujet notre note B à la fin du volume.

[2] Voir note, page 1.

[3] Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 182. Movers, *Die Phönizier*. Ésaïe prophétise contre Tyr en ces termes : « L'Éternel a ordonné la destruction des forteresses de Chanaan. » Abdias appelle « Kenaanim » (Abd.. 20) les possesseurs de Sarepta, qui dépendait de Sidon. A la longue, l'épithète de « Kenaani » prit la signification générale de *marchand*. Osée XII, 8. Soph. I, 11. Job XL, 30 (texte hébreu). Prov. XXXII, 24. Ès. XXIII, 8. Ézéch. XVII, 4, XVI, 29.

Au temps des grands règnes, sous David et sous Salomon, Tyr est la première cité du littoral; elle y possède, sinon la suzeraineté, du moins l'hégémonie. Comme Jérusalem, elle est capitale d'empire, mais cet empire est au loin. C'est Venise, qui traite sur un pied d'égalité avec Vienne ou Constantinople. C'est à ce moment de son histoire qu'Israël tourne ses regards vers la grande ville.

Israël, plus fort que Tyr, n'avait pas à redouter d'elle une attaque à main armée. L'histoire ne mentionne pas une seule guerre entre Israélites et Phéniciens. Une fois, les Danites, en Bédouins qu'ils étaient, mirent à sac, après l'avoir surprise, une colonie sidonienne[1], mais Sidon ne fit rien pour venger Laïs. En somme, l'irruption des Israélites sur le plateau avait été plus utile que nuisible aux Phéniciens. Les Chananéens pourchassés vinrent chercher un refuge derrière les murailles de leurs cités. Beaucoup de ces fugitifs allèrent au loin fonder des colonies sous le patronage des villes phéniciennes, et ceux qui restèrent grossirent la population des faubourgs, à Sidon et à Sarepta. Il en résulta pour elles la prospérité éphémère, mais réelle, dont jouit un pays neutre au moment des hostilités.

Les Phéniciens n'avaient aucun goût pour le métier des armes, comme les commerçants, comme les Chinois. Le commerce porte naturellement à la paix, à cause de son besoin de sécurité. « Vivre à la sidonienne[2], » c'était mener une existence paisible et laborieuse, dont le travail

[1] Juges XVIII, 27.
[2] Juges XVIII, 7.

absorbait tous les instants. Le désir sincère des Phéniciens, d'éviter autant que possible tout espèce de conflit, perce à travers l'histoire de leurs colonies. Ils abandonnèrent presque sans résistance aux Grecs des contrées qui leur appartenaient de fort ancienne date, les îles de la mer Égée, l'Asie Mineure, le Pont, que Sidon avait colonisés [1]. Les bras chananéens étaient employés à des travaux plus lucratifs que le métier des armes et, quand le combat fut jugé inévitable, Sidon, Tyr et, plus tard, Carthage, confièrent à des mercenaires la tâche de défendre leurs intérêts. C'est pour cela que les vieilles cités phéniciennes n'eurent jamais de dépendances continentales de quelque étendue. C'est l'empire britannique moins l'Inde, le Cap et le Canada. Sidon ne posséda que des îles faciles à défendre, des ports protégés par l'art ou par la nature et des factoreries temporaires, indispensables à son commerce. Tyr de même. Ce fut Carthage qui fit les grandes conquêtes en Ibérie et en Afrique ; ce fut aussi ce qui l'entraîna aux guerres qui l'ont épuisée.

Les Phéniciens supportèrent patiemment les dominations les plus diverses et survécurent à leurs conquérants. Avant tout, il leur importait que les routes demeurassent libres et les marchés ouverts ; un siège fermait les ateliers, immobilisait les navires et pouvait avoir les conséquences les plus désastreuses.

La création en Israël d'un pouvoir central réjouit

[1] Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*. 4me édit., trad. Suckau, vol. IV.

autant les Phéniciens qu'il chagrina les villes philistines. L'intérêt des Philistins s'accommodait fort bien du voisinage des mille États chananaites; au temps des shoftim, ils avaient fait de réels sacrifices pour maintenir l'anarchie israélite; l'avènement de la monarchie ruina pour jamais leurs espérances de domination. Les Phéniciens, au contraire, qui ne visaient pas à la conquête, étaient charmés de voir la Palestine gouvernée par un prince assez fort pour y garantir la paix et la sécurité.

CHAPITRE II.

Salomon et les Phéniciens.

Le royaume de David allait des sources de l'Oronte au sud du Negeb[1]. Le conquérant avait respecté les cités maritimes, mais il en avait fait des enclaves; du haut des murailles de Tyr, on apercevait Joab et ses cavaliers galopant dans la plaine[2].

C'est Tyr, selon toute apparence, qui provoqua l'alliance israélite[3]. Salomon, plus encore que David[4], se prêta à ces avances; il avait grand besoin des Phéniciens pour ses entreprises; il pensait favoriser par la même occasion les intérêts matériels du royaume. Il ne se contenta pas d'ouvrir l'empire au négoce, il fit son possible pour faciliter les transports, en améliorant les routes; il assura aux voyageurs une sécurité relative par l'installation de nombreux caravansérails, flanqués de maisons de dépôt, où l'on gardait les marchandises.

L'extension de cet empire fut une bonne fortune pour les cités marchandes. La multiplicité des souverains nuit

[1] On appelle Negeb le pays de steppes qui s'étend au sud de Juda.
[2] II Sam. XXIV, 7.
[3] Ledrain, *Histoire d'Israël*, I, p. 290.
[4] Renan, art. David, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juill. 1888.

à la rapidité des communications; elle constitue, à l'heure qu'il est, l'un des plus grands obstacles à l'extension du commerce dans l'Afrique centrale. Le voyage de Sidon à Damas ou à Sela était plus court et plus facile, maintenant qu'il se faisait sur les terres d'un seul suzerain.

Une région nouvelle s'ouvrit au commerce, quand ils purent fréquenter régulièrement les routes de caravane qui se dirigeaient vers le sud de l'Arabie, par Rabbath-Ammôn et Kir-Moab. Le port d'Élath[1] devint l'entrepôt général du commerce palestinien sur la mer Rouge.

Le puissant monarque qui siégeait à Jérusalem avait le droit et les moyens de permettre ou d'interdire à volonté l'usage de ces routes à qui bon lui semblait; on comprend que son amitié se soit imposée aux maisons tyriennes comme une nécessité vitale. Elles récompensèrent Salomon en élevant sur la colline de Sion un temple, qui rivalisa de célébrité avec celui de Melqarth et en l'admettant à partager les bénéfices de certaines entreprises[2].

Au point de vue économique, cette amitié eut des conséquences prolongées; nous le verrons plus loin.

[1] I Rois IX, 26.
[2] De celle d'Ophir, par exemple, expédition considérée unanimement comme historique. (M. Vernes, *Précis d'histoire juive*. p. 387.)

CHAPITRE III.

Tyr et Omri.

Il est essentiel de faire dès l'abord une distinction entre l'influence économique, que les Chananéens exercèrent de bonne heure sur Israël, et la prépondérance politique qu'une dynastie tyrienne s'efforça de lui imposer. La première, inévitable, naît et s'accroît avec la vie commerciale; c'est un travail lent, impersonnel, qui s'accomplit sans qu'on y prenne garde. La seconde est le résultat d'un plan personnel et prémédité; elle naît et meurt avec ceux qui l'ont conçu.

Les tribus du nord, en se séparant, se trouvèrent privées de centre religieux et politique; elles avaient fait un pas vers la décentralisation, favorable à l'influence étrangère. A la mort de Jéroboam, les intrigues des grands ensanglantèrent le trône qu'il avait élevé et mirent le pays à deux doigts de l'anarchie. Un chef d'armée, proclamé roi par ses soldats, fut assez heureux pour s'établir à Thirtza sans compétiteurs[1].

En l'absence de toute tradition dynastique, la couronne d'Éphraïm ne représentait pas grand'chose; c'était un

[1] I Rois XVI, 22.

honneur et rien de plus; mais, avec quelque peine, on pouvait lui donner un peu de cet éclat dont la couronne de Salomon resplendissait encore dans son abaissement : ce fut le rêve du nouveau roi.

Homme d'initiative, Omri ne craignait pas les projets de longue haleine, mais son goût des armes n'allait pas jusqu'à en faire un conquérant; s'il connaissait les grandes ambitions, il ne pouvait pas mettre à leur service les qualités guerrières, qui seules en assurent le triomphe aux époques où la force et le droit se confondent. Aussi, par penchant naturel, préférait-il les détours de la prudence aux coups de la force; ce fut un homme de précautions.

L'époque de Salomon prenait plus de grandeur à mesure qu'on s'en éloignait. C'est l'effet du souvenir. On avait oublié les corvées, les taxes énormes, le despotisme sans frein du roi débauché. Dans sa marche, le temps élague les détails prosaïques; il ne laisse qu'une scène riante sur un fonds lumineux. L'imagination populaire, ce dernier hochet du pauvre, avait retenu du temps passé deux ou trois histoires, amplifiées à chaque récit nouveau: c'était l'or d'Ophir, l'arrivée de la reine du Sud, la sagesse incomparable et la science merveilleuse de Salomon. Au bout d'un siècle, il restait du grand règne le souvenir de repas gargantuesques et de ruelles pavées d'argent. Omri en rêvait comme les autres, grâce à son éducation populaire. Le difficile fut de réaliser ce rêve.

Les circonstances extérieures ne favorisaient pas une extension israélite. Des États importants s'étaient développés sur les frontières; quelques-uns, comme l'Aram,

étaient de taille à résister victorieusement. A l'intérieur, même faiblesse. La scission irrémédiable qui avait suivi la mort de Salomon divisait les forces d'Israël et paralysait jusqu'à sa défense[1]. La guerre fratricide durait depuis plus d'un siècle; elle n'avait abouti qu'à épuiser les deux adversaires. A la fin, Juda avait pris son parti de sa déchéance. Éphraïm n'était pas moins las d'une lutte séculaire. Les passions humaines ont moins de durée que d'intensité; la fin du XIII[me] siècle demeure indifférente à la question du Saint-Sépulcre qui, pendant deux cents ans, avait remué l'Europe entière. Toutes les haines ne s'héritent pas; l'aïeul expose sa vie pour une cause qui évoque à peine un sourire après trois générations. Le maintien de l'union israélite, qui avait passionné les contemporains de Roboam, ne mettait plus les armes aux mains de leurs descendants.

Chef de dynastie, Omri avait toute facilité d'inaugurer une politique nouvelle. Il servit à la fois les sentiments et les intérêts de son peuple en mettant un terme à la lutte[2].

[1] Les relations de Juda et d'Ephraïm n'avaient jamais été bonnes. Chacun avait gardé un vif ressentiment de la journée de Sichem (I Rois XII). La guerre, menaçante sous le règne de Roboam, éclata sous Abija et dura, en exceptant quelques moments d'accalmie, jusqu'aux troubles politiques qui suivirent la mort de Baëscha. Les succès avaient été pour Juda, malgré son infériorité numérique. Asa avait reculé vers le nord les limites de Juda. Ce sont ces annexions dont Josafat s'assura plus tard la possession définitive par une ligne de forts.

[2] Les armements de Josafat, postérieurs, empêchent d'admettre une « alliance » judéo-éphraïmite à cette époque. — Voir Grätz, *Geschichte der Juden*, II, 22 (Breslau 1875). « Comme Achab n'est pas un homme d'initiative, il est clair que le plan d'entente judéo-éphraïmite ne peut dater « que d'Omri. » Voir encore : Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*. 3me édit., III, p. 488.

La paix avec Juda couvrit sa frontière méridionale; elle lui permit de porter ailleurs son attention[1]. Il se mit en rapport avec les villes phéniciennes, dont l'amitié valait toujours quelque chose et pouvait amener à Samarie un peu de cet argent dont Jérusalem était pavée sous le grand règne. De leur côté, les Tyriens étaient tout disposés à la sympathie; une alliance est vite conclue quand les deux parties la désirent.

Parvenus l'un et l'autre sur un trône qui chancelait, Omri et Ithobaal[2] s'assuraient par cette alliance un mutuel appui. L'alliance des deux familles vint se greffer sur celle des deux États; le mariage du prince héritier avec la fille du prêtre usurpateur en fut le sceau et la garantie.

Ce double traité avec ses voisins du sud et de l'ouest donnait à Omri la liberté d'entreprendre ses conquêtes. Il fit celle de Moab[3]. Ce fut la première et la dernière. Ben-Hadad Ier, roi de l'Aram-Damas[4], qui avait tout à redouter d'une expansion israélite, jugea prudent d'arrêter au début ces velléités[5]. Une campagne victorieuse le rendit maître de plusieurs villes éphraïmites, et l'équilibre, qu'Omri avait menacé un instant, se trouva rétabli entre

[1] Il est impossible de dire quelles furent les conditions de ce traité. La mention d'un habitant de Beth-El au milieu des *gesta* du règne d'Achab ne prouve pas que Beth-El ait été restitué à Éphraïm par le fils du vainqueur. (I Rois XVI, 34.)

[2] Ethbaal (hébreu), avec l'accent tyrien « Ithobaal » (Movers, *Die Phönizier*, II, 345), grand-prêtre d'Astarté (Ménandre, d'après Joseph., *Contra Appionem*, I, 18).

[3] Inscription de Mesha, lignes 4-7.

[4] Ce pays que les versions françaises appellent à tort la Syrie.

[5] I Rois XX, 34.

les États de la Palestine. Cet échec rapprocha le roi vaincu de ses amis tyriens [1].

C'est de cette époque que l'historien Grätz [2] fait dater la chanaanisation [3] d'Israël; Omri aurait conçu le plan de mêler la vie des deux peuples comme il avait mêlé le sang des deux dynasties; c'est à lui que Grätz attribue l'introduction officielle des cultes phéniciens. La chose est possible, car Jézabel était déjà de la famille, mais elle est peu probable. Aucun document ne le laisse entrevoir et le *Livre des Rois*, la moins pauvre des sources qui nous restent sur ce règne, ne lui reproche autre chose que le culte de Beth-El: « Il marcha dans la voie de Jéroboam-ben-Nebath [4]. »

Il appartenait à un plus grand génie politique de reprendre l'œuvre commencée et de la mener à ses conséquences.

[1] Ithobaal, de son côté, élevait, paraît-il, contre l'Aram, la forteresse de Bostra. (Joseph., *Archeol.*, XVIII, 13, 12.)

[2] Grätz, *op. cit.*, II, 23.

[3] Il est impossible de traiter l'histoire de l'antiquité orientale sans créer quelques néologismes. Quoique nous soyons en principe décidé à en user le moins possible, nous espérons qu'on nous pardonnera celui-ci. Il a déjà été formulé ; ce sera notre excuse. C'est l'équivalent du mot « Kanaanisirung, » employé par la plupart des historiens allemands de l'ancien Orient.

[4] I Rois XVI, 26.

CHAPITRE IV.

Jézabel.

Jézabel et Éphraïm. — L'ambition féminine autorise à penser que la fille du grand-prêtre n'avait pas manqué les occasions de donner son avis du vivant de son beau-père. A la mort d'Omri, elle s'assit au gouvernail, Achab à ses côtés.

Convaincue, énergique, douée de génie politique, plus instruite que son mari, elle en impose au pauvre homme, autant par l'audace de ses vices que par la supériorité de son éducation mondaine. A l'ombre de cette femme, il n'est plus qu'un enfant couronné[1], capricieux et fantasque; il ne retrouve sa dignité que dans les camps, où cette épouse dominatrice ne peut pas le suivre. Le portrait de Jézabel a été tracé le jour de sa mort par un officier de Samarie. Tout est chez elle énergie et sensualité; ses passions sont d'une hystérique. Elle joue tour à tour le rôle de lady Macbeth et de Lucrèce Borgia. On s'étonne qu'elle n'ait pas fait disparaître son époux, comme Athalie fit disparaître ses descendants; Achab n'en valut-il pas la peine?

Le jour où le royaume du nord s'était séparé de la fédé-

[1] Hitzig, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 178.

ration, une question nouvelle s'était posée, celle de sa capitale [1]. Jéroboam comprit dès le début que sa couronne en dépendait ; il chercha toute sa vie à la résoudre sans y parvenir. Sichem, Penuel [2], Thirtza [3] ne furent que des résidences. En choisissant Samarie, Omri mit à exécution les projets du vieux roi ; la solution fut définitive, puisque les souverains ne la quittèrent plus.

A l'avènement d'Achab, la ville sortait à peine de terre ; elle n'avait pas six ans. C'était le moment de lui donner un caractère assez accentué pour qu'elle supplantât la cité sainte d'une manière définitive dans l'esprit des populations du nord. On ne pouvait songer à en faire une succursale religieuse de Jérusalem ; l'ancienne capitale avait trop d'avantages : un temple inimitable, les prêtres, l'arche sacrée et tous les beaux souvenirs. On ne refait pas la ville du grand roi. Il fallait donc bâtir une cité nouvelle ; en ceci, les intérêts de la royauté israélite secondaient admirablement les plans de Jézabel. Par ses soins, Samarie prend l'aspect d'une belle ville chananéenne, ce qu'était, avant la conquête, Laïs ou Beth-Shean. Deux constructions principales lui donnent sa nouvelle physionomie : un palais et un temple, l'un étale le luxe de Tyr et l'autre ses voluptés.

[1] Alfred Sudre, *Histoire de la souveraineté*, I, p. 64. « Laisser le peuple « qu'ils gouvernaient soumis à l'influence de Jérusalem, c'était tolérer « dans le royaume d'Israël le pouvoir de pontifes soumis à des princes « rivaux, souvent ennemis. Ne pas résister à cette tendance naturelle des « choses, c'eût été, de la part du gouvernement d'Israël, consommer son « propre suicide. »

[2] I Rois XII, 25.

[3] I Rois XV, 33 ; XVI, 9, 15, 23.

Les grands marchands phéniciens avaient des demeures princières, perdues dans des bois de citronniers, lambrissées d'or et richement ornées de plaques d'ivoire fouillées au ciseau. Les meilleurs ouvriers d'Ithobaal vinrent passer quelques années à Samarie pour bâtir un palais de ce genre à l'époux de Jézabel[1].

A quelques pas de là, d'autres Chananéens élevèrent le grand temple de Baal-Sidôn[2], entouré de ses dépendances. Dans le parvis, trois autels faisaient monter leur encens à la triade divine : Baal, Astarté et Chamôn le Destructeur[3]. Les cônes symboliques appelaient leur présence auprès des fidèles[4].

Il est probable qu'un nouveau temple, dédié à Ashera[5], se joignit encore à ces constructions. Ces édifices, somp-

[1] Le *Livre des Rois* ne mentionne pas le lieu où le palais fut construit. Il est probable que ce fut à Samarie, d'autant plus qu'Omri n'avait pas eu le temps d'élever une construction tant soit peu considérable. A cette époque, comme à celle de David, les meilleurs ouvriers maçons de l'Orient sont les Giblites. (I Rois V, 32, et dans la traduction française, I Rois V, 18). הגבלים (les Giblites) signifie « les maçons. » « גבלי (Gibli) désigne moins un habitant de Byblos (Gébal) qu'un tailleur de pierre. » (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 170.)

[2] I Rois XVI, 32. — II Rois X, 25, l'appelle, vu son étendue, עיר בית־הבעל, « la ville de la maison de Baal. »

[3] Movers, *op. cit.*, I, p. 674. — Grätz, *op. cit.*, II, p. 26.

[4] II Rois X, 26, « les statues, » את־מצבות. « C'étaient comme les πάρεδροι ou les σύμβολα de Baal, dont le symbole était de pierre, puisqu'on le renverse pour le briser. » (Thenius, *Bücher der Könige*, p. 328.)

[5] ויעש אחאב את־האשרה « et Achab fit une Ashera » (I Rois XVI, 33). « Que le temple d'Ashera, et non pas le *bois d'Ashera*, comme « on le traduit souvent, ne fût pas réuni à celui de Baal, c'est ce qui ré- « sulte du fait qu'il existait encore sous le règne de Joachaz, alors que « celui de Baal n'existait plus depuis longtemps. » (II Rois XIII, 6.)

tueusement décorés, étaient d'ailleurs sans valeur pour l'artiste[1].

Le plan de Jézabel était d'opérer entre les deux peuples une fusion aussi complète que possible. La nature des choses semblait s'y prêter; les différences qui séparaient l'hébreu du phénicien[2] n'étaient pas si profondes qu'on ne pût se comprendre entre Tyriens et Éphraïmites; or, rien ne favorise la communauté d'idées comme la communauté de langage. Quant aux mœurs, la pente naturelle faisait glisser tôt ou tard les populations rurales vers les centres plus civilisés. Ce fut ce qui arriva aux voisins d'Utique et de Carthage. Il était facile d'aider encore aux circonstances.

En somme, il n'y a guère qu'un fossé entre Éphraïm et Chanaan, et c'est la religion qui le creuse; Jézabel fera de sa disparition l'œuvre de sa vie.

Ce n'était pas que la religion populaire constituât un grand obstacle aux desseins de la Phénicienne. La reine ne toucha pas aux taureaux d'Yahveh[3]. D'un bout à l'autre de l'histoire, pas un roi n'osa s'attaquer à cette institution nationale, dont l'origine se confondait avec celle du royaume, qui demeura jusqu'à sa fin, et constitue, en somme, le seul culte permanent d'Éphraïm. Quelque participation qu'Achab ait pu prendre aux cérémonies phéni-

(Tiele, *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*, trad. Collins. p. 406.)

[1] Tiele, *op. cit.*, p. 321.

[2] Baumgartner, *Introduction à l'étude de la langue hébraïque*, p. 35.

[3] « Les veaux étaient à Beth-El et à Dan » quand Jéhu monta sur le trône. II Rois X, 29.

ciennes[1], il avait été élevé dans la religion d'Yahveh et, jusqu'à la fin, redouta son courroux[2]. Il invoque Yahveh dans le nom de ses fils, Achazia et Joram[3]. Achab lui-même consulta maintes fois des prophètes d'Yahveh, qui lui promirent la victoire à plusieurs reprises[4].

Le culte demi-chananéen de Beth-El se serait donc accommodé du voisinage des Baalim. Le seul obstacle sérieux gisait dans le prophétisme, que Jézabel attaqua dans la personne de ses plus énergiques représentants, Élie et ses partisans. L'ermite de Thisbé, esclave d'un Dieu jaloux, ennemi acharné des Baalim, flétrissait la tolérance d'Achab pour les cultes étrangers, tolérance dont Salomon, Roboam et tant d'autres rois israélites avaient fait preuve avant lui. On comprend l'indignation du prophète aux mœurs rudes à la vue des innovations étrangères. En dépit de ses allures chananéennes, le veau danite représentait encore Yahveh, mais les nouveaux cultes menaçaient jusqu'au nom du Dieu d'Israël. Pareille chose ne s'était jamais vue dans la capitale d'un roi d'Éphraïm. Ainsi, les hostilités proviennent autant du zèle infatigable d'Élie que du fanatisme de Jézabel.

Ce fut donc contre le prophète et ses partisans que Jézabel dirigea la lutte. Il n'y avait qu'eux d'irréconciliables. Ni les centaines de nabis complaisants qui flattaient l'au-

[1] I Rois XXI, 26.
[2] I Rois XXII, XXI, 29. XX, 43.
[3] Ahazyah*veh*, « qu'Yahveh le soutienne. » *Yahve*horam, « qu'Yahveh l'élève. »
[4] I Rois XX, 13-21. XX, 22. XXII, 6.

torité royale [1], ni les prêtres salariés de Dan et de Beth-El ne mettaient d'obstacle aux plans de la reine. Élie seul, et les « fils de prophètes » qu'animait son esprit, lui font une opposition si violente, que Jézabel tente de faire un massacre général de ces « fauteurs de trouble [2]. » Ceux qu'elle ne put atteindre se cachèrent dans les montagnes, ajournant leurs projets à des temps meilleurs. Ces rigueurs n'ont pas de quoi surprendre. La caste sacerdotale phénicienne fut toujours fanatique. Le prêtre de Baal qui monte sur le trône des Césars au IIIme siècle de l'ère chrétienne donne à son dieu la prééminence officielle sur tous les autres et lui sacrifie les plus beaux enfants de Rome.

Délivrée de la présence de ses adversaires, Jézabel se mit à l'œuvre en donnant une forte impulsion aux cultes phéniciens.

Une troupe de prêtres et de prophètes était arrivée pour l'inauguration des temples, quatre cent cinquante du rite de Baal et quatre cents de celui d'Astarté. La plupart

[1] I Rois XXII, 6.

[2] I Rois XVIII, 17. M. Vernes (*Précis d'histoire juive*, p. 425-445) considère comme mythique le personnage d'Élie. On peut comprendre que les actes extraordinaires qui lui sont attribués soient éliminés comme fabuleux par un auteur qui rejette de l'histoire l'inexpliqué; on ne saisit pas, en revanche, les raisons qui empêchent l'existence, au temps d'Achab, d'un prophète d'Yahveh, du nom d'Élie, qui se serait opposé violemment aux innovations de Jézabel. « Le prophétisme yahviste » dit M. Renan (*Histoire d'Israël*, II, 279), « existait organisé en corporations, avec des adeptes et des novices... Élisée est certainement un personnage historique (p. 287); Élie paraît aussi avoir été un prophète réel, celui qui intervint dans l'épisode de Naboth... Il était, à ce qu'il semble, originaire du pays de Gilead, et demeurait habituellement dans les crevasses profondes du torrent de Kerith, à l'est du Jourdain » (p. 288).

passaient leur vie à Samarie, où ils officiaient matin et soir. De temps à autre, ils allaient par bandes parcourir les campagnes, vêtus de longues robes qui laissaient les bras nus jusqu'à l'épaule. Quelques-uns se détachaient de la troupe pour mendier auprès de la foule, pendant que le reste du cortège avançait, au bruit des cymbales, des castagnettes et des sifflets. Les plus fervents se lacéraient le corps avec un fouet; d'autres se tailladaient les bras avec une hachette ou se faisaient à la poitrine de larges incisions, d'où le sang ruisselait le long du corps. Alors la déesse était contente[1].

Parfois ces êtres étranges se rangeaient en cercle à l'entrée d'une bourgade, tournant sur eux-mêmes comme des derviches, ou se précipitant contre terre, tête baissée, en traînant leur longue chevelure dans la poussière. La foule, impressionnée par ces horreurs, donnait pour la déesse.

Dans les parvis, les *qedeshoth* occupaient la place d'honneur; elles étaient *consacrées*[2] au service public de la divinité, et la caisse des prêtres s'enrichissait de leurs gains impurs.

Élevée dans la plus raffinée des capitales, Jézabel faisait grandement les choses. Par ses soins, la garde-robe du temple était somptueusement montée[3]. Chaque jour, la

[1] Des scènes semblables se renouvellent chaque année chez les Chiites, à l'occasion de la fête des saints Hassan et Hussein. (Voy. *Tour du monde*, année 1869.)

[2] קדש consecratus est, sanctus fuit. Voyez le curieux emploi de ce mot dans Gen. XXXVIII, 21, 22.

[3] II Rois X, 22.

table était servie à ses frais pour neuf cents prêtres. Ces mutilés, vêtus comme des femmes, maquillés au pinceau et à l'antimoine, étaient sa société favorite. Eux et elle sortaient de la même école; seule, leur conversation offrait ce mélange de religiosité farouche et de sensualité raffinée que l'éducation tyrienne lui avait fait aimer. Jézabel est un exemple remarquable de ce que cette éducation pouvait faire d'une nature forte et passionnée. Comme femme politique, elle rappelle Catherine II. Douée d'une volonté de fer, intrigante de premier ordre, indifférente comme la tzarine à l'opinion de la foule qu'elle méprise, elle connait l'art de séduire les hommes et de s'en jouer. Son caractère est entier, sa volonté résolue; elle n'est pas de « ceux qui clochent des deux côtés[1]. » C'est pourquoi le succès récompensa son œuvre. La tendance qu'ont les populations rurales à se ranger du côté du plus fort, la longue habitude qu'on avait des Chananéens, les avantages matériels qu'ils apportaient, firent accepter le nouvel état de choses sans trop d'opposition. D'ailleurs, Ashtoreth tenait boutique ouverte au grand temple de Samarie et l'appât de la volupté endormit les résistances que les calculs de l'intérêt avaient ébranlées.

Le culte dont Jézabel se faisait l'apôtre prétendait satisfaire tout à la fois les appétits des sens, avec lesquels il ne marchandait pas, et les injonctions de la conscience, qu'il repaissait de sacrifices. Ces désirs d'ivresse voluptueuse, qui montent des profondeurs du cœur humain, lui

[1] I Rois XVIII, 21.

étaient aussi sacrés que le besoin d'expiation, que l'amour de la justice, plus universel encore.

Le temple d'Ashera était le rendez-vous des blasés. Les satisfaits, les optimistes, les consciences larges, que les exigences morales ne tourmentaient pas, trouvaient satisfaction sous ses arbres verdoyants, dans les vallons boisés, où s'abritait son symbole, un pieu de bois. C'était la déesse des bonnes gens, la « Bonne Déesse [1], » qui veut que jeunesse se passe. Sans ses collègues de l'empyrée, elle eût fait de la vie une idylle perpétuelle; Daphnis et Chloé sont ses enfants. Elle n'a cure de la souffrance, qu'elle ignore, vivre c'est jouir : ἄβιος βίος, βίος ἀβίωτος.

Les jeunes adoratrices couvraient de bijoux « Notre Dame Ashthoreth [2]; » le cœur humain ne change guère ; les Napolitaines offrent encore à la Madone leur plus beau collier. Son temple était au sein d'un paradis. Les jardins ombragés, les terrasses rafraîchies par des jets d'eau, les galeries aux ombres mystérieuses, où les tentures de pourpre dissimulaient les *qedeshoth,* attiraient la foule ignorante; l'imagination fait double repas quand la raison jeûne; les taxes étaient légères, les plaisirs pour tous; on venait de loin s'étourdir dans cette féerie où le cœur s'empoisonnait.

Ashthoreth, la déesse de Tyr et de Sidon, éternellement chaste, représentait la vertu farouche, étrangère aux émotions de l'amour ou de la pitié [3]. Elle n'était pas

[1] Herzog, *Real Encyclopaedie,* art. Phönizien.
[2] Inscription d'Eshmounazar, ligne 15.
[3] Ce caractère des divinités éternellement vierges est conforme aux

l'épouse, mais la « face de Baal, » son nom[1], sa manifestation sous une forme visible, le croissant lunaire[2]. Sa virginité maussade révèle un brutal égoïsme ; ce n'est pas de cette vierge-là que viendra le salut du monde.

Triste société que celle où la pureté des mœurs entraîne fatalement la dureté et la sécheresse. Le cœur de l'homme était loin de comprendre encore l'harmonie sublime qui sait joindre dans un même amour la chasteté et le dévouement.

Reine du ciel, dont la gloire resplendit au sein des nuits dans cet astre sans vie que dorent les rayons solaires, Ashthoreth jalouse les belles joies de la vie humaine. La naissance de nouveaux êtres l'irrite, elle hait la vie ; il lui faut la mort et les victimes. Ni porc, ni chien, ni femme ne pouvait franchir le seuil de son sanctuaire ; les vierges et les animaux purs seuls y avaient droit. La plupart de ses prêtres étaient célibataires et ses prêtresses l'étaient presque toujours[3]. Moins absolue que le dieu de bronze, elle consentait aux substitutions. Les animaux suffisaient en temps ordinaire, mais, sanglant ou non, il fallait un sacrifice réel, l'offrande devait en coûter. Elle n'acceptait

lois physiologiques. « Dans toutes les espèces animales qu'on peut com- « parer physiquement à l'homme, la séparation des sexes rend les indivi- « dus, surtout les mâles, intraitables, quelquefois féroces. » (Alphonse de Candolle, *Histoire de la science et des savants*, 2me édit., p. 131.)

[1] עשתרה־שם בעל — Halévy (*Études d'épigraphie et d'archéologie*) propose de traduire cette expression par Ashthoreth, cieux de Baal.

[2] Tiele, *op. cit.*, p. 313 et suiv.

[3] Emashthoreth, la mère d'Eshmounazar II, était pourtant prêtresse d'Ashthoreth. (Inscription, ligne 15.)

ni esclaves, ni prisonniers de guerre : les enfants des citoyens, les premiers-nés, les plus beaux, les jeunes filles nubiles, étaient seuls dignes de la déesse. La victime doit être offerte spontanément, sans regrets. « La divinité a « droit à ce que les hommes ont de plus cher et le sacri- « fice doit témoigner d'une soumission, d'un renoncement « sans réserve. Les parents, les mères devaient assister à « la cérémonie sans qu'un muscle de leur visage trahît le « moindre signe de douleur[1]. » Pouvoir étrange de la conscience! Jusque dans ses aberrations, on reconnaît la voix intransigeante, qui commande sans dire pourquoi.

Au moment où se révèlent chez la jeune fille les besoins mystérieux de l'adolescence, Ashthoreth demande sa part. Tantôt ce sont ses ornements, ces futilités dorées auxquelles la coquetterie naissante attache un prix inestimable, tantôt sa lourde chevelure, à laquelle l'Orientale tient comme à ses yeux, tantôt enfin le sacrifice irréparable, celui qui précipite dans la boue une vie naissante[2].

[1] Tiele, *op. cit.*, p. 317.

[2] Le caractère de la prostitution sacrée n'est pas si facile à pénétrer qu'on le croit généralement. On est loin d'avoir tout dit quand on y voit les derniers excès d'une religion corrompue. Elle avait l'importance d'un acte mystique. On croyait à une « action sympathique du rite, à une puis- « sance magique pour amener la réunion du céleste couple, comme les sor- « ciers des peuples primitifs imitent le bruit de l'orage pour produire la « pluie. C'était une forme traditionnelle indispensable pour assurer la fé- « condité des champs, des troupeaux et des familles. » (Tiele, *op. cit.*, p. 292.) L'acte en lui-même était non pas le but, mais le moyen. Il faut ajouter que ce caractère n'est pas le même dans le culte d'Ashthoreth et dans celui d'Ashera. La première n'admettait cet acte que comme un sacrifice sanglant qui en coûtait à la victime. C'était précisément le contraire dans le culte d'Ashera, qui le recevait comme un sacrifice d'actions de

On se taillade, on se met en sang pour lui plaire ; ses prêtres lui sacrifiaient leur virilité.

C'est aux pieds ensanglantés de la déesse que venaient gémir les consciences droites, les âmes délicates et profondes, les malheureux que la maladie du scrupule terrorisait. Sa cruauté impitoyable semblait promettre quelque soulagement; il ne restait plus de sacrifice possible ; la mort exceptée, elle avait tout obtenu.

L'heure n'était pas encore venue de proclamer bienheureux « les travaillés et les chargés. »

Comparé à ces tragédies, le rituel du culte d'Yahveh avec ses jeûnes, ses purifications, son antipathie pour les victimes humaines, était pâle et peu dramatique. La répétition des scènes violentes dérègle l'imagination ; celle-ci prend alors le goût des émotions fortes ; à mesure qu'elle s'y habitue, il faut augmenter la dose ; le courant devient fatal ; c'est l'effet commun de tous les excitants. A la fin, on réclame des horreurs factices ; on tombe dans ce que Creuzer appelle « la maladie de la terreur[1], » fréquente dans l'histoire. C'est là ce besoin qui menait au cirque la plèbe romaine, qui arma la main des flagellants, qui pousse les masses populaires au mélodrame, où elles sont ressaisies pour un instant, en dépit des gouailleries. Le drame est au fond de la nature humaine ; de toutes les formes littéraires, la poésie épique est la seule qui conserve sur les nations vieillies son empire des premiers jours.

grâces. Aussi, tandis que les vierges seules étaient admises dans le temple de la première, celui de la seconde était ouvert à toutes les femmes, mariées ou non.

[1] Creuzer, *Religions de l'antiquité*, trad. Guigniault, II, p. 251.

L'introduction des cultes phéniciens ne fut pas la seule marque du passage de Jézabel à Samarie. Son énergie valut à la royauté éphraïmite une autorité exceptionnelle. Le monarque se met au-dessus de lois séculaires, et l'on plie. L'épouse d'Achab n'a pas les scrupules de son mari sur le droit de propriété, qui n'est pas compris à Tyr comme à Samarie. Sur les collines d'Éphraïm, on ne connaît encore que le régime de la propriété foncière ; la fortune y est un capital immobilier, de peu de valeur, qui se transmet de père en fils, un domaine où la famille habite et meurt. Le roi et les sujets, Achab et Naboth ont sur ce point les mêmes notions ; pour l'un et pour l'autre, la confiscation de la vigne en litige est une violation des droits les plus sacrés [1]. De là les hésitations d'Achab, son recul et son accès de mauvaise humeur.

A Tyr, on s'est familiarisé avec les capitaux mobiles qu'un accident, naufrage, guerre, incendie, peut anéantir. De simples marchands possèdent des ateliers, des vaisseaux, des factoreries, qui représentent des sommes considérables : la propriété n'est pas ce quelque chose d'indestructible, d'immuable, qu'elle est pour une population agricole. Un grand industriel et un vigneron n'ont pas la même idée du capital. Pour la Tyrienne, cette expropriation n'a pas du tout l'importance qu'elle a pour Achab : elle ne comprend pas qu'on puisse se cramponner avec une ténacité pareille à un misérable lopin de terre : aussi agit-elle sans la moindre hésitation. Si elle use

[1] I Rois XXI, 3. « Qu'Yahveh me garde de te donner l'héritage de mes pères, » notre propriéte de famille !

d'un détour, c'est par une vieille habitude de l'intrigue, par tact politique et pour ne rien froisser. Achab risquait sa popularité dans une confiscation arbitraire ; il eût été de la dernière maladresse de compromettre le plan de chanaanisation pour une affaire d'amour-propre. Jézabel est assez habile pour savoir, quand il le faut, subordonner les moyens au résultat.

Un palais phénicien s'éleva sur le lopin confisqué. Achab et son épouse y venaient passer l'hiver quand les rigueurs du climat chassaient de Samarie la princesse, habituée à la douce température du littoral.

Jusque-là, le succès avait répondu aux efforts de la royauté.

Jézabel et Juda. — Maitresse d'Israël, la Catherine tyrienne rêva d'étendre sur Jérusalem le voile séducteur d'Astarté. Elle reprenait à sa manière le rêve du grand empire israélite.

L'entreprise présentait quelques grosses difficultés. D'abord le roi de Juda, Josafat, dévoué au service d'Yahveh, avait été élevé dans le mépris et la haine de l'esprit chanaanite [1]. Il était initié à l'art de l'intrigue, la seule diplomatie du temps, celle que les Beni-David avaient apprise dans leurs fréquents rapports avec les cours de Thèbes et de Phénicie. A ses côtés, vivait une caste de prêtres influents qui devait fatalement s'opposer à l'intro-

[1] I Rois XXII, 43-45, le seul des documents israélites relatifs à Josafat que M. Vernes estime pouvoir utiliser dans son *Précis d'histoire juive*, p. 421, note.

duction d'un culte étranger, ne fût-ce que pour sauvegarder ses propres intérêts.

Et cependant, la position de Josafat, qui semblait si forte, avait un faible, que l'intrigante sut découvrir. Le roi de Juda était homme de paix plus qu'homme de guerre [1], c'est ce qu'elle se proposait d'exploiter.

Josafat avait repris les traditions pacifiques du règne de Salomon. Il avait réorganisé, ou plutôt encore organisé la justice [2], dans le but de la rendre prompte et équitable. Désormais, dans chaque ville, un fonctionnaire rend les jugements au nom de Dieu et du roi; cette réorganisation réussit, paraît-il, à épurer les rangs des cadis. Josafat s'était montré grand bâtisseur. Par des travaux d'art, il avait amélioré la condition des villes existantes; il en avait bâti de nouvelles. Des fortins isolés assurèrent la sécurité des voyageurs en maintenant les nomades à distance; de nouveaux caravansérails [3] s'ajoutèrent à ceux qu'avait élevés Salomon.

Ces améliorations offraient un inconvénient pour un roi théocratique; elles attiraient l'étranger. Faciliter les voyages, favoriser les transactions, c'était faciliter et favoriser la classe marchande, c'est-à-dire les « Kenaani. »

[1] Quand on veut l'entraîner malgré lui contre Ramoth, il perd courage devant les bandes moabites et ammonites qui tiennent la campagne; il a cependant sous la main une armée nombreuse, qu'il a lui-même organisée. (II Rois XX, 12.)

[2] Riehm, *Handwörterbuch des bibl. Altherthums*, article Gerichtswesen.

[3] II Chron. XVII, 12. I Rois XXII, 49, parle également des grandes entreprises commerciales de Josafat.

Ainsi, par la force des choses, Josafat fut amené aux mêmes conséquences que Salomon.

Jézabel prit par la bienveillance ce roi pacifique.

De Samarie, on envoya des cadeaux au souverain dont on recherchait l'alliance, et, finalement, la rusée Phénicienne eut raison des scrupules du bon Josafat. Achab renouvela la méthode de son père; l'alliance des deux dynasties garantit celle des deux États. Ce procédé de la conquête par les femmes, cher à la race punique, était fort employé dans l'antiquité [1]. Les parents s'entendirent pour marier Joram à la fougueuse Athalie. La fille avait le tempérament de la mère ; Joram, dominé par une nature énergique et passionnée, eut bientôt le sort d'Achab.

Nous n'examinerons pas les événements dans lesquels Josafat fut entraîné par cette alliance. Ce qui nous importe, c'est de suivre la marche de l'œuvre de Jézabel, à laquelle les populations du nord étaient gagnées en majeure partie. Il n'y avait plus en Éphraïm d'autres prêtres que ceux

[1] C'est celui dont Balak-ben-Tsippor essaie en grand contre Israël. « Le « gouvernement romain faisait élever de belles jeunes filles, qu'il envoyait « ensuite aux princes de l'Orient pour se les attacher. Les princes aimaient « ces femmes, originaires de la Grèce, élevées dans toute la civilisation de « l'époque. » (Reinaud, *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, p. 114.) Phraorte IV, roi des Parthes, était encore prince, quand il fut gagné par une esclave superbe qu'Auguste avait envoyée à Séleucie. Ce fut sous cette influence qu'il rendit les étendards romains pris à Cassius. Carthage, en particulier, était grande courtière de mariages. Pour conserver l'amitié des chefs nomades de la Mauritanie (Massilii, Mares, Maurusii), le gouvernement punique avait l'art particulier de leur offrir en mariage des Carthaginoises d'un rang élevé, qui modelaient leurs époux à la phénicienne. Hamilcar Barca gagna le prince nomade Narvan en lui promettant sa fille. (Polybe I, 193.)

dont l'encens montait aux taureaux d'Yahveh ou aux symboles des Baalim. Les prophètes se taisaient, Élie était introuvable.

Jézabel put voir sans appréhension le cadavre de son époux. L'aîné de ses fils, docile comme Charles IX aux directions maternelles, fut aussi souple qu'Achab. On sent que rien n'est changé à la cour de Samarie. Jézabel, placée par son titre de reine-mère[1] au-dessus de la royauté, dirige à la fois son fils et sa fille, Samarie et Jérusalem. Joram-ben-Josafat[2], Achazia-ben-Joram[3], Achazia-ben-Achab[4], ne sont dans les mains de ces deux femmes que des instruments plus ou moins perfectionnés pour travailler à la grande œuvre[5]. Le fils de Josafat ne fut pas le moins zélé de tous; il aurait encouragé à Jérusalem les orgies sacrées, et établi des *bamoth*[6] jusque dans les endroits

[1] « La mère du roi, comme la sultane walidé, était une personne très « haut placée à la cour, et le respect filial prime à son égard la dignité « royale. » (Reuss, *La Bible*, I. p. 414.)

[2] II Rois VIII, 18.

[3] II Rois VIII, 27.

[4] I Rois XXII, 53. Sous Joram-ben-Achab, il se produit pour la première fois une légère réaction. II Rois III, 2.

[5] Voici le tableau des souverains issus de la Phénicienne :

Juda.	*Éphraïm.*
I Josafat.	I Achab et Jézabel.
|	|
II Joram-ben-Josafat, épouse IV Athalie.	II Achazia-ben-Achab. III Joram ben-Achab.
|	
III Achazia-ben-Josafat.	
V Joas-ben-Achazia.	

[6] On désignait par ce mot les hauteurs sacrées sur lesquelles se célébraient les cultes palestiniens. Celui de hauts-lieux, adopté par nos versions, a le double désavantage de ne pas spécifier le caractère particulier de ces localités et d'être inconnu au dictionnaire.

les plus sauvages du pays. C'est avec lui que l'assassinat politique entre dans les mœurs de la cour de Juda.

A vues humaines, l'assimilation n'est plus qu'une question de temps. L'échec ultérieur qu'elle subit surprend d'autant plus qu'elle réussit ailleurs admirablement. Sur la côte septentrionale de l'Afrique, il naquit du commerce des Phéniciens avec la population indigène une race hybride, les Lybi-Phéniciens, qui constituèrent dans la suite une des couches de la nation carthaginoise. En Ibérie, le mélange des colons phéniciens avec les anciens habitants donna naissance aux Bastades, que les gens de l'intérieur refusaient de reconnaître comme leurs frères. Il en fut autrement des tribus israélites que de celles de l'Afrique ou de l'Ibérie. Israël, lui, ne se laissa pas assimiler.

La révolte qui vint renverser l'œuvre de Jézabel, l'onction de Jéhu, sa trahison, et le meurtre de Joram sont suffisamment connus. « Quand on veut fonder un gouvernement, » dit Machiavel, « il faut épouvanter par quelque coup terrible les ennemis de l'ordre nouveau. » Ainsi fit Jéhu. Les massacres de Jizréel couvrirent de sang les marches du trône, mais les princes chananéens disparurent de Samarie. Baal, Astarté et leur cortège de hiérophantes, furent engloutis dans la catastrophe. Des latrines publiques [1] remplacèrent le grand temple de Jézabel.

Les violences de Jéhu, désapprouvées plus tard par le prophète Osée [2], amenèrent en Juda une contre-réaction.

[1] Reuss, *op. cit.*, I, p. 535.
[2] Osée I, 4.

Athalie était exaspérée. Un triple meurtre avait couché dans leur sang son frère, sa mère et son mari, et la maîtresse de Jérusalem ne pouvait étendre le bras par-delà la frontière pour saisir l'assassin de sa famille ! Ce sentiment d'impuissance lui cause un accès de rage ; elle jure de continuer, coûte que coûte, l'œuvre de Jézabel ; elle y joue son trône et sa vie. Avertie par la trahison de Jéhu, elle ne veut plus de collaborateurs, et, pour demeurer seule, fait disparaître la race de son époux dans une immense hécatombe. Mais Jérusalem n'était pas Samarie. Le clergé, nombreux et fort attaché au culte d'Yahveh, avait beaucoup d'autorité dans la ville de David ; il avait pour chef un homme résolu et confiant dans la justice d'une cause autour de laquelle sa personnalité groupait un parti puissant. Ce fut l'obstacle qui brisa l'action d'Athalie. Des mains de la petite-fille d'Ithobaal, le pouvoir passa dans celles du grand-prêtre d'Yahveh.

A Jérusalem comme à Samarie, le signal de la réaction partit d'un homme de foi, aux convictions absolues ; dans l'une et dans l'autre ville, l'œuvre de la Tyrienne disparaît dans l'effondrement d'un temple de Baal.

On comprend le jugement sévère porté par la plupart des historiens de l'Ancien Testament sur l'impérieuse Phénicienne. Ne saisissant rien à la vocation religieuse du peuple israélite, elle tendit à la lui faire manquer. Or, c'était un crime de lèse-humanité que d'enlever Israël à sa mission religieuse. Supposons la réussite complète de ses plans, laissons les *qedeshoth* de Samarie souiller de leurs orgies le temple de Jérusalem, faisons disparaître

les prophètes, et nous verrons les deux États israélites s'affaisser peu à peu au milieu des petites principautés de la Palestine, jusqu'au temps des invasions chaldéennes; ils continueront à déchoir au point de vue moral et religieux, sous les dehors du luxe et de la prospérité matérielle; au moment de la décadence romaine, les Juifs auraient fourni leur Héliogabale.

Au lieu du sel qui rendit la vigueur à l'humanité, se fussent développés de nouveaux germes de corruption sur le corps malade, et le peuple éternel eût disparu sans retour, comme ont disparu les Tyriens et les Carthaginois.

DEUXIÈME PARTIE

INFLUENCE ÉCONOMIQUE DES PHÉNICIENS SUR ISRAËL

Nous venons de voir l'influence phénicienne, battue en brèche par le prophétisme d'Éphraïm et le sacerdoce hiérosolymite. Vaincue sur le terrain politique, nous la verrons se relever victorieuse dans le domaine économique, et exercer une action aussi puissante que durable sur la civilisation israélite, qu'elle façonne, en partie, à son image. Elle y introduit des besoins nouveaux, un luxe inconnu aux Israélites du vieux temps, ses goûts et jusqu'à ses vices.

Il fallait incontestablement qu'elle possédât une supériorité réelle sur les Israélites, pour gagner sur eux un tel empire; on n'en acquiert pas à moins.

En quoi consistait cette supériorité, de quels moyens disposait cette civilisation pour agir avec tant d'énergie sur les nations environnantes, comment expliquer le pres-

tige qu'elle exerça sur Jérusalem et sur Samarie, depuis le siècle de Salomon jusqu'à celui d'Omri et de Josafat, telle est l'étude qui nous reste à faire, si nous voulons nous rendre un compte exact des rapports du peuple juif avec ses voisins du littoral.

CHAPITRE PREMIER

Supériorité matérielle de la civilisation phénicienne.

Activité commerciale des Phéniciens. — C'est aux Orientaux que revient l'honneur de la plupart des grandes inventions. L'Europe sortait à peine de la barbarie, quand les Chinois inventèrent la boussole, la poudre et l'aérostat. Dans leurs vieilles pagodes, les prêtres de l'Inde brahmanique se transmettent de temps immémorial ces phénomènes d'hypnotisme et de magnétisme auxquels notre dix-neuvième siècle commence à peine à s'initier. Ingénieux dans leurs recherches, heureux dans leurs résultats, il ne leur a manqué qu'une chose, l'art d'utiliser leurs découvertes. Chacune de ces nations, laissée à elle-même, aurait gardé pour elle ses connaissances, sans souci d'en faire bénéficier l'espèce humaine.

A une époque où l'idée d'humanité n'existait pas, où la plupart des nations se croyaient autochthones et sans rapport d'origine avec leurs voisins, il était nécessaire à la cause du progrès qu'il y eût des peuples voyageurs, soit pour servir d'intermédiaires entre les foyers civilisés, soit pour mettre ces foyers en rapport avec les peuplades

moins avancées. Tel est le rôle des nations commerçantes. Tel fut celui des Phéniciens dans l'antiquité, tel celui des Arabes à une époque plus rapprochée.

C'est par les Sidoniens que fut révélée au monde occidental la civilisation de l'antique Égypte. C'est à eux que revient le mérite d'avoir forcé les portes de cette « Chine africaine[1] » et d'avoir répandu au dehors ses découvertes les plus utiles.

Cette mission inconsciente, qui constitue un de leurs plus beaux titres de gloire, formait la moindre de leurs préoccupations. Ainsi l'abeille chargée de pollen vole d'une fleur à l'autre, déposant sans s'en douter la poussière qui fécondera les ovaires.

Les Phéniciens avaient donc la tâche de répandre les inventions de ces nations ingénieuses, mais nonchalantes, aussi incapables d'agir qu'habiles à trouver. Ils en avaient une seconde, celle d'utiliser les découvertes qu'elles avaient faites; elles avaient su observer, découvrir, elles ne savaient pas utiliser. L'inventeur est souvent doublé d'un artiste et l'on sait l'artiste peu porté de sa nature à la pratique et au calcul. Qu'un homme d'initiative se présente, il voit le parti à prendre, essaie, se risque et fait sortir un talent de ce capital improductif. Cet homme est le Phénicien. Tout son génie est concentré dans l'application; sa puissance d'assimilation est merveilleuse; il fait siennes les connaissances les plus diverses; en peu de temps, il devient

[1] Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. VI, publié par Babelon (Paris, 1888). Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 1re partie.

un maître dans toutes les branches de l'industrie. La verrerie, la métallurgie, la teinture des étoffes, ne lui sont pas plutôt familières qu'il leur donne une extension inconnue avant lui. C'est ce que prouve l'examen de ces différents points.

Sur la foi des auteurs latins, de Pline entre autres[1], on leur fit longtemps honneur de l'invention du verre; c'était à tort. Des fouilles récentes ont mis au jour des objets remontant au premier empire thébain[2], qui dénotent une pratique avancée de la fabrication du verre, à une époque où Sidon, la cité-mère des Phéniciens, n'était qu'une bourgade sans industrie[3]. Il est probable que ce fut sous les Ramessides qu'ils s'approprièrent cette branche de commerce; l'ancienneté de leurs relations avec l'Égypte est tout en faveur de cette supposition. Le dernier volume de Lenormant[4] attribue aux Phéniciens l'invention du verre translucide. Cette hypothèse est aussi contestable que les autres. Le British Museum possède un petit flacon de nuance bleu turquoise qui porte le prénom et les titres de Thoutmès III, ce qui conduit à penser que les Égyptiens le connurent tout au moins de fort bonne heure.

[1] Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 190-191.

[2] Le premier empire thébain, sous les XIme, XIIme et XIIIme dynasties, c'est-à-dire depuis les Mentou-hotep jusqu'aux Hyksôs (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*), dura environ depuis le XXVme siècle jusque vers le milieu du XVIIIme. Ebers place la seconde de ces dynasties entre 2354 et 2194 av. J.-C. (Art. Egypten, dans Riehm, *op. cit.*)

[3] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, I, p. 826; III. p. 783.

[4] Lenormant, *op. cit.*, VI, p. 549.

Le verre égyptien était de médiocre qualité. En somme, c'était une pâte de verre, bonne pour faire ces bagatelles dont raffolent les populations primitives, ces colliers de verre bleus, glauques ou verdâtres, que l'on trouve à foison dans les collections d'égyptologie. Les plantes marines donnent la potasse en abondance[1], et l'on obtenait ce verre en fondant cette substance avec du sable siliceux.

Si imparfait que fut ce résultat, il suffisait aux besoins de l'industrie égyptienne ; il suffit encore aux Arabes d'Hébron, qui le vendent aux nègres du Soudan. Les Phéniciens achetaient les produits de l'industrie égyptienne dans les ports du Delta, pour les revendre en Grèce, en Lybie, dans les îles, où l'on en retrouve des centaines. Les peuplades européennes auxquelles les matelots apportaient ces merveilles crurent naturellement que le vendeur les faisait lui-même : le Sidonien n'était pas homme à les détromper sur ce sujet. Bientôt, d'ailleurs, il n'eut plus lieu de le faire; des fabriques s'étaient établies petit à petit sur le rivage de la Phénicie, et comme l'ouvrier sidonien dépassait ses maîtres en habileté pratique, il trouva sans peine des améliorations, que l'Égyptien routinier n'avait pas même cherchées.

Les Phéniciens connaissaient presque tous les procédés de la verrerie : soufflage, taille, moulage et tournage; ils faisaient tous les verres, depuis le verre opaque comme la

[1] La France, il y a un siècle, tirait encore de l'Égypte la moitié de sa soude. C'est la destruction des flottes de la République qui amena, pour la première fois, l'idée d'y suppléer artificiellement.

porcelaine jusqu'au verre incolore, transparent comme le cristal; ils savaient colorer par les oxydes[1], de cuivre pour le bleu, de fer pour le jaune, de manganèse pour les couleurs foncées. Ils en firent une grande industrie[2], en sorte que si l'Égypte avait été la terre natale du verre, la Phénicie devint sa patrie d'adoption. Sarepta, la « ville des fonderies[3], » acquit une grande réputation. La marque des grands verriers sidoniens, comme Énion et Artes, se retrouve sur des verres des provenances les plus éloignées. Ils perfectionnèrent à tel point cet art qu'on ignore aujourd'hui le secret de fabrication de leurs verres opaques, dans lesquels, l'analyse l'a démontré, ils introduisaient jusqu'à trente pour cent de bronze.

A côté des verreries, les usines métallurgiques nourrissaient une nombreuse population ouvrière. L'alliage de l'étain avec le cuivre, dans le but d'obtenir le bronze, inventé, à ce qu'il semble[4], par les Chalybes et les Tibaréniens[5], fut connu de bonne heure en Égypte et en Chaldée. Memphis et Babylone furent les deux écoles du fondeur sidonien. Les Phéniciens firent de ces métaux ce qu'ils avaient fait du verre, un article de commerce universel.

On n'avait encore découvert l'étain que dans l'Indou-

[1] W. Frœhner, *La verrerie antique* (in-folio, 1879), cité par Perrot et Chipiez. Voir encore Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, III, p. 732 et suiv.

[2] « Les objets en verre de Sidon se distinguent par leur finesse, le peu « d'épaisseur des parois, l'extrême petitesse des objets et les charmants « visages dont ils sont recouverts. » (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 488).

[3] Du verbe *tsaraph*, fondre.

[4] De Rougemont, *L'âge du bronze*.

[5] Tribus cantonnées entre l'Euphrate et la mer Noire. Les seconds sont le *Tubal* des Assyriens et des Israélites (voy. la carte).

Koh[1], d'où les caravanes le rapportaient lentement et par faibles quantités[2]. Dans les meilleures conditions, les moyens de transport utilisés par les caravanes sont toujours assez limités[3]. Il était difficile, pour ces raisons, de donner quelque extension à ce commerce. Il y avait bien en Bretagne et en Ibérie des mines abondantes, mais elles n'étaient accessibles que par mer. La navigation assurait donc aux Phéniciens une double supériorité : la rapidité du transport[4] et la possibilité de livrer à un prix inférieur une quantité plus considérable de marchandises. Ils allèrent chercher l'étain en Étrurie, plus tard en Ibérie et jusqu'aux Cassitérides[5], les Sorling actuelles. Chypre, le Naïri[6], l'Ibérie, pouvaient fournir au delà du cuivre nécessaire.

Les lingots et les saumons d'étain s'entassaient sur les quais de Gadès, de Kittion, de Sidon et de Sarepta, pour passer au fur et à mesure dans les ateliers. Le bronze était découpé, martelé et vendu à la coudée pour les boucliers et les cuirasses; on clouait ces bandes sur le cuir

[1] E. Reyer, Altorientalische Metallurgie (dans *Zeitsch. des deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, XXXVIII, p. 151), y ajoute le Midian.

[2] Les mines d'étain de la péninsule malaise, les plus riches du monde, ne sont exploitées que depuis le siècle dernier.

[3] Le chameau, qui constitue le plus avantageux de ces moyens, ne supporte guère plus de 5 quintaux ; la loi égyptienne, soucieuse de protéger les vrais intérêts du trafic, fixe à 315 kilos la charge normale.

[4] Les navires phéniciens dépassaient en vitesse les galères vénitiennes du XVme siècle (K. Andree. *Geschichte des Welthandels*, I).

[5] Duncker, *Geschichte des Alterthums*, II. 234.

[6] Voyez sur ce mot une note explicative au chap. I de la section suivante : *Rapports d'Israël avec l'Aram*.

ou sur le bois. La plupart du temps, on en faisait des objets pour la vente : idoles, armes, armures, épées, fers de lances et boucliers massifs. Les Phéniciens passèrent longtemps pour les meilleurs armuriers du monde, parce qu'ils savaient donner au bronze une trempe inimitable: on parlait d'une épée sidonienne comme on parle d'une lame de Tolède. Les Tyriens avaient si bien dépassé leurs maîtres, qu'ils fondaient le plomb et le fer. La plupart des formes de vases leur étaient connues; on retrouve dans leurs produits des aiguières, des amphores, des œnochoés, des cratères à deux anses, ces coupes que les Latins appelaient patères et les Grecs φιάλαι[1]. Les pharaons de la XVIIIme et de la XIXme dynastie demandent en vases métalliques une partie du tribut que leur payaient les ports chananéens[2]; leurs sujets égyptiens n'en faisaient pas qui pussent rivaliser avec ceux-là. On en retrouve jusque dans les palais de Kalach et de Ninive; au temps de la guerre de Troie, ce sont des présents dignes des rois[3].

L'Oriental aime ce qui brille; rien ne le prouve mieux que ces étoffes légères sur lesquelles les femmes hindoues brodent des élytres de bupreste, dont les reflets changeants s'ajoutent à l'éclat des fils d'or. Il recherche moins

[1] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, 751-812.

[2] Ces vases sont figurés dans le tombeau de Rekhmara, intendant de Thoutmès III (Wilkinson, *Customs and manners from ancient Egypt*, t. I, pl. II).

[3] Homère, *Odyssée* XV, 115-119. Ménélas, roi de Sparte, en reçoit un du « prince de Sidon. » *Iliade* XXII, 740-745. Les Sidoniens font présent à Thoas, roi de la Chersonèse Taurique, d'un cratère d'argent.

l'art que le luxe[1]. Le prix d'un objet reposait moins sur le travail de l'ouvrier que sur sa valeur intrinsèque. Aussi, loin d'allier à l'or la quantité de cuivre qui le rend assez résistant pour permettre la gravure, on préférait le métal pur. L'art était pour si peu dans ces profusions, qu'on faisait en or des objets que ce métal rendait impropres à leur destination première, des boucliers, par exemple; les trônes étaient plaqués d'or[2], la vaisselle de Salomon était en or massif[3]. Nous savons qu'on l'a contesté[4]; nous n'avons pas compris pourquoi, puisque les demi-civilisés présentent, aujourd'hui même, des produits identiques. La couronne et les bijoux du roi des Ashantis, rapportés de Coumassie par lord Wolseley, et les joyaux du sultan de Pérak, qui figuraient à la dernière exposition coloniale de Londres, sont d'or massif, bosselés et sans forme arrêtée.

L'Égypte avait enseigné aux Phéniciens à souder l'or à lui-même ou à d'autres métaux. On pense s'ils en profitèrent. Les perfectionnements qu'ils apportèrent à l'orfèvrerie mirent leurs produits au premier rang. On s'étonne de les voir atteindre parfois à cette élégance qui double pour nous la valeur d'un objet de luxe; il y a, par exemple, au nombre des bijoux trouvés à Curium (Chypre) par M. de Cesnola, des colliers et des pendants d'oreilles, qui sont merveilleux de soin et de fini. Hâtons-nous d'ajouter

[1] Renan, Les peuples sémitiques, dans *Mélanges d'histoire et de voyages*. p. 14.

[2] I Rois X, 18.

[3] I Rois X, 21.

[4] Renan, Le règne de Salomon, dans *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1888.

que ces exemplaires sont plutôt rares, et que le style de cette ornementation est toujours emprunté à leurs voisins, à l'Égypte, à Ninive, à l'art grec lui-même.

La variété de ces objets est immense. On y trouve des diadèmes, des bracelets, des épingles d'argent, des anneaux de verre, d'ambre ou de métal, des pectoraux pour les femmes et pour les prêtres, des torsades d'or, que les Chananéennes glissaient dans leur opulente chevelure. La prodigalité des princes, la splendeur des pontifes, la coquetterie des filles d'Ève, le goût du peuple pour le clinquant assuraient aux orfèvres de Sidon une clientèle nombreuse. Les vingt cours de Palestine faisaient venir de chez eux toutes les pièces de valeur, ce que nous appellerions les joyaux de la couronne; le trône et le diadème de Salomon sont de fabrique phénicienne, et la couronne que David prend à Rabbath Ammôn semble de même origine[1].

Quoique l'idée d'un art privé pour les maisons n'ait été introduite en Palestine que par les Grecs et les Romains[2], le goût du luxe dans l'ameublement se fait sentir dès l'époque qui nous occupe. Les grands seuls étaient en mesure d'y satisfaire; néanmoins, la demande était assez forte pour alimenter une industrie considérable; ce n'était pas la moins lucrative. La matière première n'était pas chère; les forêts du Liban et celles de Chypre, exploitées par les Phéniciens, fournissaient, au delà des besoins, les

[1] II Sam. XII, 30. La couronne de Theodoros, au musée de South Kensington (Londres), représente assez bien ce que devaient être ces pièces d'orfèvrerie en or ou plaquées d'or, avec des pierreries en pâte de verre encastrées dans le métal.

[2] Renan, *Miss. Phén.*, p. 692.

bois nécessaires : pin, buis, cyprès, etc. Chypre en était couverte quand les Sidoniens y abordèrent ; les arbres croissaient jusque sur la côte ; une fois chargés sur les navires, rien n'était si facile que de les transporter à destination. Sur les côtes de Syrie, les avantages étaient plus grands encore. Faute de moyens de transport, les habitants du plateau (Cœlé-Syrie) étaient dans l'impossibilité d'en tirer parti, tandis que la proximité de la côte donnait au versant occidental toutes les facilités ; on descendait les bois sur des schlittes jusqu'à la mer ; peut-être les faisait-on flotter sur les petits fleuves du littoral, alors plus considérables, en s'aidant de barrages [1].

Les parfums ne rapportaient pas moins que les meubles. Ils arrivaient à l'état brut de l'Arabie méridionale, de Saba et de Raëma [2]. Les Tyriens les revendaient tels quels, comme articles de droguerie, ou les concentraient dans des liquides. Ils eurent longtemps le privilège de ce trafic ; au moment de la plus grande extension commerciale des Hellènes, ils continuaient à fournir seuls l'encens et les parfums nécessaires aux sacrifices. L'habitude générale de se frotter le corps d'huile de senteur en assurait la vente. Tyr devait avoir son bazar des parfums comme Constantinople [3]. On sait que ce commerce est une source de bénéfices d'autant plus forts que la plupart des essences se maintiennent à un prix élevé, malgré l'abondance des matières premières ; c'est ainsi que Paris en vend chaque

[1] Renan, *Miss. Phén.*, p. 174.
[2] Ézéch. XXVII, 32.
[3] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, p. 844.

année pour 50 millions[1]. Le commerce des parfums avait un autre avantage, il forçait la vente des poteries. Pour préserver les liqueurs de prix, il était naturel de les mettre dans un coffret ou dans un flacon ouvragé. Le fameux sarcophage d'Eschmounazar renfermait une fiole d'ivoire, qui n'eut pas d'autre destination.

Cet ivoire, les Phéniciens l'achetaient aux marchands de l'Inde et de la Haute-Égypte. Les caravanes de l'intérieur l'apportaient sur les marchés des Syrtes, d'où Carthage le faisait passer par grandes provisions dans ses magasins. Tyr, plus éloignée des pays producteurs, n'en eut jamais des dépôts aussi considérables. C'était moins pour le revendre brut que pour le travailler qu'elle en trafiquait. Les boîtes, les meubles que ses ouvriers faisaient avec ce « bois blanc et dur » en répandirent le goût en Assyrie et dans les îles grecques[2], chez leurs clients les plus fortunés. En Occident, les Latins et les Étrusques l'estimaient à l'égal des métaux précieux.

L'ambre n'a pas tenu, dans le commerce phénicien, la place qu'on lui a attribuée. Les Tyriens le connurent, puisqu'ils allaient le recevoir à l'embouchure du Pô, mais le commerce qu'ils en firent demeura toujours limité ; il n'est pas même certain qu'ils aient jamais fait le voyage de la Baltique[3]. C'est un article inconnu à la vieille civilisation orientale[4] ; on ne l'a retrouvé ni en Égypte, ni en

[1] *Magasin pittoresque*, 15 janvier 1888.
[2] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, 852.
[3] De Rougemont, *op. cit.* Engelmann, *Handelsgeschichte*.
[4] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, 854.

Assyrie[1]; l'ancienne littérature hébraïque ne le connaît même pas de nom[2]. Les tribus occidentales, qui l'utilisèrent de bonne heure, ne le tenaient pas des Tyriens, c'étaient les Carthaginois qui façonnaient pour la vente celui qu'ils achetaient à l'embouchure du Rhône.

Le commerce des étoffes, l'un des premiers trafics des sociétés primitives, fut pratiqué de bonne heure par les Phéniciens. Dans l'antiquité, les conditions de ce commerce n'étaient pas aussi favorables pour le vendeur qu'elles le sont aujourd'hui au sein des tribus africaines. La quenouille et la navette, qui semblent vieilles comme le monde, étaient partout répandues; en Europe, comme en Asie, le cultivateur s'habillait lui-même. Les étoffes tissées à Sidon trouvaient donc moins de débouchés que les cotonnades modernes; la vente courante n'existait pas pour ainsi dire. Les efforts des Phéniciens se portèrent par conséquent sur le commerce des étoffes de luxe, où d'autres les avaient déjà devancés. L'Égypte tissait des étoffes légères; ses danseuses s'entouraient de ces tissus transparents dont l'Inde a conservé l'usage. Le « fin lin d'Égypte, couvert de broderies[3], » était réputé dans tout l'Orient. Les tapis sortaient, comme aujourd'hui, de la tente des nomades; leur chaude épaisseur, l'originalité de leurs dessins, les laissent encore sans rivaux. On brodait les étoffes comme on les brode aux Indes, avec des fils d'or et d'ar-

[1] Id., I. 840; II, 708.

[2] חשמל aes aurichalcum. C'est à tort que les LXX et la Vulgate traduisent autrement. (Gesenius, *Lexicon hebr. et chaldaic.*, p. 345.)

[3] Ézéch. XXVII, 7.

gent. La Phénicie n'était pas en retard sur Babylone et sur Memphis. Les Sidoniennes savaient produire des effets merveilleux en harmonisant les couleurs. Ce fut la richesse de leur coloris qui assura le premier rang aux étoffes de Tyr et de Sidon. Ici, du moins, on ne peut leur disputer le mérite de la découverte.

Sans être abondant dans la Méditerranée orientale, le murex s'y trouve communément[1]; le goût des recherches dut amener de bonne heure l'idée de l'utiliser; cela pouvait se faire par des moyens si simples, que les gamins de Tyr s'amusent aujourd'hui encore à teindre des chiffons de laine en fixant la couleur avec un peu de carbonate de soude et du jus de citron[2]. La matière colorante, jaune aussi longtemps que vit l'animal, devient verdâtre après sa mort. C'est sous l'action du soleil qu'elle prend des tons rouges et violacés. Le violet s'obtient sans peine; ce devait être la couleur la plus répandue et la moins chère. Chaque espèce a d'ailleurs ses propriétés particulières; en les combinant, on obtenait une gamme dont les tons allaient du lilas clair au violet pensée[3]. Suivant le temps pendant lequel on les exposait à l'action du soleil, suivant la dose de matière colorante, on variait les nuances à l'infini, on

[1] On sait qu'il y a deux espèces principales employées pour la teinture, le *murex trunculus* et le *murex brandaris*.

[2] Dr Lortet, La Syrie d'aujourd'hui, voyage publié dans le *Tour du monde*, année 1882, p. 127.

[3] Un naturaliste français, M. Lecaze-Duthiers, a fait sur ces espèces de murex des expériences qui lui ont permis d'obtenir tous les tons voulus. Son travail, publié sous forme de mémoire, a jeté un jour tout nouveau sur cette antique industrie.

produisait même des reflets changeants. Telle était la perfection des procédés que l'on éliminait assez le rouge pour ne mêler au bleu qu'une légère teinte violacée, ou qu'on diminuait assez le violet pour obtenir des nuances voisines du rose.

Chaque murex ne donne qu'une quantité insignifiante de matière purpurigène ; il fallait donc accumuler des provisions immenses pour alimenter les fabriques ; on retrouve encore des vestiges de ces accumulations [1]. Quand les côtes de la Syrie furent épuisées au point de ne plus pouvoir fournir la quantité voulue de coquillages, les pêcheurs allèrent au loin, dans la mer Égée, en Asie Mineure et jusqu'en Grèce, pour y chercher le précieux mollusque. C'est ainsi qu'ils en gardèrent le monopole pendant plusieurs centaines d'années.

Richesse et puissance matérielle des Phéniciens. — Les lignes qui précèdent suffisent à donner une idée générale de l'industrie phénicienne ; elles font comprendre qu'un peuple adroit et intéressé ait su y trouver le chemin de la fortune. Pour se faire une idée précise de la richesse qu'il sut acquérir, il faut faire un pas de plus ; c'est ce pas que nous allons faire en examinant les conditions, très spéciales à certains égards, dans lesquelles travaillaient les Phéniciens.

Sans être celles du commerce et de l'industrie contemporains, ces conditions étaient, pour la plupart, favorables à la formation de fortunes rapides. Telle circonstance, qui

[1] « Il y a des amas de coquilles de *murex trunculus* qui ont quelques « centaines de mètres de longueur et plusieurs d'épaisseur. Ce sont les « résidus des ateliers. » (Dr Lortet, *op. cit.*, p. 102.)

parait désavantageuse au premier abord, se trouve avoir été écartée par les institutions existantes. Les machines, qui remplacent aujourd'hui l'homme, ne faisaient alors que l'aider. C'était, pour le fabricant, un désavantage. Il fallait quatre-vingt-quatre hommes pour accomplir l'ouvrage que fait, de nos jours, une machine de quatre chevaux ; il aurait dû s'ensuivre une élévation de la main-d'œuvre, si une institution, abolie depuis, n'avait compensé le défaut de bras : c'était l'esclavage. La société antique tournait la difficulté; au lieu de louer le travail, elle achetait le travailleur.

Les frais généraux étaient modiques; ils n'absorbaient pas le plus gros des bénéfices, comme c'est le cas des industries naissantes. Son installation achevée, le fabricant n'était pas souvent dans la nécessité de renouveler son matériel. Les découvertes étaient peu fréquentes et se répandaient avec lenteur, la concurrence étrangère n'avait rien de menaçant; rien n'obligeait à ces transformations d'outillage qui ruinent un industriel. La même recette, transmise de père en fils, suffisait à enrichir plusieurs générations. Aussi les articles dont ils avaient le monopole atteignaient-ils une valeur considérable. Les verres de Sidon étaient hors de prix; Néron paya 6000 sesterces (environ 10,000 francs) deux coupes sidoniennes de moyenne grandeur. « La sagesse, » dit le livre de Job, « ne se donne pas contre de l'or massif..., ni contre l'onyx « ou le saphir, elle ne se compare ni à l'or, ni au verre[1]. »

[1] Job XXVIII, 16. זכוכית = vitrum. (Gesenius, *Lexic. hebr. et chald.*, p. 272.)

Seule, une stèle d'or était jugée digne de faire pendant à la stèle de verre émeraude du temple de Melqarth.

Le gain devait être considérable sur le commerce de la verrerie. « Les traversées étaient longues, exposées à bien « des hasards; sur des objets aussi fragiles, le déchet « devait être considérable; pour qu'ils eussent du profit « à soumettre les vases de verre aux chances de pareil « voyage, il fallait que ces marchands fussent assurés de « tirer un beau bénéfice de la partie de leur cargaison qui « échappait à la casse[1]. »

A une époque où le bronze était un objet de première nécessité, les mines de cuivre et d'étain représentaient des capitaux immenses. Leur génie industriel les avait découvertes; la méfiance et les précautions leur en conservèrent la possession exclusive. La science du haut commerce était assez avancée pour que les plus habiles comprissent qu'ils multiplieraient le profit en accaparant certains produits. Ils n'avaient pas besoin pour cela d'avancer les fonds que les syndicats modernes y consacrent; ils obtenaient pour peu de chose des indigènes les mines elles-mêmes ou leur production et, quand faire se pouvait, ils simplifiaient tout, en s'emparant du sol à main armée. Ainsi fit Hamilcar Barca avec les mines de Bebulo, à une lieue de Carthagène, d'où son fils Hannibal tirait un revenu annuel de 100,000 livres romaines[2].

[1] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, p. 748.

[2] C'est Pline qui rapporte le fait : « Ex quibus Bebulo puteus appella- « tur hodieque, qui CCC pondo Hannibali subministravit in dies. » 300 livres romaines par jour, c'était à peu près 100,000 par an.

La découverte des gisements de métal précieux fut une nouvelle fortune ; aussi n'épargnèrent-ils aucun effort pour les exploiter. A Thasos, ils bouleversèrent une montagne, au dire d'Hérodote, mais ils en tiraient de beaux revenus, puisqu'elle leur rapportait au Vme siècle de 2 à 300 talents d'or par année[1]. Lors de leurs guerres avec les Grecs de Sicile et les Lybiens, ce furent les riches mines de l'Ibérie qui les mirent en état de solder les grandes armées[2]. L'Espagne fut le Pérou de l'antiquité ; Strabon, bien postérieur à la grande époque phénicienne, vante encore ses richesses en argent et en or[3].

Quand les Tyriens abordèrent en Ibérie, le minerai d'argent se montrait à découvert ; ils n'eurent qu'à fouiller légèrement pour en obtenir en abondance ; les naturels en connaissaient si peu la valeur, qu'ils en faisaient leurs ustensiles. Ces premiers trésors épuisés, les Phéniciens ouvrirent des mines. Les Romains faisaient exploiter ces mines, au dire de Diodore, par des esclaves dont la condition était misérable ; il n'est pas douteux que les Phéniciens, grands marchands de chair humaine, n'aient usé avant eux de ce système.

Outre que l'extraction des métaux précieux ne coûtait pas grand' chose, il était facile à des gens intelligents de tirer de grands profits de leur commerce. Le trafic n'était pas assez général pour avoir égalisé les valeurs, et le com-

[1] Duncker, *op. cit.*, II, p. 225.
[2] Diod. Sicul., I, 360.
[3] Strabon, 216-219. Les mines d'argent les plus riches étaient près d'Ilipa (Niebla), et les mines d'or les plus productives à Kotini, près de Gadès.

merce d'échange, par lequel on procédait dans toute l'Asie antérieure[1], sauf peut-être chez les Hittites, rend cette égalisation plus difficile.

Habitués, comme nous le sommes, à des communications rapides, nous avons quelque peine à nous faire une idée des différences énormes que subissait, d'un pays à l'autre, la valeur des métaux, à une époque où chaque nation vivait isolée. Un lingot d'argent, qu'on donnait en Ibérie pour une bagatelle, était estimé en Orient comme un article de grand prix; il abondait en Occident, il manquait en Asie[2]; pendant le voyage, il gagnait 200, 300 pour cent. Dans l'Arabie Heureuse, par exemple, au dire d'Agatharchide[3], l'argent valait dix fois autant que l'or; sans prendre à la lettre cette affirmation, on peut en conclure que la relation entre les deux métaux était telle que l'argent y avait plus de valeur que l'or, comme ce fut le cas en Chine au moyen âge. On voit combien il était facile à ces marchands, dont les navires reliaient l'Europe à l'Asie, d'échanger contre cet or l'argent qu'ils recevaient en Ibérie comme une simple marchandise.

[1] Movers, *op. cit.*, I, 27-69. Ce n'est qu'au Vme siècle que l'on adopte en Asie Mineure la monnaie, d'invention grecque, qui avait déjà cours en Lydie et à Égine.

[2] Il n'y fut jamais abondant. A la fin du XVIIIme siècle de notre ère, il a plus de valeur que l'or dans la province du Yun-Nan. Si l'on en croit Marco Polo, la proportion aurait été de 5 d'or pour 1 d'argent au moyen âge. (Marco Polo, traduction faite sur la *Relation de Rusticien de Pise*, et publiée par Éd. Charton. *Voyageurs du moyen âge*, p. 351.)

[3] Relation d'Agatharchide, dans le *Recueil des petits géographes grecs*. Édit. Didot, t. I. — Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, trad. Suckau, t. II, p. 77.

Ces bénéfices énormes, qu'ils réalisaient sur l'échange des métaux précieux, ils les trouvaient encore sur nombre d'articles de moindre valeur. En Europe et dans leurs colonies, ils pouvaient prélever sur leurs opérations le profit qu'ils désiraient. Les populations n'avaient aucune idée des prix de revient. Aussi longtemps que le barbare ignore la valeur de ses marchandises, il les donne pour une bagatelle. Aux Cassitérides, on échangeait le précieux étain contre les poteries sidoniennes, quelques ustensiles de fer et un peu de sel[1].

Les avantages étaient d'autant plus considérables qu'ils se partageaient entre quelques-uns. Les Phéniciens de race pure, au temps de leur plus grande extension, ne dépassaient pas en nombre quelques centaines de mille; c'est l'aristocratie de cette poignée d'hommes que le monde enrichissait. Des fortunes immenses s'élevèrent à Sidon, à Tyr, à Sarepta, rapides comme celles de ces maisons modernes qui fournissent de bimbloterie les nègres et les Papous[2].

Ce trafic dura plusieurs siècles. Du VIIIme au VIme, Carthage eut en Étrurie et dans le Latium le placement assuré de ses meubles plaqués d'ivoire, de sa verroterie, de ses bronzes et de ses bijoux. L'industrie, tant à Tyr qu'à Carthage, est restée florissante pendant six cents ans (du XIIme au VIme siècle av. J.-C.). Ce sont des maisons chananéennes qui meublaient les palais de Kalach, de

[1] Strabon I, 265.

[2] Les Godefroy, par exemple, ou les Lüderitz, de Hambourg, qui possèdent de vastes districts aux Samoa, dans l'Afrique occidentale et ailleurs.

Jérusalem, et qui fournissaient au luxe barbare des roitelets occidentaux. Plus tard, la Rome impériale entretint par leur intermédiaire un commerce considérable avec l'Orient; chaque année, le numéraire romain qui se dispersait dans l'Arabie, la Chine et les autres contrées de l'Orient s'élevait à 100 millions de sesterces[1] (plus de 200 millions de francs); la Syrie avait sa large part des bénéfices.

A tous ces avantages, les Phéniciens joignaient encore des moyens frauduleux ou violents, dans le but, toujours présent, d'augmenter leurs bénéfices. C'est ainsi qu'ils trompaient, quand ils le pouvaient, sur la marchandise. Les verriers sidoniens essayèrent d'imiter en verre les pierres fines. « La pâte vitreuse colorée, » dit M. Frœhner[2], « imite les gemmes dans la perfection; elle les sur-« passe souvent par l'éclat et l'intensité du ton, au point « que le connaisseur le plus habile se trouve embarrassé « pour faire la distinction. » Ce qu'Hérodote prit dans le temple de Melqarth pour un cippe d'émeraude[3], n'était probablement qu'un bloc de verre coulé, reproduisant à s'y méprendre le coloris de la pierre précieuse[4].

L'amour du lucre les rendait industrieux. Ils imaginèrent de semer sur les objets de métal une poussière d'or

[1] Pline, liv. VI, chap. XXVI; liv. XII, chap. XLI.
[2] Frœhner, *La verrerie antique*, p. 45, cité par Perrot et Chipiez, III, p. 744.
[3] Hérodote II, 44.
[4] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III. p. 744. M. Ferdinand Hœfer, dans son beau livre sur l'*Histoire de la chimie*. tome I. suppose un verre coloré artificiellement par un oxyde.

impalpable qui en décuplait la valeur. On avait le temps de prélever de beaux bénéfices avant que la ruse fût éventée.

C'est la concurrence qu'ils auraient eu le plus à craindre dans leur trafic avec les barbares, parce qu'elle établit le niveau naturel du prix des choses. L'arrivée de marchands nouveaux dissipe la bienheureuse ignorance et pose l'alternative, ou de baisser les prix de vente, ou de renoncer aux marchés[1]. Ce fut pour écarter la concurrence ou la prévenir que les Tyriens se firent l'écho des légendes effrayantes qui circulaient dans le monde antique sur ces contrées éloignées, qu'ils visitaient sans témoins : l'histoire du cinnamome, que des oiseaux amassent dans leur nid pour le compte des Arabes, celle de la cannelle, gardée par des chauves-souris, celle de l'encens, dont l'approche est défendue par des milliers de serpents ailés, et bien d'autres encore.

Les Phéniciens d'abord, les Carthaginois ensuite, organisèrent, vis-à-vis des étrangers, un système de dissimulation qui s'observait avec rigueur. Ils s'entendirent pour les tromper sur la distance et la position de leurs débouchés commerciaux. Les Carthaginois firent de la Sardaigne un Paraguay aussi fermé que celui des Jésuites. Leurs traités avec Rome renferment toujours une clause spéciale à cette île; le second traité de commerce, conclu vers l'an 348 entre Latins et Carthaginois, dit textuellement :

« En Sardaigne et en Lybie, aucun Romain ne peut,

[1] Heeren, *op. cit.*, IV, 178.

« ni trafiquer, ni fonder une colonie, ni entrer dans au-
« cun port, si ce n'est pour faire des provisions ou pour
« radouber son vaisseau ..... s'il y est jeté par la tempête,
« il est tenu d'en partir au bout de 5 jours [1]. »

Plus tard, quand ils virent les vaisseaux grecs s'élancer sur leurs traces, ils s'efforcèrent de couler tous ceux qui se risquaient au delà des colonnes d'Hercule ou en Mauritanie; ils les attiraient dans des passes dangereuses, ou les trompaient sur la direction à suivre. Les armateurs carthaginois devinrent passés maîtres dans cet art.

D'où seraient venus les scrupules ? Si la terre avait des lois, la mer n'en avait pas. Chaque vaisseau que l'on rencontrait était jugé comme un ennemi, à moins de preuves du contraire. Les pavillons maritimes, qui répondent au besoin de se reconnaître et de correspondre, n'existaient pas plus que ce besoin lui-même. L'habitude de la civilisation contemporaine nous fait oublier que, sur une foule de points, ses bienfaits sont d'hier. Notre siècle a vu le premier disparaître les pirates de la plupart des grandes routes maritimes [2]. Pendant longtemps un navigateur fut un

[1] « En Sicile, » au contraire, « ainsi qu'à Carthage, » (nous continuons à citer les termes du traité) « le Romain peut acheter et vendre, et jouir « des mêmes droits que le citoyen de cette république. En échange, les « mêmes privilèges sont accordés aux Carthaginois dans la ville de Rome. » (Polybe I, 437.)

[2] En 1817, un corsaire algérien donne la chasse à un vaisseau marchand de Lubeck, jusque dans le voisinage de l'Islande. Les plus fières puissances de l'Europe ont payé tribut aux pirates barbaresques. Le Danemark leur donnait par an 25,000 piastres (135,000 fr.), Venise 10,000 sequins (110,000 fr.), la Suède 20.000 piastres (108.000 fr.), la Hollande 15.000 piastres (81,000 fr.); la France paya jusqu'à 10,000 piastres (54,000 fr.) en de certaines années. Pour sauvegarder sa dignité, on appelait ces som-

pirate, comme un montagnard était un brigand[1]; c'étaient deux côtés différents d'un même métier. Toutes les marines ont commencé par là : Ménélas, roi de Sparte, fait la course sur les côtes de l'Égypte; les Normands sont les ancêtres de la marine anglaise. Les navigateurs malais ne se sont jamais élevés au-dessus de ces notions primitives : ils ne rentrent dans l'ordre qu'autant que les canons hollandais les y maintiennent; leurs idées personnelles n'ont pas changé; ils s'y soumettent comme à une injustice que le faible doit supporter du fort.

Dans l'antiquité, « la piraterie, favorisée par la traite, « était regardée comme tellement permise, qu'à moins de « stipulations particulières, elle n'était pas même consi- « dérée comme une marque d'hostilité[2]. » Les traités passés entre Rome et Carthage stipulent expressément que la piraterie est interdite aux Romains sur la côte de Carthage, et aux Carthaginois sur la côte du Latium. Partout ailleurs elle est considérée comme autorisée.

La navigation phénicienne commença comme toutes les autres, en joignant le vol au trafic : ses marins pirateèrent, et largement. Dans une descente à l'improviste sur une côte isolée, ils prenaient de vive force cinq, six malheureux

mes des « présents » ou des « dons annuels. » La France et la Hollande, moins scrupuleuses, les désignaient sous la rubrique de « subsides au dey d'Alger. » (Karl Andree, *op. cit.*, I, 314-339.)

[1] Le brigandage fut longtemps la vocation naturelle des gens des Abruzzes et de la Calabre; beaucoup le pratiquent encore. Les Monténégrins, les tribus albanaises, les Afghans, reviennent à ces mœurs antiques à la première occasion favorable.

[2] Heeren, *op. cit.*, IV, 83.

qu'ils allaient revendre, à beaux deniers comptants, sur les marchés du Delta, à Nisibis ou à Babylone. C'étaient 200, 500 sicles de trouvés [1].

« Ils étaient à la fois attendus avec impatience, pour « tout ce qu'ils fournissaient de brillant ou d'utile et re- « doutés pour leur âpreté au gain, pour leurs perfidies, « pour leurs méfaits. On savait que, par ruse ou par force, « ils prenaient ce qu'on ne leur vendait pas, qu'ils fai- « saient le commerce des esclaves et que tous les moyens « leur étaient bons pour s'emparer, par force ou par ruse, « d'une belle fille ou d'un enfant. On ne pouvait se pas- « ser d'eux et on les craignait, on les détestait [2]. » Les poèmes de la Grèce antique sont remplis de se sentiment [3]. Hérodote raconte l'enlèvement d'Io, la fille du chef d'Argos, que des Phéniciens vendirent en Égypte. « Les hommes montés sur des vaisseaux noirs » disparaissaient avec leur prise, et jamais on ne revoyait les objets, les enfants, les femmes qu'ils avaient volés. Il n'y a pas de quoi surprendre. C'est en général par le mensonge, le vol et la violence que les peuples civilisés se révèlent aux peuples inférieurs. A mesure que le commerce arabe avance dans les régions

[1] Le prix d'un esclave, qui est de 30 sicles à l'époque du Deutéronome, se maintient presque sans changement jusqu'à celle des Ptolémées, puisque Josèphe (*Ant. jud.*, 12, 23) indique 120 drachmes (= 30 sicles) pour la valeur d'un esclave.

[2] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, p. 885 et suiv.

[3] *Odyssée* XIV, 288-289. « Alors vint le Phénicien, celui qui sait tromper, l'exploiteur, celui qui fait aux hommes une foule de maux, » (ὃς δὴ πολλὰ κακ' ἀνθρώποισιν ἐώργει.) *Odyssée* XV, 413-444, raconte l'enlèvement du petit Eumée et de sa nourrice, jeune esclave sidonienne, dans l'île de Syros.

équatoriales, il jalonne sa route par des injustices, des pillages et des massacres.

On ne peut, cependant, nier que l'influence arabe ne soit profitable à la civilisation de l'Afrique [1]. Dans ces conditions, la tentation est puissante pour le fort ; il a pris la peine de venir, le pays est neuf, l'occasion unique, le profit considérable ; le coup fait, il quittera ces contrées mystérieuses où le cri des victimes est sans écho. Ainsi raisonnaient les Espagnols au Pérou et au Mexique, ainsi les Anglo-Saxons dans la dépossession progressive des Peaux-Rouges et des Maoris. Les faits sont différents, l'esprit est le même ; les Phéniciens volaient des femmes ; les Européens, plus civilisés, imposent aux peuples enfants l'alcoolisme qui les tue ou l'opium qui les abêtit. Il se présente heureusement au XIXme siècle un côté lumineux que le IXme ne connaissait pas ; c'est qu'une force inconnue à ces âges reculés, la conscience publique, se lève pour réprouver ces actes de brutal égoïsme, c'est que la folie du Christ a suscité des hommes comme Wilberforce ou Livingstone, que l'antiquité ne pouvait produire.

La piraterie et la traite ont toujours été étroitement liées [2]. Les Phéniciens joignirent tout naturellement le trafic des esclaves aux autres branches de leur commerce.

L'antiquité n'attachait pas à l'esclavage le caractère odieux que nous lui trouvons depuis Montesquieu. L'islam, héritier du vieil Orient, le considère encore comme un négoce légitime. La Grèce, sur ce point, pensait comme la

[1] Montet. *Les missions musulmanes au XIXme siècle*, p. 23-27.
[2] K. Andree, *op. cit.*, I, 314.

7

Phénicie : Aristote prouve la nécessité de cette institution et trouve sa légitimité dans la nature des choses et les aptitudes congénitales des individus [1].

Tyr fut un des grands marchés d'esclaves de l'antiquité, Carthage aussi ; les captifs étaient exposés par milliers sur les places de la ville de Tanit, où Hasdrubal en acheta cinq mille, en un seul jour, pour les galères de l'État [2].

C'est à Tyr et à Sidon que les Philistins conduisirent, liés et garrottés, les habitants de Jérusalem, qu'ils avaient surpris dans leurs maisons pendant le sac de la ville [3]. La race juive, belle et saine, devait bien se vendre ; les armateurs placèrent en Grèce presque toute leur cargaison.

Les Phéniciens dirigeaient également sur la Grèce et l'Italie les noirs qu'ils achetaient en Égypte aux soldats des pharaons ; on en donnait un grand prix en Europe, où ils étaient fort estimés [4].

Un négociant connaissant son métier pouvait augmenter ses bénéfices par d'adroites combinaisons. Il se procurait à bon compte des esclaves mâles aux Baléares, où les femmes étaient si recherchées qu'on donnait 3 ou 4 hommes en échange d'une seule [5]. L'échange était d'autant plus lucratif, que les femmes sont toujours plus faciles à prendre vivantes que les hommes [6]. On sait, en effet, que les convois

[1] Aristote, édit. de Becker et Brandis (Berlin), *Politique*, livre I, II. 1258, p. 20-40.
[2] Appien, 315.
[3] Joël III, 6 (IV. 6, dans l'original hébreu).
[4] Terentius, *Eunuch*, I, 2, cité par Heeren, *op. cit.*, IV, p. 185.
[5] Diod. Sicul., I, 343, 344.
[6] Nachtigall (*Reisen in Afrika*) en donne la raison, facile à comprendre.

du centre de l'Afrique sont toujours plus riches en négresses qu'en noirs.

L'étude qui précède, basée autant que possible sur des faits précis, suffit à démontrer quelle richesse colossale cette poignée de marchands, maîtres de toutes les branches lucratives de l'industrie et du commerce, put amasser par son savoir-faire et son impudente audace. Ces conclusions se trouvent confirmées d'une manière indubitable par un chiffre renfermé dans ces énumérations fidèles que nous devons aux rois d'Assour. Vers la fin de son règne, Tiglat Pileser II envoie contre Tyr un de ses généraux, pour soumettre au tribut le prince Mieb-Baal, qui négligeait de le payer. Or, le tribut que le vainqueur exige après la soumission du prince, s'élève à la somme, fabuleuse alors, de 52,000,000 fr. de notre monnaie [1], plus du double de ce que paya Damas, capitale d'un grand royaume, cinq fois ce que Babylone, la métropole de l'Asie occidentale, versa dans le trésor de ce même Tiglat!

Il nous reste à voir quelle fut l'influence de ces puissants de la terre sur leurs voisins israélites et dans quel sens elle s'exerça. Ce sera l'objet des chapitres qui vont suivre.

Les hommes étant beaucoup plus enclins à s'échapper que les femmes, les Arabes les tuent généralement sur place et n'en ont que plus de facilité pour s'emparer des mères et des enfants, qu'ils emmènent alors en toute sécurité.

[1] Inscriptions de Tiglat Pileser : (Lenormant, *op. cit.*, IV, 228.) « 150 *kikkars d'or.* » C'est le double du montant des recettes brutes que touche annuellement le gouvernement serbe.

CHAPITRE II

Rapports croissants d'Israël avec les Phéniciens sur le terrain économique et commercial.

Avant que l'alliance d'Hiram avec la dynastie israélite [1] eût opéré un rapprochement politique entre Tyr et Jérusalem, les événements de l'époque des shoftim [2] avaient uni à maintes reprises la vie et les intérêts des deux peuples.

L'abaissement moral d'Israël, la puissance relative qu'avaient conservée les Chanaanites, avaient favorisé le mélange des deux nations. Leur sang s'était si bien mêlé, qu'on put croire un instant qu'il en sortirait une race hybride, hébréo-chanaanite [3]. Une des tribus du nord, celle des Aserites, passe sous la domination sidonienne [4]. Dans ce rapprochement, c'est naturellement le plus civi-

[1] Voy. page 3.

[2] Sur ce mot, voy. note, page 1.

[3] Les Beni-Israël habitèrent au milieu des Chananéens, ils prirent leurs filles pour femmes, ils donnèrent à leurs fils leurs propres filles, et servirent leurs dieux. Juges I, 23-28; II, 11-14, 17-19; III, 6.

[4] Juges I, 31. Collins, le traducteur de Tiele, imagine que cette tribu aurait changé de nom à ce moment pour prendre ce nom d'Asher d'une divinité chananéenne, אשר, principe masculin d'אשרה. (Tiele, *op. cit.*, p. 339.)

lisé des deux, l'esprit phénicien, qui devient prépondérant. Les traits de mœurs chanaanites remplissent cette période; le crime de Guibea est un écho des crimes de Sodome[1]. Dans l'esprit populaire, le Dieu d'Israël est bien près de ressembler à l'un de ces Baalim auxquels on élevait des cippes sur les collines ombragées[2]. Il n'est pas jusqu'aux noms propres qui ne témoignent de cette confusion : Gédéon s'appelle Yeroubbaal[3] (que Baal soit son défenseur) et le nom de son fils, Abimelek, peut s'interpréter dans un sens religieux[4]. Le père de Gédéon adore les Baalim comme tous les gens d'Ophra[5]; tout Sichem adore Baal Berith[6].

David favorisa la fusion des vainqueurs avec les vaincus; son armée compte plusieurs officiers hittites; Uriah[7], l'un des « *gibborim*, » Achimelek[8], un des compagnons de sa jeunesse, sont les plus célèbres. « A Jérusalem, un « Jébuséen, nommé Arevna, resté riche propriétaire

[1] Juges XIX, 22-28.
[2] Juges XVII, 3; XVIII, 30-31.
[3] Juges IX, 1; VIII, 35; IX, 2; VIII, 29.
[4] « Moloch est mon père » (Renan, *Histoire d'Israël*, I, 331). Bæthgen, dans un récent travail (1888, *Der Gott Israëls und die Götter der Heiden, Beiträge zur Semitischen Religionsgeschichte*), comprend ces mots de Baal et de Melek comme des dénominations d'Yahveh. Bien que la chose soit en certains cas possible, nous pensons avec Nöldeke (*Zeitschrift der deutch. morgenländisch. Gesellsch.*, t. XLII, 478) qu'elle est rendue plus invraisemblable par ce fait que ces noms de Baal et de Melek étaient avant tout les désignations spécifiques des divinités phéniciennes.
[5] Juges VI, 28-31.
[6] Juges IX, 4, 46.
[7] II Sam. XI, 6.
[8] I Sam. XXVI, 6.

« après la conquête, est dans les meilleurs termes avec « David[1]. »

En Égypte, l'aversion naturelle du vainqueur pour les Hébreux nomades, les avait éloignés de la population indigène. Ici rien de semblable. Loin d'être hostiles, les deux populations étaient dans des conditions favorables à l'entretien de rapports réciproques. Au reste, les Phéniciens étaient si pacifiques, si désireux d'éviter toute hostilité, qu'il eût fallu de puissants motifs pour les repousser (v. chap. I). Quelques caractères absolus, d'une trempe exceptionnelle, purent aller jusqu'à cette extrémité, mais ils ne firent pas école. Pour un Élie, Israël compte des milliers de natures moins désintéressées, qui préfèrent, à cet isolement farouche, les avantages qu'apportent des relations suivies avec un peuple frère par le langage.

Dans ces rapports, Israël reçut plus qu'il ne donna, et cela se comprend. Il avait à offrir tout à la fois beaucoup et peu de chose, beaucoup à un homme de conscience, peu de chose à des trafiquants. Personne, dans la ville de Melqarth ou dans celle d'Adoni, n'avait cure du Dieu des prophètes. En fait d'industrie, au contraire, Israël avait tout à recevoir et rien à donner. Désirait-on un bijou de prix, il fallait s'adresser aux orfèvres de Tyr; voulait-on une arme de bonne trempe, il fallait qu'elle sortît des usines de Sarepta; aussi le commerçant retors, intéressé, devenu peu à peu l'homme nécessaire, avait-il un grand prestige

[1] Renan, Le règne de David, dans *Revue des Deux Mondes* du 15 juill. 1888. II Sam. XXIV, 21.

sur les populations. En Europe, on le détestait, mais on l'attendait avec impatience ; en Orient, on admirait cette intelligence pratique, ce génie industriel qu'on ne possédait pas soi-même. On peut vivre longtemps dans une maison close, mais les portes, une fois ouvertes, ne se referment pas sans inconvénients. La Chine risquerait son existence à vouloir interdire l'accès des ports ouverts. En Israël, le souverain le plus énergique n'aurait arrêté le courant que d'une façon temporaire, en payant son imprudence de ses propres revenus.

CHAPITRE III

Avantages de ces relations pour Israël.

Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point les Israélites mirent à profit ce qu'ils apprirent des Phéniciens, car le gros de la population était adonné à l'agriculture et les champs occupaient presque tous les bras. Ce n'est pas que les fils de Jacob aient manqué de penchant pour le négoce; le Juif ne serait pas devenu le premier commerçant de l'Europe s'il n'avait eu pour le trafic des aptitudes exceptionnelles[1]; mais ces facultés pouvaient n'être encore qu'un instinct, et cela suffisait à lier deux nations au génie mercantile.

Il y a plusieurs indices d'une modification des mœurs israélites sous l'influence phénicienne. Deux fois déjà dans l'histoire[2], antérieurement au règne d'Achab, les Israélites avaient eu assez d'initiative pour fonder des colonies dans de grands centres commerciaux. Des deux établissements indiqués, à Damas et à Élath, le dernier fut certainement fondé avec l'aide et peut-être sur le conseil des Phéniciens.

[1] Tiele, *op. cit.*, p. 266.
[2] I Rois XX, 34; I Rois IX, 26, comp. II Rois XVI, 6.

Si rien chez l'Israélite antique ne fait encore prévoir le Juif moderne, il ne laisse pas que de profiter de l'école tyrienne avec cette souplesse merveilleuse qu'il apportera plus tard à l'école musulmane et aux enseignements du moyen âge. Deux siècles après Salomon, Éphraïm est déjà le marchand cauteleux, dont la main soutient « des balances fausses » et qui « trompe[1], » par plaisir autant que par intérêt. Il commençait à franchir un nouveau degré, en passant de la vie agricole à la vie commerciale; plus d'un Israélite, content jusque-là de cultiver le champ de ses pères, se vouait à la carrière du négoce, dans l'espoir d'un gain plus élevé; néanmoins, la majorité de la nation demeura jusqu'à la fin attachée à sa vigne et à son figuier. Tout est lent et graduel dans l'histoire et dans la nature.

Tant que durèrent les États israélites, leur population agricole n'eut guère d'autres produits à offrir que ceux du sol qu'elle cultivait.

L'alimentation de centres aussi importants que Sidon, Tyr ou Gebal, nécessitait le voisinage de vastes districts, susceptibles de culture. En fait, ce voisinage faisait défaut. Les pentes du Liban, malgré leur fertilité, ne suffisaient pas à la consommation; elles ne fournissaient ni l'huile, ni le blé nécessaires aux cités populeuses de la côte; aussi les princes du littoral saisissaient-ils les occasions de s'approvisionner. En récompense de ses services, Hiram ne demande rien de plus à Salomon que d'importantes livraisons d'huile et de froment. Par malheur, ces occasions étaient

[1] Osée XII, 8.

peu fréquentes et dépendaient plus ou moins d'autrui; aussi les gouvernements visèrent de bonne heure à s'assurer la possession exclusive de districts fertiles et bien cultivés [1]. Dans une préoccupation semblable, Carthage fit les plus grands efforts pour faire passer les nomades de Lybie à l'état sédentaire; « ce fut le principe de sa politique de favoriser « autant que possible la culture du sol, et d'habituer à ce « genre d'industrie les peuples indigènes soumis à son « pouvoir [2]. » La France n'agit pas autrement avec les nomades du Tell [3]. C'est pour la même raison que les Carthaginois montrèrent tant de persévérance à conquérir la Sicile. Quand l'opiniâtreté des Grecs leur eut enlevé tout espoir de la posséder, ils firent de la Sardaigne, alors très productive, leur grenier à blé. Tel fut pour Sidon le rôle de Chypre, la plus vaste de ses colonies.

Quand Tyr se fut développée au point de devenir la première des cités phéniciennes, elle n'eut pas à chercher bien loin le territoire qui devait l'approvisionner. A quelques kilomètres de la ville, commençait un district agricole des plus fertiles; pour l'atteindre, il fallait passer la frontière, c'était la seule difficulté; elle disparut, quand les dispositions bienveillantes de David eurent ouvert la Galilée au négoce du littoral. C'est alors

[1] La stèle d'Eshmounazar demande à Baal et à Ashthoreth de rendre à Sidon « les villes de Dor et de Joppé et les magnifiques pays de blé qui sont dans la plaine de Sharon, » et peut-être l'inscription de Bedashthoreth en mentionne-t-elle aussi la conquête? (Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, p. 40. Paris, 1874).

[2] Heeren, *op. cit.*, IV, p. 56.

[3] Largeau, *Le Sahara algérien*, p. 87.

qu'Aser, qui avait toujours vécu dans les meilleurs termes avec les Phéniciens [1], devint pour Tyr un marché de premier ordre. La fertilité de son territoire était célèbre. C'était un pays de moût et de blé ; « on y plonge le pied dans l'huile [2]. » Les céréales, les légumes, les fruits que produisait la plaine d'Akko, couvraient les tables princières de Tyr, de Jizréel et de Samarie.

Sur le plateau, on cultivait surtout le blé et l'olivier ; c'est de l'huile et du blé que Salomon envoie à Hiram. Le goût des anciens pour les onctions répétées, l'entretien de lumières permanentes dans les sanctuaires, l'utilité de l'huile dans l'alimentation, où elle suppléait au beurre [3], en faisaient un article de première nécessité. David avait accumulé des réserves d'huile assez considérables pour nécessiter la haute surveillance d'un fonctionnaire [4]. Roboam remplit de nouveau les réservoirs [5]. Comme article de commerce, elle pouvait donner un rendement avantageux, puisque l'olivier, que Rome ne connut que sous les Tarquins, suffisait avec le froment à enrichir la Sicile [6].

[1] Juges I, 31, 32.

[2] Deut. XXXIII, 24. Gen. XLIX, 20.

[3] Les Israélites connaissaient le beurre et (Kamphausen, art. Milch, dans Riehm *op. cit.*) l'appelaient חֶמְאָה ; on s'en sert aujourd'hui pour la cuisson des mets dans toute la Palestine (Robinson, *Bible Researches*, I, p. 449) ; toutefois, comme Rome et la Grèce n'en firent jamais qu'un usage médicinal (Smith, *Dictionary of the Bible*, art. Butter), il est probable qu'en Orient la cuisine employait autant l'huile que le beurre, comme cela se fait dans certaines parties de la France.

[4] I Chron. XXVII, 28.

[5] II Chron. XI, 11.

[6] En Galilée, au temps de Josèphe, on payait 4 drachmes quatre am-

Le placement de ces denrées fut grandement facilité par le voisinage des ports phéniciens. La chair des bestiaux trouvait de nombreux consommateurs dans les agglomérations de la côte ; leur laine en revenait teinte de couleurs éclatantes.

Il se fit sous Salomon un important mouvement de concentration. Les populations se portèrent vers les villes, dont plusieurs se relevèrent de leurs ruines : Megiddo, dont on fit une forteresse, Baalath, Beth-Horon basse et haute, reprirent leur ancienne prospérité [1]. Des nomades se fixèrent, attirés par les avantages de l'agriculture. C'est pourquoi la nouvelle division du pays prend pour base le régime agricole ; on ne perçoit plus l'impôt en nature sur des tribus plus ou moins sédentaires, mais sur des terres mises en culture. Les douze circonscriptions administratives de Salomon ne répondent plus aux anciennes délimitations des tribus [2]. Les innovations de Salomon, accompagnées de fautes graves, soulevèrent l'hostilité latente des tribus du nord, où les mœurs étaient restées simples ; l'absence de grandes villes, la distance qui les séparait de la côte, les isolait nécessairement. Mais son œuvre fut reprise par ses successeurs et par les rois d'Israël ; un

phores d'huile ou quatre-vingts sectaries, ce qui fait de 1,80 fr. à 3,32 fr. pour cent cinq litres dans le premier cas, ou pour quarante-trois litres environ dans le second (Joseph., *De bello judaico*, 2, 21, 2).

[1] I Rois IX, 15, 17 et 18. Renan, *Histoire d'Israël*, II, p. 119.

[2] I Rois IV, 7-19. M. Vernes (*op. cit.*, p. 380) dénie une valeur historique quelconque à ce texte, et met en doute l'authenticité de cette division du pays. Telle n'est pas l'opinion de M. Renan (*Histoire d'Israël*, II, p. 101). Nous ne savons pas voir, quant à nous, quelles peuvent être les raisons qui empêchent l'existence d'un pareil fait.

mouvement semblable à celui qui s'était passé sous son règne s'opère au temps d'Achab; Jéricho sort de ses ruines [1], nombre de villes sont rebâties [2]. La création de ces nouvelles bourgades indique une concentration de la population [3].

Sans aucun doute, beaucoup de Beni-Israël continuèrent à vivre sous la tente, en deçà du Jourdain [4], après la construction de Samarie. Aser et Nephthali, voisines de Tyr, adoptèrent plus vite la vie agricole; Gad, les Manassites nomades et peut-être les Danites [5], conservèrent longtemps les mœurs patriarcales; les Rekabites ne les quittèrent jamais.

Quelle qu'ait été la part que prirent les Israélites au trafic palestinien, ils n'y jouèrent jamais le rôle principal. Le plateau était un marché où se rencontraient des marchands étrangers de toute provenance [6]. Arabes du sud et du nord, de Seba et de Kedar, Araméens nomades et sédentaires. Le nom de « Kenaani, » par lequel on les désignait, prouve néanmoins que les Phéniciens avaient accaparé la plupart des branches de commerce [7]. Les gens

[1] I Rois XVI, 34.

[2] I Rois XXII, 39.

[3] Les מדינות (intendances) mentionnées dans I Rois XX, 14, n'indiqueraient-elles pas à l'époque d'Achab une organisation administrative analogue à celle de Salomon? Les LXX traduisent cette expression par βασίλεια, σατραπεία et χώρα. Il est remarquable, en tout cas, qu'il ne soit pas ici question de שָׂרֵי־שְׁבָטִים.

[4] II Rois XIII, 5.

[5] Tiele, *op. cit.*

[6] Ézéch. XXVII, 17.

[7] Osée XII, 8; Soph. I, 11; Job XL, 30 (hébr.); Prov. XXXI, 24; Es. XXIII, 8; Ézéch. XVII, 4.

de Damas apportaient le fameux vin de Chelbôn et les laines de la région des tells, qu'ils mettaient en vente dans les bazars araméens de Samarie. Les Arabes amenaient de longues files de bestiaux et ces étoffes moelleuses que l'on fait sous la tente. Tous ces produits, payés avec l'article de Sidon ou l'argent d'Ibérie, allaient à la côte.

Le trafic que les Phéniciens entretenaient avec l'Arabie empruntait forcément le territoire israélite, et les finances de l'État étaient intéressées à ce qu'ils les fréquentassent le plus possible. Le droit de passage, que payaient ces marchandises[1], est un des principaux revenus du fisc dans les sociétés à demi civilisées ; les grands États de l'Afrique équatoriale, le Shammar, le Nedjd, sur le plateau arabe, n'ont pas d'impôt plus régulièrement productif. Les tribus arabes s'en font des rentes, en retour desquelles elles accordent leur protection. Ainsi faisait Salomon[2].

La sécurité qu'il assurait aux marchands encouragea le trafic au point de provoquer la création de nouveaux commerces, celui des chevaux par exemple, qui ne pouvait se faire que par caravanes, les navires phéniciens n'étant pas aménagés pour les transporter. Par la voie de terre, le trafic devint assez considérable pour que ces animaux, très rares à Jérusalem avant Salomon[3], soient descendus sous son règne à un prix très abordable[4]. L'État en mono-

[1] Vernes, *op. cit.* p. 385.
[2] I Rois X, 15.
[3] Riehm, *Handw.*, art. Pferd.
[4] Sous Salomon, un cheval coûtait, rendu à Jérusalem, 159 sicles, c'est-à dire 495 fr.

polisait peut-être l'achat et la vente, car les maquignons qui vont les chercher à la frontière égyptienne sont appelés « les courtiers du roi [1] ; » c'était par leur entremise que les princes hittites, phéniciens et araméens remontaient leur cavalerie. Tout l'avantage était pour Israël [2].

Ces innovations amenèrent, avec la prospérité matérielle, une perturbation dans les valeurs ; celle des métaux précieux subit, paraît-il, une baisse assez forte [3]. Sous le règne de Salomon, l'argent devint plus abondant à Jérusalem qu'il ne l'avait jamais été [4]. David avait encore obtenu l'aire d'Arevna, où s'éleva plus tard le Temple, pour 50 sicles d'argent (164 fr.) ; dans ce marché, une paire de bœufs aurait encore été comprise [5]. Les choses n'avaient pas renchéri depuis l'époque des shoftim ; alors, avec 1/4 de sicle (moins d'un franc) on consultait un voyant [6], avec 70 (230 fr.), un chef de bande achetait assez de vauriens pour s'en faire une garde du corps [7], un prêtre, dans

[1] סחרי־המלך I Rois X, 28.

[2] « Les ressources, » dit M. Vernes (*op. cit.*, p. 385), « se montrèrent « certainement fort supérieures aux besoins, et tant que ceux-ci restèrent « modestes, la population dut jouir d'une large aisance. »

[3] Duncker, *op. cit.*, II, 147.

[4] I Rois X, 27.

[5] II Sam. XXIV, 24. Suivant la Chronique (I Chron. XXI, 25), ce serait 600 sicles d'or (26,000 fr.). Le chroniqueur, vivant à une époque où les métaux avaient beaucoup moins de valeur qu'à l'époque des shoftim, il aura trouvé le prix indiqué dérisoire et aura estimé le champ d'après les prix de son temps (Riehm). S'il en est ainsi, la comparaison des deux passages évaluerait exactement la dépréciation subie dans l'intervalle par les métaux précieux.

[6] I Sam. IX, 8.

[7] Juges IX, 4.

les meilleures conditions, gagnait par an 10 sicles (33 fr.) en sus de son entretien [1].

Après David, les prix se modifièrent. Il est malheureux que l'on manque de bases précises pour en déterminer les fluctuations. On sait que Salomon donne 200 sicles par an (656 fr.) aux gardiens de sa vigne [2], mais on ignore leur nombre et l'étendue du domaine. On ne peut formuler qu'une appréciation très générale : c'est que le changement qui eut lieu sous Salomon, dans les conditions économiques, dut être marqué. C'est presque sans transition que, dans la capitale, « l'argent devient aussi commun que les pierres [3], » par manière de parler. Les entreprises de commerce à la phénicienne amenaient le métal à Jérusalem; le roi se réservait la part du lion. L'expédition d'Ophir lui aurait rapporté 420 kikkars d'or [4], un peu plus de 50 millions de francs. De son domaine, de son commerce et de ses taxes, ainsi que des présents nombreux qu'il recevait comme juge suprême, Salomon aurait tiré annuellement 666 kikkars, soit environ 80 millions, le revenu actuel de la Roumanie [5]. Juda, la tribu royale, était exemptée des taxes.

[1] Juges XVII, 10.

[2] Cantiq. VIII, 12.

[3] I Rois X, 27.

[4] Le livre des Chroniques donne le chiffre de 450. C'est que probablement le נ se sera altéré en כ. (Thenius, *Die Bücher der Könige*, p. 328.)

[5] Reuss estime ce revenu à 60 millions. Ces chiffres, tout approximatifs, ne sauraient être pris d'une manière absolue. Il est impossible de déterminer exactement en valeurs actuelles ces métaux non monnayés, qu'on estimait au poids. Les fluctuations qu'ont dû subir leurs valeurs respectives empêchent d'arriver à une solution pleinement satisfaisante. Nous

L'abondance amène le luxe. L'accroissement de la richesse publique le facilita chez ce peuple qui n'avait pas tant l'amour des belles choses que le goût des choses à effet. La société israélite tomba dans cette erreur toujours actuelle qui fait prendre un article de luxe pour un objet d'art. Or, comme l'a dit un savant doublé d'un artiste, « il y a l'infini du luxe à l'art [1]. » Le génie israélite est étranger aux arts plastiques; sous ce rapport, les fils de Jacob sont les frères des Phéniciens; ils n'ont pas laissé un beau monument [2]. Leur Temple, plaqué d'or, inestimable pour l'orfèvre, est sans valeur pour le véritable artiste. Il leur manquait « ce sentiment de la mesure et de la parfaite « beauté que la Grèce a légué aux nations néo-latines et « cette sensibilité délicate et profonde qui est le trait « dominant des peuples celtiques [3]. » Aussi bien ce luxe oriental, qu'aucun sentiment profond ne relevait, conduisit-il rapidement à la prodigalité et à la mollesse. De la cour, les mœurs nouvelles gagnèrent les grands, puis les gens aisés. Leur influence, toute puissante dans la capitale,

comptons généralement le kikkar d'argent à 9800 fr., et le sicle à 3,30 fr. Le rapport de l'argent à l'or est compté à 13 ½ pour 1, selon la valeur générale qu'ils eurent plus tard dans toute l'Asie antérieure. On sait qu'il était de 1 à 12 dans la Grèce ancienne, où l'argent était demandé. A l'époque de Salomon, l'équilibre se serait rompu en faveur de l'or.

[1] Renan, Les peuples sémitiques, dans *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 15. « La Grèce, qui, sous le rapport du goût, a une immense supériorité « sur le reste de l'humanité, n'était pas un pays de luxe. On y parlait avec « dédain de la vaine magnificence des palais du grand roi, et, s'il nous « était permis de voir la maison de Périclès, il est probable que nous la « trouverions à peine habitable. »

[2] Renan, *Mission de Phénicie*.

[3] Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*.

allait en s'affaiblissant à mesure que l'on s'éloignait des centres; elle avait moins de prise sur les bourgs isolés de la vie générale. Mais au milieu de l'envahissement des mœurs nouvelles, les tribus nomades de la Transjordanie et la tente des Rekabites gardèrent seules leur antique simplicité.

Les splendeurs de Tyr et son opulence, la science de ses marins, la sagesse de ses princes, la puissance colossale que représentaient ses richesses accumulées, frappaient l'imagination orientale. A Gebal, à Sidon, à Tyr, le niveau des connaissances était relativement supérieur. Il est fâcheux que tous les documents littéraires de la race chananéenne aient disparu si complètement, qu'il faille pour s'en faire une idée, recourir au témoignage des nations contemporaines. Par les Latins, qui le citent, nous connaissons le grand traité du Carthaginois Magon sur l'agriculture; par l'Égypte, nous avons appris l'existence d'un fameux oculiste de Gebal, dont les écrits datent de 1500 avant l'ère chrétienne [1]. De semblables travaux supposent un ensemble de connaissances qui dépassait de beaucoup le cercle restreint des idées israélites.

De bonne heure, les besoins de la navigation avaient formé les Phéniciens à l'étude de l'astronomie élémentaire. Si les Chaldéens furent leurs maîtres dans cet art, ils eurent l'intelligence d'en appliquer les résultats aux nécessités de leur vie de matelots. Les Grecs se laissèrent encore guider par la Grande-Ourse longtemps après que les

[1] Ebers, art. Egypten, dans Riehm, *Handwörterb.*

Phéniciens eurent découvert dans l'étoile polaire le secret de leur direction; ils appelèrent « étoile phénicienne » (φοῖνιξ) ce point fixe dont les Sidoniens leur avaient révélé l'importance.

Ces marchands semaient autour d'eux, sans le vouloir, des germes de civilisation ; on se développait à leur contact. Pourquoi Israël aurait-il échappé à l'influence éducatrice que subissaient alors tous les clients de la Phénicie, des Lybiens jusqu'aux Hellènes? C'était une heureuse fatalité.

Il fallut prendre des habitudes nouvelles. Les transactions commerciales exigent de la précision, du calcul; les Hébreux doivent l'alphabet à ces gens d'affaires [1]. Le montagnard apprit la valeur de ces nombreux articles dont l'usage, ignoré jadis, devenait habituel. Le superflu de la veille devient le nécessaire du lendemain.

« Aucune des ressources de l'art, tel que l'ont pratiqué « les peuples les plus civilisés, n'est demeurée étrangère « au Phénicien [2]. Il y a à peine un côté de l'industrie con- « temporaine, à peine un truc de métier que les Grecs « n'aient pas appris de lui [3]. Il était par excellence « l'homme de tous les métiers [4]. » Il savait à l'occa-

[1] Dr Schlottmann. art. Schrift dans Riehm, *op. cit.* Baumgartner, *Introd. à l'étude de la langue hébr.*, p. 87. L'alphabet phénicien fut en usage sur les marchés assyriens en tout cas dès le temps de Ramman-nirar III (810-771) au commencement du VIIIme siècle. Il nous reste, en lettres phéniciennes, le texte d'un marché conclu à Kalach, dans la 26me année de son règne. (G. Smith, *Discoveries*, p. 389.)

[2] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, 841.

[3] Duncker, *op. cit.*, II, 222.

[4] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, III, 895.

sion réparer un outil gâté par le voyage, monter un vase ou raccommoder un joyau. Cette mémoire chargée de faits, de procédés, de combinaisons, qui savait, à l'instant voulu, les faire concourir tous ensemble à ses intérêts, ces connaissances de toute espèce, géographiques, ethnographiques et industrielles, auraient étonné des gens moins simples qu'un Israélite du IXme siècle. L'admiration ne diminue pas, elle grandit avec le temps. Elle s'impose aux esprits les moins sympathiques à la civilisation phénicienne : Ézéchiel, en célébrant ses richesses et sa gloire, rend hommage à cette sagesse merveilleuse [1], qui fut celle d'Hiram et celle de Salomon. « Elle est plus sage que Daniel, » qui devinait les pensées des rois ; « il n'y a pas de secrets pour les princes de Tyr [2]. »

L'inconnu ajoutait son attrait au prestige que leur valait la supériorité de leurs connaissances. Il s'attachait à leurs voyages un certain mystère ; l'imagination se peint volontiers ce que l'intelligence ignore ou ce que la raison ne comprend pas. Les légendes merveilleuses, dont ils se faisaient l'écho, en imposaient à des gens sédentaires ; en dépit de leurs précautions jalouses, quelques connaissances nouvelles se greffèrent sur ce fond de légendes. Tel ou tel de ces poissonniers tyriens qui tenaient boutique à Jérusalem ou à Samarie, avait autrefois navigué sur la grande mer où le soleil disparaît le soir ; ils avaient vu de leurs

[1] Ézéch. XXVIII, 4, 5, 7, 12 et 17. La tradition rapporte qu'Abd-Chamôn, fils d'Hiram, regagna sur Salomon les sommes que son père avait perdues dans des tournois de sagesse.

[2] Ézéch. XXVIII, 3.

yeux les îles, les « iyim, » les grands monstres marins, des hommes d'autres races et de couleur différente. On en parlait le soir aux portes de la ville ; ces récits ouvraient l'esprit d'un peuple séparé pendant plusieurs siècles de la vie générale ; c'étaient quelques germes de connaissances jetés dans ces cerveaux tout neufs, que les travaux de l'intelligence n'avaient jamais fatigués.

Avec les grandes entreprises du règne de Salomon, les horizons s'élargissent ; on apprend l'existence de pays inconnus ; Tharshish, Ophir, situés aux extrémités du monde. On se forme peu à peu à l'idée de l'humanité, comme, au moyen âge, les voyages de Marco Polo et de Jean du Plan de Carpin rapportèrent la nouvelle qu'il y avait de par le monde d'autres gens que les Sarrasins et les chrétiens.

De toute manière, l'influence des villes phéniciennes fut donc considérable. Et cela se comprend. Imaginons les verreries de Sheffield, les soieries de Lyon, les industries de luxe de Paris, les usines métallurgiques de France et d'Angleterre réunies sur un seul point, qui serait encore le premier port du monde connu, et nous aurons un excellent tableau de l'idée prestigieuse que s'en faisaient les populations palestiniennes. Les descriptions d'Ézéchiel prouvent que les classes éclairées de l'Orient partageaient cette admiration ; les Omrides en avaient été comme éblouis.

CHAPITRE IV

Dangers de ces relations pour Israël.

Pour réaliser l'idéal strictement théocratique, Israël aurait dû vivre cantonné dans ses montagnes. Cet isolement, possible à la rigueur à une population exclusivement agricole, cessa de l'être quand la vie commerciale eut suscité des besoins nouveaux. La présence des marchands phéniciens modifia les conditions économiques du pays et relégua le projet au rang des chimères.

Les différences de culte tiennent peu de place dans les préoccupations du marchand; elles n'en tiennent pas beaucoup plus dans celles de l'acheteur. Il importe peu au client que le vendeur célèbre son Dieu à sa manière; il lui importe bien davantage qu'on lui offre le marché le plus avantageux possible. Ainsi, le développement des relations commerciales a pour conséquence un développement parallèle de l'esprit de tolérance, quand il ne va pas jusqu'à produire cette indifférence teintée de matérialisme qui caractérise, sans les mettre à part, les marchands chinois. « Le commerce, qui adoucit et polit les mœurs barbares, « corrompt aussi les mœurs pures, » a dit Montesquieu. Le commerce phénicien avait trop peu de scrupules pour n'être pas corrupteur.

En Orient, la mauvaise foi est une qualité du commerçant comme la cruauté est un avantage du soldat; l'une et l'autre passent pour de l'habileté et du savoir-faire. Les Phéniciens, qui partagaient ces idées-là, les pratiquèrent mieux que personne. La « foi punique » acquit dans le monde ancien une fâcheuse célébrité.

Leurs relations avec Israël mettaient en contact une population agricole demeurée naïve avec la plèbe turbulente des quartiers maritimes, plus souvent encore avec des trafiquants faux et intéressés. A cette école, les fils du supplanteur acquirent l'habileté de leurs maîtres. « Diminuer » la mesure, « surfaire » la marchandise, fausser les poids, devinrent les procédés familiers au commerce éphraïmite[1]. La tromperie eut d'autant plus de succès que l'État n'était pas assez fort pour contrôler dans tous les cas l'exactitude des poids et mesures. A l'époque d'Osée, Éphraïm est devenu un marchand phénicien, un « Kenaani[2] » dans le sens figuré du mot (voir page 74).

A considérer l'effet produit, on comprend l'antipathie de quelques anciens pour le commerce, et comment Aristote peut condamner le prêt à intérêt avec la même conviction que l'auteur du Deutéronome[3].

Le problème imposé aux Israélites était donc de trouver une politique assez large pour favoriser le développement qu'amenait le commerce et assez sévère pour corriger l'in-

[1] Amos VIII, 5.
[2] Osée XII, 8. Éphraïm est un « Kenaani » qui a dans sa main des balances fausses.
[3] Deut. XXIII, 19. *Politiq.* éd. de Becker et Brandis. p. 258.

fluence délétère du Phénicien. La sagesse de Salomon l'avait résolu, le jour où l'industrie tyrienne élevait un temple au Dieu d'Israël. Triompher du mal par le bien, de la mort par la vie, du désespoir par la foi, de l'égoïsme par l'amour, telle est la tâche supérieure de l'homme de Dieu dans l'histoire, celle aussi où il échoue le plus facilement. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions pour lutter en faveur du Dieu de la conscience, pour forcer les instruments les plus faussés à célébrer son triomphe et transformer les plantes nuisibles en un engrais fertilisant, qui accélère la croissance des essences utiles. Cette lutte de longue haleine, dissimulée sous les événements politiques et militaires, constitue la trame, le fond éternel de l'histoire, tout ce qu'il en restera, en somme, quand l'humanité aura vécu son dernier chapitre. Ses résultats ressemblent à la lumière de ces étoiles lointaines qui prend des centaines d'années pour nous parvenir.

Salomon ne put pas garder longtemps l'équilibre; les dernières années de son règne détruisirent l'œuvre des premières. Josafat commença de même; il sembla un instant que la vraie politique israélite était trouvée; la main de Jézabel vint tout déranger. Soit absence d'esprit politique, soit ignorance de leurs vrais intérêts, les rois israélites, tour à tour exclusifs jusqu'à la brutalité ou complaisants jusqu'à la faiblesse, ne surent pas observer cet équilibre, que le plus sage des Beni-David avait laissé rompre.

Par malheur, on ne subit jamais impunément le contact de gens démoralisés. Sans être à un niveau moral très

supérieur, la masse du peuple israélite était cependant au-dessus de ces trafiquants. La campagne peut avoir ses vices; cela n'empêchait pas la vieille famille de l'agriculteur d'offrir plus de garanties morales que l'existence errante de ces gens de la côte, dont la richesse facilitait la corruption.

On connaît le Phénicien. Tandis que le Bédouin conserve jusque sous ses haillons l'imposante fierté des enfants du désert, la pourpre du Phénicien dissimule à peine sa ruse mercantile et sa sensualité. Pour autant qu'on en peut juger d'après des sculptures plus ou moins fidèles, sa tête ne renferme aucun des traits qui donnent de la distinction à une physionomie; le crâne est étroit, le front, légèrement fuyant; le nez, épais à la racine, est grossi par la bonne chère, les yeux, grands et beaux, sont parfois à fleur de tête, la bouche est généralement petite et lippue. La ruse est écrite sur ses pommettes. Il n'a rien de l'énergie un peu dure de l'Assyrien et les têtes égyptiennes, avec leur gravité imperturbable, semblent honnêtes à côté de la sienne.

Les femmes ont une propension à l'obésité; les Tyriens, comme tous les dégénérés, les aimaient ainsi. Le même goût règne encore chez les musulmans de Tunis et chez les nègres des grands lacs[1]. L'Arabe aime une épouse replète, voilée et prisonnière; quand la future est trop maigre, on la met au cousscouss comme une dinde à l'engrais. Cette mode phénicienne s'implanta à Samarie. Amos

[1] Speke et Grant, *Voyage aux Grands Lacs.*

trouva un mot pour désigner ces indolentes coquettes; il les appelait des « génisses de Basan [1], » la plaine aux gras pâturages.

Les Phéniciennes se couvraient de bijoux comme des négresses; leur cou est emprisonné dans un triple collier, leur poitrine chargée de parures, leurs oreilles cachées sous des plaques de métal ou de verre coloré. Les Juives adoptèrent si bien ces modes, que les statuettes retrouvées en terre phénicienne sont la meilleure illustration des discours d'Ésaïe contre les filles de Jérusalem [2].

A tous ces signes, on peut déjà prévoir que les mœurs israélites, entamées par le luxe et les modes des grandes villes du littoral, ne seront plus capables de soutenir la nation au jour des grandes épreuves.

[1] Amos IV, 1.
[2] És. III. 16-23.

CHAPITRE V

Conclusion.

Respectés par l'invasion israélite, les Chananéo-Phéniciens avaient exercé pendant l'époque des shoftim une action considérable. Tyr règne sur la Galilée occidentale et l'une des tribus israélites lui est soumise; elle seconde, dans ces régions, l'influence religieuse des Chanaanites, fort nombreux encore sur le sol palestinien, en sorte que cette influence pénètre les mœurs israélites jusqu'à les menacer d'une absorption. Favorisée d'abord par la dispersion des forces israélites, cette influence est battue en brèche sur le terrain politique, par l'organisation de la monarchie, sous David et Salomon. Le rôle politique des Chanaanites est définitivement terminé, leurs hommes de guerre mettent au service du fils d'Isaï leurs connaissances et leur valeur. L'action chananéo-phénicienne s'exerce alors dans le domaine économique; les efforts de Salomon pour ouvrir le pays au commerce favorisent l'introduction en Israël des habitudes et du luxe phéniciens.

Quand la séparation du royaume de David en deux fractions eut constitué, dans le nord, un État sans capitale et sans dynastie, l'occasion s'offrit aux villes de la côte de

regagner quelque chose de la prépondérance qu'elles avaient eue au temps des shoftim. C'est alors que cette action, qui s'exerçait dans le domaine économique, sortit de son rôle, pour adopter les allures d'une assimilation religieuse et politique.

Un prêtre couronné, Ithobaal, saisit l'occasion qui lui est offerte d'entrer dans d'étroits rapports avec le nouveau souverain d'Éphraïm : sa fille s'unit au fils d'Omri, Jézabel épouse Achab et Baal cohabite avec Yahveh.

La Phénicienne captive Josafat comme elle avait captivé son mari, et sa fille Athalie implante en Juda le culte des Baalim.

Le programme politique et religieux de Jézabel vint échouer contre la ténacité des prophètes yahvistes, mais il resta de ses efforts une impulsion durable. L'influence économique, que la Phénicie exerçait avant elle sur Israël, survécut, plus forte que jamais, à l'échec de sa politique et à la ruine de ses temples. Les habitudes prises à Samarie du vivant d'Achab étaient entrées dans les mœurs : les besoins nouveaux demeurèrent; ils allèrent croissant. Une fois sur le trône d'Omri, les descendants de Jéhu reprirent les traditions de la cour précédente; son arrière-petit-fils renouvelle le luxe d'Achab. Cela s'explique. La force qui renverse en Éphraïm le temple de Baal n'est pas celle qui brise le sceptre d'Athalie. A Jérusalem comme à Samarie, c'est au nom d'Yahveh que tombe l'œuvre de la Phénicienne, mais, tandis qu'en Juda cette chute a pour cause un grand mouvement national et religieux, en Israël la lutte est réduite aux proportions de l'ambition

mesquine d'un aventurier. Le but de Jéhu n'est pas tant de rendre gloire au Dieu d'Élisée, que de s'asseoir en sécurité sur le trône d'Omri. Aussi bien n'y a-t-il plus de réveil religieux dans le sens yahviste après le coup d'état de Jizréel.

Arrivée à ce point, la déchéance marche rapidement. Sous Jéroboam II, un faux air de prospérité matérielle dissimule encore la décadence morale[1]; mais sa mort précipite le pays dans un état d'anarchie duquel il ne se relèvera pas. L'influence des mœurs phéniciennes, en développant la ruse, l'égoïsme et l'amour du gain, active la dissolution. Elle favorise l'éclosion des germes morbides, elle précipite, au sens chimique du mot, les éléments corrupteurs, pour ne laisser à la surface qu'une élite morale et religieuse, « le reste[2], » les yahvistes attachés à l'idéal pur et saint des prophètes.

Agent de dissolution en Orient, la civilisation syro-phénicienne jouera plus tard en Occident un rôle identique. A mesure que la décadence s'accentuera dans les mœurs publiques de l'empire romain, les cultes corrupteurs prendront une plus grande extension; celui de Cybèle empoisonnera la Grèce. Un mignon phénicien, jouant à l'hermaphrodite, jettera la pourpre impériale sur sa robe de prêtre, en célébrant ses noces avec Uranie, l'Ashera africaine.

En Éphraïm, le moment est passé où l'on écoutait la

[1] Voy. Rapports d'Israël avec les Araméens, chap. III.
[2] És. I, 9; IV, 3; X, 21, 22; XI, 11; XXVIII, 5, etc.

voix de la conscience; à ce point de son histoire, il est trop déchu pour s'humilier encore à la prédication des prophètes. Osée, Amos, ne peuvent l'arrêter sur la pente du déclin. Le second entrevoit par moments une ruine irrémédiable[1]. Il ne reste plus qu'à laisser les événements suivre leur cours. La corruption recueille son salaire; les nuits de débauche font place à l'épuisement. La catastrophe approche et l'on voit poindre le « jour d'Yahveh, » ce moment suprême, où la Terre Sainte sera nettoyée comme une aire à blé.

[1] Amos V, 2.

RAPPORTS D'ISRAËL AVEC LES ARAMÉENS

ET LES ASSYRIENS

PENDANT LA PÉRIODE DES ROIS D'ISRAËL

JUSQU'AU RÈGNE D'ÉZÉCHIAS

PREMIÈRE PARTIE

RIVALITÉ DE L'ARAM ET DE L'ASSYRIE

AU IXme SIÈCLE[1]

L'influence phénicienne demeura parallèle à celles que d'autres nations exercèrent dans la suite sur le peuple hébreu; elle était d'une nature trop spéciale pour qu'un conflit fût possible entre elles.

L'étude qui précède nous a, en effet, prouvé qu'elle s'exerça presque uniquement dans le domaine économique et religieux. Les rapports qu'Israël eut avec les Assyriens sont d'une autre nature, ils sont essentiellement politiques. Les dieux d'Assour entrèrent assez tard dans le panthéon des rois polythéistes et n'y occupèrent jamais la première place.

Tandis que l'influence des Phéniciens s'exerçait plus ou moins consciemment sur la population entière, par la vie de tous les jours, celle de l'Assyrie a pour chefs les rois

[1] On sait que l'Aram est le véritable nom du pays que nos versions françaises, suivant en cela la tradition grecque, appellent à tort *la Syrie*.

eux-mêmes, une suite de despotes, dont l'ambition était de réduire à l'état d'humbles vassaux les princes de la Palestine.

Faire l'histoire de ces rapports, ce sera, par conséquent, refaire, en partie, l'histoire politique des deux royaumes. Notre tâche sera de marquer le développement graduel de cette influence de l'Assyrie sur les États de l'Asie citérieure, en nous efforçant de rester autant que possible dans les limites de ce sujet d'étude.

CHAPITRE PREMIER

État politique de l'Asie citérieure au IXme et au Xme siècle.

Les contrées occidentales[1]. — Quand l'empire éphémère qu'avaient créé les armes de David se fut évanoui avec le dernier souffle de son fils, la Palestine se trouva divisée comme auparavant en une multitude d'États de peu d'étendue.

Le plus considérable, l'Aram Damas, n'avait pas plus de 39,000 kilomètres carrés[2], dans lesquels il faut comprendre les tells, des territoires improductifs que la saison des pluies couvre d'une herbe abondante, mais inhabitables à toute autre époque. Une partie de la population vivait d'agriculture; elle éprouvait peu de besoins. Les tribus araméennes n'étaient pas encore entièrement fixées; un grand nombre préféraient l'état nomade à l'état sédentaire; elles promenaient leurs tentes depuis Damas jusqu'aux vieilles cités du bas Euphrate. La saison des grands marchés amenait ces gens dans les villes, dont ils dou-

[1] Pour tout ce chapitre, voir la carte à la fin du volume.
[2] Un peu moins que la Suisse qui en a 41,300.

blaient pour quelques jours la population; leurs achats terminés, ils rentraient au désert.

On connaît l'exiguïté des États phéniciens, resserrés entre la mer et les forêts du Liban.

L'État de Hamath, au nord de l'Aram, ne possédait que 10,000 kilomètres carrés productifs, sur 22,000 environ d'étendue.

Plus au nord, Gargamish ou Karkemish, la dernière capitale de la confédération hittite, Arpad, Tul-Barsip et d'autres villes, dont le nom seul est connu, commandaient à des territoires, dont la grandeur équivaut à celle du Monténégro. Les plus étendus ne dépassaient pas en superficie le canton des Grisons.

Dans les vallées de la Cilicie, le long des pentes de l'Anti-Taurus, sur le plateau qu'arrose l'Halys, des groupes de population, à peine fixés, subissent graduellement l'influence hittite. Les uns ne sont encore que des agglomérations de tribus, les autres commencent à former de petits États. Les Moskiens[1], les Tibaréniens[2], les Kashki, les Mildisaï constituent les plus considérables de ces groupes. Les montagnards du Naïri n'étaient pas plus avancés que leurs voisins occidentaux. Les Assyriens appelaient de ce nom les montagnes d'où s'échappent le Tigre, l'Euphrate et l'Araxe. C'était une dénomination sans précision; on n'en saurait dire les limites exactes. En géographie, les anciens n'ont jamais eu de notions précises; le manque de cartes et d'orientation rendait possibles les confusions les plus bizarres.

[1] Mushki des Assyriens. Meshek de la Genèse (X, 2).
[2] Tubal des Hébreux (Gen. X, 2) et des Assyriens.

La configuration du Naïri, analogue à celle des hautes vallées de la Suisse, favorisait la formation de petits États autonomes, dont le centre était un château fort : celui de Biaïnaï, par exemple, sur les bords du lac de Van, autour duquel se groupèrent les populations de la contrée, et que les Assyriens appelaient « *mât Mannaï,* » le « pays de Manna. » Quelques-uns de ces États avaient à peine les dimensions des plus petits cantons helvétiques. Tiglat Pileser Ier dit qu'il y combattit d'abord vingt-trois princes en bataille rangée et qu'il en eut encore soixante à subjuguer[1]. Le nombre de ces États minuscules aurait donc été de quatre-vingt-trois, pour un pays dont la superficie ne dépassait pas de beaucoup le double de la Suisse.

Parmi les plus considérables, se trouvaient le Qummuch, dont les princes étaient de race aryenne[2], le Chubuskia,

[1] Lenormant, *op. cit.*, IV, p. 151. Schrader, *Die Keilinschriften und die Geschichtsforschung*, p. 180.

[2] Lenormant divise approximativement les populations du Naïri de la manière suivante (*op. cit.*, IV, p. 149) : au nord-est, des tribus de même race que les Géorgiens et les Kurdes actuels, au centre (Biaïnaï, Arbacha, Chubuskia), des Arméno-Aryens, au sud, des Sémites. Si vague que soit cette division, elle ne tient pas encore compte de tous les éléments de la question. Ainsi le Qummuch, qui se trouve à l'entrée de la vallée de l'Euphrate, avait des rois de race aryenne. (Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, Paris, 1871, I, p. 144.) Tel, par exemple, ce Kushtashpi, contemporain de Tiglat II, dont le vrai nom serait le perse Vistâçpa, l'Hystaspes des Grecs. (Schrader, *op. cit.*, p. 201.) De même les princes des Kurthi (assimilés aux Kurdes, Schrader), voisins du Qummuch, ont des noms d'origine aryenne : Kilianteru (Κιλιάνδρος), Kalianteru (Καλιάνδρος), Sadianteru. *Inscriptions de Tiglat Pileser Ier*. Il est probable que plusieurs couches de population étaient superposées, que la dynastie appartenait à la race conquérante et les classes inférieures à la race vaincue, comme

et l'Arbacha, resserrés dans la vallée du Zab supérieur, et le Kirruri, dans les plaines marécageuses qui bordent le lac Urmiah; mais il y en avait beaucoup d'autres. Les Hittites, dont les traits semblent rappeler une race caucasique[1], exerçaient une grande influence politique[2] et civilisatrice sur les États de ce massif montagneux, dont les vallées abritaient quelques-unes de leurs petites principautés, le Gamgum et le Kui, par exemple.

Les tribus du nord avaient su tirer du sol un revenu supérieur au rendement de la culture; un instinct naturel leur avait indiqué les gisements du Caucase, dont leur persévérance mit au jour les richesses. Le commerce sidonien leur offrait un débouché plus que suffisant; elles passèrent graduellement à l'état de populations industrielles. Ce pays de forges acquit dans la suite une réputation extraordinaire; l'imagination grecque en fit la Colchide, le « pays des métaux, » de la même manière que l'imagination espagnole transforma le nord du Brésil en « El Dorado; » les navigateurs d'Argos tentèrent l'impossible pour y parvenir.

Du Pont-Euxin à la mer Morte, aucun État n'avait de grandes ambitions politiques. Les générations contemporaines oubliaient qu'un jour les gouverneurs égyptiens

c'est le cas en Chine, comme ce fut le cas dans l'Inde, sous les dynasties afghane et mongole.

[1] Sayce, *Alte Denkmäler im Lichte neuer Forschungen*, p. 116. On a retrouvé des monuments hittites en Lycaonie, sur l'Halys, sur la route de Sardes à Smyrne et sur celle d'Éphèse à Phocée; la Lydie en fournit aussi.

[2] Sayce, *The Hittite Empire*, dans le « Weekly Times, » n° du 30 janv. 1880.

avaient perçu l'impôt jusqu'à l'Euphrate; la foule des petits événements locaux, qui s'étaient passés dans l'intervalle, en effaçait le souvenir.

Les contrées de l'Euphrate et du Tigre. — La vallée où débouche le Tigre, au sortir des défilés du Naïri, avait reçu de bonne heure des immigrants, que la fertilité du sol décida à s'y fixer. Les ruches populeuses de la plaine babylonienne y détachaient à chaque génération des individus entreprenants, dont le nombre augmenta peu à peu jusqu'à créer de nouveaux centres. Ces villes, que les colons babyloniens bâtissaient en amont du Tigre, apprirent à vivre de leur vie. A la distance où l'on était de la métropole, il fallait se défendre soi-même contre les nomades, sous peine de n'être jamais défendu. De nouvelles couches de population, peut-être d'origine aryenne, vinrent se mêler aux indigènes; des mœurs nouvelles en résultèrent. Il est à peine nécessaire d'admettre une immigration étrangère pour expliquer le caractère spécial des Assyriens. Les risques de l'émigration dans une société sédentaire, les difficultés que présente un nouvel établissement, opèrent sur les centres civilisés une sélection favorable aux colonies; les premières générations y sont généralement fortes, pleines d'initiative et de vigueur : tels sont, de nos jours, les Anglo-Saxons d'Amérique et d'Australie.

Peu à peu, la métropole avait laissé tomber ses droits en désuétude; à la fin, les rôles changèrent, ce fut elle qui dut se mettre en état de défense contre ses propres colonies. C'est la lutte de la vieille Albe contre Rome nais-

sante. Ici, Rome et Albe sont de force à peu près égale; sur les champs de bataille du IXme siècle, l'armée assyrienne valait celle de Babylone.

De nouvelles perspectives s'ouvrirent pour les colons, le jour où ils rencontrèrent les bandes mal organisées du Naïri. Les rois d'Assour entrevirent le parti qu'ils pourraient tirer de leur armée, en dirigeant cet instrument contre les tribus, au lieu de l'user inutilement contre les murailles de Babylone. Des populations à demi barbares entouraient leurs domaines, à l'est et au nord; c'était un champ de conquêtes illimité; ils virent qu'il serait aisé de se livrer au pillage et au goût des aventures dans ces pays mal défendus. Ainsi prélude la conquête musulmane dans l'Afrique équatoriale; s'il est difficile d'y garder un empire, il est aisé d'en établir un; l'Égypte et Zanzibar en ont fait la preuve en ce siècle. C'est ainsi que s'est fondée, vers 1800, cette théocratie musulmane que le fanatique Hadji Omar créa de toutes pièces au milieu du Soudan.

Si, dans ces conditions, le conquérant craint toujours de survivre à son œuvre, il se permet d'autant mieux le pillage que l'avenir du pays n'est pas son affaire. De la part de populations aussi primitives, il n'y a à redouter ni revanche sérieuse, ni indignation publique; tout se fait sans contrôle et sans témoins; du fond de ces solitudes, le cri des victimes ne parvient pas à l'oreille de l'homme de bien, et les instincts de violence s'en donnent à cœur joie. Pour terminer, quand tout a été pris de ce qui peut se prendre, quand on a pillé et saccagé la propriété, on s'empare du

propriétaire. Tiglat Pileser Ier ramena les esclaves par milliers, la corde au cou[1].

L'anarchie la plus complète régnait encore sur les bords du Jourdain quand Tiglat fonda, dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, en amont de Dur-Kurigalzu, le plus vaste empire qui eût peut-être existé jusqu'alors dans l'Asie citérieure[2]. Les villes hittites les plus septentrionales[3] et les ports phéniciens lui payaient tribut.

Avec de telles proportions, un premier empire ne pouvait durer. Une guerre désastreuse ouvrit aux Babyloniens la route d'Assour, et la puissance ninivite tomba, comme était tombée, au XXIIIme siècle, celle des Élamites[4].

[1] Les sources principales pour le règne de Tiglat Pileser Ier sont des cylindres octogonaux d'argile, qu'il déposa dans les fondements d'un temple de la ville d'Assour, et qu'on y a retrouvé sous les décombres. Ils portent le sceau suivant : « *Tiglat Pileser, le favori d'Assour, a bâti et restauré le temple du dieu Rammân à son Seigneur.* » Le document le plus précieux que nous ayons, pour refaire l'histoire de cette époque, est appelé *Table des synchronismes*; il contient la suite parallèle des rois d'Assour et de Babylone, depuis 1300 environ. C'est l'un des barillets sur lesquels cette *Table* est écrite qui servit de texte à l'épreuve fameuse, à laquelle la Société asiatique de Londres soumit en 1857 MM. Oppert. Fox Talbot et sir H. Rawlinson, afin de juger du crédit que l'on pouvait accorder à l'épigraphie assyrienne. — Les esclaves que Tiglat ramena de ses expéditions sont ainsi désignés dans ses inscriptions : « *6000 esclaves* » ramenés du Qummuch et « *4000* » du pays des Mushki « *donnés comme butin au peuple d'Assour.* »

[2] Tiglat Pileser compte « *42 peuples* reconnaissant son autorité dans *l'an V de son règne,* » qui fut aussi le dernier.

[3] Karkemish, qu'il n'osa pas attaquer, garda son indépendance. (Lenormant, *op. cit.*, IV, p. 153.)

[4] On sait qu'une inscription, tirée de la Bibliothèque d'Assurbanipal, traduite par G. Smith, a permis de fixer la date de l'invasion en Mésopotamie de Kudur-Nachunta, vers 2295 avant J.-C. La guerre qui mit fin à l'empire de Tiglat Ier est très brièvement racontée dans la « *Table des*

Pendant vingt ans, on n'entendit plus parler à Sidon des soldats assyriens.

C'est dans cette période que David étend sa suprématie sur le sud de l'Asie citérieure. A deux siècles de distance, sa tentative eut le sort de celle de Tiglat. Au Xme siècle, comme au XIIme, l'Orient n'était pas mûr pour la centralisation. L'hégémonie politique échappe aux mains d'Israël: les *goyim* [1] s'en emparent, ils ne s'en dessaisiront plus.

David avait rêvé l'empire universel; il crut, dans un moment d'illusion naïve, l'avoir réalisé : « Tu me mets à la tête des goyim; un peuple que je ne connaissais pas m'est asservi [2] ! » Cet empire fondit comme la neige au

synchronismes » : « *Tukulti-habal-i-sharra, roi d'Assour, et Marduk-nadin-achi, roi du pays de Kar Dunias, mirent pour la seconde fois leurs chars en ligne de bataille, près d'une ville située sur le Zab inférieur, dans le voisinage d'Arzuhina..... La place de Dur Kurigalzu, la Sippar de Shamash, la Sippar d'Anunit, Babel, Repi et d'autres grandes villes, avec leurs citadelles, tombèrent au pouvoir de Tukulti-habal-i-sharra; il s'empara des villes d'Agarsal et de ...., jusqu'à la ville de Lubdi et du pays de Tsuchi, y compris la ville de Rapiki avec son territoire.* » Mais ce que Tiglat ne dit pas, c'est ce que nous raconte l'inscription de Sanchérib à Bavian, ainsi conçue : « *Les dieux Ramân et Sala, dieux de la ville des Palais, que Marduk-nadin-achi, roi du pays d'Akkad, avait enlevés à Assour, au temps de Tukulti-habal-i-sharra, et transportés à Babylone, moi, Sin-aché-irib, après un intervalle de 418 ans, je les enlevai de Babylone et je les remis à leur place, dans la ville des Palais.* » Il en résulte de la façon la plus évidente que Tiglat battu, forcé de se réfugier dans sa capitale, laissa les Babyloniens pénétrer jusque dans les sanctuaires de l'Assyrie.

Le règne de Tiglat Pileser Ier a été fixé entre 1120 et 1110 avant J.-C., d'après cette inscription. Comme la campagne ci-dessus mentionnée de Sanchérib en Babylonie se place aux environs de 700, il nous est facile de fixer la date de Tiglat à 1120 environ avant notre ère.

[1] Voy. note, Introduction, p. 27.

[2] Ps. XVIII, 44, le seul psaume que M. Renan consente à attribuer sé-

soleil. Du vivant de Salomon, les grands vassaux ne payaient déjà plus tribut. Ses héritiers, impuissants, acceptèrent les faits accomplis. L'œuvre de David avait duré un demi-siècle et n'eut pas d'imitateurs; ses successeurs manquaient de l'instrument indispensable à la création d'une grande monarchie, une bonne armée. Celle d'Israël avait si fort déchu sous Salomon, que Roboam ne put s'en servir pour reconquérir Éphraïm. Il s'éternisa en préparatifs et perdit sa cause.

Les persécutions ont fait des Juifs le plus pacifique des peuples [1] de l'Europe; on a peine à croire qu'ils aient été l'un des plus remuants de l'Orient. Les adultes composaient une armée de milices; c'est le système le plus avantageux pour une population agricole; les hommes se pourvoyaient de vivres, et leur solde était le pillage. Ainsi, il ne leur manquait ni le nombre, ni le courage, mais la discipline. « L'abnégation de la personnalité et le « sentiment de la hiérarchie, conditions essentielles de « toute milice, sont profondément antipathiques à l'individualisme et à la fierté indomptable des Sémites [2]. »

Les successeurs de Salomon manquèrent des qualités nécessaires à un chef d'État; ce furent des politiques de courte vue. Malgré le conseil avisé d'un prophète, Roboam tente follement de restaurer l'empire, qu'il avait frappé d'un dernier coup, et, pour suivre la même ornière,

rieusement à David. (Le règne de David, dans *Revue des Deux Mondes* du 15 juill. 1888.)

[1] De Candolle, *Hist. de la science et des savants*, p. 172.

[2] Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 15.

Asa innove un principe funeste à l'unité israélite, l'alliance avec les *goyim* contre des Beni-Israël.

Un État nouveau bordait maintenant la frontière israélite ; Retsôn en avait assis les bases du vivant de Salomon. En s'établissant à Damas, cet aventurier avait trouvé le centre qui manquait à l'ancien Aram Tsoba, détruit par David [1]. Son fils se sentit assez fort pour attaquer le royaume du nord ; il y gagna la Galilée [2]. La lutte se prolongea pendant trois quarts de siècle (de la fin du Xme au commencement du IXme), sans aboutir ; chaque campagne remettait en question les résultats de la précédente, aucun des deux rivaux n'ayant sur l'autre de supériorité marquée. L'Asie occidentale était retombée dans le morcellement ; aucune des races qu'elle nourrissait ne se montrait capable de créer l'empire.

[1] Il faut probablement chercher l'Aram Tsoba vers Chalcis ad Libanum, aujourd'hui Andjar. (Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, p. 82.)

[2] I Rois XV, 20.

CHAPITRE II

Les Assyriens dans les Contrées occidentales.

(Première moitié du IXme siècle.)

Les Assyriens font de nouveau leur apparition sur la scène. Ils vivaient dans un pays de plaines, que leurs inscriptions appellent le « Mitsir Assour [1]. » Ils le cultivaient, ils y exerçaient quelque industrie, ils y entretenaient quelque commerce, mais leur principale ressource était déjà la guerre de pillage. C'est elle qui leur fournissait les esclaves pour la culture des champs et les travaux domestiques [2]. Il est donc naturel que ces batailleurs rentrent en scène dès qu'ils se sentent assez forts pour vaincre les nations voisines. Dans l'espace de temps deux fois séculaire qui sépare la chute de Tiglat Ier de l'avènement d'Assournazirpal, le lion avait réparé ses forces. Les grands rois déplacèrent le centre de leur puissance ; la ville d'Assour, leur capitale, était trop exposée à un coup de main des Babyloniens [3]. Ils mirent le Tigre entre eux

[1] On trouvera les limites du Mitsir Assour primitif au centre de la carte nº 1. Il s'agrandit à travers l'histoire de l'empire des États annexés : le Guzan, le Kirruri, l'Arbacha, le Qummuch, etc.

[2] C'est ce que dit l'inscription de Tiglat Ier que nous avons déjà mentionnée : « *4000 esclaves donnés comme butin au peuple d'Assour.* »

[3] M. Ménant est, sauf erreur, le seul assyriologue qui place sur la rive

et l'éternelle ennemie, et s'établirent au nord, à Kalach (la Nimroud actuelle), fondée autrefois par Salmanasar l'Ancien[1]. Les razzias continuèrent autant que possible. et les montagnards du Naïri en payèrent les frais[2].

Dans la première moitié du IXme siècle, ces malheureuses montagnes subissent une nouvelle invasion. Les soldats expéditionnaires rapportent à Kalach de l'or, de l'argent en lingots, et plusieurs quintaux d'étain et de bronze, que le travail des Chalybes et des Tibaréniens avait extraits du sol. Sans bourse délier, les chefs montèrent leurs haras de centaines de ces chevaux de prix que nourrissaient les pâturages du plateau arménien.

Assournazirpal[3] vida les palais du Manna, d'Arbacha et du Qummuch, pour remplir celui qu'il fit élever, sans

gauche du Tigre la vieille capitale des rois d'Assyrie. (Ménant, ***Annales des rois d'Assyrie***, 1874, voy. la carte.) Schrader (***Die Keilinsch. und das alte Test.***, 2me édit.) et Georges Smith (***Ancient history from the monuments Assyria***, p. 21) la placent résolument sur la rive droite.

[1] L'inscription d'Assournazirpal (postérieure de 400 ans à Salmanasar) est ainsi conçue : « *Salmanasar le puissant, qui a marché devant lui* (Assour), *a fondé la vieille ville de Kalach.* » (Schrader, *K. u. A. T.*, 20.)

[2] Les documents sont rares sur cette époque reculée. Une inscription de Tiglat Adar II (889-883?) raconte le pillage et la conquête du Naïri. (Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5me édit.. II, 325. Oppert, *Hist. des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p, 61-69.)

[3] Il a érigé une stèle portant son image à Kurkh, un peu en aval de Amidu (Diarbekir), après qu'il en eut fait la conquête; cette stèle est au British Museum, avec une statue de lui, retrouvée dans son palais de Kalach. Cette statue porte l'inscription suivante : « ***Assournazirhabal, grand roi, roi puissant, roi des légions, roi d'Assour, fils de Tukulti Adar, grand roi, roi puissant, roi des légions, roi d'Assour, fils de Rammân Nirar, grand roi, roi puissant, roi d'Assour. Il possède les contrées depuis les rives du Tigre jusqu'au Liban; il a soumis à sa puissance la grande mer et tous les pays, depuis le levant jusqu'au couchant du soleil.*** »

grands frais, à Kalach, par les bras de ces esclaves qu'il ramenait par milliers [1] à chaque saison nouvelle.

Il draina pendant une trentaine d'années la richesse privée et collective en amont de Sippara, faisant de tout cela la fortune publique de Ninive, c'est-à-dire la sienne.

Quand tout fut épuisé en deçà de l'Euphrate, il traversa le grand fleuve, pour aller plus loin. Karkemish, que Tiglat avait respectée, ouvrit, avec ses portes, la route de l'Occident aux Assyriens. La marche du grand roi fut un long triomphe. Au terme du voyage, les riches marchands phéniciens, soucieux d'éviter le pillage, ménagèrent une attention à sa majesté ninivite; un vaisseau, richement équipé, fut mis à sa disposition; il courut deux ou trois bordées dans le port d'Arvad, et le « roi des légions » eut le plaisir tout nouveau de tuer, de sa main auguste, un dauphin inoffensif [2]. Ce monarque aux mœurs de soldat dut paraître quelque peu naïf dans son enthousiasme aux négociants roués de la grande ville. Il n'en fallut pas moins dès ce jour partager les bénéfices avec un nouveau maître. Tyr, à peine remise d'un demi-siècle de

[1] Il ramena de Chabur 2400 esclaves araméens et 2000 autres du pays du Dirra (Naïri méridional). (Lenormant, *op. cit.*, IV, p. 173.) Au retour de sa 10me campagne, il fait son entrée à Ninive, à la tête de 3000 esclaves, habitants d'Amidu et des villes voisines. Cette époque correspond probablement aux règnes d'Asa et de Josafat, son fils, en Juda; en Éphraïm, se succèdent la IIme dynastie, la guerre civile, Omri et Achab.

[2] Le grand roi aurait aussi reçu du pharaon une ambassade chargée de présents qui lui présenta un crocodile et des poissons du Nil. Ces détails sont consignés sur un monolithe brisé et anonyme que plusieurs assyriologues attribuent à Assournazirpal. (Schrader, *K. u. A. T.*, p. 104.)

crises politiques, envoya des présents. Sidon, Gebal et les villes sujettes en firent autant pour éviter la guerre [1].

Cette fois-ci, l'empire ne s'écroula pas à la mort du conquérant; son successeur, aussi belliqueux que lui, en maintint les limites. Ce ne fut pas sans peine, car dans toute l'Asie citérieure, on s'attendait à voir cette domination éphémère s'évanouir comme celle de Tiglat.

[1] « *Du pays de Tyr, de Sidon, de Gebal, de Muchallat, de Kachiz, d'Acharri, et de la ville d'Arvad, qui est au milieu de la mer, je reçus de l'argent de l'or, du plomb, du cuivre, des « kham » de cuivre, des étoffes de laine et de fil ......, leur tribut; ils embrassèrent mes genoux.* » (*Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. I, pl. XXV, col. 3.)

CHAPITRE III

Rôle de l'Aram dans l'Asie citérieure.

(Deuxième moitié du IXme siècle).

Ben-Hadad II (Hadadeder)[1] *et Salmanasar II.* — Quand ils s'aperçurent que l'empire assyrien était assez fort pour survivre à son chef, les princes commencèrent, chacun de son côté, à prendre des mesures défensives pour être prêts à tout événement. Ce fut le triomphe de Ben-Hadad, roi d'Aram, le prince le plus remarquable de cette époque, d'avoir su les réunir.

Il n'était pas le plus menacé; il n'appartenait pas à la même race que les princes de Hamath, de Karkemish et des autres villes tributaires, et ne parlait pas leur langue[2]; mais il était assez perspicace pour comprendre que ce pouvoir naissant, auquel la fière Égypte envoyait son hommage, pourrait, tôt ou tard, les menacer tous. Peut-être avait-il formé le projet grandiose d'opposer ambition à ambition, en fondant une confédération assez puissante pour en imposer aux Assyriens. Damas aurait fait contrepoids à Ninive.

[1] Voir note C à la fin du volume.
[2] Renan, *Hist. d'Israël*, I.

Il préluda par de petites acquisitions, dont le nombre compensait l'exiguïté. Trente-deux petites principautés[1], alliées ou tributaires[2], tenues de fournir leur contingent à l'armée araméenne, se rangèrent dans l'orbite de l'astre naissant[3]. Avec l'appui de ces forces, il fut bientôt en état de procéder à de plus sérieuses conquêtes. Son patrimoine comprenait déjà des territoires israélites[4]; il voulut y ajouter ce qu'il en restait à conquérir. Une marche rapide l'amène aux portes de Samarie; il touche au but, quand il perd tout, pour avoir tout exigé. Achab, qui consentait à payer un tribut, ne voulut pas se soumettre au pillage sans résistance; les cheikhs[5] ne le lui auraient pas pardonné. La troupe des Araméens, surprise par une sortie imprévue, fut décimée[6].

Ben-Hadad était tenace; au printemps de l'année suivante, il commençait une nouvelle campagne; ce fut pour enregistrer un nouveau désastre. Il fut heureux d'avoir le fils d'Omri pour adversaire; Achab portait dans les choses de la guerre cette bienveillance qui le rendait tolérant dans celles de la religion; au lieu de massacrer

[1] I Rois XX, 1.

[2] Que ces princes aient été des feudataires de Ben-Hadad, c'est ce que pense en tout cas le *Livre des Rois*. (Thenius, *Bücher der Könige*, p. 215.) (I Rois XX, 24.)

[3] « Ben-Hadad est seul mentionné, soit dans le *Livre des Rois*, soit dans les cunéiformes, à la tête d'une cohorte de princes. » (Schrader, *K. u. G. F.* 374.)

[4] I Rois XX, 34.

[5] Ceux que l'hébreu appelle les *zeqenim*, et qu'on traduit dans nos versions françaises par le terme malheureux d'anciens.

[6] I Rois XX, 19-21.

son captif, comme l'eût fait, à sa place, un prince plus israélite ou plus absolu, il se contenta d'exiger pour ses sujets des avantages commerciaux sur le marché de Damas, en concluant avec le puissant vaincu une alliance offensive et défensive [1].

Pour Ben-Hadad, ce malheur fut presque aussi profitable qu'une victoire; une telle solution rentrait dans ses plans. Il se consola du tribut qu'Achab ne lui payait pas, en pensant qu'un contingent israélite viendrait combattre, à côté de ses propres troupes, les soldats du roi d'Assour [2]. Rien n'était dérangé par conséquent dans son grand projet de former une ligue contre l'Assyrie.

Il ne fut pas difficile à Ben-Hadad d'obtenir l'alliance des États hittites, qui commençaient à s'impatienter du joug assyrien, et qui prirent eux-mêmes l'initiative des hostilités, dès qu'ils furent assurés de l'appui de Damas et de Hamath. Au premier avis qu'il eut de cette levée de boucliers, Salmanasar se mit en marche. De tribu en tribu, les nouvelles vont vite dans les pays d'Orient [3]. Les alliés comptaient sur les retards qu'entraînerait le passage de l'Euphrate; c'était dans la saison des crues [4]; il n'y avait

[1] I Rois XX, 34.

[2] L'identité d'Achab avec le « Achabbû » des inscriptions de Salmanasar II (*Inscription découverte sur les rives du Tigre*, Schrader, *K. u. A. T.*, p. 193 et suiv.) est incontestée. Schrader a prouvé que *Achabbû-mât-Sirlaï* correspondait réellement à « Achab » du *Livre des Rois*. (*K. u. G. F.*, p. 356-371.)

[3] Le Dr Lortet (*La Syrie d'aujourd'hui*) en donne un curieux exemple, p. 82.

[4] « *Sous l'éponymat de Dayan Assour, le 14 iyar, je quittai Ninive.* »

pas de pont sur son cours. Babylone, l'unique cité de l'Orient bâtie sur les deux rives d'un grand fleuve, avait seule un pont fixe sur l'Euphrate ; les eaux débordaient, recouvrant un large espace, et les Assyriens n'avaient pas encore appris à s'en jouer. Salmanasar lui-même ne l'avait passé qu'une fois; mais ces Romains de l'Asie apportaient la même énergie à dompter la nature qu'à s'assujettir les peuples. Les soldats passèrent le fleuve sur des outres gonflées, en peau de mouton ; les chariots, le matériel de campement, furent embarqués sur des radeaux qu'on soutenait de la même façon au-dessus des flots. Le grand roi se fit transporter sur l'autre bord dans un grand canot d'osier, recouvert de peaux et calfaté de bitume [1].

Surpris par la rapidité de ces mouvements, les Hittites ouvrirent sans coup férir les portes de leurs villes, et présentèrent au vainqueur leurs hommages et leurs tributs. De Karkemish à Chalmân, les populations payèrent partout la taxe de guerre. Comme l'argent monnayé n'existait pas, les généraux d'Assour recevaient au poids, sous la forme de barres ou d'ustensiles, l'or, l'argent et le cuivre.

Laissant à droite la route de la mer, l'armée remonta la vallée de l'Oronte [2]. Le fer et le feu des Assyriens dévastèrent les domaines privés du prince de Hamath.

(*Inscription de la stèle trouvée aux sources du Tigre*, par M. Taylor. (Schr. *K. u. G.*, p. 195.)

[1] G. Rawlinson, *The five great monarchies of the eastern world*, 2me édit., t. I.

[2] L'Arantu des Assyriens. V. la carte n° 1.

Par ordre du grand roi, on brûla les palais saccagés, et le trésor qu'il amassait sur sa route s'enrichit de nouvelles acquisitions.

L'armée coalisée, qui avait enfin opéré sa concentration, se montra, à ce moment, dans les environs de Hamath. Elle comptait 63,000 fantassins, 2,900 cavaliers et 3040 chariots de guerre. Damas avait naturellement le plus fort contingent; Hamath, Israël et deux autres États, l'Irbana et le Sizan [1], formaient le gros de ces troupes.

Le prince de Hamath, qui ne disposait pas de grandes forces, était parvenu à mettre en ligne 10,000 hommes, comme Achab. Le zèle ou le prestige de Ben-Hadad avait décidé les Beni-Ammon [2] à envoyer un petit contingent. Les chariots ne manquaient pas; on comptait sur eux pour défendre les vallées [3]. « Assour aidant [4], » Salmanasar

[1] Le Sizan était un État chananéo-phénicien, dont le roi s'appelle Adoni Baal. Le nom d'Irbanât (עיר־בנה) semble plus chanaanite qu'araméen.

[2] Voici les chiffres que donne l'*Inscription des sources du Tigre* (Schrad., *K. u. A. T.*, p. 196):

	Fantassins.	Chevaux.	Chariots.	Chameaux.
Aram-Damas	20,000	1200	1200	
Hamath	10,000	700	700	
Israël	10,000		2000	
Irbanât	10,000		10	
Sizan	10,000		30	
Usanât	2,000			
Mutsri	1,000			
Arba				1000
Arvad	200			
Ammon	· 00			
	63,200	1900	3940	1000

[3] Voir note, p. 1.

[4] « *Avec l'aide qu'Assour, le Seigneur, m'accorde...., je les combattis.* »

refoula l'ennemi de Karkar sur l'Oronte; une partie de l'armée coalisée périt dans les eaux du fleuve; chariots, chevaux et cavaliers restèrent en partie aux mains du vainqueur. La perte des alliés fut de 14,000 hommes[1].

Ce coup fut fatal à la coalition. Le roi d'Israël et les Beni-Ammon abandonnèrent Ben-Hadad. Achab, déçu à Karkar, se rapprocha de Josafat, et, pour tirer quelque profit de cette aventure, saisit l'occasion qui s'offrait à lui, d'attaquer avec succès son allié de la veille, terrassé et vaincu[2]. A cette époque, un acte de ce genre n'indiquait pas la perversité morale dont il serait aujourd'hui le symptôme. Les confédérations, à plus forte raison les coalitions, n'eurent jamais dans l'antiquité ce caractère de fidélité auquel elles prétendent depuis notre siècle[3]. L'esprit d'association n'était pas assez puissant, chez les Sémites plus encore que chez les Aryens, pour que l'on comprît la gravité d'une rupture. Quand Platée se sépara de la ligue béotienne pour entrer dans l'alliance d'Athènes, peu avant l'invasion des Perses, les Corinthiens, choisis comme arbitres, pour prononcer sur la question de droit,

(*Inscr. des sources du Tigre.*) Salmanasar fit élever à Kurkh, à l'exemple de son père Assournazirpal, une stèle à son effigie, portant des inscriptions. Elle a été retrouvée par M. Taylor et figure dans les collections du British Museum.

[1] Ou 20,500, s'il faut en croire un autre texte.

[2] Schrad., *K. u. A. T.*, p. 199 et 200. Duncker. *op. cit.*, II, p. 192. Ajoutons à cette liste M. Vernes, qui « consent à admettre qu'Achab ait péri au cours d'une campagne contre les Araméens. » (*Hist. d'Israël*, p. 423.)

[3] Voir, pour les siècles qui ont précédé le nôtre, A. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, I, p. 25.

décidèrent que la conduite de Platée était irréprochable, et qu'elle n'avait fait qu'user de l'autonomie propre à toute cité grecque[1].

La victoire de Karkar, chèrement achetée par Salmanasar, qui se garde de mentionner ses pertes[2], arrêta sa marche en avant; il dut remettre à plus tard la conquête effective du bassin de l'Oronte.

En passant l'Euphrate, les phalanges assyriennes étaient venues se heurter contre une société solidement organisée, jouissant depuis longtemps d'une culture originale, qui avait son art et son écriture. Les États hittites étaient bien supérieurs aux agglomérations à demi civilisées du Naïri; ils étaient accoutumés de longue date à défendre leur autonomie, ils pouvaient présenter autre chose qu'une résistance inégale ou défectueuse. Leur armée avait fait ses preuves, en défendant le sol natal contre l'ambition des maîtres de la Palestine. Le courage et la persévérance des « Kheta[3] » étaient réputés dans tout l'Orient[4]; ils étaient armés du cimeterre, d'une hache à deux tranchants, d'un casse-tête de métal[5], et cet armement, joint à leur connaissance de l'art de la guerre, les avait rendus redoutables aux shoftim, dont ils avaient été, avec les Philistins,

[1] Alfr. Sudre, *Histoire de la souveraineté*, p. 110.

[2] Salmanasar ne dit pas un mot, soit de la soumission des princes hittites après Karkar, soit du tribut des vaincus, soit, enfin, des villes conquises. « La vérité, c'est que les forces de ces contrées avaient réussi à amortir l'attaque des Assyriens. » (Duncker, *op. cit.*, I, p. 192.)

[3] Ainsi les appelaient les Égyptiens, contre lesquels ils avaient lutté si longtemps. (Brugsch, *Hist. d'Égypte*, Leipzig, 1877, p. 270.)

[4] Deux des capitaines de David, Urie et Achimelek, étaient hittites.

[5] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, IV, p. 792.

les plus sérieux ennemis[1]. Leurs chariots de guerre faisaient la terreur des Éphraïmites[2]. Le pays où ils vivaient était hérissé de petites capitales fortifiées, comme Karkemish, Arpad, Hatsor, qui pouvaient facilement devenir les centres d'une résistance prolongée. Kadesh, leur ci-devant capitale, avait causé mille maux aux Égyptiens avant d'être prise[3]. Cette nation guerrière, attachée à ses libertés, était donc pour Ninive un ennemi sérieux; l'Assyrie n'en fut entièrement maîtresse qu'après un siècle et demi de lutte acharnée.

Plus d'une fois dans son histoire, la puissance assyrienne vint se heurter contre un homme de bronze, toujours vaincu et toujours prêt à recommencer la lutte; cette Rome de l'Orient eut ses Mithridates et ses Jugurthas. Ce fut, à la fin du VIIIme siècle, le roi d'Urartu, qui lui arracha le Naïri à plusieurs reprises et qu'il fallut renoncer à soumettre; au VIIIme et au VIIme, Mardoukpaliddin, qui défendit pied à pied les marécages de la Babylonie; au IXme, ce fut Ben-Hadad, qui lui disputa, vallée après vallée, la conquête de l'ouest. La résistance dont il fut l'âme retarda peut-être d'un siècle l'invasion assyrienne en Palestine.

Riche comme il l'était, l'Aram pouvait prolonger la lutte. Damas, qui compte aujourd'hui de 130 à 150,000

[1] Jabin, prince hittite de Hatsôr, forme une coalition contre Josué, Jos. XI, 1-20, Juges IV.

[2] D'après le poème de Pentaour, les Khéta et leurs alliés réunirent 2500 chariots pour défendre Kadesh.

[3] Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, p. 203-205, 214-215, 219-222, 227-231.

âmes, était déjà populeuse; elle était l'une des métropoles de l'Orient. Les Phéniciens, les Israélites y avaient des rues-bazars, en dehors des quartiers affectés au commerce indigène[1]; les Arabes, les Araméens du steppe amenaient leurs troupeaux et leurs laines. Ce n'était pas que les Damasquins manquassent d'aptitude pour le négoce; bien au contraire, leur réputation est faite en Orient, où court, de bouche en bouche, le proverbe arabe : « *Shami*, *shumi*, » « Damasquin, coquin[2]. » L'industrie nationale était prospère; les lainages apportés par les nomades passaient à ses blanchisseurs[3] et à ses mégissiers. On y confectionnait déjà cette étoffe, longtemps fameuse, qui porte le nom

[1] I Rois XX, 34. Le terme חוצות, employé par le *Livre des Rois*, a été compris très diversement. Keil, Gesenius et d'autres, y ont vu des « quartiers de la ville, » accordés, par privilège royal, aux commerçants israélites. Ewald (*Geschichte des Volkes Israel*, 3me édit., III, p. 488) pense que Ben-Hadad céda à Achab une maison fortifiée, d'où l'ambassade israélite pouvait surveiller la capitale, tout en demeurant à l'abri des violences possibles. A cette explication, s'oppose ce fait historique, que l'usage des ambassadeurs résidents ne remonte pas au delà du XIIIme s. ap. J.-C.; il est relativement très moderne. Ewald affirme que c'en était là un premier essai; nous ne pouvons l'admettre sur sa seule affirmation. Il n'y a pas d'exemple d'ambassades permanentes dans l'Orient ancien. Au contraire, les souverains délèguent des envoyés extraordinaires, officiels (comme ceux de Mardoukpaliddin) ou secrets (comme ceux qu'Hosée dépêche en Égypte), toutes les fois qu'ils ont à traiter un point spécial avec une cour étrangère. La supposition d'Ewald ne s'appuie par conséquent sur aucun fait connu de l'histoire ancienne de l'Orient. La majorité des commentateurs, Thenius (*op. cit.*, 359), Reuss (*Hist. des Israélites*, 499), y voient, avec raison, croyons-nous, des bazars et des magasins, appartenant à des négociants du dehors, qui, dans les sociétés où la sécurité n'est pas très grande, tiennent à vivre rapprochés les uns des autres. Telles, les rues des Lombards, par exemple, à Paris et à Londres. (Reuss.)

[2] Andree, *op. cit.*, p. 162.

[3] Ézéch. XXVII, 18.

de la ville[1]; le goût s'en introduisait peu à peu dans les capitales de l'Orient. La chaîne d'oasis, plus complète alors qu'aujourd'hui[2], qui s'étendait de Seïr à Tadmore, lui envoyait de nombreux chalands. Damas était le marché naturel de toutes les tribus du Hamad[3]. Elles y échangeaient leurs chevaux, leurs cuirs, leurs aromates contre des articles de Tyr et de Sidon.

L'oasis qu'arrose le Barada[4] est un des districts les plus fertiles de l'Asie. « Tout ce que la terre peut contenir de désirable et de beau, l'Arabe se l'imagine réuni dans le nom magique d'El-Gouta, le vaste jardin qui entoure Damas[5]. » Les eaux fraîches et abondantes du Parpar laissaient bien en arrière tous les ruisseaux israélites, le Jourdain compris[6]. A peu de distance au nord

[1] Amos III, 12. En hébreu comme en français, le même nom servait à désigner l'étoffe et la ville : דַּמֶּשֶׂק (Damas) et דְּמֶשֶׁק (damas).

[2] Le Wady Sirhân, par exemple, qui s'écoule du Haurân dans la direction du sud, était beaucoup plus peuplé dans l'antiquité; de nombreuses ruines en témoignent encore. (Lady Blunt, *Pèlerinage au Nedjed.*) Ptolémée dit qu'à Palmyre un cours d'eau pareil au fleuve de Damas passait à côté des temples; maintenant ce n'est plus qu'une oasis étroite, où l'on arrive en remontant le lit desséché du wady. Évidemment le sol s'est desséché, le désert s'est agrandi. (Élisée Reclus, *Nouvelle géogr. univ.*, IX, p. 792.)

[3] On donne le nom général de *Hamâd* à cette immense étendue de pays aride qui se trouve entre la vallée de l'Euphrate, les oasis du Shammar, les montagnes de l'Idumée, le Haurân et cette ligne de tells qui se prolonge, au nord de Damas, jusque dans la direction d'Alep, parallèlement aux hauteurs de l'Anti-Liban. (Reclus, *op. cit.*, IX, p. 487.) Les Arabes appellent *Hamed* (au sing. *Hamada*) les plaines de pierres où la chaleur est accablante. (Largeau, *Le Sahara algérien.*)

[4] Le Chrysorrhoas de Ptolémée.

[5] Reclus, *op. cit.*, IX, p. 791.

[6] II Rois V, 12.

de Damas, le plant de Chelbôn[1], célèbre dans toute l'Asie occidentale, donnait un vin réservé pour la table des rois; ce fut la boisson préférée de Nabuchodonosor; il figurait déjà sur la carte des vins d'Assourbanipal[2].

La culture et la vente des fleurs à parfum constituèrent longtemps l'une des principales richesses de Damas; on les vendait aux Phéniciens, qui en faisaient des huiles odorantes. Les roses, les jasmins, les tubéreuses, qui croissaient dans l'El-Gouta pouvaient être pour Damas, avec quelque culture, ce qu'elles sont aujourd'hui pour la Bulgarie[3], une source de gain considérable.

Grâce à ces différentes ressources, le trésor royal de Damas attirait une portion notable des métaux de l'Asie citérieure[4]. L'Aram était si riche, qu'il se trouva plus tard capable de fournir au roi d'Assyrie un tribut annuel de onze millions en métaux précieux, sans compter le cuivre et le fer, qu'il livra par centaines de quintaux (900 quintaux métriques de bronze et 1500 de fer). Ce trésor fait l'admiration du grand roi lui-même[5].

[1] Ézéch. XXVII, 8. Χαλυβών de Ptolémée. Le *Chilbùnùv* des Assyriens, connu par conséquent de toute l'antiquité.

[2] Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, p. 63. 16. Z. 2b.

[3] « La partie de la Provence où l'on cultive les fleurs à parfum produit annuellement pour une valeur commerciale de plus de trois millions. » (*Magasin pittoresque*, 15 janv. 1888.) « Dans l'état encore primitif où se trouve la Bulgarie, la production annuelle est de 1650 kil. d'essence de rose, soit une valeur commerciale de plus d'un million. » (*La Nature*, 31 mars 1888.)

[4] Ils étaient assez abondants pour que les rois d'Assyrie en aient, à dater du VIIIme siècle, tiré de l'or, de l'argent, du plomb et de l'étain. (De Rougemont, *L'âge du bronze*. Oppert, *Histoire des empires d'Assyrie et de Chaldée*.)

[5] Ce fut le tribut imposé par Rammân Nirar III à Maricha. « *Je lui*

Avec de telles ressources, Ben-Hadad II pouvait soutenir une lutte prolongée. Aussi longtemps que les Assyriens n'atteignirent pas l'oasis de Damas, leurs coups pouvaient amoindrir la puissance araméenne, mais la source de ses richesses demeurait intacte. La défection d'Achab et des Beni-Ammon n'eut pas d'imitateurs; eux exceptés, les alliés de Karkar se retrouvèrent sur le théâtre du conflit. Hamath et Damas, unis par une évidente communauté d'intérêts, combattent toujours côte à côte pendant ces dix ans de guerre (?854-845), entourés d'une douzaine de petits princes, hittites pour la plupart, avec lesquels ils opposent une résistance acharnée aux progrès de l'Assyrie.

Tant que vécut Ben-Hadad II, la lutte demeura circonscrite dans la région des tells et sur les pentes de l'Anti-Liban, où l'Aram avait peu de chose à perdre.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis Karkar. Salmanasar avait eu le temps de réparer ses pertes; il repassa l'Euphrate, envahissant les contrées occidentales avec des forces nouvelles[1]. Cette campagne, qui dura deux ans (850-849), se fit tout entière sur les domaines des alliés, et ne put manquer d'amoindrir leurs ressources; mais la fortune de Damas était telle que trois ans plus tard, Ben-

imposai comme tribut 2300 kikkars d'argent, 20 kikkars d'or, 3000 kikkars de cuivre, 5000 kikkars de fer, des étoffes de laine et de lin, je pris un lit d'ivoire, un siège d'ivoire, une table élevée, et son trésor « qui était immense, » et tout ce qui se trouvait à Damas, sa capitale, et dans son palais. » (*Inscription de Râmman Ninar III.*) Schrader, *K. u. A. T.*, p. 216. Ménant, *Annales*, p. 127.

[1] « *Dans ma IX*me *année, je franchis l'Euphrate pour la neuvième fois...* » (*Obélisque de Nimroud*, Schrad., *K. u. A. T.*, p. 202 et 464.)

Hadad rouvrait les hostilités [1], pour être assailli bientôt par 120,000 Assyriens. Ce fut sa dernière campagne. Hazaël étouffa sous des couvertures le héros malade et vieilli, et la trahison mit une fin à cette existence que le malheur avait accablée [2].

Hazaël et Salmanasar II [3]. — L'usurpateur continua la

[1] « *Dans ma XIVme année..... je franchis l'Euphrate..... Dadidri de Damas, Irchulini de Hamath et les douze rois de la mer Inférieure et Supérieure, conduisirent contre moi leurs troupes innombrables...* » (*Inscript. des Taureaux de Salmanasar.* Schrad., *K. u. A. T.*, p. 203. Ménant, *Annales*, p. 114.)

[2] II Rois VIII, 15.

[3] Voici le tableau du règne de Salmanasar II et de ses campagnes contre Ben-Hadad, tel qu'il a été reconstruit par Schrader (*K. u. A. F.*, p. 464, *K. u. G. F.*, p. 323 et suiv.) :

Éponymes.	
Tab-Bil	
Sharru-ur-nishi	Ire année, postdatée, de Salmanasar.
Shalmanu-ushir	IIme. Salmanasar éponyme. Campagne contre les Hittites.
Ashur-bil-ukin	IIIme. } Campagne contre les Hittites.
Ashur-banaï-utsur ...	IVme. } Campagne contre les Hittites.
Abu-ina-ikal-libbur...	Vme. } Campagne contre les Hittites.
Dayan-Ashur, turtan .	VIme. *Campagne contre la coalition araméo-hittite. Bataille de Karkar.*
Shamash-abu	VIIme.
Shamash-bil-utsur....	VIIIme. Campagne en Babylonie. Il prend Babylone.
Bil-ban-aï	IXme.
Chadilibushu	Xme. *Campagne contre la coalition araméo-hittite. (Ben-Hadad.)*
Nirgal-alik-pani......	XIme. *Campagne contre la coalition araméo-hittite. (Ben-Hadad.)*
............mana ..	XIIme. Campagne contre le Naïri.
Adar-mukni-nisi.....	XIIIme. Campagne contre les Mèdes.
Adar-nadin-shum	XIVme. *Campagne contre la coalition araméo-hittite. (Ben-Hadad.)*

Salmanasar II se fit élever à Kalach un palais, au sud-est de la terrasse

politique de sa victime; il ne pouvait guère en adopter d'autre. Abandonner les alliés hittites, c'eût été se livrer soi-même aux vengeances d'Assour, qui s'accumulaient depuis douze ans. Ces guerres avaient affaibli le pays, mais jamais, du vivant de Ben-Hadad, les soldats de Salmanasar n'avaient vu de leurs yeux la « perle de l'Orient. » Hazaël reprit-il pour son compte les plans de conquête que le vieux roi avait caressés ? On pourrait le croire ; ses hardies incursions en Éphraïm, en Juda, et jusqu'en Philistie le donneraient à penser. L'armée araméenne s'était fortifiée dans l'épreuve. On gagne toujours au contact d'un ennemi supérieur, quand il ne vous anéantit pas. Elle y avait contracté l'habitude des champs de bataille; ses chefs y avaient acquis de l'expérience. Le seul fait d'avoir défendu Damas jusqu'à ce jour contre les vainqueurs de l'Asie lui donnait du prestige à ses propres yeux ; elle n'eut pas de peine, sous un général aussi hardi qu'Hazaël, à mettre en déroute les garnisons éphraïmites. Sans devenir araméen, le Jourdain cessa d'être une rivière israélite. Les nomades gadites et manassites, libres jusqu'alors du joug étranger, payèrent leurs redevances aux agents du fisc damasquin.

Jéhu, qui avait pu mesurer sur le champ de bataille la valeur des troupes araméennes, n'essaya pas d'arrêter

artificielle que baignait le Tigre. Deux des taureaux ailés qui gardaient l'entrée de cet édifice portaient des inscriptions; c'est de ces inscriptions qu'on a extrait les récits du précédent paragraphe. Elles complètent heureusement, avec l'inscription retrouvée à Kurkh, sur une stèle de Salmanasar, le récit, un peu succinct, de l'obélisque.

leurs progrès. Il avait quitté Ramoth, dont la défense lui était confiée, au moment où sa présence était le plus nécessaire[1]. Les troubles provoqués par son avènement favorisèrent les progrès de l'armée araméenne. La prise de cette place forte, qui était comme la clé du pays de Gilead[2], entraîna la perte de la Transjordanie[3], conservée jusqu'alors à Israël par la courageuse attitude d'Achab et de Joram. L'énergie qu'avait montrée Jéhu dans ses premiers actes, la certitude qu'il avait eue d'être un instrument dans la main d'Yahveh, l'abandonnèrent. Le roi d'Israël n'a plus la fougue entraînante de l'officier de cavalerie[4], les palais l'amollissent comme tant d'autres.

Enhardi par le succès, Hazaël franchit le Jourdain aux gués de Jéricho et traverse Benjamin, en pillant les villes ouvertes. Jérusalem ferme ses portes; Joas-ben-Achazia prend peur et, pour acheter le départ du vainqueur[5], dépouille le trésor du temple, qu'il avait amassé lui-même. Les bandes araméennes poursuivent leur course victorieuse jusqu'à la mer; elles dévastent les moissons de la Sefela, surprennent Gath et rentrent, chargées de butin, de cette folle expédition. Le trésor de Damas, vidé par les guerres assyriennes, se remplit de nouveau; Hazaël en eut bientôt l'emploi. Pour la seizième fois, Salmanasar repassait l'Euphrate[6] (842). On ignore quel fut le motif de cette nou-

[1] II Rois IX, 5, 14 et 15.
[2] Ramoth Gilead, « *les hauteurs de Gilead,* » n'a pas d'autre sens.
[3] II Rois X, 33.
[4] II Rois IX, 20.
[5] II Rois XII, 17 et 18.
[6] « *Dans ma XVIIIme année de règne, je passai l'Euphrate pour la sei-*

velle prise d'armes et qui fut l'agresseur. Voici ce qui semble le plus probable. Jéhu, jugeant la résistance impossible pour Éphraïm seul, chercha, par le moyen d'une alliance, à multiplier les forces dont il disposait. Comme il est évident qu'il ne pouvait assister impassible au morcellement quotidien de son royaume, il est plus que probable qu'il saisit la seule occasion qu'il avait encore de sauver quelque chose, en cherchant du secours à l'extérieur. L'histoire de Juda offre un exemple en tout semblable. Achaz, accablé par des forces supérieures, pressé dans sa capitale, ne voit de salut que dans l'alliance d'une monarchie puissante, à laquelle il jette son cri de détresse, et qui le sauve de la ruine [1]. Comme Achaz, Jéhu invoqua le secours du grand roi. Il est en tout cas certain qu'il paya tribut à Salmanasar, comme Achaz à Tiglat II [2].

zième fois. » (*Annales de Salmanasar.*) « *Dans ma XVIIIme année de règne, je passai l'Euphrate pour la seizième fois.* » (*Inscript. de l'Obélisq. de Nimrud.*) Schrad., *K. u. A. T.*, p, 209 et 210. G. Smith, *Assyrian Eponym Canon. Extract* VIII, p. 113-114.

[1] Voir chap. IV.

[2] On lit sur l'Obélisque de Nimrud (British Museum) : « ***Tribut de Jéhu, fils d'Omri*** (*Madatu sha Jahua habal Humri*), ***des barres d'argent, des barres d'or, une coupe d'or, une cuiller d'or, un gobelet d'or, des ustensiles d'or, des barres de plomb, un sceptre pour la main du roi, des lances; voilà ce que je reçois.*** » (Schrad., *K. u. A. T.*, p. 209.) Au-dessus de l'inscription, un bas-relief représente six personnages israélites, chargés de cadeaux, qu'ils apportent au grand roi, auquel ils sont présentés par les eunuques de la cour. Le premier, qui est sans doute le chef de la députation, baise le sol et se prosterne devant Salmanasar. — La seconde mention de Jéhu se trouve dans un fragment des *Annales de Salmanasar*, qui raconte la campagne de 842 contre Hazaël; on y lit ces mots : « ***A cette époque, je reçus le tribut des Tyriens, des Sidoniens, de Jéhu, fils d'Omri.*** » Que ce « ***Jahua habal Humri*** » soit identique au Jéhu du *Livre des Rois*,

Il n'y avait pas pour lui d'autre alliance possible que celle de l'Assyrie. Il ne pouvait songer à nouer des relations d'amitié avec les cours phéniciennes, où il avait le renom d'un assassin. Athalie, dont il avait tué la mère, le mari et les frères, ne lui était pas moins hostile. Il ne lui restait d'espoir que dans ce roi du nord, auquel Tyr, Sidon, Gebal envoyaient un tribut. Il se peut (ceci est naturellement une hypothèse), que Jéhu ait commandé en personne à Karkar les chariots israélites; il aurait eu l'occasion d'y apprécier à sa valeur la force irrésistible des phalanges assyriennes[1].

Comme aucun document de cette époque ne mentionne de conflit entre Jéhu et l'Assyrie, comme Jéhu, d'autre part, avait tout l'intérêt du monde à provoquer une invasion assyrienne en Aram, il semble probable qu'il acheta le secours de Salmanasar, de la même manière qu'Achaz acheta celui de Tiglat, par la promesse d'un tribut. Le fait que Salmanasar ne perçut cet impôt qu'après la campagne de 842 n'infirme pas plus cette hypothèse que l'acquittement tardif d'Achaz à Damas n'infirme l'antériorité de son appel.

Telle paraît être, à la plupart des historiens modernes, l'origine du conflit de 842 entre Hazaël et Salmanasar[2].

c'est ce que Schrader a démontré aussi clairement qu'on peut le désirer (*K. u. G. F.*, p. 207, 366, 371).

[1] Cette hypothèse, émise par l'abbé Vigouroux, n'a rien en soi d'invraisemblable. Le nombre considérable des chariots de guerre envoyés par Achab (voir p. 149) exigeait en tout cas le commandement d'un officier supérieur, tel que Jéhu ou Bidkar. (II Rois IX, 12.)

[2] Schr., *K. u. A. T.*, 211. Bruston. *op. cit.*, p. 63. Lenorm., *op. cit.*,

Hazaël n'avait plus cette fois les avantages de Ben-Hadad. Hamath, épuisée et vaincue, n'avait ni la liberté, ni la force de rentrer en compagne; Arvad et les villes hittites ne pouvaient lui donner que des assurances de sympathie; il fut seul à soutenir le choc des Assyriens. Les troupes du grand roi n'avaient peut-être pas encore livré à l'armée araméenne de bataille aussi sanglante. Hazaël y laissa 16,000 hommes, un millier de chariots et ses bagages[1]; les Assyriens le poursuivirent jusqu'à Damas. Pour la première fois, l'Aram fut atteint au centre de sa puissance; l'oasis qui faisait sa richesse fut saccagée, ses pal-

IV, p. 189, V, p. 280. Duncker, *op. cit.*, II, p. 199, présente un peu différemment les faits. Suivant lui, Jéhu aurait payé spontanément tribut après la défaite d'Hazaël en 842. « Jéhu, dit-il, envoya cette même année « le tribut à Salmanasar; il pensa affermir son pouvoir par sa soumission « et sa sympathie à la cause assyrienne. » On ne voit pas quel intérêt aurait poussé Jéhu, une fois qu'Hazaël eut été vaincu, à se placer lui-même sous le joug du grand roi. C'était prendre une résolution grave que de s'engager à un tribut annuel, presque toujours exorbitant, qu'il faudrait payer ponctuellement, en dépit de la pénurie chronique du trésor, à un maître avide et impitoyable. Il fallait, pour s'y résoudre, des raisons sérieuses, telle, par exemple, que l'impossibilité d'agir autrement. Un danger imminent avait seul assez de puissance pour effacer momentanément les conséquences fâcheuses d'une telle démarche. Le désir d'affermir sa dynastie ne pouvait guère aller jusqu'à lui faire aliéner sa liberté. D'ailleurs, personne en Israël ne menaçait cette dynastie; les massacres de Jizréel avaient plus affermi Jéhu sur le trône que ne l'aurait pu faire une protection étrangère, si puissante qu'on la suppose.

[1] L'Obélisque noir de Salmanasar, dressé dans son palais de Kalach, donne les chiffres suivants relativement à cette bataille : « *chariots, 1121: cavaliers, 470.* » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 207.) L'*Inscription des Taureaux*, trouvée dans ce même palais, et dont le contenu est généralement plus complet, ajoute à ces chiffres le nombre des morts : « *16,000 tués.* » (G. Smith. *Assyr. Epon. Canon, Extract.*, VIII, p. 113-114. Schr., *K. u. A. T.*, p. 209 et 210.)

miers tombèrent sous la hache, le sabot des chevaux foula les jardins où croissaient les roses et les tubéreuses, mais la ville ferma ses portes et les palais de Ben-Hadad demeurèrent intacts derrière les murailles[1]. Les Assyriens tournèrent leurs fureurs contre la contrée environnante; les bourgs de l'Anti-Liban, les villes de la plaine, abandonnées par leurs garnisons, furent livrés aux flammes. Quand Salmanasar se retira, la belle oasis était impitoyablement ravagée[2].

Damas était assez puissante pour supporter de grandes infortunes, aussi longtemps que le khazneh[3] demeurait intact et que les quartiers marchands n'étaient pas atteints.

Trois ans plus tard, Hazaël tenait de nouveau la campagne, et malgré de nouvelles défaites, Damas échappait une fois encore au glaive des Assyriens. Ce dernier effort sauva son trône et prolongea de trente ans l'existence menacée de la monarchie araméenne.

[1] Schr., *K. u. G. F.*, p. 373. Duncker, *op. cit.*, II, p. 200. Le récit de Salmanasar, soigneux comme toujours de mettre en relief tous les avantages qu'il a remportés, se taisant sur la capture de la ville, il en ressort clairement qu'il ne l'a pas prise. On ne peut pas demander au « roi des rois » d'énumérer ses échecs. C'est à tort que Maspero (*op. cit.*, p. 350) mentionne la prise de Damas dans la campagne de 842.

[2] « *J'anéantis ses plantations. Je partis pour les montagnes du Haurân. J'y détruisis des villes sans nombre. Je les incendiai ; j'en emmenai d'innombrables captifs.* » (*Annales de Salmanasar*. Schr., *K. u. A. T.*, p. 209, 210.)

[3] On appelle de ce nom en Orient le bâtiment où sont enfermés les trésors de l'État.

DEUXIÈME PARTIE

ISRAËL TRIBUTAIRE DE L'ASSYRIE

CHAPITRE PREMIER

Règne de Joachaz.

Pour Éphraïm, c'en était fini de l'indépendance politique.

Les tributaires de l'Assyrie n'avaient de choix qu'entre une guerre de désespoir et l'acquittement régulier d'un lourd tribut. En cas de révolte, la répression était impitoyable. Le grand roi renforçait les garnisons, augmentait l'impôt annuel, ou exigeait une indemnité de guerre, après que le pillage avait épuisé toutes les ressources. En cas de récidive, les villes rebelles recevaient un gouverneur, qui les organisait à l'assyrienne, en changeant leur nom indigène contre une appellation ninivite [1]. Pour en finir,

[1] Salmanasar change le nom indigène de Tul Barsip (v. la carte) en

on réduisait en esclavage les classes dirigeantes, que l'on transportait en d'autres contrées de l'empire.

Israël était trop affaibli pour rien entreprendre[1]; pour Joachaz, comme pour son père, une révolte eût été un suicide. Il est donc probable qu'il paya un tribut aux successeurs de Salmanasar, Shamshi-Ramman[2] et Ramman-Nirar III (810-781). Ramman-Nirar (que Ramman aide!) reçut l'hommage d'Israël avec celui des cités phénicien-

celui de Kar Salmanasar, « cité de Salmanasar, » et en emmène les habitants. Il en fait autant de Napigi, une ville hittite, qu'il appelle Lillu Assour. Il y transporte ensuite des colonies d'Assyriens.

[1] II Rois XIII, 7.

[2] Ce sont les mêmes noms que plusieurs assyriologues lisent Shamshi Bin et Bin-nirar, ou encore Vul-nirar (Sir H. Rawlinson). La polyphonie des syllabes qui composent ce nom a fait longtemps hésiter sur sa lecture. « Ramman » est de toutes ces manières de lire la plus récente.

Shamshi Raman n'entreprit, semble-t-il, aucune expédition à l'O. de l'Euphrate. On a retrouvé de lui une stèle, dans le palais qu'il fit élever au S.-E. de la plateforme de Kalach. Son portrait est sculpté en haut-relief sur la face de cette stèle. L'inscription se trouve sur les côtés; elle fait le récit de ses campagnes jusqu'à la quatrième. En voici le début: « *Au dieu Adar, le puissant Seigneur, le héros. le géant, le dominateur, le champion des dieux, qui préside au gouvernement du ciel et de la terre, le prince sublime, le soleil du midi, qui chevauche sur les nuages, qui, pareil à Shamash, la lumière des dieux, illumine les régions, le fils aîné du dieu Bel, le principe de toute force, le Seigneur qui a son sanctuaire à Kalach, Shamsi-Rammân, le roi puissant, le roi des légions, sans rival, le gardien des sanctuaires, le porteur du sceptre de justice, qui règne sur tous les pays, le roi dont les dieux ont, de toute éternité, promulgué le nom, le pontife suprême, le restaurateur du temple E Sharra, le gardien de E Kur, qui adore tous les dieux de son pays, et se montre attentif à exécuter leurs ordres, fils de Salmanasar, roi des 4 régions, le rival de tous les rois, le conquérant de tous les pays, petit-fils d'Assour-nazir-habal, l'écumeur du butin et des trésors dans toutes les contrées.* » (Lenorm., *op. cit.* IV, p. 205.) Les lignes qui suivent sont un récit abrégé des conquêtes de Ramman-Nirar III jusqu'à sa quatrième campagne. Elles donnent, dans une sorte de

nes et philistines[1]. Ce fut sous ce règne que Damas paya pour la première fois tribut au grand roi[2]. A la suite des défaites d'Hazaël, la lutte pour la prépondérance était devenue la lutte pour l'existence. La tâche commencée par Salmanasar fut ainsi achevée par son petit-fils.

tableau général, l'étendue approximative de ses États vers l'époque ci-dessus indiquée.

[1] « *Prenant possession de Mushiluna* (d'autres traduisent: *du pays de Siluna*, inconnu d'ailleurs), *situé au soleil levant, j'ai soumis à mon autorité le pays de Kib, celui d'Il' lipi* (v. la carte), *Karkar, Arazias, Misu, le pays des Mèdes, le Ginunbunda* (entre le lac Ourmiah et la mer Caspienne) *dans toute son étendue, le Munnua, le Parsua* (habité par les tribus persanes), *l'Allabrie, l'Abdadan, le Naïri dans son entier, le pays d'Audiu, dont la situation est éloignée, les montagnes de................dans leur entier, jusqu'à la grande mer située vers le lever du soleil, depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Hittites, le Mât Acharri* (toutes les contrées occidentales depuis l'Oronte jusqu'au Negeb) *dans son entier, Tyr, Sidon, le Mât Humri* (« le pays d'Omri, » c'est-à-dire Israël), *Édom, la Philistie, jusqu'à la grande mer vers le coucher du soleil.* » (*Inscr. de Ramman-Nirar*, Schr. *K. u. A. T.*, p. 212 et suiv. G. Smith, *Assyr. Epon. Can.*, Extr. XII, p. 115-116.)

[2] « *Je marchai contre le pays de Gar-Imirishu* (Aram-Damas); *j'assiégeai véritablement Maricha, roi du pays d'Imirishu, à Damas, sa capitale. La terreur et la majesté d'Assour,* « *son maître* » (le texte est probablement fautif).?. *se jeta sur le sol, il embrassa mes pieds, et fit sa soumission...* »

CHAPITRE II

Force et faiblesse de l'Assyrie. Affaiblissement momentané de la puissance assyrienne.

(Première moitié du VIIIme siècle).

Dans la première moitié du VIIIme siècle, l'histoire d'Assour présente un phénomène propre aux monarchies orientales : une déchéance soudaine, succédant à une période d'expansion puissante. Quatre cents ans auparavant (au XIme siècle), un effondrement semblable avait amené les Babyloniens aux portes de Ninive, une année après que le grand roi envoyait ses ordres à quarante-deux nations différentes. Ce vice organique, qui arrêta dans leur expansion la plupart des empires orientaux, explique la rapidité avec laquelle s'est effondrée à trois reprises la puissance assyrienne, au XIme, au VIIIme et au VIIme siècle. A Ninive, comme à Babylone, comme à Constantinople au temps des grands Othmanides, tout reposait sur le monarque, chef de l'armée, juge suprême et souverain pontife, détenteur de tous les pouvoirs. Ce fut une des réalisations les plus complètes de ce despotisme que Montesquieu décrit. Tout, dans l'empire, dépendait de la per-

sonne du grand roi[1]. Était-il un homme énergique, aventureux, unissant à quelques aptitudes administratives une grande connaissance des choses de la guerre, l'empire s'étendait chaque année, indéfiniment pour ainsi dire; sous un prince débile, efféminé, les frontières se rétrécissaient de jour en jour.

Un système aussi défectueux exigeait deux conditions, indispensables à son existence : un souverain d'humeur belliqueuse, doué de fortes aptitudes militaires, puis un nombre déterminé d'hommes valides, aptes à la guerre et disponibles chaque année. Ces conditions furent remplies, à la fois, par la monarchie et par le peuple, d'une manière quasi continue, pendant plusieurs siècles. Les rois de Rome seuls nous offriraient une série de princes belliqueux comparable à celle des souverains ninivites; mais, à Ninive, ce sont les séries elles-mêmes qui se succèdent les unes aux autres.

[1] Le titre de « grand roi, » sans être spécial aux souverains assyriens (les Achéménides le portèrent aussi) a le double avantage d'être le titre constant des souverains d'Assour et d'avoir une signification française. Nous ne voyons vraiment pas pourquoi M. Ledrain, dans son *Histoire d'Israël*, a cru devoir adopter l'expression de *sar* (שר, dux), qui n'appartient pas plus en propre aux rois de Ninive que le titre de « melek » à ceux de Jérusalem. C'est plutôt, dans l'une et dans l'autre de ces langues, le titre général qui correspond à la notion de royauté. Les inscriptions appellent *shar* le roi d'Aram (*Inscr. de Ramman Nirar III*, Schr. *K. u. A. T.*, p. 213, *shar sha mât Imirishu* = שר אשר על ארץ־דמשק) comme les livres hébraïques appellent « melek » les souverains d'Édom ou de Moab. C'est se méprendre que d'en faire une désignation spéciale. Les titres officiels du grand roi sont les suivants : « *grand roi, roi puissant, roi des peuples, roi d'Assour,* » auxquels Tiglat Pileser II ajouta celui des anciens souverains de Babylone : « *roi des Sumirs et des Akkads.* »

Les caractères distinctifs d'un roi d'Assour sont les suivants : une volonté forte, une ambition excessive, l'esprit d'ordre et de combinaison; il s'y joint souvent la mauvaise foi, le mépris des faibles, un orgueil et une vanité démesurés, le goût du meurtre, en grand et en détail. Tous les grands conquérants assyriens réunissent plus ou moins complètement cet ensemble de qualités et de vices. Faut-il ajouter, avec Machiavel, qu'il y a pour les princes des vices utiles et des vertus nuisibles?

La permanence, à travers l'histoire de cet État, des deux conditions nécessaires à son existence, peut s'expliquer. Pour le prince, comme pour les soldats, la fréquence des guerres constituait le meilleur des exercices; or, on sait que de bonnes troupes ne s'entretiennent que par l'exercice. C'était par un travail intense que les Romains conservaient leur supériorité militaire [1].

Dans un état social où la guerre existe en permanence, où la sécurité et la liberté manquent, les instincts belliqueux donnent l'avantage à ceux qui en sont pourvus; c'est eux qui ont le plus de chances de vivre et de se propager; les moins vigoureux, les moins adroits, ceux dont l'intelligence s'adapte avec peine aux conditions de ce milieu social, ne vivent qu'à demi; ils périssent sans laisser de descendants [2]. C'était, en fait, l'équivalent de la sélec-

[1] Montesquieu. *Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence*, éd. Didot, p. 16-17.

[2] Denys d'Halicarnasse mentionne un double fait qui démontre les conséquences curieuses de cette sélection naturelle (IX, p. 583) : « Dans un « dénombrement de Rome, fait quelque temps après l'expulsion des rois, « et dans celui que Démétrius de Phalère fit à Athènes, il se trouva à peu

tion artificielle pratiquée à Lacédémone, et qui fut cause de sa grandeur. Il en sortit un peuple de lions. L'Assyrien est généralement robuste, musculeux, large d'épaules; son allure un peu rude est en parfait contraste avec la mollesse phénicienne et la finesse du type égyptien.

La guerre était ainsi la vocation naturelle des Assyriens, leur industrie nationale, comme elle fut le métier favori des Romains de la République. Ils en vivaient. Si leurs inscriptions ne parlent pas d'autres choses, c'est qu'elle était pour eux la seule importante; le Ninivite naissait soldat, comme le Tyrien naissait navigateur. Les Assyriens composèrent toujours exclusivement les corps d'élite de leurs armées.

Sous ce climat d'Orient, où la puberté ne se fait point attendre, l'homme était de bonne heure en état de prendre les armes; on l'y préparait dès son enfance. Il devait y avoir, comme à Rome, un système d'entraînement.

L'usage qui réservait au roi une partie notable du butin empêchait les soldats de s'amollir; ils ne s'enrichissaient pas assez promptement pour se dégoûter avant le temps du métier des armes.

En appliquant toutes leurs pensées à perfectionner l'art de la guerre, ils ne pouvaient manquer d'y faire des progrès rapides; ils connurent la poliorcétique longtemps avant les autres peuples de l'Asie, et leur armement, qui se perfectionnait sans cesse, était le plus complet de tous.

« près le même nombre d'habitants. Rome en avait 440,000 et Athènes « 431,000. Or, on trouva que le nombre des citoyens pubères faisait à Rome « le $1/4$ de ses habitants, et qu'il faisait à Athènes un peu moins du $1/20$. »

Le casque de métal, adopté beaucoup plus tard en Égypte, où l'élite seule le portait [1], fait son apparition sur les plus anciennes sculptures [2]. Peu à peu, il se perfectionne jusqu'à devenir un objet d'art, voisin du casque à cimier de la Grèce [3]; le dernier type, pourvu d'oreillons et combiné avec la cotte de mailles, protège complètement le cou et le bas du visage. Il suffit de comparer les soldats des pharaons, à demi vêtus, les jambes nues, le crâne rasé, à peine protégé par une sorte de perruque, avec les guerriers ninivites, chaussés de sandales, coiffés du casque et couverts de la cotte de mailles, pour être frappé de la supériorité de ces Asiatiques; en supposant un courage égal à ces deux armées, on pouvait prédire à coup sûr laquelle des deux aurait l'avantage au jour de la rencontre. Ainsi, tandis que la sélection nous montre comment se recruta ce peuple de soldats, les aptitudes de la nation et la supériorité de son armement expliquent ses succès militaires. Mais une autre question se pose.

On se demande comment ces armées, qui guerroyaient tous les ans, du printemps jusqu'à l'automne, purent maintenir leur effectif pendant plusieurs siècles. Deux con-

[1] Riehm. art. Wehr und Waffen, dans *Handw. des bibl. Alterth.* Le musée de Leyde renferme, paraît-il, quelques-uns de ces casques égyptiens, tous d'une époque postérieure. Le pharaon portait sur les champs de bataille le casque d'acier orné d'un uræus.

[2] On en conserve quelques-uns, en assez bon état, au British Museum, En Israël. Azaria-Uzzia serait le premier qui aurait pourvu toute l'armée israélite de casques de bronze.

[3] Le casque à cimier ne remonte guère au delà des Sargonides; c'est probablement aux Assyriens que les Lydiens l'empruntèrent.

sidérations le feront comprendre. En premier lieu, dans l'antiquité, l'empire du monde n'exigeait pas la moitié des forces qu'il faut aujourd'hui pour défendre un État de grandeur moyenne. Au temps d'Auguste et de Tibère, l'armée romaine n'arrivait pas, les prétoriens compris, à 400,000 hommes [1]. De tout temps, en Asie, on a pu conquérir des contrées immenses avec quelques milliers d'individus. Il a suffi de trois ans et de 20,000 soldats, lancés de Samarkande à travers l'Occident, pour donner à Djenghis khan un empire immense, allant de la Perse orientale aux plaines du Volga [2]. Les armées d'Assour dépassèrent rarement 200,000 hommes ; Salmanasar II en avait 120,000 quand il envahit l'Aram en 846 (v. page 157).

En second lieu, les combats étaient moins meurtriers à ces gens de guerre qu'aux milices improvisées qu'on leur opposait. Pendant que la pratique des invasions leur enseignait ces mille et une précautions par lesquelles on évite les pertes de temps et les vains efforts, un exercice continuel, en développant les muscles, leur faisait des corps de fer ; il suffisait d'un règne comme celui de Sargon pour créer une armée de vétérans.

A considérer les grandes lignes de leur histoire, ils furent presque toujours vainqueurs. A part les Mèdes et les Babyloniens, qui les culbutèrent après avoir appris la guerre à leur école, pas une des nations qu'ils ont combattues n'a remporté sur eux d'avantages durables.

[1] Sismondi, *Hist. de la chute de l'empire romain*, I, p. 43.
[2] É. Reclus, *op. cit.*, VI, p. 37.

Israël n'enregistre que des humiliations; la retraite fameuse de Sanchérib n'est pas pour l'armée judaïte un titre de gloire; les Araméens et les Hittites, malgré leur héroïque résistance, ont perdu du terrain à chaque rencontre. Les Égyptiens subirent chaque fois un nouvel échec. L'Élam, qui n'osa jamais lutter seul contre Ninive, ne put défendre la Chaldée, et finit par subir le joug. Ainsi, pas un de ces peuples, les plus belliqueux qu'ils aient dû combattre, ne put les contraindre à quitter le champ de bataille. Ce n'est qu'après avoir dompté l'Asie. à la fin du VIIme siècle, qu'ils rencontrèrent à la fois leurs vainqueurs et leurs maîtres.

Au printemps de chaque année, au « temps où les rois se mettent en campagne [1], » l'armée assyrienne franchissait la frontière sur un point désigné. Ce fut aussi la manière aztèque; les ancêtres de Montézuma conduisaient périodiquement leurs guerriers dans les vallées voisines de Mexico; ils y pillaient les cultures et ramenaient les victimes destinées aux grands sacrifices annuels. La *Liste des Éponymes,* dans les fragments les plus complets qui nous en restent, mentionne régulièrement deux choses pour chaque année: le nom de l'éponyme et la contrée vers laquelle fut dirigée l'expédition annuelle. Les années sans guerre sont très rares [2]. Un exemple en fera foi. Dans la période de paix relative qui s'étend de l'an 800 environ jusqu'à l'an 745, c'est-à-dire sur un espace mini-

[1] II Sam. XI, 1.
[2] Elles portent la mention *inâ mât,* (be eretz) « (demeuré) au pays. »

mum de cinquante années, on n'en compte que douze qui n'aient pas eu d'expédition militaire [1]. C'est que la guerre était l'état normal. Paix était synonyme d'appauvrissement. Les soldats vivaient de pillage [2]; la paix, en les laissant inoccupés, exposait l'empire aux révoltes et la capitale aux troubles; deux ans de tranquillité les plongeaient dans la misère. Comme dans la Rome primitive, la guerre était presque toujours agréable à tous, parce que chacun espérait en profiter. Il n'était pas moins nécessaire au prestige de la monarchie de maintenir cette force dans une activité incessante, de peur que les nations vaincues ne cessassent d'y croire en ne la voyant plus.

C'est précisément ce qui se passe sous les princes pacifiques qui succèdent à Ramman-Nirar. Sous Assour-dan-il (771—753), la peste de 765 dépeuple et terrorise les villes de l'empire, fauchant d'un seul coup de son épée flamboyante leurs ruelles sombres et étroites. Il ne put être question de partir en guerre au printemps qui suivit. Deux ans après (763), une éclipse de soleil jette la consternation parmi le peuple, et les révoltes qui troublaient les extrémités de l'empire se rapprochent du centre; les garnisons mécontentes se rebellent de tous côtés contre le monarque invisible qui vit caché dans ses palais. En 761, la révolte gagne l'Arbacha, puis le Guzan; elle touche

[1] Ce sont les années 811, 803, 768, 764, 758, 757, 756, 753, 752, 751, 750 et 746.

[2] Les troupes romaines ne reçurent pas de solde avant le siège de Veïes. Comme il dura trois ans, les miliciens agriculteurs ne purent retourner cultiver leurs champs, et l'on dut compenser par un salaire la perte matérielle qu'ils subissaient de ce fait.

aux frontières du Mitsir Assour[1]. Assour-dan-il assiste impuissant au renouvellement des scènes de 765; deux fois en sept ans, la peste avait décimé les populations assyriennes.

Le district du Mitsir Assour est bientôt tout ce qui reste à l'héritier des Tiglat et des Salmanasar; la monarchie est en pleine décadence politique.

Le successeur d'Assour-dan-il ne quitte plus les palais de Kalach. A la fin, la garde impériale soulevée par l'indignation, prend la tête de la révolte et le souverain disparaît au milieu des troubles[2].

[1] Pour l'explication de ce mot, voyez p. 141.

[2] Ces détails se lisent d'une manière succincte dans la *Liste des éponymes*, le seul document qui nous reste sur cette époque. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 485.) Ménant, *Annales*, p. 134.

CHAPITRE III

Extension momentanée des États israélites.

(Première moitié du VIIIme siècle).

Pendant ces trente années de décadence, les limites de l'empire s'étaient graduellement retirées vers le centre, comme les eaux d'un lac dont la source est tarie. Damas, un instant soumise, recouvre son indépendance; Tyr, Sidon, Gebal, Arvad, cessent de partager les profits de leurs entreprises avec un parasite; Hamath et les cités hittites se remettent de leurs désastres. Jéroboam II, qui avait payé à Ramman-Nirar[1] le tribut des Jéhuides, se délie de ses obligations.

Cet affaiblissement de la monarchie ninivite explique la possibilité d'une expansion d'Israël à cette époque[2]. Le

[1] Schr., *K. u. A. T.*, p. 212-217, etc. Les inscriptions de Rammân-Nirar, retrouvées avec six statues du dieu Nebo, dans le palais qu'il fit construire au sud-est de la terrasse de Kalach, mentionnent le *mât Humri* parmi les tributaires du grand roi.

[2] La question des limites de cette expansion est fort discutée. Le texte du *Livre des Rois* (II Rois XIV, 28), peu clair sur ce point, embarrasse plus qu'il n'élucide. « *C'est lui* (Jéroboam) *qui rétablit les limites d'Israël depuis l'entrée de Hamath* (מלבא חמת, « von gegen Hamath, » Winer, art. Hamath, dans le *Bibl. Handw.*) *jusqu'à la mer de la plaine,* » ou, plus exactement, depuis la vallée qui domine Ribla jusqu'à la mer Morte. (II Rois XIV,

pillage, qui était comme les arrhes de ces guerres de conquête, enrichit Samarie. Le trésor de Jéroboam II revit les beaux jours de Salomon. L'Assyrie était rentrée dans ses limites; les épidémies, qui décimaient ses cités, semblaient achever sa ruine. L'Aram, épuisé par ses pertes, n'avait plus rien de redoutable. Israël, respecté jusqu'alors par les grands rois, était sans crainte; le jour des désastres semblait plus éloigné que jamais[1].

On se prit d'une belle passion pour les arts. La nation juive, qui n'a jamais produit un sculpteur ou un peintre

25 et 28.) Jusqu'ici la chose est claire, mais le texte qui suit ne l'est plus du tout : ואשר השיב את־דמשק ואת־חמת ליהודה בישראל. littéralement : « *Il remit Damas et Hamath à Juda, par Israël.* » Luther traduisit : « Wie er Damaskus und Hamath wiederbrachte an Juda in Israel. » De cette manière, il réussit à faire passer dans sa version l'ambiguïté de l'original. Ewald renonce à comprendre ce texte (Ewald, *op. cit.*, III, p. 603), et l'arrange à sa manière en lisant : ואשר השיב את־ דמשק ואת־חמת ישראל; il supprime sans hésiter ליהודה. Le procédé est plus simple que fécond. Thenius, ajoutant une idée de plus, traduit : « Das Damaskus und das Hamath Juda's : ce qui, de Damas et de Hamath avait été judaïte lors des conquêtes de David; » comme l'Aram-Tsoba, qui avait précédé l'Aram-Damas, ne lui correspondait pas exactement, on pouvait reconquérir cet ancien territoire sans assujettir l'Aram entier. Quant à Hamath, מבוא חמת comme לבוא חמת (Nomb. XIII 21), indique un point sur la route de Hamath, par conséquent entre cette ville et les contrées israélites. La ville elle-même ne fut probablement pas conquise. Reuss a suivi la même interprétation : « Comment il reconquit, pour Israël, de Damas et de Hamath ce qui avait appartenu à Juda. » (*Hist. des Israël.*, p. 545.)

Les découvertes archéologiques ont indiqué une interprétation nouvelle de ce passage. Nous la donnons à la page 186 (note). « De quelque manière « que l'on interprète les paroles du texte, il est clair que le règne de Jéro- « boam II fut un règne glorieux, et qui étendit même au delà de ses limites « naturelles le royaume d'Israël. » (Bruston, *op. cit.*, p. 65.)

[1] Amos VI, 3.

émérite, compte des musiciens de premier ordre[1]. Cette aptitude innée est aussi vieille que la race. Le roi-prophète, qui fut un artiste, avait donné en son temps un élan puissant à la musique, religieuse, comme elle l'est toujours dans les sociétés primitives; dans l'imagination populaire, il était resté le type du barde accompli. On visait à reproduire ses accents sur le luth et sur la harpe; le berger de Thekoa, avec son bon sens populaire, raillait ces prétentions à la mode[2].

Devenus riches, les Éphraïmites prirent le goût du confort. Le temps n'était plus où les rois reposaient sur des lits de fer; la couche fameuse d'Og, roi de Basan, n'était plus qu'une antiquité, pieusement conservée à Rabbath-Ammôn[3]. Les paisibles habitants de Samarie faisaient la sieste sur des lits tyriens plaqués d'ivoire[4]; ils laissaient s'écouler leur vie tranquille, buvant du Carmel ou du vin du Liban dans les belles coupes de Sarepta, la peau doucement frottée d'huile parfumée[5].

Le séjour de la capitale était délicieux; moins chaude que les cités du littoral, elle avait un air salubre et des brises rafraîchissantes. Du haut de la colline d'Omri, on jouit d'une vue superbe. « La grande Méditerranée « s'étend à perte de vue au loin, en unissant peu à peu « ses eaux bleues à l'azur du ciel. A l'est, une série de

[1] La famille Strauss, Mendelssohn, Halévy, Meyerbeer, Rossini, Grisi, Julius Benedict et d'autres encore.
[2] Amos VI, 5.
[3] Deut. III, 11.
[4] Amos VI, 4.
[5] Amos VI, 6.

« collines et de vallées bien cultivées conduisent le regard « jusqu'au Djebel Adjloun de l'autre côté de la vallée du « Jourdain, noyée dans des vapeurs violacées d'une légè- « reté indéfinissable. Il eût été impossible au fondateur de « la IIIme dynastie de choisir un endroit plus favorable au « point de vue de la défense, de la richesse du sol et de la « beauté du pays[1]. » Les palais s'y multiplièrent[2].

Aux relations commerciales qu'ils avaient entretenues avec les Phéniciens et les gens d'Aram, les riches Israélites cherchèrent à substituer des rapports plus intimes; on s'engouait des étrangers[3]. L'aristocratie éphraïmite prit le goût de la spéculation[4]. L'Israélite pauvre eut le sort de l'ouvrier sidonien; il fut exploité comme un animal de boucherie, « comme un veau mis à l'engrais[5]. » On vendait un débiteur pour une paire de sandales[6].

[1] Dr Lortet, *op. cit.*. p. 62 et 64.
[2] Osée VIII, 14. Amos III, 15.
[3] Osée VII, 8.
[4] Amos VIII, 4.
[5] Amos VI, 4. La noblesse du pays n'avait pas une origine unique. Les plus haut placés, sinon les plus influents, étaient naturellement les princes du sang, בני המלך, oncles, cousins du roi régnant, ou les agnats, descendants, par les mâles, des branches cadettes. La plus ancienne noblesse, toute-puissante à certaines époques, était la noblesse d'extraction, les זקנים, (ou ראשי האבות πατριάρχαι ou קצינים), c'est-à-dire les cheikhs. En dernier lieu, les hauts fonctionnaires (עבדי המלך, *palatini*) formaient une noblesse récente, dont l'élévation provenait de la faveur ou du caprice des souverains; c'était une sorte de noblesse de cour. (Grätz, *Gesch. der Juden*, II. p. 244.) Rapprochée de la cour, la noblesse, plus puissante et plus riche que le reste de la nation, fut aussi la première à se corrompre. C'est principalement contre elle qu'est dirigée la véhémence d'Osée et d'Amos. (Amos III, 10-15; VI, 8: VIII, 4. Osée IV, 18; V, 10; VII, 5, 16; IX, 15.)
[6] Amos II, 6.

La moralité de la nation subit un effondrement. Ce n'est pas impunément que Jézabel avait érigé la débauche en institution divine; le poison moral avait poursuivi son travail dans le corps malade.

Les massacres inutiles[1] de Jéhu n'avaient pas porté aux cultes chanaanites le coup qu'on pouvait penser. La violence ne fait pas l'œuvre de l'énergie. Joachaz, qui lui succéda, releva les cultes que son père avait opprimés[2]; de jour en jour, la différence devenait moins sensible entre les mœurs chanaanites et celles d'Israël. Les notions de pureté les plus élémentaires tendaient à disparaître; on tournait en ridicule les institutions les plus sacrées; on ne voulait pas souffrir d'exceptions à l'égoïsme régnant; ici, l'on bafouait les prophètes; là, par dérision, on faisait boire du vin aux naziréens[3].

Jéroboam donnait lui-même l'exemple de la vie élégante et facile; c'est à son instigation que les grands possédaient palais d'hiver et palais d'été[4], en pierres de taille, lambrissés de cèdre[5], remplis d'objets de luxe et meublés de ces fameux lits d'ivoire dont l'industrie phénicienne avait le secret; c'est sur leurs coussins que les grands reposaient leur existence voluptueuse[6]. Tous les princes avaient de ces lits de repos; ceux que possédaient les rois de Damas partirent pour Ninive sous le règne de Ramman-Nirar[7].

[1] Osée I, 4.
[2] II Rois XIII, 7.
[3] Amos II, 11 et 12.
[4] Amos III, 15.
[5] Ledrain, *op. cit.*, III, p. 21.
[6] Amos VI, 4.
[7] *Inscription de Rammân Nirar III*, voy. p. 156 (note).

Les vices dominants sont ceux d'une époque de bien-être et de mollesse : l'amour du gain et la sensualité.

Sur les collines boisées d'Éphraïm, on releva les cônes solaires; les tentures d'Ashera[1] s'entr'ouvrirent de nouveau à la foule des fidèles, et rien n'indique, qu'elles aient disparu dans les périodes subséquentes de l'histoire d'Israël[2]. On peut juger de la popularité de ces cultes par le livre d'Osée[3]; l'esprit du siècle est un esprit de prostitution[4]. Faut-il s'en étonner, alors qu'on étalait aux yeux de la foule, jusque dans les lieux de pèlerinage, comme la caverne de la Casmie, dans le Liban, les représentations les plus obscènes[5] ? Les jeunes gens sont élevés dans des conditions détestables, et sont témoins, dès leur adolescence, de scènes éhontées. Chaque année, revient une fête dénaturée où l'échange des vêtements entre les deux sexes autorise toutes les licences[6]. On se livre en famille[7] à la débauche; c'est la pleine décadence. « La vieillesse s'empare d'Éphraïm[8]. »

La mort de Jéroboam, en faisant disparaître le soutien extérieur de la société israélite, révéla sa faiblesse. Six mois après, son fils Zacharie tombait assassiné sous les

[1] II Rois XIII, 6. Osée IX, 1; IV, 12, etc.
[2] És. XVII, 8.
[3] Osée I, 10, 15, 19; IV, 13, 17, etc.; II, 4; V, 3; VII, 4; IX, 1.
[4] Osée IV, 12.
[5] Renan, *Miss. de Phénicie*, p. 518, 585, etc.
[6] C'est à cet usage dépravé que Deut. XXII, 5, semble faire allusion. (Raoul Rochette, *Mémoires d'archéol. comparée, asiatiq., grecq. et étrusq.*, dans « Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, » t. XVII, vol. II.)
[7] Amos II, 7. Osée IV, 13.
[8] Osée VII, 9.

coups d'un meurtrier; les mœurs politiques subissaient l'affaissement général. Défendue à grand'peine contre les armes de l'étranger quand la royauté était encore puissante, la monarchie ne put plus leur résister quand elle fut devenue la récompense de l'ambition et de l'intrigue. Les grands voisins, attentifs à ces symptômes d'anarchie, s'apprêtèrent à tirer pied ou aile de l'agonisant. La lutte séculaire de l'Égypte contre l'Assyrie se rallume sourdement. Les pharaons, de toutes les puissances du temps la plus intrigante, se ménageaient des partisans à la cour changeante de Samarie; l'Assyrie y possédait aussi les siens. Plusieurs, gardant le souvenir des désastres d'Hazaël, s'attendaient à voir renaître l'empire de Salmanasar. Leur attente n'était pas vaine.

La révolution qui renversa du trône Assour-Nirar y porta le fameux Tiglat Pileser II[1], un de ces aventuriers

[1] Son vrai nom est « *Tukulti-habal-i-sharra,* » le fils du temple de E-Sharra est l'objet de la confiance, ce qui reviendrait à « Adar est l'objet de la confiance. » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 241.) « Tiglat Pileser » est le nom hébreu, passé du grec dans le français. Il monta sur le trône le 13 Iyar (avril) de l'an 745. Les sources principales que nous avons sur ce règne sont des dalles couvertes de sculptures historiques et d'inscriptions de 7, 12 et 16 lignes. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 242 et suiv.) On les a trouvées dans les salles du palais central, que Tiglat bâtit à Kalach, et dans celles du palais qu'Assarrhaddon construisit plus tard, dans le voisinage du premier. En dépit de l'état déplorable où elles se trouvent, les fragments qu'on en possède sont suffisants pour permettre de reconstruire les grandes lignes de ce règne, à l'aide de la *Liste des Éponymes*.

La *Grande Inscription des Fastes* raconte en gros les événements « *depuis le commencement de son règne jusqu'à sa XVIIme année* » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 242); elle date donc de sa XVIIIme année, qui est celle de sa mort.

Les *Annales* et les *Fastes* de Tiglat sont gravés dans des inscriptions de 7, 12 et 16 lignes. Ils racontent généralement les événements dans un

dont les circonstances font des conquérants. Cinq mois après son avènement, il quittait déjà Kalach, à la tête de ses troupes. On a lieu de supposer que, parvenu au pouvoir par la violence, il était d'une souche différente de ses prédécesseurs[1].

En dix-huit ans (de 746 à 728), il reconstitua l'empire tel qu'il avait été avant sa déchéance, au temps de Ramman-Nirar. Du plateau de l'Iran à la mer de Phénicie, de Babylone à l'Araxe, les rois, les princes, les villes, envoyèrent de nouveau les impôts à Kalach. L'Orient redevint le théâtre de guerres annuelles, qui le mettaient en coupe réglée au profit d'une caste militaire. La riche Babylone subit le choc de sa première attaque[2]; l'année suivante, il s'engageait dans les défilés du Namri (744). Le Naïri, qui servait depuis quatre siècles de champ de Mars aux soldats assyriens, eut son tour en 743[3]. Les armées de Tiglat passèrent l'Euphrate dans le courant de la même année.

Les Hittites avaient mis à profit le demi-siècle de repos que leur avait laissé la déchéance de l'Assyrie. Tiglat eut

ordre chronologique (*K. u. A. T.*, p. 242). — Nous donnons dans les pages suivantes des extraits de ces documents.

[1] Au mois de tishri 745 (Schr., *K. u. A. T.*, p. 487).

[2] Lenorm., *op. cit.*, IV, p. 218. En fait, Tiglat II ne mentionne jamais le nom de son père dans ses inscriptions; c'est qu'apparemment il était de basse extraction. Le peu de respect qu'Assarhaddon (Sargonide) montra à l'égard de son palais, qu'il démolit sans scrupule, semble témoigner en faveur de la même hypothèse. (Schr., *K. u. G. F.*, p. 459.)

[3] Schr., *K. u. A. T.*, p. 249. La *Liste des Éponymes* porte simplement la mention « *au pays du fleuve* » pour l'année 745. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 487.)

fort à faire pour vaincre leur résistance. Les villes hittites étaient murées comme des *Burg* du moyen âge.

Arpad joua le rôle de boulevard. Elle eût lassé d'autres assiégeants que les Assyriens; pour eux, ils attendirent trois ans sous ses murs (742-740)[1], et l'emportèrent par leur savante poliorcétique. La longueur de ce siège causait d'autant plus d'impatience au grand roi que le temps pressait.

Pendant la longue absence des Assyriens, la vallée de l'Oronte avait passé sous l'influence politique d'un roi du sud, Azaria-Uzzia de Juda[2]. Une série de campagnes victorieuses dans le midi de la Palestine avaient valu à ce prince une renommée étendue. Des cinq principautés philistines, deux lui payaient tribut. Les émirs et les cheikhs de la lisière du désert, arabes et édomites, lui envoyaient une redevance annuelle en troupeaux et en laines[3]; les caravanes des Beni-Ammôn lui amenaient à Jérusalem le bétail de Gilead[4]. Il n'y a rien d'exagéré dans l'appréciation du chroniqueur[5] : « Sa renommée s'étendit jusqu'aux « frontières de l'Égypte et il devint très puissant[4]; » sa réputation se répandit encore plus loin du côté du nord; elle parvint jusqu'à l'Oronte.

[1] *Liste des Éponymes* (Schr., *K. u. A. T.*, p. 487.)

[2] D'accord avec la plupart des auteurs allemands, nous accolons les deux noms différents que donnent à ce roi les auteurs israélites. Le nom d'Osée ou Ozias, encore employé par quelques auteurs français, n'a de remarquable que sa ressemblance fâcheuse avec celui d'un prophète et mérite de toute manière de tomber en discrédit.

[3] II Chr. XXVI, 2, 6 et 7.

[4] II Chr. XXVI, 8.

[5] Schr., *K. u. G. F.*, p. 413.

Hamath avait été trop affaiblie par les dévastations de Salmanasar pour se relever en quarante années. Les villes sujettes, dont les contingents avaient été décimés à côté des siens, ne trouvaient plus, dans la protection précaire qu'elle leur accordait, des garanties suffisantes de sécurité. Damas, qui leur servait jadis de bouclier, ne songeait plus qu'à sa propre défense. Les succès d'Azaria-Uzzia le désignèrent à ces malheureuses bourgades, que personne ne voulait secourir; elles se mirent sous son égide. L'éloignement de Jérusalem leur garantissait la modération de ce nouveau maître. Le roi de Juda accepta leur offre, et prit sous sa protection dix-neuf districts, situés, pour la plupart, dans ce massif montagneux qui sépare du littoral la vallée de l'Oronte[1].

Jéroboam l'aida en tout cas, sinon de sa coopération, du moins de sa bienveillance, en ne s'opposant pas au passage de ses troupes, puisqu'il fallait de toute manière que les Judaïtes empruntassent le territoire éphraïmite pour atteindre le Liban[2].

[1] Duncker, *op. cit.*, II, p. 291, ajoute « au nord d'Arad. »

[2] Une plaque de marbre brisée, retrouvée dans le palais qu'Assarhaddon fit construire au sud-ouest de Kalach (première moitié du VIIme siècle), avec les matériaux de celui qu'avait bâti précédemment Tiglat Pileser II, au centre de la colline, portait cette inscription : « *19 districts* [dépendants] *de la ville de Hamath*, *avec les villes de leur ressort, qui sont au bord de la mer du soleil couchant*, *qui avaient fait défection en passant à Azriyahu...* » (*Tables de marbre du palais sud-ouest de Kalach.*) G. Smith, *The Assyr. Ep. Can.*, Extr. XV, p. 117-120. Schr., *K. u. A. T.*, p. 217; *K. u. G. F.*, p. 419. Bruston, *op. cit.*, p. 112. Vigouroux, *op. cit.*, IV, p. 109 et suiv.) Que l'Azriyahu des inscriptions soit le même que l' « Azaryah » du *Livre des Rois*, c'est ce qui ne fait plus de doute depuis les travaux de Schrader (*Jahrbücher für protest. Theologie*, 1876, p. 374).

[3] Ainsi s'expliquerait le בישראל de II Rois XIV, 28 (voy. p. 178).

L'arrivée de Tiglat Pileser au pays des Hittites mit fin à cet état de choses. Les Assyriens s'avancèrent sur la vallée de l'Oronte, s'emparèrent de Hamath et installèrent des gouverneurs militaires à la place des délégués d'Azaria-Uzzia[1]. L'empire assyrien s'étendit de nouveau jusqu'aux rives de la Méditerranée, comme au temps de Salmanasar. Les richesses d'Arvad, de Gebal, de Tyr et de Sidon[2], qu'on avait perdu l'habitude d'envoyer à Ninive, prirent de nouveau le chemin de la grande ville.

L'anarchie dynastique, dans laquelle s'agitait Israël depuis la mort de Jéroboam, appelait l'intervention étrangère. Samarie venait d'être ensanglantée par deux assassinats,

C'est par les bons offices du roi d'Israël que Juda serait entré en possession d'un certain nombre de districts, qui faisaient partie de l'ancien État de Hamath, et qui, de cette façon, auraient passé « à Juda par Israël, » ליהודה בישראל.

[1] On ne peut pas fixer l'époque de cette conquête, racontée sur des tables brisées qu'on a retrouvées à Kalach (Nimrud). Sayce (*Alte Denkm. im Lichte n. Forsch.*, p. 131) suppose qu'elle fut l'œuvre d'un corps détaché des troupes qui assiégeaient Arpad. Mais, comme le dit Smith, « les annales « de Tiglat Pileser sont si mutilées, qu'il est difficile d'en déterminer la « date. » (*The Assyr. Ep. Can.*,, p. 116.) Tiglat déporta 1223 habitants de Hamath dans les hautes vallées du Tigre. On ne voit pas sur quoi repose l'affirmation de Lenormant (*op. cit.*, IV, p. 225) qu' « Azariah se « trouvait alors à la tête des confédérés, et fut vaincu dans une grande « bataille, » puisque l'*Inscription de Kalach* n'en dit pas un mot. Tiglat déporta les Araméens, hommes et femmes, par milliers : « *5400 femmes de Dur..., 600 femmes d'Amlate..., 1200 hommes de la tribu d'Illil, 6208 de la tribu de Nakkip, 250 des Bela, 554 des Banita.* » (Lenorm., *op. cit.*, IV. p. 225.)

[2] Un de ces fragments mutilés, retrouvé parmi les débris des palais de Tiglat II, énumère entre autres, comme tributaires, l'Aram-Damas, Tyr, Karkemish et le Kuï. (*Assy. Ep. Can.*, Extr. XIII, p. 116.) Un autre parle de Gebal (*Ibid.*, XV, p. 117-120). Il reçut ces tributs sur les ruines encore fumantes d'Arpad (Duncker, *op. cit.*, II, p. 289).

commis à un mois de distance. L'armée, divisée en factions, se disputait les palais; la garnison de Thirtsa, mieux commandée que les autres, proclama roi son chef. A partir de cette époque, il n'y a plus en Éphraïm de dynastie régulière. On entre dans une période où la violence est l'unique moyen de parvenir; « on commet meurtre sur « meurtre[1] », « tous les rois tombent[2], » les uns après les autres. « Lorsqu'un monarque absolu est renversé du « trône, » dit Sismondi[3], « qu'avec lui toute sa famille est « éteinte, il ne reste ni loi, ni sentiment national qui puisse « régler la transmission du pouvoir; aucune autorité n'est « considérée comme légitime ou ne peut devenir telle; la « force seule décide, et ce que la force a élevé, la force « peut le renverser. Le despotisme donne un caractère « plus cruel aux guerres civiles et à ceux qui les dirigent, « puisqu'il ne laisse subsister aucun sentiment de devoir « qui puisse servir de garantie à eux-mêmes ou à leurs « ennemis. » Ces considérations caractérisent on ne peut mieux l'époque d'anarchie qui s'étend de la mort de Jéroboam à l'avènement d'Hosée.

Les populations, qui ne savaient plus à qui obéir, subissaient tour à tour les exactions et les cruautés de tous les vainqueurs[4]. Les plus violents se disputaient le droit d'op-

[1] Osée IV, 2.
[2] Osée VII, 7.
[3] Sismondi, *op. cit.*, I, p. 54.
[4] Thipsach et toute la contrée montagneuse qui s'étend entre cette ville et Thirtsa souffrirent particulièrement des cruautés de la soldatesque que commandait Menachem (II Rois XV, 16). Thipsach n'est pas le Θάψακος des Grecs (sur l'Euphrate), mais une ville des montagnes manassites, à

primer les faibles. L'anarchie s'établit en permanence. Outre qu'il en résulta une crise du commerce et de l'agriculture, ce règne de la violence activa la démoralisation du pays. La cause d'Yahveh était perdue. De tous ces rois, pas un n'avait le souci de satisfaire la volonté divine ou de chercher un remède moral à la décadence.

Shallum[1], Menachem, Pekachiah, Pekach maintiennent le culte de Beth-El, politiquement nécessaire, sans s'occuper davantage des choses religieuses. Le trait commun de tous ces parvenus semble être une complète indifférence en ces matières[2]. Sceptiques, blasés, les grands d'Israël assis sur le trône ont pour seul mobile l'ambition personnelle, et la jouissance pour seul but. N'est-il pas remarquable que leurs vainqueurs aient été précisément ces grands rois, religieux jusqu'au scrupule, qui invoquaient la divinité au début de chaque campagne, et prenaient pour règle de leur conduite l'accomplissement de sa volonté?

Menachem, le dernier venu, était décidé à recourir aux pires moyens pour se maintenir en place. Proclamé roi par l'armée, il avait les meilleures raisons de s'en défier; les mêmes soldats qui l'avaient porté au trône pouvaient l'en précipiter; leur indiscipline en faisait pour la royauté

quelque distance de Thirtsa. (Riehm, art. Tipsach, *op. cit.* Ewald, *op. cit.*, III, p. 644.)

[1] Ewald (*op. cit.*, p. 644) ajoute à cette liste un prétendant, qu'il place entre Zacharie et Shallum, en prenant pour un nom propre le קבל־עם de II Rois XV, 10. Il conteste le sens dans lequel on traduit ordinairement ces mots par « en public, devant le peuple. »

[2] Osée VII, 7.

un danger plutôt qu'un soutien. Il chercha au dehors le point d'appui qui lui manquait. A l'exemple de Jéhu, cet autre usurpateur, il se mit sous la protection de l'Assyrie, la première puissance militaire du temps. La haute protection de Tiglat II [1], achetée par une taxe de guerre, garan-

[1] II Rois XV, 19. On est aujourd'hui d'accord pour identifier le fameux roi פול (Poul) de ce passage avec Tiglat Pileser II. L'argumentation serrée de Schrader (*K. u. A. T.*, p. 238 et 239) l'a prouvé d'une manière qu'on peut considérer comme définitive. En tout cas, les points suivants sont acquis :

1o Menachem et Azaria-Uzzia sont contemporains, d'après les livres israélites et les inscriptions cunéiformes ; ils sont tous deux contemporains d'un troisième souverain que les livres israélites appellent « Poul, » et les inscriptions assyriennes « Tiglat Pileser. » (*Tables de marbre du palais sud-ouest de Kalach, Annales*, etc.)

2o Il n'existe pas dans les inscriptions cunéiformes de roi appelé Poul ou d'un nom qui en approche. En revanche, ce nom de Poul est le même que celui de Πῶρος ou Πῶρ du canon de Ptolémée.

3o Πῶρος ou Πῶρ est, dans le canon de Ptolémée, le nom d'un roi de Babylone. Tiglat Pileser est le premier roi d'Assyrie qui prenne le titre historique des souverains babyloniens : *roi des Summirs et des Akkads* ; il y accole celui de *roi de Babylone*. (Schr., *K. u. G. F.*, p. 477.)

4o Πῶρος ou Poul régnait sur Babylone en 731. C'est en 731 que Tiglat Pileser II reçoit la soumission de Mardoukpaliddin et des princes chaldéens.

5o Pôr ou Poul, d'après le canon de Ptolémée, a pour contemporain un roi Χινζίρος. Tiglat Pileser, d'après les cunéiformes, combat le roi chaldéen Chinzir de Amukkan.

6o En 727/726, il y a, d'après le canon de Ptolémée, un changement de règne provenant de la disparition de Pôr ; il y en a un, d'après les cunéiformes, qui provient de celle de Tiglat.

Ces considérations ont déterminé la plupart des historiens de l'ancien Orient à admettre l'identité de Poul avec Tiglat II. Citons parmi les plus importants et les plus connus : sir Henry Rawlinson, Lepsius, Schrader (*K. u. G. F.*, p. 422-460), Sayce (*op. cit.*, p. 132), Duncker, Maspero (*op. cit.*, p. 368), Bruston (*op. cit.*, p. 113). On trouvera l'historique du débat clairement exposé dans l'ouvrage de l'abbé Vigouroux (*op. cit.*, IV, p. 92-104).

tit au parvenu sa couronne, et racheta du pillage[1] les bourgades éphraïmites. Il en coûta près de dix millions (« mille kikkars ») aux grands d'Israël[2]. Ces sacrifices, qui ne profitaient qu'à la famille royale, appauvrissaient l'État.

Il est impossible de relier avec exactitude les événements dont nous parlons. Quel espace de temps s'écoule entre l'avènement de Menachem et son appel à l'Assyrie? Quel intervalle sépare l'arrivée de Tiglat de l'assassinat de Pekachia? Ces questions, insolubles pour l'instant, resteront longtemps sans réponse.

[1] Les *Annales* placent la réception du tribut de Menachem l'an VIII de Tiglat (738), l'année même dans laquelle il reçut ceux de Retsôn, roi d'Aram-Damas, de Hiram, roi de Tyr, du prince de Gebal et du roi de Hamath. Il dirigeait alors une expédition contre Tsimirra et Arkâ, dans le Liban. (Schr., art. Phul et Tiglat Pileser, dans Riehm, *op. cit.*) Voici le fragment en question :

« *Je reçus le tribut de Kushtashpi de Qummuch, de Retsôn de Damas, de Menachem de Samarie (Minihimmi Samirinaï), de Hiram de Tyr, de Sibilti-Baal de Gebal, d'Urikki de Kuï, de Pisiri de Karkemish, de Eniel de Hamath, de Panammu de Sam'ala, de Tarhulara de Gaugama, de Sulumal de Milid, de Dudil de Kashka, de Vassurmi de Tubal, d'Usitti de Tuna, d'Urpalla de Tuchan, de Tuchammi d'Istunda, d'Urimmi de Chusunna, et de Zabibi, reine d'Arabie, de l'or, de l'argent, du plomb, du fer, des peaux de buffles, des cornes de buffles, des étoffes de laine et de lin, de la laine violette, de la laine teinte en pourpre, du bois dur, du bois pour les armes, des esclaves femmes, des trésors, des lainages teints en écarlate, des oiseaux du ciel d'un brillant violet, des chevaux, des chevaux de selle, des bœufs, des moutons, des chameaux, des chamelles et leurs petits.* » (G. Smith, *The Assyr. Epon. Can.*, Extr. XV, p. 117-120.) Tiglat reçut le tribut de Menachem immédiatement avant sa IXme année (737) ou au milieu de 738, et il se peut que ce soit peu après la prise d'Arpad que Menachem ait invoqué l'aide de Tiglat Pileser (Duncker, *op. cit.*, II, p. 289).

[2] Comme le roi imposa 50 sicles (soit 156 25 fr., env.) par tête, cela suppose 60,000 personnes aisées. (II Rois XV, 20. Reuss, *op. cit.*, p. 546.)

La terreur légitime qu'on avait des Assyriens, après avoir jeté dans leurs bras Menachem, lui laissa jusqu'à sa mort l'illusion d'avoir fondé une dynastie durable; elle n'empêcha pas un aventurier d'attenter à la vie de son fils, dix-huit mois environ après sa mort. Cet usurpateur était, comme les précédents, un chef d'armée, un *sar saba* régional, de Gilead, à ce qu'il paraît.

CHAPITRE IV

Derniers efforts de l'Aram pour gagner la prépondérance en Palestine.

(Seconde moitié du VIIIme siècle).

Les territoires que le prestige d'Azaria-Uzzia avait réunis sous un sceptre unique se séparèrent déjà de son vivant. On n'a jamais vu subsister une monarchie de quelque étendue ayant son centre en Palestine; la configuration du sol y constitue un obstacle permanent, dont les races les plus guerrières n'ont pas triomphé. Du vivant d'Azaria-Uzzia (vers 740), Tiglat Pileser II avait déjà détaché des possessions judaïtes cette enclave bizarre qu'elles avaient un instant comptée dans le Liban; Jotham, en perdant les acquisitions que son père avait faites dans les régions du sud, laissa rentrer Juda dans ses limites premières. Ce dernier démembrement eut pour auteurs les Éphraïmites. Unis à l'Aram, les Israélites du nord entreprirent une série de guérillas sur les frontières judaïtes [1], qu'ils ravagèrent, surprenant tantôt un bourg, tantôt un autre.

[1] II Rois XV, 37.

Il semble que ce soit une des lois de l'histoire israélite que chaque dynastie nouvelle ait conclu avec l'étranger une alliance nuisible à la nation par ses conséquences. Baësha s'était assuré l'alliance araméenne[1], Omri avait cherché celle de Tyr, Jéhu et Menachem avaient imploré celle de l'Assyrie, Pekach s'unit à Damas par une étroite alliance. L'idée n'était pas nouvelle, puisque Baësha l'avait eue le premier; Achab, après ses victoires, y était revenu comme à la combinaison la plus avantageuse à ses intérêts; Pekach y fut entraîné par les difficultés de sa position.

Devant la justice assyrienne, Pekach était un rebelle, par le fait seul de son usurpation. Changer l'ordre de succession ou la dynastie dans un pays tributaire de la couronne, c'était attenter aux droits souverains du grand roi et provoquer ses vengeances. Il ne restait qu'un moyen de lui échapper; c'était d'envoyer, avec toute la célérité possible, un tribut égal ou supérieur au précédent, en assurant au suzerain, par cet empressement, le maintien intégral de ses privilèges. Le malheur voulait que pareille démarche exigeât des sommes considérables.

On peut supposer sans témérité que le trésor royal était vide. Les taxes extraordinaires auxquelles Menachem avait dû recourir pour satisfaire Tiglat, dénotent l'épuisement des ressources habituelles du fisc éphraïmite. En arrivant à la royauté, les chefs d'armée devaient récompenser ceux qui les y avaient portés; le peu qu'avait économisé le roi

[1] I Rois XV, 19. « *Romps ton alliance avec Baësha.* »

précédent sur le rendement des impôts, passait à ces libéralités. Pekach dut faire quelques largesses aux Gileadites qui l'avaient proclamé roi ; c'est alors qu'il s'aperçut qu'il serait impossible, sans or et sans argent, d'apaiser la mauvaise humeur du roi d'Assour. Ainsi, comme par une sorte de fatalité, le crime qui l'avait porté au trône devait l'en précipiter.

Il crut bien faire, dans ces circonstances, en se rapprochant de Damas. Retsôn[1] et lui avaient à cette union un égal intérêt. Isolés, ils n'auraient pas résisté à une agression de l'Assyrie ; alliés, ils commandaient la Palestine. Il se peut qu'ils aient caressé de nouveau le plan de Ben-Hadad. En coalisant les forces de la Palestine, Retsôn pouvait reprendre contre l'Assyrie le grand duel du IXme siècle. L'énergie que les Araméens déployèrent dans cette campagne[2] et le rôle prépondérant que Retsôn y joua[3], témoignent en faveur de cette explication, dont le grand avantage est d'être en parfait accord avec les traditions politiques constantes de la cour de Damas, depuis Ben-Hadad II, c'est-à-dire pendant deux siècles. Il n'était plus possible de grouper au pied du trône une cour de princes vassaux ; Retsôn se borna à provoquer la formation d'une sorte de triple alliance, réunissant les trois plus fortes monarchies de la Palestine : l'Aram, Éphraïm et Juda. On pouvait, de cette manière, constituer une puis-

[1] Le vrai nom de ce roi d'Aram est Retsôn et non pas Retsin. (Sayce, *op. cit.*, p. 132.)
[2] II Rois XVI, 5.
[3] És. VII.

sance suffisante pour entraîner contre l'Assyrie la plupart des petites cours palestiniennes[1].

La seule difficulté était de faire entrer Juda dans la combinaison; pour la résoudre, les alliés pensèrent à détrôner les Beni-David, en imposant à Jérusalem une créature du roi d'Aram[2]. Leur plan de campagne était d'assiéger Jérusalem, de la démanteler et de proclamer, avec l'avènement des Beni-Tabeel, la déchéance des Beni-David[3]. On fondait, à Samarie, les plus grandes espérances sur cette entreprise hardie; on pensait reprendre sur le trésor de Jérusalem les millions qu'avait engloutis le tribut de Ninive.

Le récit du *Livre des Rois*[4] raconte l'affaire en quelques mots; en réalité, la guerre dura plusieurs années. Commencée du vivant de Jotham[5], elle continua sous Achaz, avec des alternatives de succès partiels et de grands revers. Sous Jotham, l'avance des alliés fut insignifiante; leurs succès réels datent du règne d'Achaz qui, parvenu au trône à vingt ans[6], n'avait ni les talents, ni l'énergie de son père. Gagné à l'esprit du siècle, il est si peu Israélite, que l'arrivée au pouvoir de l'Araméen aurait à peine changé la physionomie de la cour de Juda; son avènement fut une bonne fortune pour la coalition.

[1] Sayce, *op. cit.*, p. 135.
[2] Ben-Tabeel semble araméen d'origine. (Sayce, *op. cit.*, p. 133. Ewald, *op. cit.*, III, p. 649.) Ésaïe VII, 6, supposerait peut-être qu'il fut le chef de l'armée d'invasion.
[3] És. VII, 6.
[4] II Rois XVI, 5 et 6.
[5] II Rois XV, 37.
[6] II Rois XVI, 2.

Retzôn fit une pointe hardie dans la direction de la mer Rouge. Conduisant le corps expéditionnaire dans le long couloir qui monte du lac Asphaltite vers Etsiongueber, il détacha les Moabites de la cause de Juda et libéra les Édomites du tribut. A Élath, il incendia le quartier juif, presque aussi vieux que Salomon, en y pillant une fortune ; à son retour, il emmena captifs les Israélites qu'il n'en avait pas chassés[1]. Il fit cadeau à l'émir d'Édom[2] de cette conquête, qu'il ne savait comment conserver.

Le succès de cette entreprise fut très dommageable à Juda. La perte d'Élath, en soustrayant à son autorité une partie considérable de la route qui reliait ce port à ceux de la Phénicie, priva le fisc juif des revenus du transit. Les garnisons judaïtes avaient fui devant Retsôn, ouvrant le Negeb et les steppes des Kénites aux bandes iduméennes, dont les incursions arrivèrent jusqu'aux murs de Beerséba. Ce hardi succès donna aux alliés une forte impulsion. Ils tentèrent, par un coup décisif, de conquérir Jérusalem[3].

Un courrier[4] apporte un beau jour à Achaz la nouvelle

[1] Que cette expédition ait eu lieu avant, et non pas après, l'attaque de Jérusalem, c'est ce qui résulte de la considération suivante. Retsôn n'aurait jamais engagé l'armée araméenne dans une incursion aussi éloignée de sa base d'opérations, si les Assyriens, qui arrivèrent en toute hâte à l'appel d'Achaz, avaient menacé sa capitale.

[2] Le texte massorétique (II Rois XVI, 6) lit ארומים ; une note marginale propose avec raison de lire אדומים. Ce fut apparemment sous la suzeraineté de l'Aram (Ewald, *op. cit.*, III, p. 650), puisque « les Araméens y ont habité jusqu'à ce jour. »

[3] II Rois XVI. 5. Ewald, *op. cit.*, III, p. 650.

[4] És. VII, 1, 2 et 3.

qu'un parti considérable d'Araméens vient de rejoindre les troupes de Pekach sur le plateau éphraïmite, et que, tous ensemble, ils s'apprêtent à marcher sur la capitale. La route de Sichem à Rama est couverte de gens en armes et de chariots de guerre. Achaz, terrorisé, perd la tête, sans trouver dans son entourage un homme de conseil. Au palais, on est agité « comme les arbres de la forêt par une « nuit d'orage[1]. » C'est peut-être à ce moment que, sous l'impression du désespoir, Achaz ordonna ce fameux sacrifice à la phénicienne que nos idées occidentales ont tant de peine à comprendre.

Le roi mit sur la ligne toutes ses forces disponibles[2]; la bataille s'annonçait comme décisive ; elle fut pour Juda un véritable désastre, dont les conséquences se firent sentir tôt après. Il fut assailli par la foule des petits ennemis, qui n'étaient pas assez forts pour le combattre, mais qui l'étaient assez pour l'opprimer, une fois vaincu. Ce fut une levée de boucliers générale dans la Sefela, quand on y connut les revers d'Achaz. Les seranim[3] soumis ou dépouillés par Azaria-Uzzia saisirent cette occasion de venger leurs défaites et de s'agrandir. Mis en appétit par la facilité des conquêtes, ils avancèrent de village en village, jusque sur les pentes de la montagne où se trouve Hébron[4]. Il n'y avait prince si infime qu'il n'eût sa part de la curée.

[1] És. VII, 2.

[2] II Rois XVI, 3. Duncker, *op. cit.*, II, p. 292.

[3] *Seren*, plur., *seranim*, est le titre spécial des princes philistins dans les livres israélites. L'étymologie de ce mot est inconnue.

[4] II Chron. XXVIII, 18.

Au milieu de cette invasion générale, Jérusalem demeurait isolée, comme une île au sein des flots; les machines de guerre construites par Azaria-Uzzia existaient encore; ses solides remparts défiaient l'ennemi; mais l'ardeur manquait à tous. Le peuple, qui s'attendait aux plus grands malheurs, n'avait pas dans le roi plus de confiance que le roi lui-même.

C'est à ce moment qu'un prophète, dont le rôle paraît s'être borné jusque-là à censurer les choses existantes, prend une part directe aux affaires politiques de Juda.

Achaz[1], accablé par le sentiment d'une responsabilité disproportionnée à ses forces n'avait, par malheur, aucune des qualités que nécessitait la crise. Souverain médiocre en temps ordinaire, il fut entraîné à toutes les fautes en ce moment de péril national, par son incapacité pratique et sa faiblesse morale. D'une nature artistique et impressionnable, ce dévot manquait du sang-froid indispensable aux souverains, sans avoir davantage cette témérité audacieuse qui sauve parfois les situations les plus compromises. Dès son avènement, on le voit écrasé par le fardeau du pouvoir, sous lequel il succomba.

Il aurait pu en être autrement, s'il avait eu ce don pré-

[1] Son vrai nom paraît avoir été Joachaz. C'est celui que l'on trouve sur les inscriptions cunéiformes : *Yauchazi*. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 257.) En fait, il devrait donc s'appeler Joachaz II ou Joachaz-ben-Azaria. On supprima postérieurement les lettres sacrées, dans une pieuse intention, quand sa réputation de roi polythéiste se fut accentuée par le souvenir. (Sayce, *op. cit.*, p. 136.) C'est le même procédé par lequel on changea Merib-Baal en Mefibosheth.

cieux qui permet à des rois médiocres d'avoir de grands règnes: l'art de choisir les hommes et de s'en faire des instruments dociles, en leur accordant la part d'influence à laquelle des facultés éminentes donnent un droit. Il est toujours aisé à un despote de se décharger des soucis de la souveraineté, pour n'en garder que les avantages; il peut s'en remettre à des gens du métier, à des ministres, et jouir paisiblement dans son palais des avantages de la royauté. Achaz avait précisément sous la main un homme d'État de valeur, comme Israël en a produit à quelques reprises[1] : c'était Ésaïe, le prophète dont il était question tout à l'heure.

A la distance qui nous en sépare, les prophètes nous apparaissent tous sur un même plan; leur caractère essentiellement religieux nous en impose jusqu'à nous voiler leurs différences. En réalité, Ésaïe différait notablement de ceux qui l'avaient précédé. Samarie avait vu dans ses rues un campagnard judaïte[2] s'attaquer avec une fougue prime-sautière au luxe et aux vices de la noblesse; vers le même temps, le nabi Osée, sujet de Jéroboam, blâmait audacieusement, sous les portes de la capitale, la politique vacillante de son roi[3]. Mais ces prophètes en demeuraient

[1] Sans parler de Joseph et de Daniel, il suffit de citer les noms de Disraëli et de Midhat pacha, ce fils d'un rabbin hongrois qui fut l'auteur de la Constitution ottomane. Au moyen âge, ils parvinrent à plusieurs reprises à gagner la confiance des souverains; tel Abarbanel, qui fut médiateur entre Venise et le Portugal. Ces exemples sont d'autant plus remarquables que le génie politique fait généralement défaut aux races sémitiques. (Sudre, *op. cit.*, p. 77. Renan, *Hist. gén. des lang. sémit.*, p. 6-15.)

[2] Amos I, 1.

[3] Osée VII, 11; VIII, 9.

à des appréciations générales, dont la portée dépassait rarement le domaine moral et religieux; celui qu'on a appelé « l'Ésaïe du Nord » ne fut jamais qu'un orateur, « le plus sévère et le plus tendre des prophètes. »

Le gouvernement théocratique demandait plus de précision dans les conseils; on gouverne conformément à des instructions détaillées, non d'après un discours, si élevé soit-il. Aussi le prophétisme, qui n'était d'abord que l'expression libre et spontanée d'une pensée religieuse intense, aspirait-il à la direction des affaires[1]. Il trouva dans le génie d'Ésaïe la condition essentielle pour y parvenir.

Né dans la capitale, Ésaïe y vécut presque constamment. Il semble avoir appartenu aux classes supérieures, autant pour sa connaissance des choses de l'État que pour l'influence et la considération dont il jouissait à la cour. Il avait ce qu'il faut pour diriger une théocratie; ferme, incorruptible, ne s'en laissant imposer ni par la position de ses adversaires[2], ni par leur prestige[3], il demeura inaccessible à ces influences dépressives du siècle, sous lesquelles pliait Achaz. « Vivant au centre même de la vie « nationale, près du temple et près de la cour, où il avait « libre accès, au courant de tous les événements de la poli- « tique intérieure et extérieure, Ésaïe domine, en véritable « voyant, le présent et l'avenir d'Israël. Il apprécie d'un

[1] Nathan, Achija, Élisée, avaient fait et défait des rois. (I Rois I, 11-40; I Rois XI, 29-32; II Rois IX, 1-14.)

[2] Par exemple dans sa lutte avec Shebna.

[3] Par exemple dans son attitude vis-à-vis du *rab-shaké*.

« coup d'œil sûr l'état moral du peuple, et voit se dérou-
« ler le tableau à la fois sombre et lumineux de ses des-
« tinées finales[1]. »

Il pouvait mettre au service de sa cause, outre ses connaissances étendues, sa puissance oratoire, dont l'influence est toujours considérable chez une nation qui ne sait pas lire. Les orateurs sont rarement des hommes d'État (Macaulay) ; Ésaïe eut le rare bonheur d'être l'un et l'autre.

Achaz avait la faculté de faire de cet homme son premier ministre. S'il l'avait voulu, il n'y a pas de doute que les destinées de Juda n'eussent été améliorées et de grands malheurs évités. Il ne sut ou ne voulut pas voir la supériorité de ce grand caractère; elle aurait cependant frappé les moins clairvoyants. La fermeté et le calme du nabi au sein d'une panique générale, ses appréciations nettes et justes de la force réelle des alliés[2], la bonne volonté avec laquelle il se mit au service du roi[3], étaient autant d'indications; avec une perspicacité médiocre, il était facile de percevoir que cet homme était capable de relever la situation compromise de la monarchie judaïte.

Achaz fut arrêté par la crainte de se donner un maître. Un homme de la trempe d'Ésaïe, dominé exclusivement par des préoccupations religieuses, menaçait d'entraîner l'État dans un régime de despotisme théocratique où le souverain lui-même aurait perdu sa liberté. Achaz préférait encore un État mal dirigé à un État qu'il n'eût pas

[1] *Bible Ann.*, I, p. 45.
[2] És. VII, 4 et suiv.
[3] És. VII, 11.

dirigé lui-même. Il y avait d'ailleurs entre la nature de ce roi artiste, dont la religion était plus affaire d'imagination que de conscience, et la nature du prophète de la sainteté, une antipathie foncière, qui faisait redouter à Achaz le contact prolongé de cet homme indomptable.

Son parti fut pris dès qu'il eut entrevu ces conséquences et, dans l'espoir d'échapper au joug moral et religieux du nabi, qui répugnait à son tempérament, il refusa toutes ses avances[1].

Par malheur, il n'avait d'autre liberté que le choix d'un maître : Ésaïe et la *Thora* d'un côté, le pharaon ou le grand roi de l'autre. Il préféra subir les humiliations de la vassalité et l'oppression financière de l'Assyrie, plutôt que de se soumettre au joug insupportable du prophète.

Entre les deux cours rivales auxquelles il pouvait s'adresser, le choix fut bientôt décidé. En appelant Tiglat, Achaz était sûr de son fait; l'armée ninivite, toujours prête à courir le monde, lui promettait un secours immédiat; l'Assyrie était en mesure de jeter en quelques mois des troupes nombreuses à quelques centaines de kilomètres de Ninive. L'animosité des Assyriens contre Damas et leur supériorité incontestée sur les troupes araméennes

[1] « Ésaïe se rend dans le palais d'Achaz et l'invite à demander un signe « à Yahveh, en bas ou en haut, sur terre ou dans le ciel. Le roi refuse ; « il ne veut pas, dit-il, tenter Dieu, mais, en réalité, il ne veut pas demander un signe, qui, s'il s'accomplissait (et Achaz ne doute pas ici, évidemment, qu'il ne s'accomplît), ne lui laisserait que le choix de l'obéissance ou de la révolte ouverte aux ordres d'Yahveh. » (Bruston, *Litt. proph.*, p. 137.)

promettaient une victoire sûre, rapide et décisive aux ennemis de Retsón. Achaz appela Tiglat, dont il paya l'intervention avec le trésor du temple et le sien.

CHAPITRE V

Campagnes de Tiglat Pileser II en Palestine.

(734-732)

Campagne contre l'Aram[1]. — Les généraux ninivites connaissaient par expérience le chemin de Hamath. Leur armée, après avoir remonté la vallée de l'Oronte, laissa

[1] Nous ne possédons, pour nous orienter dans les faits qui concernent cette campagne, en outre des passages des livres israélites y relatifs, que les documents suivants :

1o La *Liste des Éponymes*, dont le fragment qui nous concerne est ainsi conçu :

An XII (de Tiglat Pileser), Bel-dan-il, préfet de Kalach. (Campagne) dans le Pays de Palastav.

An XIII (de Tiglat Pileser), Assour-dan-imanni..... (Expédition) contre Damas.

An XIV (de Tiglat Pileser), Nabu-bel-utsur..... (Expédition) contre Damas.

Pour ce qui concerne l'ordre probable suivi par Tiglat dans cette double campagne, voir la note D à la fin du volume.

C'est cette liste qui nous donne exactement la date de l'expédition contre Samarie et Damas. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 247.)

2o Un fragment des *Annales* retrouvé à Kalach et traduit par sir H. Rawlinson (Schr., *id.*, p. 254 et suiv.), qui contient un récit de la campagne de Tiglat II en Éphraïm. Après avoir mentionné la liste des villes conquises vers cette époque, parmi lesquelles on remarque Tsimirra et Arka, elle mentionne à la suite, comme successifs, deux événements :

1o La conquête de plusieurs districts appartenant au *Pays de la Maison d'Omri*.

sur la droite le col qui traverse le Liban au sud d'Arvad, et que défendait, à cette époque, la forteresse de Tsimirra. La résistance de ce bourg, capitale d'un petit État de montagnards, combinée avec celle de la principauté voisine d'Arka, avait arrêté les forces ninivites quelques années auparavant[1]. Cette fois-ci, l'armée s'avança sur la rive gauche de l'Oronte et s'engagea bientôt dans la région montueuse que forment, du côté du désert, les derniers contreforts de l'Anti-Liban.

Aux premières nouvelles de l'approche des Assyriens, les princes, grands et petits, qui s'acharnaient sur la Judée, comme des corbeaux sur un cadavre, se rendirent en toute hâte dans leurs capitales respectives, pour y organiser la défense. Jérusalem se trouva délivrée comme par enchantement, et les hostilités furent suspendues. Han-

2o La conquête de Gaza.

Elle donne, en dernier lieu, de nouveaux détails sur la conquête de Samarie et mentionne comme rois d'Éphraïm « *Pekach* » et « *Aoùsiè,* » dans l'ordre de leur succession. — Les dalles, sur lesquelles ont été gravées les *Annales,* sont malheureusement fort endommagées, par la faute d'Assarrhaddon, en sorte que tout y est fragmentaire et incomplet (v. p. 207).

3o Une inscription en seize lignes de ces mêmes *Annales,* recueillie avec d'autres par Layard, et que Schrader a mises en ordre dans son ouvrage sur *Les Cunéiformes et l'Ancien Testament* (p. 243). Elle mentionne le nom de « *Retsôn* » et le pays d'Aram : « *Gar Imirishu.* »

4o Un autre fragment, traduit par Layard (G. Smith, *Discoveries,* p. 282), très mutilé (Schr., *K. u. A. T.,* p. 261), qui raconte la campagne de Tiglat Pileser II contre Retsôn.

[1] Schrader (*K. u. G. F.*, p. 450) place cette campagne aux environs de l'an VIII de Tiglat (738), l'année même où il reçut le tribut de Menachem, de Retsôn et d'Iniel, prince de Hamath. C'est à tort que l'abbé Vigouroux (*op. cit.*, IV, p. 122) et Lenormant (*op. cit.*, IV, p. 227) mettent le siège de ces deux places dans la campagne contre Pekach et Retsôn.

non, le plus menacé des *seranim*[1], rebroussa sur Gaza, Pekach sur Samarie, Retsôn sur Damas. Chacun se trouva livré à ses propres forces.

Éloigné de ses alliés, le roi d'Aram n'avait plus qu'une armée fatiguée et inférieure en nombre aux Assyriens, pour entreprendre la lutte contre un ennemi que le fameux Ben-Hadad n'avait pu vaincre avec toutes les forces de la région. Il faut rendre à cette nation expirante le témoignage qu'elle se battit avec l'énergie du désespoir. Damas était si bien, dans ces contrées, le noyau de la résistance, que son armée fut la dernière à défendre l'Asie citérieure, comme elle avait été la première à la protéger. Elle n'en subit pas moins sa suprême défaite[2]. Le soir

[1] Voy. sur ce mot note, p. 198.

[2] Cette campagne est racontée dans l'Inscription de seize lignes des *Annales* (p. 183) déjà mentionnée : « ..... *les conducteurs des chariots..... leurs..... je brisai..... leurs chevaux..... leurs guerriers..... arcs..... boucliers, lancés avec les mains..... de leur bataille..... 226* (?)..... *Pour sauver sa vie, il prit la fuite, tout seul..... J'entrai dans la grande porte de sa capitale, ses généraux vivants..... je les mis en croix* (ou je les empalai), *je m'assujettis son pays; 45 hommes du train, 655..... j'assiégeai sa capitale; je l'y enfermai comme un oiseau en cage. Ses plantations, 13,520* (?) .....*qui sont innombrables, je les abattis, je n'en laissai pas un seul* (arbre), *ainsi que leur avoir..... hâdaru, la maison du père de Retsôn, de Gâr-Imirishu* (Aram Damas)..... *des montagnes sans chemins..... j'assiégeai Tsamalla* (?) *je la pris, 800 habitants avec leur avoir, Mitinti de (Askalon ?) ....j'emmenai leurs bœufs* (?), *leur petit bétail; 750 prisonniers de la ville de Kuruzza* (?) *avec..... les gens d'Irma* (?), *550 prisonniers de la ville de Mituna* (?) *j'emmenai, je vis 500* (et ?) *villes* (?)..... (moi) *qui laissai* (ou qui balayai) *comme une inondation 16 districts du pays de Gâr-Imirishu* (Aram Damas) *(pendant) que (moi-)même le palais hittite..... Shamshi, reine d'Aribi, qui rendait un culte au soleil, Rukiptu..... fils de..... »* (G. Smith, *Assyr. Epon. Can.*, Extr. XVI, p. 121-122; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 146 et 147.)

de la bataille, les plus beaux chariots de guerre étaient dans le camp ninivite, avec les bagages royaux, les chevaux des officiers, et des armes sans nombre. Les esclaves, attachés par des chaînes de bronze, étaient couchés par centaines. On annonça au grand roi une joyeuse nouvelle : les chefs de l'armée araméenne avaient été pris.

Retsôn revint sur Damas à bride abattue, pour échapper aux cavaliers assyriens. Les portes se fermèrent derrière lui et demeurèrent inexorablement closes, malgré les cris désespérés que la foule grossissante des fuyards faisait retentir au pied des murailles. Les vainqueurs firent une boucherie de ces malheureux. Tiglat fit empaler, en vue des portes, les généraux qu'il avait pris, pensant qu'il intimiderait, par ce traitement, les chefs de la ville assiégée. L'Oriental a toujours considéré la cruauté comme « un avantage dont il n'y a pas à se priver[1]. » David, Hazaël et Tiglat sont aussi cruels que Timour, Mahomet II ou Vlad l'Empaleur.

Prévoyant que le siège traînerait en longueur, Tiglat pensa pouvoir en utiliser les loisirs, en menant, contre les princes du sud, une campagne parallèle. Ainsi, pendant qu'une partie de ses troupes, munie de machines de siège, continuait, sous le commandement d'un haut officier, à bloquer Retsôn, le grand roi partit lui-même, avec sa

[1] Renan. *Hist. d'Isr.*, I, p. 233. « Un des points essentiels de la stratégie des Carthaginois était de terroriser l'ennemi par des supplices. « L'usage de couper les pouces des mains et des pieds aux vaincus était « ordinaire chez les Chananéens. » (Juges I, 6.) Tiglat II avait déjà fait empaler un chef babylonien, Nabou-sabzi-habal-silani, devant la porte de sa capitale. (*Grande Table des Annales.*) (Duncker, *op. cit.*, II, p. 263.)

cavalerie et ses troupes légères, pour la vallée du haut Jourdain.

Campagne contre Éphraïm. — Ce fut comme un torrent qui se répandit sur le plateau fertile, où vivait, dans l'aisance, une population agricole très mélangée, que formaient des Neftalites, des Asherites, des Hivites et des Sidoniens, attirés par la richesse du sol. On sait que la Galilée est la partie la plus fertile de la Palestine[1]. Sous le sabre de ces pillards, tout fut bientôt dévalisé, depuis les simples bourgs, comme Iyôn et Abel-Beth-Maaca[2], jusqu'aux villes les plus considérables du district, comme Kadesh ou Hatsôr. Ce fut la seconde fois, dans l'espace d'un siècle, que ce malheureux pays subit le pillage. En quittant les ruines qu'elles avaient faites, les bandes assy-

[1] Dr Lortet, *op. cit.*; Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 42.

[2] II Rois XV, 29. Le nom d'Abel-Beth-Maaca a été reconnu par quelques assyriologues dans la syllabe « .....*bil*....., » qui reste seule d'un nom propre de bourgade, sur un fragment mutilé des *Annales* de Tiglat. Voici, du reste, la partie du fragment qui concerne la campagne de Tiglat en Éphraïm « ..... *la ville de Gaal*[ad] (Gilead)..... [A]*bel*[Beth Maaca]..... *qui est située dans la partie supérieure* (?) *du Pays de Bith-Humri, lointain..... et étendu, je l'annexai dans toute son étendue à l'empire d'Assour, j'y installai mes fonctionnaires* (comme) *gouverneurs.* » — Suit le récit de la campagne de Tiglat contre Hannon, *seren* de Gaza. — « *J'emmenai en Assyrie la multitude* (?) *des habitants du Pays de Bith-Humri avec leur avoir. Je tuai Pekach, leur roi. J'installai Aoûsié* (Hosée) *sur eux pour les gouverner. J'emportai en Assyrie, après les avoir reçu d'eux, 10 kikkars d'or, 1000 kikkars d'argent, ainsi que leur.....* » — Suit le récit de sa campagne contre Samshieh, reine d'Aribi. — (Fragments des *Annales*. Schr., *K. u. A. T.*, p. 255. G. Smith, *The Assyr. Epon. Can.*, Extr. XVIII, p. 123-124.)

riennes emmenèrent, la corde au cou, plusieurs milliers de ces malheureux, qui ne revirent jamais les eaux bleues du lac de Génézareth. A en juger par les inscriptions de Tiglat. le nombre des prisonniers paraît avoir été considérable; il semble, néanmoins, que l'on ait plutôt ici un exemple de la manière dont les Assyriens traitaient d'habitude le pays conquis, qu'un cas de ces déportations en masse auxquelles ils avaient recours, pour arracher à leur patrie des populations indomptables. Ces esclaves, traînés à la suite de l'armée, furent dispersés dans l'empire ou vendus sur les marchés[1].

Le soldat assyrien, nous l'avons vu, ne recevait probablement aucune espèce de solde régulière; il vivait du butin qu'il prenait sur les populations, amies ou ennemies. comme font encore les bachibouzouks. Comme ils n'avaient que ce moyen d'assurer leur subsistance, il n'est pas étonnant qu'ils aient été impitoyables contre des gens qu'ils pouvaient, en justice, considérer comme leurs débiteurs naturels; aussi les redoutait-on comme la peste. Volney. qui visita l'Orient musulman il y a un siècle, décrit en ces termes l'arrivée des soldats turcs dans un vilayet : « Les « villages tremblent à chaque soldat qui paraît. Ce sont « de vrais brigands sous le nom de soldats. Ils arri- « vent en conquérants, ils commandent en maîtres : « Chien! Canaille! du pain, du café, du tabac. Je veux « de l'orge. Je veux de la viande. Voient-ils une volaille. « ils la tuent et lorsqu'ils partent, joignant l'insulte à la

[1] Ewald, *op. cit.*, III, p. 613.

« tyrannie, ils demandent le *kéré-el-dars*, c'est-à-dire le « louage de leur dent molaire, » qui achève de ruiner leur hôte[1]. On peut juger, par le traitement qu'endurent les populations amies ce qu'avaient à subir des ennemis en temps d'occupation.

Tiglat Pileser profita de l'élan que le succès avait donné à ses troupes pour achever de soumettre la Palestine. Le terme de ses conquêtes fut la ville de Gaza, limitrophe de l'Égypte, dont le *seren*[2], du nom de Hannon, s'enfuit à la cour du pharaon. La capitale de la confédération philistine fut traitée comme l'avaient été les bourgs de la Galilée. Pour y rappeler le souvenir lugubre de son passage, Tiglat y fit ériger une stèle portant son effigie. Ces stèles sont toutes du même type; ce sont des cippes, hauts de deux mètres environ, arrondis au sommet, et portant, sur leur face, la figure du roi, en pied, sculptée en bas-relief; une inscription, gravée sur les côtés de l'image royale ou sur cette image même, retrace les exploits du monarque qui les éleva. De Gaza, le grand roi fit transporter jusqu'à Ninive les symboles des dieux, qui servirent de témoignage à sa victoire, en l'absence de la personne du prince, dont il n'avait pu s'emparer. Ces statuettes, gauchement dégrossies, auxquelles des plaques de métal précieux donnaient seules quelque valeur, quittèrent, portées sur l'épaule des soldats, la ville qu'elles n'avaient pas su protéger.

Les autres *seranim* se soumirent; celui d'Askalon,

[1] Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte* (en 1783), p. 784 et 785.

Mitinti, se suicida, paraît-il, pour échapper au vainqueur[1].

Pekach, qui ne semble pas avoir mis grand zèle à défendre la Galilée, disparut vers cette époque[2]. Hosée[3] s'assit sur le trône d'où il avait précipité l'usurpateur. Tiglat lui confirma[4] le pouvoir royal, en exigeant pour ce service un tribut annuel d'environ cinq millions[5]

[1] Sayce, *Alte Denkm. im Lichte N. Forsch.*, p. 135.

[2] Comme il n'est mentionné nulle part, sur les listes des princes tributaires de Tiglat II, Pekach ne semble pas avoir survécu à cette campagne. Le *Livre des Rois* (II Rois XV) et les fragments de ses *Annales* (voy. p. 209) placent la mort de Pekach en corrélation avec la conquête du pays. Quoiqu'on ne puisse rien affirmer de certain sur cette mort, il est préférable de placer sa chute au plus tôt après les événements de Philistie et, par conséquent, après le retour de Tiglat vers le nord, quand il revint de Gaza. C'est ce que fait, peut-être sans préoccupation chronologique, l'inscription relative à ces événements.

[3] Josèphe (*Antiq.*, IX, 13, § 1) le dit ami de Pekach : « Φίλον τινὸς ἐβουλεύσαντος αὐτῷ. »

[4] Tiglat s'attribue personnellement, dans ses inscriptions, la chute de Pekach et sa mort (p. 209). Il n'a pas tort, en ce sens que son arrivée en Galilée précipita la ruine de l'usurpateur, en le réduisant à la dernière extrémité. Il nous semble préférable de nous en rapporter, sur ce point, au *Livre des Rois,* basé probablement sur les annales officielles et sur les traditions nationales, plutôt que d'accorder la priorité à l'affirmation très générale d'un étranger, dont l'intérêt était précisément de s'attribuer le plus grand rôle possible dans les affaires de la Palestine.

[5] Tiglat avait imposé à Menachem 1000 kikkars d'argent. Cette somme, qu'il faut estimer à sa valeur israélite, puisqu'elle nous vient par des documents israélites, faisait à peu près 10 millions de notre monnaie (voy. p. 113). Le montant du tribut d'Hosée, mentionné par les cunéiformes, y est naturellement donné en valeur babylonienne. En lui imposant 1000 kikkars d'argent assyriens, Tiglat ne demande qu'une somme d'environ 3,300,000 francs, c'est-à-dire le tiers à peu près de ce qu'auraient valu 1000 kikkars israélites. Ajoutons-y les 10 kikkars d'or, c'est-à-dire à peu près 1,680,000 francs, nous arrivons à une somme totale qui n'égale que la moitié de ce qu'avait payé Menachem.

(dix kikkars d'or et mille d'argent[1]). Les Éphraïmites, qui payaient de leur poche tous ces changements de pouvoir, se saignèrent encore une fois pour satisfaire aux exigences d'un despote qui tenait tout entre ses mains, leurs fortunes et leur vie. Les eunuques vinrent peser à Samarie les kikkars d'or et d'argent, qu'ils inscrivirent sur leurs rouleaux de cuir et sur leurs briques.

Disparition de l'Aram-Damas (732). — Tiglat revint sur Damas avec ses troupes chargées de butin. Il y retrouva le corps assiégeant, que commençait à lasser la ténacité de Retsôn. Pendant qu'une partie de l'infanterie maintenait le roi d'Aram dans sa capitale « comme un oiseau en cage[2], » des corps détachés dévastaient les campagnes. En venant de Hamath par la région des tells, les soudards ninivites n'avaient pas trouvé grand'chose à fourrager; ils se dédommagèrent de leurs privations dans la verte oasis qu'arrose l'Abana. Ils purent marauder à leur fantaisie les plantations et les jardins au milieu desquels ils campaient; la contrée fut saccagée, comme si des nuées de sauterelles y avaient passé. Il rentrait dans les plans de la politique assyrienne d'appauvrir l'Aram jusqu'à la misère, en tarissant les sources mêmes de sa richesse. La brutalité naturelle du soldat ninivite ne fut que le moyen d'y parvenir; le dessein qui présidait à cette destruction émanait du grand roi. C'est avec une satisfac-

[1] Voy. fragments des *Annales*, p. 209. Sayce (*Alte Denkm.*, p. 135) donne, nous ne savons pourquoi, 10,000 kikkars d'argent.
[2] Fragment des *Annales* (voy. p. 207).

tion intense qu'il mentionne la destruction totale des cultures araméennes; il la compte au nombre de ses succès dans cette guerre d'extermination. Telle était la politique des grands rois vis-à-vis des vaincus. Tiglat II prit le même plaisir à dévaster le Bîth-Sahalla, le Bîth-Silan et le Bîth-Amukkan, en Babylonie[1], dans la première année de son règne, qu'à saccager les pépinières araméennes. Cette politique n'est pas sans rapports, par ses résultats, avec la fameuse coutume du *herem*[2], si chère aux Israélites de la conquête et au dernier des shoftim; elle était d'une simplicité effrayante, avec l'anéantissement pour but, et pour moyen la destruction systématique; on égorgeait toute la population mâle, depuis le prince jusqu'au mendiant[3].

C'est, si l'on veut, la conclusion logique des guerres de races, quand les haines nationales en sont venues à ce paroxysme qui rend impossible la coexistence de deux nations rivales. Ce n'est pas un des spectacles les moins curieux de notre époque que d'en avoir entendu formuler publiquement la théorie par le plus grand génie politique qu'elle ait produit[4].

[1] Tiglat II se vante de cet exploit dans un fragment des *Annales*, où il raconte qu'il saccagea ces contrées « *dans toute leur étendue.* »

[2] Il est mieux, pensons-nous, de rendre avec Renan, par le mot même qui la désignait, cette coutume heureusement disparue, pour laquelle nous n'avons plus d'expression adéquate, et que le mot d' « interdit » ne rend que très confusément.

[3] Ce fut le cas à Aï, à Makkeda, à Lakish, à Libna, à Églon, à Hébron, à Debir (Josué VIII, 26, X, 28, 32-39), et dans les bourgades du nord (Josué XI).

[4] Au printemps de 1887, le prince de Bismarck, examinant l'éventua-

Dans l'ancien Orient, on faisait brutalement les choses; on emportait tout ce qui était susceptible de transport, et l'on détruisait sur place ce qui ne l'était pas. Il fallut des semaines entières de travail pour abattre, fût après fût, les forêts de palmiers [1], les arbres à fruits et les vignobles de l'El-Gouta. En fin de compte, Tiglat put se vanter (son imagination aida-t-elle ici sa mémoire ?) de ne pas avoir laissé debout un seul des palmiers de l'oasis [2]. De la montagne à la plaine, tout le pays y passa : ce fut comme un torrent destructeur, « comme les vagues d'une inondation [3]. »

Les garnisons qui défendaient les bourgades éparses dans la campagne ne firent pas longue résistance, quand elles eurent appris les désastres de Retsôn. Les populations qu'elles défendaient vinrent grossir le nombre des esclaves qu'on amenait journellement dans le camp ninivite.

lité d'une guerre franco-allemande, exposa au Reichstag qu'il serait nécessaire, si ce cas se présentait, d'épuiser suffisamment les ressources de la France, pour la mettre hors d'état de nuire à ses voisins pendant l'existence de trois générations, c'est-à-dire de la ruiner d'une manière assez complète, pour qu'un siècle entier de travail assidu suffit seul à lui rendre sa fortune première.

[1] Un des bas-reliefs retrouvés à Nimrud, et qui figure actuellement au British Museum (Nimrud Gallery), représente des couples de soldats assyriens occupés à abattre les palmiers d'une plantation à coups de hache.

[2] Inscription des *Annales* (p. 207). C'est avec le même sentiment de volupté barbare qu'Assournazirpal mentionnait déjà ses déprédations : « *Sur les ruines, ma figure s'épanouit, et, dans l'assouvissement de ma colère, je trouve ma satisfaction.* » On se rappelle involontairement le mot du chevalier Burkhardt de Münchenstein sur le champ de bataille de Saint-Jacques : « Maintenant je me baigne dans les roses. »

[3] *Inscription des Annales*, p. 207.

A la fin, le roi d'Aram disparaît de la scène, après avoir assisté, du haut de ses murailles, à l'incendie des palais et des parcs, dont ses prédécesseurs avaient embelli les environs de Damas. Tomba-t-il frappé à mort dans un assaut, fut-il traîné vivant aux pieds du monarque impitoyable, vint-il, à son tour, compléter la lugubre rangée des pals, sur lesquels avaient agonisé les plus braves de ses capitaines? C'est ce que personne ne saurait dire; les textes sont muets sur la fin de ce vaillant homme[1].

Il fut le dernier roi d'Aram-Damas. Cette monarchie avait vécu un peu plus de deux siècles, commençant et finissant avec un Retsôn[2], comme Rome commença et finit, dit-on, avec un Romulus.

Saccagée, dépeuplée et détruite en partie, Damas ne se releva pas de ce coup terrible. Elle n'a jamais été depuis lors le siège d'un État indigène indépendant. Le grand roi y installa l'un de ses préfets, et l'annexion du pays au territoire de l'empire fut bientôt un fait accompli.

Tiglat Pileser s'assura la possession du pays en changeant sa population. Les longs convois d'Araméens[3] tra-

[1] Sir H. Rawlinson a cru, il est vrai, lire le récit authentique de la mort de Retsôn sur une brique datée du règne de Tiglat II. Mais, comme ce document a été perdu, on ne peut absolument rien conclure d'une lecture hâtive, sans témoins et sans contrôle possible. Le *Livre des Rois* place à cette époque la mort de Retsôn et l'attribue à Tiglat. Tout semble en faveur de cette idée. Par malheur, ce livre ne sait rien des circonstances qui accompagnèrent cette exécution, en sorte que nous en savons presque aussi peu par les écrits hébreux que par les cunéiformes.

[2] « Hetsiôn de I Rois XV, 18, est probablement une faute du texte pour Retsôn. » (Sayce, *Alte Denkm.*, p. 132.)

[3] G. Smith signale (*Assyr. Epon. Can.*, Extr. XV, p. 117-120) un frag-

versèrent une dernière fois les champs dévastés, dont leur travail faisait naguère sortir des richesses; on les emmena vers le nord d'où ils ne revinrent jamais [1].

Achaz était bien vengé.

ment mutilé, où Tiglat parle de « *12,000 personnes* » emmenées du pays des Hittites. (Layard, *Inscrip.*, pl. 50, 10.) Lenormant (*op. cit.*, IV, p. 227) parle de « *8000* » Damasquins emmenés, mais sans citer ses sources.

[1] II Rois XVI, 9, indique le pays de « *Qir* » comme le lieu où ces populations furent déportées. Il est impossible de déterminer exactement cette contrée. Ewald (*op. cit.*, III, p. 594) la place aux environs de la mer Caspienne. Schrader, qui se déclare sceptique sur tous les essais tentés jusqu'ici, le placerait plutôt du côté de l'Élam. Il èst à peu près acquis que ce « *Qir* » se trouvait vers le N. et, selon toute vraisemblance, assez éloigné de Damas.

CHAPITRE VI

Achaz et l'Assyrie.

Achaz à Damas. — C'est dans la période qui suivit la prise de Damas qu'Achaz fit le voyage de l'Aram, pour y rencontrer son suzerain. Il est peu vraisemblable qu'à cette occasion, le roi de Juda se soit trouvé seul à rendre hommage au conquérant de la Palestine ; il l'est beaucoup plus, qu'avant de quitter le « Pays des Hittites » Tiglat Pileser ait voulu rassembler à ses pieds les nombreux vassaux que son expédition venait d'ajouter à l'empire, ou de lui conserver [1]. Dans une occasion semblable, Shamshi-Ramman III, après la conquête du Naïri, avait convoqué, en assemblée plénière, vingt-six petits princes montagnards, ses humbles sujets [2].

Ces solennités donnaient aux grands rois l'occasion d'en imposer à leurs tributaires par un cérémonial humiliant et de frapper les imaginations par leur magnificence. Pour l'importance, c'était quelque chose d'analogue aux grands

[1] Sayce, *Alte Denkm.*, p. 136.

[2] Lenorm., *op. cit.*, p. 208. Assarhaddon convoqua en Phénicie un immense *durbar* auquel assistaient vingt-deux vassaux (673) (*ibid.*, p. 338). Tiglat II lui-même en avait convoqué un, quelques années avant celui de Damas, après la prise d'Arpad, sur les ruines mêmes de la ville (*ibid.*, p. 224).

durbars que tient, de temps en temps, aux Indes, le représentant de l'impératrice.

Le grand roi faisait son apparition, entouré de ses porteurs d'éventail et de chasse-mouches, des eunuques et des hauts dignitaires. Il était coiffé de la tiare à bandes alternantes, pourpres et blanches, et semée de fleurs. Sa robe, toute frangée d'or, avait été brodée à la main par les femmes du harem. Des dessins symboliques, en fil d'or et d'argent, entremêlés sur toute l'étoffe, produisaient comme un éblouissement par leur richesse et leur infinie variété; c'étaient des monstres, des taureaux ailés, des lions à tête humaine, des griffons à tête d'aigle ; c'était l'arbre sacré protégé par des génies, ou réchauffé par les rayons du disque ailé, symbole d'Ilu, le grand dieu ; c'étaient encore des peintures de la vie terrestre, des scènes de chasse et de combat, des lions égorgeant des daims ou terrassant des buffles [1].

Le souverain venait s'asseoir sur un trône de cèdre sculpté, monté sur des pieds de bronze et plaqué d'or [2]. Le grand-vizir, le front ceint d'un diadème, se tenait à ses côtés, dans une attitude respectueuse, les mains croisées sur la poitrine. Derrière le grand roi, un eunuque tenait, haut en l'air, le parasol de pourpre frangé d'or.

En face de lui, à quelque distance, les princes, ses vas-

[1] Tous ces détails se voient, de la manière la plus distincte, sur les sculptures assyriennes. C'est Assournazirpal et Assourbanipal qui étalent le plus grand luxe de broderies. Les dessins en sont reproduits avec la plus grande exactitude dans le grand ouvrage de Layard : *Monuments of Nineveh*, 1st and 2d series.

[2] Tel, par exemple, le trône de Sanchérib devant Lakish.

saux, se prosternaient jusqu'en terre. Cette fois-ci, le *durbar* réunissait les princes de la Palestine[1]. Hannon, le fier *seren* de Gaza, dont toutes les sympathies étaient pour l'Égypte, prêtait serment la haine au cœur; il y avait là Kosh-Malak, l'émir suprême de toutes les tribus édomites, qui ravageait naguère la Judée aux côtés de Retsôn, l'émir de Moab, enlevé pour quelques semaines à la

[1] Parmi les États mentionnés dans les *Fastes* de Tiglat, en voici dix palestiniens ou syriens :

I. Gaza.	(États philistins.)	VI. Beni-Ammon.	
II. Askalon.		VII. Gebal.	(États phéniciens.)
III. Juda.		VIII. Arvad.	
IV. Édom.		IX. Sam'al.	
V. Moab.		X. Hamath.	

La grande inscription des *Fastes* de Tiglat est ainsi conçue : « [*Tribut*] *de Kushtashpi de Qummuch, de Urik de Kuï, de Sibittibiil* [*de la ville de Gebal*]....., *de Iniel de Hamath, de Panammu de Sam'al, de Tarchulara de Gamgum, de Su*[*lumal de Milid*]....., *de* [*Uas*]*surmi de Tabal, de Ushitti de Tuna, d'Urballa de Tuchan, de Tucha*[*mmi de la ville de* [*Mil?*]*tundaï*....., *de Mattanbaal d'Arvad, de Salipu de Bith-Ammôn, de Shalamanu de Moab,* [*Mi*]*tinti d'Askalon, Yahuhazi* (Joachaz ou Achaz, voir page 199) *de Yahuda* (Juda), *Kaushmalak de Udumu* (Édom), *Mushi*..... [*Ha*]*nunu de la ville de Hazati* (Gaza), *de l'or, de l'argent, du plomb, du fer, de l'antimoine, des étoffes de leurs pays*....., *des produits de la terre et de la mer pris des pays choisis pour mon royaume, des chevaux et des ânes habitués au joug.* » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 257-263; G. Smith, *The Assyr. Epon. Can.*, Extr. XX, p. 214.) — Moab et les Beni-Ammon ne figurent parmi les tributaires de l'Assyrie que dans les inscriptions relatives à l'époque de la guerre d'Aram; la première mention qu'en fassent les cunéiformes du règne de Tiglat se trouve ici. Les inscriptions antérieures, relatives à l'époque qui précède la guerre d'Aram, comme celle qui commence par ces mots : « *Dans ma IXme année de règne*..... » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 252), ne mentionnent pas les États du sud au nombre des vassaux de l'Assyrie. Le triste sort de la Galilée, le sac de Gaza, l'humble soumission du nouveau roi d'Israël, le rançonnement de Jérusalem, tous ces événements successifs terrorisèrent ces petites nationalités, que l'invasion assyrienne avait épargnées; elles envoyèrent leur tribut en demandant l'*aman*.

surveillance de ses immenses troupeaux; ils apportaient les cadeaux du désert, des lainages et des peaux. A côté d'eux, Mathum-Baal, le roi de la vieille Arvad, représentait les princes de la mer. Tous ces souverains, accompagnés de leurs cheikhs et des hauts dignitaires de la Palestine, vinrent, tour à tour, au pied du trône d'Assour, poser leur tête royale sur un coussin, où reposaient les pieds du grand roi [1].

Alors le cœur du roi des rois se gonflait de satisfaction; le rêve du monarque aux ambitions démesurées se trouvait réalisé. C'est ainsi qu'Ésaïe se représente le souverain d'Assour : « Mes gouverneurs sont autant de princes et « mes princes autant de rois [2]. C'est par la force de ma « main que j'ai agi, par ma sagesse ; je suis intelligent ; « j'ai renversé, comme un héros, ceux qui occupaient des « trônes [3]. »

La splendeur de cette cour militaire, qui suivait partout le grand roi, la puissance que représentait cette armée victorieuse campée sur les ruines de Damas, la présence, aux pieds de Tiglat, de ces princes devant lesquels Achaz avait tremblé, tout était fait pour frapper l'imagination de la cour judaïte. Le fils de David, avec son titre d'allié, jouissait d'une position privilégiée; l'appel spontané qu'il avait adressé à Tiglat Pileser lui don-

[1] C'est dans cette attitude de suppliants que sont représentés les ambassadeurs qui apportent le tribut ; c'est, par exemple, l'attitude de Jéhu ou, plutôt, du chef de l'ambassade israélite, sur l'obélisque de Nimroud. Salmanasar les reçoit debout.

[2] És. X, 8.

[3] És. X, 13.

nait, sur les princes vaincus, une supériorité tout extérieure, mais suffisante pour lui masquer ce que sa dépendance avait d'humiliant. Il se sentit honoré de la faveur du grand roi; ce fut comme un horizon nouveau qui s'ouvrit à ses rêves; il s'éprit de la belle Ninive comme on s'éprend d'une coquette, par l'imagination. Tant de luxe et de puissance le séduisirent, comme une cuiller d'argent fascine un oiseau.

Il emprunta d'Assour ce qu'il eût fallu lui laisser. La véritable supériorité de l'Assyrie résidait dans son admirable organisation militaire; or, sur ce point spécial, il était impossible de l'imiter.

Le côté fâcheux, c'était que le roi de Juda était venu se retremper à Damas en pleine société polythéiste: il quitta la ville plus convaincu que jamais de la puissance de ces divinités victorieuses, que l'Asie adorait, de Tyr à Babylone. Aux jours de l'angoisse, il s'était mis sous la protection des divinités araméennes victorieuses[1], mais, quand il les vit partir pour Ninive, sur les épaules des serviteurs d'Assour, il se prit à admirer ce roi des dieux, qui amenait tous les autres dans ses temples comme des captifs.

Dans le matériel de campement que transportait l'armée assyrienne, se trouvaient toujours les objets nécessaires au culte; le grand roi emmenait partout avec lui l'autel, les cassolettes, avec leurs parfums, et le naos portatif, où l'on cachait le symbole divin. Certains autels assyriens

[1] II Chr. XXVIII, 23.

étaient de forme triangulaire[1]; ils différaient totalement des autels phéniciens, seuls employés en Palestine[2]. Il se pourrait que l'enthousiasme d'Achaz ait eu pour objet une pièce[3] de ce genre; il n'eut pas de repos avant d'en posséder un semblable. Il en fit prendre les mesures exactes; on en leva peut-être un plan, et le tout fut envoyé, par courrier spécial, à Jérusalem. Un des plus humbles serviteurs de Sa Majesté, le grand-prêtre Urie, avec lequel Ésaïe avait des rapports[4], chercha des artistes capables d'exécuter cette œuvre, et le monarque, à son retour de Damas, put offrir ses sacrifices sur cet autel de son choix[5].

Innovations religieuses d'Achaz. — Achaz rappelle, par ses côtés religieux, un curieux pharaon de la XVIIIme dynastie, cet Amenhotep IV dont les traits étranges ont fait penser à la mutilation[6]. Sémite par sa mère, la reine Taï[7], Amenhotep éprouva dès sa jeunesse, soit affaire d'éducation, soit affaire de tempérament, une antipathie

[1] Tel, par exemple, l'autel retrouvé à Khorsabad et qui figure au Louvre.

[2] Les motifs de cette disposition étaient plus mystiques qu'artistiques (idée des triades divines); c'est pourquoi la résolution d'Achaz provient plutôt de motifs religieux que de goûts plastiques particuliers. D'ailleurs, ce nouvel autel n'empêche pas l'ancien autel de bronze de subsister à côté de lui dans le parvis (II Rois XVI. 14).

[3] Rawlinson, *The five great monarchies*, II, p. 273.

[4] És. VIII, 2.

[5] II Rois XVI, 11.

[6] Maspero, *op. cit.*, p. 211.

[7] Brugsch, *Histoire d'Égypte*.

excessive pour la religion nationale, le culte d'Ammon thébain. Achaz éprouve quelque chose de semblable pour le culte d'Yahveh; jusque dans ses moments les plus difficiles, il refuse avec persistance d'avoir recours à son intervention [1].

Amenhotep voyait la divinité dans le disque solaire, source de toute vie, d'où la chaleur et la lumière sont versées à flots sur les créatures; il ne voulut plus d'autre dieu. Il échangea son nom d'Amenhotep, où figurait celui de la divinité incriminée (Amen), contre celui de Khoun-Aten [2] « splendeur du disque » solaire. Quand il se crut assez fort pour tout oser, il interdit brusquement l'exercice du culte d'Ammon, et mit à le proscrire un fanatisme incroyable, portant la main sur les monuments les plus insignifiants, pour y faire gratter par ses esclaves les hiéroglyphes du dieu prohibé. A leur place, il fit peindre le disque solaire, réchauffant la terre de ses rayons, dont chacun tient dans la main qui le termine une croix ansée [3], symbole de la vie.

Achaz, épris, comme Amenhotep, des cultes solaires, transforma Jérusalem, pour la marquer de leur empreinte. Les traces en demeurèrent longtemps; plus d'un siècle après sa mort, ses créations subsistaient encore dans la capitale [4]. Jérusalem s'éprit, avec son roi, de l'astre d'or « qui règne sur les jours de l'homme [5]. »

[1] Voy. ch. IV, p. 203.

[2] Le nom de ce disque, Aten ou Aden, rappelle l'Adôni des Giblites. (Maspero, *op. cit.*, p. 211.)

[3] Ce que les égyptologues appellent le signe anχ.

[4] II Rois XXIII, 11 et 12.

[5] Gen. I, 16.

Le culte du feu[1], dont les cultes solaires ne sont qu'une forme, est un des plus naturels au cœur humain; on a dit avec quelque raison que c'était là « une religion inévitable » (Helps), et l'histoire de cet enfant, qu'un père à l'esprit dogmatique essaya d'élever d'après les principes de l'*Émile*, en a fourni une illustration remarquable.

Parmi les religions les plus antiques, plusieurs n'ont pas d'autre fondement que ce culte primitif. Aryâs, Touraniens et Sémites l'ont tous connu et pratiqué; on le retrouve chez les Péruviens, et le dieu Tezcatlipoca des Aztèques est d'une ressemblance parfaite avec Molok[2]. Agni, chez les Aryâs primitifs, Vishnou, chez les Indous, Atar et Mithra chez les Perses[3], Râ en Égypte[4], Éphaïstos ou Vulcain, sont tous des dieux ignés[5]. Sous le nom d'Agni, nos ancêtres adoraient le feu, moteur des êtres organisés, agent du mouvement dans le monde, condition de la vie et par conséquent de la pensée[6]. Zoroastre, vingt-cinq ou trente siècles avant notre ère, y voyait plus encore; il découvrait dans ce principe une force extra-naturelle, divine, source de la vie physique, qui n'existe pas sans chaleur, de la vie psychique, dont la précédente est une

[1] Le mot de feu, concret, convient mieux à l'expression antique de ce que nous appellerions aujourd'hui, d'un terme plus abstrait : la chaleur.

[2] J.-G. Müller, art. Moloch, dans la *Real Encyclop.* de Herzog.

[3] Kleinert, art. Perser, dans Riehm, *op. cit.*

[4] « Tantôt Râ, le Soleil, n'était que la créature la plus brillante du « Tout-Puissant, tantôt il était Dieu lui-même, et revêtu des pouvoirs « souverains. » (Maspero, *op. cit.*, p. 30.)

[5] É. Burnouf, *La Science des religions* (Paris, 1872), p. 33.

[6] *Ibid.*, p. 207-212.

condition indispensable et de la vie spirituelle, dont la pureté est celle de la flamme. Cette dernière idée était la découverte propre du penseur aryen.

De bonne heure, l'attention religieuse des Sémites[1] se porta, comme celle des Aryâs, sur cet astre enflammé qui défie le regard de l'homme, et dont un adepte attardé disait, hier encore, que la chaleur bienfaisante, en ses transformations multiples, produit tout à la fois « nos pensées, nos affections, nos livres, nos statues et nos révolutions[2]. » מלך (M l k)[3] est un des noms génériques par lesquels l'Orient sémitique désignait cette divinité ignée, dont le soleil d'été, brûlant en Palestine, était pour lui la manifestation la plus puissante[4]. C'est comme une source de chaleur, cachée dans le ciel, qui éclaire et réchauffe tous les êtres, qui fait croître le brin d'herbe et donne à l'astre des nuits sa clarté voluptueuse. On avait, pour la désigner, autant de noms que l'on voyait dans la nature

[1] Riehm, art. Sonne, *op. cit.* Job XXXI, 26.

[2] Mantegazza, Transformation des forces psychiques, dans la *Revue philosophique* de mars 1878.

[3] Radical commun des noms de Molok, Milik, Milkom, Malik, etc.

[4] « Ni Baal, ni Melek, ni Adôn, ne furent originairement des noms du « dieu suprême ; ils ne devinrent pas non plus dans la suite des dieux « spéciaux. Ce furent seulement des noms génériques désignant la caté- « rie où se trouvaient les dieux. » (Tiele, *op. cit.*, p. 289.) Chamôn, qui est un *melek*, le melek de Tyr, est aussi un *baal*, et devient alors Baal Tsour, le Baal de Tyr. « Baal est le titre d'honneur des dieux supérieurs (p. 362). « Qamosh de Moab, Milcom d'Ammon, Meleketh de Sidon et de Car- « thage....., Nineb et Anu chez les Assyriens, appartenaient à la classe « des *melakim*, ou rois des dieux » (p. 436). Adar de même (Anumelek et Adrammelek, II Rois XVII, 31). Le dieu auquel on sacrifiait les enfants dans le val Hinnom est à la fois un *Baal* (Jér. XIX, 5) et un *Melek* (Jér. XXXII, 35), comme Melqarth.

de manifestations de sa puissance ; c'est elle qu'on trouve à chaque instant sous des désignations particulières.

C'est Eshmoun, le dieu du feu immanent et caché[1] ; c'est Adoni[2], le « Seigneur » des Giblites ; sa tragique histoire mettait en action la disparition annuelle du soleil des moissons, auquel les pâles clartés du soleil d'automne venaient donner la mort[3]. Au printemps, les populations fêtaient par des bacchanales son retour sur les pentes du Liban ; « le dieu mort, enseveli dans le sépulcre, ressus- « citait de son calvaire dans des pâques effrénées[4]. »

C'est שמש (Sh m sh)[5], adoré dans tout l'Orient. Dans un sentiment semblable, les Chananéens de la côte et de la montagne[6], les Arabes[7], les Babyloniens et les Ninivites reconnaissaient dans le globe solaire une manifestation du principe vital. C'est encore Chamôn (Baal), le feu destructeur et créateur, adoré à Tyr et à Carthage[8], qu'on appelait plus simplement Amôn ou Môn, « le Seigneur flamme ; » ses deux colonnes[9], appelées, comme lui, *chamanim*[10], se dres-

[1] Tiele, *op. cit.*, p. 312.
[2] Dont les Grecs ont fait Adonis.
[3] Tiele, *op. cit.*, p. 296.
[4] Quinet, *Du génie des religions*, p. 352.
[5] Radical commun des noms de Shemesh (Chanaanites), Samas (Arabes), Shamash (Assyro-Babyloniens), etc.
[6] Tiele, *op. cit.*, p. 313.
[7] Schrad., art. Arabien, dans Riehm, *op. cit.*
[8] Tiele, *op. cit.*, p. 316. Baudissin, *Iahve et Moloch*, p. 44.
[9] Tiele, *op. cit.*, p. 313. Elles étaient de cuivre dans le temple de Gadès, de jaspe dans celui de Tyr.
[10] חמנים, de חמם, ardere, fervere (Fürst, *Concord. hebraic.*, p. 1245). Ės. XXVII, 9. Ės. XVII, 8. Lév. XXVI, 30. Esdr. VI, 4 ; VI, 6. II Chron. XIV, 4 ; XXXIV, 7 ; XXXIV, 4.

saient, à l'entrée des temples, comme deux obélisques. Le soleil, dont nos climats tempérés ne connaissent que les bienfaits, se rend redoutable aux contrées brûlées de l'Orient, par les fléaux qu'il y cause[1]. Aussi l'adorait-on comme un dieu farouche. Tyr révérait en lui le distributeur de la vie et de la mort, dont les rayons réchauffent les jeunes pousses et frappent au milieu du jour le téméraire qui les brave; on avait enchaîné ce dieu terrible, dans la crainte où l'on en était[2].

A la longue, il devint le dieu national, le « Seigneur de la ville » (« Baal Melqarth[3] »). Carthage, la plus belle des filles de Tyr, envoya jusqu'à sa mort son encens et ses victimes au tout-puissant Melqarth. On entretenait dans son temple un feu perpétuel; son prêtres tyriens venaient de toutes parts allumer à ce bûcher la flamme qui, dans chacune des colonies, brûlait en l'honneur du Baal de Tyr. Par une idée analogue, les foules orientales apportent chaque année au Saint-Sépulcre des milliers de cierges, qu'elles allument au flambeau sacré, le jour du Samedi Saint[4].

Ce fut à une divinité de ce genre, au « souverain » (Molok), qu'Achaz offrit ses hommages[5].

[1] Psaume CXXI, 6. Joël I, 19, 20.

[2] Creuzer, *Religions de l'antiquité*, trad. par Guigniaut (Paris, 1829), t. II, p. 240. Quoique ce fait soit affirmé sur la seule autorité de Plutarque, il est cependant assez général dans l'antiquité pour n'avoir rien que de vraisemblable. (Raoul Rochette, Mémoires d'archéol. comparée, dans *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XVII, part. II, p. 20 et suiv.)

[3] מלקרת, par élision pour מלך קרת, le « roi de la ville. »

[4] Dr Lortet, *op. cit.*, p. 108.

[5] J.-G. Müller. art. Moloch, dans Herzog, *Real Encyclop.;* Tiele, *op. cit.*, p. 435.

Le roi de Juda n'est pas un éclectique à la manière de Salomon. Salomon conciliait tous les cultes; chez lui, le fils de David adorait Yahveh, pendant que l'époux des sept cents femmes rendait hommage à toutes les divinités palestiniennes; le panthéon officiel contenait tout ensemble Yahveh, Ashera, Qamosh et Molok, sans compter les divinités égyptiennes, qu'avait apportées la plus noble de ses femmes. Dans sa sagesse désabusée, le grand roi servait tous les cultes, parce qu'il se servait de tous les dieux[1]. L'auteur des *Rois*[2] a raison, c'est la volupté qui le conduisit au scepticisme: les idoles qu'adorait son cœur n'étaient pas dans les temples; elles étaient sur les divans de pourpre du harem.

Tout autre est la tendance d'Achaz. Salomon n'était qu'un indifférent, Achaz fut un fanatique. Quand il eut fermé le temple d'Yahveh, il porta la main sur les objets de son culte et bouleversa ses parvis[3]; on sent dans ses actes comme la passion d'Amenhotep. Cette épuration faite, il mit tout en œuvre pour établir le culte solaire[4], et ce coup

[1] C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui chez les Chinois, le plus sceptique de tous les peuples, où le même individu peut professer, à la fois, deux ou trois religions différentes. « L'empereur lui-même, après « avoir fait un sacrifice suivant le rituel de Confucius, visite un temple « Tao-tse, et va ensuite s'incliner devant une image de Fo dans un tem- « ple bouddhique. » (*Mélanges asiatiques de Saint-Pétersbourg*, vol. II, p. 374, cité par Max Müller, *Essais sur l'Hist. des relig.*, p. 296, note.)

[2] I Rois XI, 3.

[3] II Rois XVI, 17, 18.

[4] Les livres historiques parlent de chevaux consacrés au soleil. L'idée de consacrer ces chevaux était évidemment liée à cette image, familière à la poésie aryenne (hindoue, grecque et latine), d'un soleil traîné sur un char invisible par des coursiers de feu. Il est toutefois à remarquer qu'on

d'autorité ne rencontra pas d'obstacles. En dépit de sa pénurie, le trésor royal fut mis à contribution pour payer des autels et des cippes solaires, que les gens de la capitale virent se dresser dans les carrefours[1]; aux angles du palais, des cassolettes de bronze laissaient monter leur encens vers les astres, où siégeaient les Baalim[2]. Sur les toits aplatis de la cité sainte, on bâtit des autels, peut-être aussi des *ziggurât*, à la manière babylonienne[3].

De la capitale, Achaz étendit le mouvement à la province. Chaque ville de Juda éleva à son tour des *thuribula*, pour se conformer aux exigences royales.

Le sanctuaire du nouveau culte fut installé au sud de Jérusalem, dans une petite vallée que le monothéisme national a depuis lors anathématisée; on l'appelait la

ne rencontre pas cette idée chez les Sémites. Les Perses, voisins des Sémites de Mésopotamie, nourrissaient des chevaux blancs consacrés au soleil, mais, comme la coutume ne peut être venue directement de la Perse, à l'époque de Manassé, il faut admettre qu'elle aurait passé en Israël par l'intermédiaire des Assyriens. Quoi qu'il en soit de cette origine, il ne semble pas possible d'en faire remonter l'introduction jusqu'à Achaz. C'est ce qu'on ne saurait, en tout cas, conclure de II Chron. XXVIII, 24, ni de II Rois XXIII, 12.

[1] II Chron. XXVIII, 24.

[2] II Rois XXIII, 12.

[3] Ledrain, *op. cit.*, II, p. 37. Schrader (art. Sonne dans Riehm, *op. cit.*) décrit la « *chambre d'Achaz* » comme une construction élevée sur un bâtiment déjà existant dans l'ensemble du palais ou peut-être au-dessus d'une de ses portes. (Jér. XIX, 13. Soph. I, 5. II Rois XXIII, 5.) Les Nabatéens élevaient des autels sur les toits de leurs maisons, ils y offraient chaque jour une libation et des parfums (Strabon). C'est au culte du soleil, bien plus qu'à des besoins de précision scientifique, qu'est due la construction du fameux cône solaire à degrés, auquel Achaz a laissé son nom. Ès. XXXVIII, 8. (Voy. *Bible ann.*, I, p. 187.) On l'appelle habituellement, quoique à tort, le *cadran d'Achaz*.

combe de Hinnom (gé-ben-Hinnom), et c'est de ce mot que les siècles postérieurs ont fait la « géhenne[1]. » On y dressa la statue de bronze du dieu igné[2]; c'est là ce « souverain » (Molok) céleste aux pieds duquel se rendirent, sous le règne d'Achaz, les processions royales. On vit revenir à Jérusalem les prêtres mitrés à longue barbe; vêtus de pourpre, ils passaient solennellement dans la ville, en portant les ossements carbonisés des pauvres petits êtres que leur dieu terrible avait consumés[3]. Il est probable que ce culte, familier à la Jérusalem israélite dès l'époque de Salomon, y fut réinstallé dès les débuts du règne d'Achaz; chaque année voyait revenir un grand sacrifice solennel[4]. Ce n'était toutefois que dans des circonstances exceptionnelles, en temps de péril national[5], qu'on immolait des victimes de choix telles qu'en présenta le roi de Juda. Or, il n'y a dans son règne, à notre connaissance, qu'un seul cas de ce genre; c'est quand Jérusalem fut menacée par les coalisés,

[1] Aujourd'hui le Wâdi er Rebâbi (Riehm, *op. cit.*, art. Hinnom).

[2] II Chron. XXVIII, 3.

[3] Movers, *op. cit.*, I. A Carthage, les prêtres de Châmon portaient une robe de laine fauve, ceux de Melqarth, une tunique violette, les prêtres de Tanît, une tunique blanche, ceux de Moloch étaient vêtus de pourpre et portaient une tiare à triple étage.

[4] Movers, *op. cit.*, I, p. 301, Baudissin, *Iahve et Moloch*, p. 51. A Rhodes, on sacrifiait chaque année, le 6 juillet, un homme en l'honneur de Kronos. (Porphyre, cité par Eusèbe, *Præp. Ev.*, IV, 6.)

[5] Tel, par exemple, celui de Mesha à Baal-Qamosh. (II Rois III, 27.) Diodore rapporte (XX, c. 14) que, pressés par Agathocle, tyran de Sicile, les Carthaginois offrirent un sacrifice d'enfants de choix, qu'ils déposèrent sur les bras d'une statue d'airain représentant Kronos. Les victimes disparaissaient dans une espèce de cavité (εἴς τί χάσμα πλῆρες πυρός). Voir encore Justin, l. XVIII, c. 6.

après la défaite des troupes judaïtes. C'est sans doute à cette époque qu'eut lieu le fameux sacrifice à Molok (v. p. 198). Quand le collège des prêtres vit le roi terrorisé. prêt à tout sacrifier pour sauver sa couronne, il commença de lui révéler les terribles exigences du dieu dont il était serviteur. Les flammes de son ardente colère menaçaient, disaient-ils, de dévorer le peuple israélite, si l'on ne se hâtait pas de lui fournir un autre aliment[1]. Dans la voix impérieuse des événements, le grand-prêtre distinguait celle du dieu de bronze, exigeant, pour apaiser son courroux longtemps amassé, que le roi livrât ce qu'il avait de plus cher, l'enfant de ses entrailles, et le roi se résolut à ce sacrifice qui lui brisait le cœur.

Le cortège royal, sorti de Jérusalem par la porte de la vallée, descendit le long des collines jusqu'au fond de ce ravin où la statue aux cornes de taureau attendait, impassible, les victimes de ses féroces appétits. « Un feu d'aloès, « de cèdre et de laurier brûlait entre les jambes du colosse. « Les onguents dont il était frotté coulaient comme de la « sueur sur ses membres d'airain. Autour de la dalle « ronde où il appuyait ses pieds, les enfants enveloppés « de voiles noirs formaient un cercle immobile, et ses bras, « démesurément longs, abaissaient leurs paumes jusqu'à « eux, comme pour saisir cette couronne et l'emporter

[1] Le feu est très souvent, dans les langues sémitiques, l'image de la guerre, parce qu'elle détruit les tribus comme le feu détruit les corps ; il ne reste rien après leur passage. (Nombr. XXI, 28. Juges IX, 15, 20. És. IX, 17 ; X, 16 ; XXVI, 11 ; XLII, 25. Jér. XLVIII, 45. Os. VII, 17. Am. I, 10. Nah. III, 15. Ps. XXI, 10 ; LXXVIII, 63, etc. (Baudissin, *Iahve et Moloch,* p. 50.)

« dans le ciel. » Le roi, les cheikhs, les femmes, toute la multitude, se tassait derrière les prêtres et sur les pentes brûlées qui bordaient la combe de Hinnom; on voyait briller, au haut des murailles, les armes des soldats, attirés et presque émus par cette scène d'un nouveau genre. « Les « fumées des encensoirs montaient perpendiculairement « comme des arbres immenses. Une angoisse infinie pesait « sur les poitrines. Le peuple de Jérusalem haletait, ab- « sorbé dans le désir de sa terreur.

« Enfin le grand-prêtre de Molok passa la main gauche « sous les voiles des enfants, et il leur arracha du front « une mèche de cheveux, qu'il jeta dans les flammes. Alors, « les hommes en manteaux rouges entonnèrent l'hymne « sacré : « Hommage à toi, Soleil! roi des deux zones, créa- « teur qui s'engendre : Père et mère, père et fils, Dieu « et Déesse, Déesse et Dieu! » Et leur voix se perdit dans « l'explosion des instruments, sonnant tous à la fois pour « étouffer les cris des victimes, » que le couteau des prêtres allait égorger[1]. « Les sheminith à huit cordes, les kin- « nôr qui en avaient dix, et les nebel qui en avaient douze, « grinçaient, sifflaient, tonnaient. Les tambourins, battus « à tour de bras, retentissaient de coups sourds et répétés. « Les hiérodules, avec un long crochet, ouvrirent les com- « partiments étagés sur le corps du Baal. Dans le plus

[1] La coutume semble s'être établie, chez les Israélites, d'abréger les souffrances des enfants en les égorgeant avant le sacrifice. Ézéch. XVI, 21 : « *Tu as égorgé mes fils et tu les as donnés en les faisant passer par le feu en leur honneur* » (en l'honneur des idoles). — La même coutume aurait existé à Carthage, s'il faut en croire trois inscriptions puniques où le verbe מען, égorger, est employé. (Baudissin, *Iahve et Moloch*, p. 41.)

« haut, on introduisit de la farine, dans le second, deux « tourterelles, dans le troisième, un agneau, dans le qua- « trième, un bélier, dans le cinquième, » un veau ; « dans « le sixième, un bœuf [1]. La septième bouche restait « béante.

« Les instruments se turent. Le feu ronflait. Les pontifes « de Molok se promenaient sur la grande dalle en exa- « minant la foule. » Quelques minutes encore, et le sacrifice commençait. Les bras d'airain s'abaissèrent jusqu'auprès des victimes [2]. « Chaque fois que l'on y posait un enfant, « les prêtres étendaient la main sur lui, pour le charger « des crimes du peuple en vociférant. Les dévots criaient : « Seigneur ! (Baal) mange [3] ! » Les victimes, à peine au

[1] Rabbi David Kimchi. (*Commentaire* sur II Rois XXIII, 10.) Mithrâ contenait de même sept compartiments, correspondant aux sept corps célestes, et l'on y sacrifiait des hommes et des femmes.

[2] Diod. Sic., XX, 14.

[3] On pensait, dans la foule, que le dieu faisait sa nourriture des victimes qu'on lui offrait : Ézéch. XVI, 20. Ézéch. XXIII, 37. « *Elles les ont fait passer* » (leurs enfants) « *par le feu, pour qu'ils leur servissent d'aliments* » (aux idoles). לְאָכְלָא pour nourriture, zum Frass. (Voy. encore Psaume CVI, 37 et 38.) On ne saurait dire au juste si l'expression biblique : « העביר באש למלך, *faire passer au feu en l'honneur de Moloch* » (II Rois XVII, 17 ; XXI, 5, 6. II Chron. XXXIII, 6) signifie que ces enfants étaient carbonisés dans l'idole (Gesenius, *Thesaurus*, p. 985, Aben Ezra, *Commentaire*), ou s'ils étaient simplement passés au travers du feu, comme par un acte symbolique, analogue aux feux de la Saint-Jean. (Rabbi D. Kimchi, Maïmonides, Levi-ben-Gerson et généralement les rabbins et les PP., Schr., art. Moloch, dans Riehm, *op. cit.*) Cette expression est modifiée dans II Chron. XXVIII, 3, qui lit, au lieu du schéma habituel : ויבער באש, « *et il brûla par le feu en l'honneur de Moloch.* » Jérémie emploie le verbe שׂרף pour désigner la même céré-

« bord de l'ouverture, disparaissaient comme une goutte « d'eau sur une plaque rougie, et une fumée blanche montait « dans la grande couleur écarlate. » La hideuse statue avait déjà léché de ses mille langues de feu les plus beaux enfants de Jérusalem. Sur un signe du souverain pontife, les prêtres saisirent le fils d'Achaz, et le cadavre du petit prince disparut après les autres au milieu de la fournaise[1]. Une fumée nauséabonde déroba aux yeux de la foule ces dernières horreurs.

monie (Jér. VII, 31); c'est aussi le cas du Deutéronome (XII, 31); toutefois ces expressions ne seraient pas suffisantes, à elles seules, pour légitimer une interprétation, si l'on n'en possédait d'autres, plus explicites. Les passages caractéristiques déjà cités (p. 234), Ézéch. XVI, 20, 21; XXIII, 37; Psaume CVI, 37 et 38, démontrent évidemment que le rite de Molok, tel du moins qu'on le pratiquait chez les Israélites, impliquait la mort des enfants. Citons encore deux autres passages qui confirment cette solution d'une manière définitive. Ézéch. XXIII, 39 : « *Ohola et Oholila* » (Samarie et Jérusalem) « *ont immolé leurs enfants à leurs idoles.* » שחט, ici employé, signifie proprement « égorger, immoler. » És. LVII, 5 : « *N'êtes-vous pas..... une race menteuse..... qui égorge les enfants dans les vallées, sous les fentes des rochers?* » A prendre maintenant la question par le côté technique, on ne peut pas supposer qu'un enfant de moins de douze ans ait supporté d'être exposé, ne fût-ce que quelques minutes, à une pareille fournaise sans être si affreusement brûlé, que la mort devait s'ensuivre à bref délai. La statue était incandescente au moment du sacrifice. De toute manière, nous arrivons donc à la même solution : le rite de Molok, tel du moins qu'on le pratiquait chez les Israélites, impliquait la mort des enfants.

[1] Une grande partie de la description que l'on vient de lire est contenue dans les dernières pages de *Salammbô*. En reproduisant partiellement ce fragment d'un des meilleurs écrivains contemporains, doublé d'un travailleur infatigable, notre but a été seulement de peindre dans toute son étrangeté la scène saisissante que devaient produire ces coutumes religieuses. Il va de soi que nous n'assumons point la responsabilité de tous les détails qui y sont exposés.

Quand le dieu solaire eut été repu de victimes humaines, le cortège royal reprit tristement le sentier qui montait de la vallée vers la ville. Les soldats refermèrent les battants de la porte occidentale sur le dernier entré[1].

[1] Renan (*Hist. d'Israël*, II, p. 516) conteste la réalité historique du sacrifice d'Achaz à Molok. Ce n'est pas que le texte qui le mentionne soit, plus qu'un autre, suspect à la critique. Cette histoire serait due, à son sens, à l'hostilité que l'école du prophétisme, auteur, comme on sait. du *Livre des Rois*, nourrissait contre le père d'Ézéchias. Ce serait purement et simplement une calomnie historique *post eventum*. — Ce ne sont pas là, nous semble-t-il, des motifs suffisants pour rejeter l'authenticité d'un texte que la très grande majorité des critiques (Reuss, *Hist. d'Israël*, II, p. 549, etc.) considère comme historique au même titre que beaucoup d'autres. Il répugne aux sympathies de M. Renan d'attribuer à Achaz un acte qu'il a tort de qualifier comme « monstrueux, » puisqu'il ne l'était pas pour les mœurs du temps et que la coutume en était fort répandue. (Ézéch. XXIII, 37 et 39 ; XVI, 20 et 21. Ps. CVI, 37, 38. Deut. XVIII, 10. II Rois XXIII, 10. Jér. VII, 31 ; XXXII, 35.) Pourquoi Achaz n'aurait-il pu faire ce que Manassé accomplit ? Le règne d'Ézéchias, qui sépare ce grand-père de son petit-fils, a-t-il tellement changé les choses en faveur du polythéisme que ce qui fut naturel à ses enfants ait été impossible à son père Achaz ? Évidemment non. Cet usage et quelques autres, « la divination, la sorcellerie, la nécromancie, blâmés par tous les Israé« lites éclairés, furent, » comme le dit M. Renan lui-même, « des maux « hiérosolymites plus encore que samaritains » (p. 534). Achaz ne fut donc pas seul à brûler ses enfants. Et quand il serait vrai qu'il en eût donné le signal, rien ne s'oppose, dans le caractère de ce roi aux sympathies étrangères, à ce qu'il ait eu l'idée de sacrifier à Molok, auquel Salomon, son ancêtre, avait déjà sacrifié (Renan, *op. cit.*, II, p. 165), et que ses enfants adorèrent (*ibid.*, p. 516). Le silence d'Ésaïe sur cet acte n'est pas aussi significatif que le dit M. Renan. Parmi les discours du prophète, il y en a fort peu qu'on puisse attribuer avec quelque certitude au règne d'Achaz : c'est d'abord l'oracle d'Ésaïe sur le sort des coalisés et l'avenir prochain de Juda (És. VII) ; c'est, si l'on veut, la vision qui décida de la vocation du prophète (És. VI) ; c'est enfin le court oracle « *prononcé*, » dit la suscription, « *l'année de la mort du roi Achaz*, » contre les Philistins (És. XIV, 28). Dans aucun de ces trois morceaux, nous ne trouvons d'exposé tant soit peu étendu de l'état moral de la cour à cette époque.

On ne saurait dire s'il faut faire remonter jusqu'au règne d'Achaz l'introduction à Jérusalem de ces divinités sidérales que les écrivains hébreux appellent *tseba hashamayim*, l'« armée des cieux. » L'influence assyrienne, qui commença de s'y exercer à cette époque, tendait à s'étendre du domaine politique, où elle s'exerçait déjà d'une manière incontestée, à celui des idées religieuses ; c'était la conquête morale achevant la conquête par les armes.

Ce fut sous le petit-fils et l'arrière-petit-fils d'Achaz qu'elle obtint à cet égard son plus beau succès. Le sabéisme ninivite, qui devint le culte officiel de Manassé et d'Amon[1], demeura-t-il étranger au royal serviteur de Baal Molok? L'examen des faits nous conduit à la conclusion suivante : le culte des divinités planétaires, sans tenir la première place dans les préoccupations religieuses d'Achaz, le compta cependant au nombre de ses adhérents.

De toute manière, l'élévation, en Juda, du culte solaire au rang de culte national, fit faire aux esprits un pas considérable dans le sens des idées sabéennes. Outre qu'elle substituait à l'adoration d'Yahveh, le Dieu immatériel[2], celle d'un principe visible, représenté par une image, elle habituait l'esprit à placer dans les corps célestes le siège de la divinité. Les cultes solaires tiennent de fort près aux cultes planétaires. Sin, le dieu lunaire, en arrive à se con-

L'argument *a silentio,* dont il ne faut d'ailleurs user qu'avec prudence, n'a donc pas ici toute la valeur que M. Renan lui accorde.

[1] II Rois XXI, 3-5 et 20.

[2] A Jérusalem même, Yahveh ne fut jamais représenté sous une forme animale quelconque, à consulter, sur ce sujet, les livres historiques. Les *keroubs* de l'arche ne le représentaient pas, ils étaient son marchepied.

fondre, dans l'esprit de ses adorateurs, avec Ishtar, déesse de la planète Vénus [1]. De même, Ashtoreth, principe lunaire, avait été d'abord la déesse Ishtar, Lucifer (Vénus à son lever), pendant qu'Ashera se confondit avec Baaltis, Vesper [2] (Vénus à son coucher). Les Grecs confondaient avec Saturne le Molok solaire de Carthage [3]. Il est d'ailleurs à remarquer qu'un même symbole, la flamme perpétuelle, représentait en Orient les dieux solaires et les dieux planétaires, Qamosh des Moabites et l'Orotal des Arabes, tout comme le dieu de la planète Saturne, Adar, dont on faisait un Molok solaire [4].

Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que les autels érigés par Achaz sur le toit de ses palais, se fussent adressés à l'ensemble des divinités sidérales, l'« armée céleste » comme l'appellent les prophètes, c'est-à-dire les cinq planètes alors connues, le soleil et la lune; c'est d'ailleurs

[1] Lenorm., *op. cit.*, V, p. 250. Voici la liste des divinités planétaires assyro-babyloniennes adorées en Mésopotamie :

Planètes.	Divinités planétaires.
Mercure.	Nebo.
Vénus.	Comme étoile du matin (Lucifer), Ishtar. Comme étoile du soir (Vesper), Baaltis.
Mars.	Nergal (adoré en Éphraïm, II Rois XVII, 30).
Jupiter.	Mardouk.
Saturne.	Adar (adoré en Éphraïm, II Rois XVII, 31; il a donné son nom au XIIme mois en assyrien et en hébreu).

Il faut y ajouter le dieu solaire Shamash et le dieu lunaire Sin.

[2] Schr., *Zeitschrift der Deutsch-Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVII, p. 403. Creuzer, *Relig.*, II, p. 26, en donne pour raison que la lune a son exaltation dans le signe du Taureau, où Vénus se trouve simultanément.

[3] Diod. Sic., XX, 14.

[4] Schr., art. Assyrien, dans Riehm. *op. cit.*; Baudissin, *op. cit.*, p. 47-48.

ce que semblent prouver deux passages tirés des discours que prononcèrent plus tard deux prophètes judaïtes sur ce genre de culte[1]. Ainsi, nous assistons, du vivant d'Achaz, à une croissance rapide de l'influence assyrienne à Jérusalem. Elle s'y exerça d'autant plus largement que la monarchie judaïte, à peine retirée d'une fondrière par le grand roi libérateur, était trop affaiblie pour lui résister.

Si les choses avaient marché dans le même sens pendant un demi-siècle, Jérusalem s'assyrianisait comme Karkemish, Arpad, Hamath, et tant d'autres villes asiatiques. Les États de l'Asie citérieure avaient disparu pour la plupart ; les plus considérables, Hamath, l'Aram, Éphraïm, n'étaient plus qu'un souvenir. Les agglomérations à demi-nomades de Moab et d'Édom, les Beni-Ammon, toujours prêts à s'enfuir au désert suivis de leurs troupeaux, avaient seuls conservé une indépendance relative avec les cités maritimes, que leur position favorisait.

Juda, l'unique survivant des grands États palestiniens, était destiné à périr sous l'étreinte du grand roi, à la moindre velléité d'opposition. La seule chance de salut qui lui restât était dans une soumission sans réserve à la cour de Ninive, envers laquelle il fallait éviter jusqu'aux apparences de la liberté. Le règne d'Ézéchias, qui surprend dans l'histoire de cette époque, trouva des solutions qu'aurait à peine espérées le patriotisme le plus optimiste.

[1] Jér. XIX, 13 : « *Toutes les maisons sur le toit desquelles on offrait de l'encens à toute l'armée des cieux.....* » Sophonie I, 5 : « *Ceux qui se prosternent sur les toits devant l'armée des cieux.....* »

CHAPITRE VIII

Les dix dernières années du royaume d'Israël (732-722).

(Règne d'Hosée.)

État religieux, moral et politique du pays. — Les symptômes de décadence, qui s'étaient manifestés à la chute des Nimshides, allèrent en s'aggravant sous le règne de Pekach. A chaque coup d'État, l'autorité royale perdait de son prestige; avec elle s'affaissait l'édifice politique, dont elle était la clé de voûte. Elle aurait eu le dessein de réagir contre le triste état des choses, qu'elle n'en aurait pas eu la force.

Le tableau d'Israël, à cette époque, est celui qui se déroule au déclin des monarchies absolues, quand le pouvoir central devient impuissant à rétablir l'ordre ou à faire régner la justice; c'est celui qu'offrent, de nos jours, la plupart des provinces turques; les crimes se multiplient, la vendetta s'établit en permanence [1]. Le vol de grand chemin [2], le brigandage, désolaient Éphraïm, comme ils déso-

[1] Osée VI, 8. Le pays de Gilead, infesté dès l'antiquité par les *outlaws* (Jefthé), était redevenu un nid de brigands. Ce sont des Gileadites que Pekach prend à sa solde, et avec lesquels il s'empare de la couronne. (II Rois XV, 25.)

[2] Osée VI, 9.

lent aujourd'hui l'Anatolie ou la Macédoine. Puisqu'il n'y avait plus de justice, chacun se faisait justice à sa manière.

Le courant général dérivait vers les cultes chananéens, dont les mœurs subissaient l'action corruptrice[1]; la majorité des Israélites du nord était gagnée aux religions de la nature[2], et l'influence cananéo-phénicienne progressait de jour en jour.

Si les peuples sont, en quelque mesure, les auteurs, conscients ou non, de leurs religions, ces religions, à leur tour, modifient les peuples; elles sont, tout à la fois, effet et cause. Le culte des Baalim, qui scellait l'union des tribus avec leurs voisins de l'ouest, consomma la ruine de leur vie nationale. Le vieil esprit de famille allait disparaissant; des mœurs libres, l'adultère bien porté[3], la foi punique[4], s'étalèrent à leur place au soleil de Samarie. Les forces vives de la nation achevèrent de se dissoudre dans des orgies[5].

L'esprit du siècle, cette « résultante de tous les égoïsmes, de toutes les sensualités, de tous les aveuglements « et de tous les orgueils[6] » d'une époque, est stigmatisé d'un mot par le langage énergique des prophètes : c'est

[1] Osée IV, 17, 18; IV, 12, 14.
[2] Osée IV, 17, « *Éphraïm est attaché aux idoles.* » Osée XI, 7, « *On les rappelle vers le Très-Haut, aucun d'eux ne l'exalte.* » Michée I. 7.
[3] Amos II, 7; Osée IV, 13-14.
[4] Osée IV, 2; XII, 1-3, 8-9.
[5] Osée IV, 18; VII, 5.
[6] Gratry, *Les Sources*.

16

l'esprit de prostitution. Il porte, à ne s'y pas tromper, la marque de son origine phénicienne[1].

Dans ce long travail de mort, la volupté fut le plus actif ouvrier. Aucun dissolvant ne lui est comparable parmi ceux qui achèvent les nations déchues. « La vague tris-« tesse qui s'exhale comme un parfum de mort du sein des « plaisirs, cette lassitude énervante et découragée n'est « pas seulement un trouble pour ce qui est du sentiment; « elle réagit aussi sur la chaîne des idées. Le principe de « certitude s'en trouve atteint à la longue et déconcerté. « Elle inocule le scepticisme. » (Sainte-Beuve, *Volupté*.)

La race de Jacob, belle et voluptueuse, prolifique comme pas une, s'est toujours montrée sensible aux plaisirs sensuels[2]; il fut moins que jamais question de réagir, lorsqu'Ashera se fut établie en Éphraïm, à l'ombre des térébinthes et des lauriers roses.

Le royaume était perdu, quand Hosée en assuma la

[1] Les Grecs avaient un mot : φοινικίζω, *faire le Phénicien*, « vivre en débauché, » qui atteste l'influence dissolvante des mœurs sidoniennes. Lengerke (*Kenaan*, p. 27) interprète le mot de כנעני dans un passage des prophètes (Zach. XIV, 21), comme ayant en hébreu un sens analogue à celui du mot grec. Il se peut que ce soit à tort.

[2] « Depuis un quart de siècle, les moralistes se demandent avec raison « d'où vient que, dans toutes les grandes villes de l'Europe, on remarque, « parmi les femmes de mauvaise vie, un plus grand nombre de juives « que de chrétiennes. Cette question est malheureusement motivée, car à « Paris, à Londres, à Berlin, à Hambourg, à Vienne, à Varsovie et à « Cracovie, dans ce qu'on est convenu d'appeler le demi-monde, sur les « places publiques, et même dans les maisons de prostitution, on rencon-« tre plus de juives que de chrétiennes, en tenant compte de la proportion « qui existe entre les deux populations. » (*Archives israélites*, année 1867). (Voir encore sur ce sujet M. Du Camp, *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1887. *La bienfaisance israélite à Paris*, p. 279.)

direction. Yahviste modéré, il sut, sans déployer le zèle d'un Ézéchias, ramener Éphraïm au culte de Beth-El. Il a mérité par là la bienveillance de son chroniqueur[1]. Son arrivée au timon de l'État est celle d'un médecin auprès d'un agonisant; les efforts les plus assidus, unis à la science la plus consommée, ne prolongent que de quelques heures une vie qui s'éteint. Un moment vient, dans l'histoire des nations déchues, où le salut général exige leur disparition; l'intérêt de l'espèce prime alors celui des individus; il est vrai, le mot de Schiller, que « l'histoire du monde est son propre jugement[2]. » Le sort de Carthage en offre une sinistre illustration. On se prend tout d'abord à regretter qu'il soit resté si peu de cette ville étrange et raffinée, puis, à mesure que l'on pénètre dans sa vie morale, on se persuade qu'il était d'un intérêt vital pour les races aryennes que cette république corrompue et viciée disparût avant de les avoir empoisonnées. L'instinct des Romains ne les trompa pas.

Au moment où nous en sommes de l'histoire d'Éphraïm, on perçoit cette action lente, irrésistible, de la justice divine. A Samarie même, on ne pouvait s'empêcher de faire un triste parallèle entre les malheurs présents et les prospérités passées, que le souvenir embellissait encore[3]. « Éphraïm s'élevait jadis en Israël; quand il parlait,

[1] II Rois XVII, 2. Les rabbins racontent qu'il enleva, sur la frontière, les gardes que ses prédécesseurs y avaient mis, pour empêcher leurs sujets d'aller à Jérusalem (*Seder olam Rabba*, cap. 22).

[2] « Die Weltgeschichte ist das Weltgericht. »

[3] Osée X, 1.

« c'était une terreur[1]; » maintenant, « Éphraïm voit son « mal, et Juda ses plaies[2]. » On en appelle à Yahveh, et Yahveh est comme « un lion[3], » labourant de ses griffes les flancs d'Éphraïm. Qu'ils fussent yahvistes ou chananéens, les prêtres, choisis au gré du souverain depuis plus d'un siècle[4], n'étaient plus que les dociles instruments du pouvoir; les Nimshides[5], après les Omrides, en avaient fait leurs valets. Les flatteries vénales que le sacerdoce prodiguait à la royauté le rendirent responsable, pour une large part, de l'abaissement du pays; ses rangs s'ouvraient à des gens de la pire espèce, à des buveurs, à des débauchés, à des détrousseurs de grand chemin[6].

Le prophétisme lui-même n'avait plus qu'un rôle effacé; les nabis qui survécurent au départ d'Amos ou à la mort d'Osée manquèrent d'influence et de notoriété. Ainsi, au dernier moment, la société israélite perdit le contrepoids indispensable contre la démoralisation.

Les nobles, dont le prestige s'accroissait des défaillances de la royauté, donnaient l'exemple de tous les vices. « C'est par la tête que périssent les peuples; les « classes supérieures déclinent longtemps avant le gros « de la nation[7]. » L'ivrognerie est, avec la débauche, le vice national d'Israël à cette époque[8]. On citait tel digni-

[1] Osée XIII, 1.
[2] Osée V, 13.
[3] Osée V, 14; XIII, 7.
[4] I Rois XII, 31.
[5] Amos VII, 10. Amatsia, prêtre du veau d'Yahveh, à Beth-El.
[6] Osée VI, 9.
[7] Quinet, *L'Esprit nouveau.*
[8] Michée II, 11.

taire, tel cheikh, tel prêtre, tel prophète, qui s'adonnait au vin. L'Oriental eut longtemps pour l'ivresse un faible irrésistible; il a fallu, pour l'en corriger, la grande œuvre de *tempérance* dont Mahomet fut l'instigateur[1]. Des prophètes, auxquels l'inspiration n'arrivait pas, s'excitaient avec des liqueurs fortes, avant de rendre leurs oracles[2]. Des prêtres ou des cheikhs venaient en titubant, sous les portes de Samarie, rendre un verdict assaisonné de plaisanteries avinées; on colportait leurs bons mots, et ces grands donnaient le ton à la capitale, la « couronne superbe des ivrognes d'Éphraïm[3], » dont les vices gagnaient la province[4]. C'est du sein de cette aristocratie déchue que sortirent, selon toute vraisemblance, les derniers rois de Samarie, de Shallum à Hosée. Éphraïm n'avait plus, à proprement parler, de dynastie. Ces souverains d'un jour ne s'appuyaient ni sur la tradition, comme les Beni-David, ni sur la force, comme les Omrides; aussi n'inspiraient-ils ni sécurité, ni crainte. La principale occupation des grands était de machiner quelque nouveau coup de force; l'art de fronder constituait le plus

[1] Comparez sous ce rapport le ὅταν μεθυσθῶσιν de Jean II, 10, et l'expression de מִשְׁתֶּה, potatio, littéralement *occasion de boire*, en vieux français *beuverie*, qui désignait les repas de noce (συμπόσια) Juges XIV, 10, 12, etc. Hérodote rapporte qu'il était d'usage, chez les Persans de la décadence, de préluder par des libations excessives à la discussion des affaires importantes. (Éd. Charton, *Voyageurs anciens*, I, p. 101.)

[2] És. XXVIII, 7.

[3] És. XXVIII, 1. Ce chapitre donne un tableau parallèle de Juda et d'Israël à cette époque (Bruston, *op. cit.*, p. 153); voir Osée IV, 18; VII, 5.

[4] Mich, I, 5. « *Quel est le crime de Jacob? n'est-ce pas Samarie?* »

noble de leurs passe-temps. L'autorité royale, sans appui dans le pays, n'avait d'autre soutien à espérer que celui des lances étrangères, en sorte que, par une de ces antinomies dont la vie humaine est remplie, il se trouvait que cette force extérieure était à la fois leur seule garantie et leur plus grand sujet de crainte.

L'alliance assyrienne, invoquée par Jéhu [1], avait encore des partisans. Appuyer Éphraïm sur un État puissant, capable de le protéger effectivement, leur semblait un calcul habile, que la nécessité dictait. Il valait la peine d'acheter, à l'exemple des sages de Tyr, la protection toute-puissante du premier souverain d'Orient. Le récent exemple de Juda [2] prouvait, par des faits, les avantages qu'une dynastie menacée retirait d'un pareil marché. Incontestablement, l'intervention de Tiglat avait sauvé les Beni-David d'une position désespérée. Les princes ammonites, édomites et moabites l'avaient si bien compris, qu'ils payaient tribut au grand roi depuis cette époque (v. p. 220), sans que l'épée des Assyriens fût venue les y contraindre.

Quant au pays lui-même, cette alliance lui offrait plus d'inconvénients que de réels avantages. La terreur que le peuple avait des Ninivites lui faisait trouver l'argent

[1] Osée V, 13. « *Éphraïm se rend en Assyrie et s'adresse au roi ennemi* (yareb). » Ce mot d'*yareb*, que plusieurs conservent comme nom propre, d'après les LXX, signifie, s'il faut en croire Bruston (*op. cit.*, p. 97), tout simplement *ennemi*, *adversaire*. Il n'existe pas, dans l'histoire, de roi d'Assyrie du nom d'Yareb ; la *Liste des Éponymes*, complète pour tout ce qui concerne cette époque, ignore totalement ce nom-là, étranger d'ailleurs aux dénominations que portaient les princes de Ninive.

[2] Voy. p. 204.

nécessaire au trésor royal, mais ce trésor, rempli à grand' peine, se versait chaque année aux pieds du grand roi. De la sorte, ce n'était qu'en exigeant de leurs sujets des sacrifices répétés, que les rois éphraïmites maintenaient une autorité dont le soutien principal était un suzerain détesté de tous. Le peuple entretenait de ses privations le régime qu'il abhorrait.

Cette situation précaire rendait le souverain odieux à la nation, parce qu'elle en faisait une sorte d'agent fiscal, d'autant plus âpre à lever les impôts qu'il prélevait à la fois deux fortunes, la sienne et celle du grand roi. De fausse qu'elle était, cette position devint à la longue insupportable; la révolte d'Hosée n'eut d'autre but que d'y mettre fin. La somme de 5 millions de francs (v. p. 212), à laquelle se montait le tribut annuel, était une charge écrasante pour la couronne, que deux guerres successives avaient dépouillée de ses plus beaux domaines, en épuisant ceux qui lui restaient. Réduite à ce chiffre, la redevance était encore bien lourde [1], puisqu'il fallait, après l'avoir payée, lever de nouveaux impôts pour entretenir l'armée,

[1] Aux proportions où l'invasion de Tiglat avait réduit le royaume, ses ressources ne dépassaient pas celles des États hittites de moyenne grandeur, comme Patin ou Karkemish. Karkemish, cependant, n'avait été imposée que de 500,000 francs environ (« *2 kikkars d'or et 60 kikkars d'argent...,* » disent les inscriptions de Tiglat), et Patin de 900,000 (« *3 kikkars d'or et 100 kikkars d'argent...* »). La Turquie, qui n'a jamais passé pour avoir la main légère, n'imposait à la Serbie, avant la guerre de 1877, que la moitié de la somme prélevée sur Hosée par les Assyriens (voy. *Dictionnaire gén. de la politiq.*, 1864, art. Tributs). On est donc parfaitement en droit de considérer comme écrasantes les charges financières qu'Hosée eut à subir, dès son avènement, de la part du roi d'Assyrie.

solder les services publics et subvenir aux dépenses de la cour ; ces dernières, à elles seules, absorbent, en moyenne, dans les monarchies orientales, le dixième du revenu [1].

Tels étaient les motifs qui poussèrent Hosée à secouer ce joug onéreux. Dans l'état d'impuissance où le pays était plongé, le roi ne pouvait songer à une déclaration d'indépendance. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il eût été soutenu, dans un dessein semblable, par la majorité de la nation. Il essaya de sonder la cour d'Égypte.

L'Alliance égyptienne et les États palestiniens. Intrigues d'Hosée. — L'alliance du pharaon ralliait les sympathies d'une partie de la noblesse. La civilisation égyptienne, sémitisée depuis la XIXme dynastie [2], avait gagné la Phénicie, où elle régna en maîtresse jusque fort tard dans l'histoire [3]. « Il est hors de doute que l'Égypte a exercé « en Orient, durant des siècles, une influence intellectuelle « et religieuse analogue à celle que la Grèce devait exer- « cer ensuite ; cette influence, qui avait commencé avec « les Ramsès, dura jusqu'à l'époque romaine [4]. »

Si déchue qu'elle fût au temps où nous sommes, l'Égypte était encore intacte ; les soldats de Ninive avaient pu vaincre les siens sur les champs de bataille, mais ils

[1] En Turquie, la liste civile du sultan absorbe aujourd'hui le 1/4 du revenu de l'empire. Ce sont du moins les chiffres officiels (voy. Kolb, *Statistique comparée*, 1880, et *Almanach de Gotha*).

[2] Maspero, *op. cit.*, p. 337.

[3] Tiele, *op. cit.*, p. 279. « La civilisation d'Arvad, qui succéda à celle de Tyr et de Sidon, peut passer pour exclusivement égyptienne. »

[4] *Mission de Phénicie.*, p. 825.

n'avaient jamais franchi ses frontières. Tout récemment (732), l'année même de l'arrivée de Tiglat en Palestine, elle avait abrité le *seren* de Gaza sous sa protection puissante et le grand roi en avait subi l'humiliation sans mot dire [1]. La double couronne des pharaons était sans égale pour l'antiquité de son origine ; ils étaient vieux comme le monde, antérieurs à Moïse et à Abraham. On ne se représentait pas que la société subsistât sans un pharaon. Leur puissance vermoulue en imposait, en dépit de sa déchéance, par un prestige analogue à celui que le padishah exerce encore sur les souverains de l'Islam entier, depuis le sultan d'Atchin jusqu'au cheikh du Bornou [2].

Ces souverains court-vêtus, dont les momies reposent dans nos musées, étaient rayonnants d'une gloire divine pour les milliers de créatures humaines qui se prosternaient à leurs pieds [3]. L'histoire était toute remplie de leurs hauts faits. La fille d'un pharaon, en venant honorer

[1] Fragment des *Annales* de Tiglat II. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 255. Smith, *Assyr. Epon. Can.*, Extr. XVIII, p. 123-124).

[2] La cour d'Égypte était alors la *Grande Porte* (Per-aa), comme celle de Turquie est la *Sublime Porte*.

[3] Ebers, art. Egypten und Pharao, dans Riehm, *op. cit.* « *Le maître* « *des deux mondes, l'Éternel,* » était regardé comme l'apparition, sous une « forme humaine, de ce globe solaire, dispensateur de toute vie, » que les Égyptiens appelaient Râ, et qu'ils représentaient par une boule rouge. Le sceau de Shabak, retrouvé à Kujundjik, porte ces mots : « *Le Dieu parfait, le Seigneur qui produit les choses, Shabak.* » (Layard. *Ninive h and Babylon*, p. 157.) Il est intéressant de surprendre, en plein XIXme siècle, chez un homme cultivé, écrivant dans notre propre langue, une idée aussi étrangère à nos cerveaux occidentaux. Le général Tcheng-ki-tong défend. le plus sérieusement du monde, dans le journal *La Nature*, le culte de « cette divinité qui fut l'épouse du roi Hoang-ti, » l'inventrice de la soie (*Nature*, nº du 22 sept. 1888).

de sa présence les palais de Jérusalem, avait apporté en dot à Salomon l'enclave de Guezer et l'ancien canton des Danites. Quand l'amitié de cette XXme dynastie eut fait place à l'hostilité de la dynastie suivante, le contre-coup s'en fit aussitôt sentir pour le fils de David ; c'est en Égypte que les insurgés édomites trouvent le plus fort appui, c'est elle qui sauve l'existence menacée du prétendant Jéroboam.

L'amitié du pharaon promettait en abondance chariots et chevaux. Les chevaux, introduits en Égypte par les Hyksôs, s'y étaient multipliés au point de devenir un article de commerce [1] ; chacun des chefs-lieux du Delta avait ses haras et ses fabriques, auxquels les États voisins commandaient leurs chevaux et leurs chars [2].

L'époque d'Hosée était marquée en Égypte par des événements de la plus haute importance.

Les dissensions des princes entre lesquels se partageaient les îles du Delta, en amenant l'intervention réitérée des pharaons éthiopiens dans les affaires de la Basse-Égypte, venaient de provoquer le rétablissement d'une autorité puissante dans la vallée du Nil. Tandis que son grand-père n'avait exercé sur ces districts qu'une suzeraineté plus ou moins nominale, Shabak, le nouveau souverain, prit nettement position comme pharaon des Deux-

[1] « C'est sous la XVIIIme dynastie que le cheval se présente comme un « animal dont l'usage est désormais habituel en Égypte. » (Lenormant, *L'âne et le cheval aux temps de l'ancien empire égyptien*, dans les « Premières civilisations. » I, p. 300.)

[2] Lenormant, *Le cheval dans le nouvel empire égyptien*, Id., p. 306. Maspero, *op. cit.*, p. 324.

Égyptes [1]; il adopta le protocole des vieux rois, et fit de grands efforts pour centraliser l'administration du pays, que des innovations malheureuses avaient morcelé deux siècles auparavant. Ce roi noir accorda toute son attention au développement de l'agriculture et fit creuser à nouveau ou nettoyer les canaux d'irrigation par des condamnés à mort [2]. Thèbes, Memphis, Bubaste, reprirent leur physionomie d'autrefois. Par son ordre, on restaura les temples, dont quelques-uns menaçaient ruine. Le nouveau monarque, aussi puissant que les vieux pharaons, commandait à un territoire immense, dont les limites allaient des montagnes de l'Éthiopie au rivage de la Méditerrannée, l'équivalent, à peu près exact, des États du khédive dans les dernières années du règne d'Ismaïl.

C'est sur ce puissant prince que les roitelets palestiniens plaçaient leurs espérances de relèvement. Jamais occasion si belle ne s'était offerte au parti hostile à Ninive.

Des changements, récemment survenus à la cour d'Assyrie, favorisaient leurs plans ; ils fournirent au parti égyptien l'occasion de dénouer les liens qui rattachaient Éphraïm à l'Assyrie. Cet événement était la mort de Tiglat II, le vainqueur de Damas, qui *saisit les mains divines de Bel,* pour la dernière fois, quelque temps après l'avènement d'Hosée (728). Dans cette vaste monarchie, où tout dépendait d'un seul homme, la mort d'un conquérant remettait en question l'œuvre de sa vie. Ce n'était pas qu'on

[1] Il est, au sens propre, roi des Deux-Égyptes, comme on dirait roi des Deux-Siciles.

[2] Maspero, *op. cit.*, p. 389. C'était une innovation.

recourût généralement aux armes pour chasser les garnisons assyriennes ; on prenait des demi-mesures ; on simulait, par exemple, une négligence dans l'envoi du tribut annuel. Si le nouveau chef de l'empire fermait les yeux sur ces irrégularités, il cessait bientôt de recevoir les sommes convenues et l'hommage qu'on lui devait. De la sorte, le résultat de luttes séculaires était compromis en quelques années.

Il dut en être ainsi à l'avènement de Salmanasar IV[1], le successeur de Tiglat (727—722). Tous ceux qu'avait frappés la main de fer du conquérant se reprirent à espérer des jours meilleurs. Tyr donna le signal de la révolte avant qu'un seul Égyptien eût passé la frontière philistine. Ce fut la première fois que cette riche cité du littoral entreprit une guerre aussi désastreuse pour son commerce ; le tribut excessif auquel elle était soumise (v.

[1] Salmanasar, du grec Σαλμανάσσαρ ; les Israélites l'appelaient Shalmanesar. Son vrai nom était *Shalmanu-ushshir*, «Sauveur! fais grâce.» (Schr., *K. u. A. T.*, p. 266.) La découverte d'un fragment d'argile contenant la deuxième colonne de la *Liste des Éponymes* a clos la discussion interminable engagée au sujet de ce roi entre Schrader d'un côté, Riehm, Oppert et Sayce de l'autre (1869-1872 dans les *Theologische Studien und Kritiken*). On y a lu, en effet, l'année de l'avènement de Salmanasar IV, nettement placée à 727. Aucune inscription n'a été retrouvée au sujet de son règne. On ne possède de lui qu'un lion de bronze, marqué à son nom, qui servait probablement d'étalon pour les poids. Il est actuellement au Louvre. On supplée du mieux qu'on peut à cette lacune par la *Liste des Éponymes*, spécialement par celui des exemplaires de cette liste qui renferme une mention brève des événements de chaque année. Par malheur, ce document, lui aussi, est brisé à l'endroit même où se trouve la mention du pays conquis. Les fragments de l'histoire de Ménandre qui nous sont parvenus, par les citations qu'en fait Josèphe, sont peut-être ce qu'il y a de plus complet, sinon de plus sûr, sur ce règne (*Antiq.*, IX, 14, § 2).

p. 99) fut peut-être le ressort qui causa l'explosion. C'est l'honneur de ces villes phéniciennes d'avoir défendu « leur « liberté contre ces redoutables monarchies, qui, des « bords du Tigre et de l'Euphrate, menaçaient d'éteindre « la vie de la Méditerranée [1]. » Le roi Éloulya [2] ne manquait pas de talents militaires ; il avait, paraît-il, dompté Chypre révoltée [3] ; il se flattait de réussir, grâce à la situation de sa capitale, dans une entreprise où les plus fortes cités de l'Asie avaient échoué ; Tyr était sur une île, et le grand roi n'avait pas un vaisseau. Le siège aurait duré cinq ans au dire de Ménandre [4] : c'était un demi-succès.

Cette résistance raviva les espérances du parti égyptien dans toute la Palestine. Hosée, gagné à ses vues, envoya une ambassade à Thèbes, avec des présents pour le pharaon éthiopien. Shabak, qu'on appelait Seveh [5] à Samarie, les reçut comme l'hommage spontané d'un pays qui comptait autrefois parmi les vassaux de l'Égypte ; vani-

[1] *Mission de Phénicie*, p. 574.

[2] Eluleus, Ἐλουλαῖος des Grecs, *Eluli* des inscriptions cunéiformes, correspondant à l'hébreu אֱלוּל, nom d'un mois.

[3] Fl. Joseph, *Ant.*, IX, 14, § 2.

[4] Tout ce que nous savons sur cette campagne repose sur un passage de Ménandre cité et commenté par Josèphe. On ne saurait donc garantir la parfaite historicité de ces événements.

[5] C'est probablement à tort que les Massorètes ont ponctué סוֹא au lieu de סְוֵא. Les inscriptions cunéiformes l'appellent *Shab'i*, les textes égyptiens *Shabak*. Il y avait, à la fin de ce nom, une gutturale spéciale à l'éthiopien, qui se trouve encore dans le ghez, mais qui n'existe pas dans les idiomes sémitiques de l'Asie.

teux comme un nègre, il en fit graver le souvenir, par la main du sculpteur, sur les monuments de Karnak, sous cette rubrique prétentieuse : « *Les tributs de la Syrie.* »

Plus d'un motif prédisposait Shabak à accueillir favorablement ces ouvertures. Il pouvait rêver de restaurer l'empire des Ramessides ; outre la gloire qu'il acquerrait, en rendant à l'Égypte le sceptre du monde, il avait intérêt à contrecarrer, par tous les moyens, les progrès de Ninive dans l'Asie citérieure. Ces progrès devenaient alarmants depuis une dizaine d'années. L'avant-garde assyrienne avait atteint les frontières de l'Égypte, et l'effigie du grand roi se dressait dans la ville de Gaza, une alliée des pharaons.

Shabak ne pouvait pas conduire d'un jour à l'autre ses armées au cœur de la Palestine ; il s'efforça, par contre, d'y entretenir la haine de l'Assyrie, de manière à utiliser ces petits royaumes comme des coussinets entre ses propres États et l'ambition ninivite. Riche d'une expérience séculaire, la vieille Égypte était d'une prudence excessive : les victoires de l'intrigue lui semblaient préférables aux chances d'un combat. Au lieu de provoquer, par une offensive hardie, le soulèvement des États asiatiques, la cour d'Égypte se borna à entretenir l'animosité qu'on y nourrissait contre le grand roi, à encourager les révoltes par des promesses, à susciter aux Assyriens mille et une difficultés.

Pour l'instant, les populations palestiniennes se prêtaient

[1] Hannon de Gaza, que Tiglat II avait chassé de sa capitale, dut envoyer une ambassade à Shabak vers cette époque (Bruston, *op. cit.*, p. 154).

à merveille aux plans du pharaon. Elles étaient lasses de travailler pour subvenir aux magnificences d'un despote étranger. Hosée n'était pas seul, en Palestine, à méditer sur la délivrance. Dans les villes philistines, le parti assyrien relevait la tête[1]; chaque année grossissait le nombre des mécontents. Tous regardaient le pharaon éthiopien comme le sauveur prédestiné. Lui-même se gardait de les décourager; il renvoya les nobles éphraïmites avec des promesses de secours.

Quelles qu'aient été les précautions d'Hosée dans l'accomplissement d'une démarche aussi sérieuse, il ne parvint pas à tromper la vigilance des Assyriens. Le voyage de Samarie à Thèbes était assez long pour qu'on eût le temps de prendre des informations sur ces Hébreux qui traversaient l'isthme. Gaza était la résidence d'un ou de plusieurs fonctionnaires ninivites (v. p. 211) et l'on ne pouvait guère éviter deux fois dans le voyage une place aussi importante. Le grand roi se ménageait des intelligences dans la plupart des cours; il eut vent des desseins d'Hosée lorsqu'il était encore temps de les contrecarrer[1]. Les armées d'Assour, comme celles de Rome, étaient toujours prêtes. Hosée, surpris, ne fit pas de résistance[2]. Son plus

[1] Salmanasar était peut-être alors devant Tyr; c'est du moins l'opinion de Josèphe. Ceci expliquerait la surprise d'Hosée et son enlèvement.

[2] Le récit contenu à ce propos dans II Rois XVII, 4, est particulièrement sommaire. Il en résulte en tout cas deux choses : 1° Hosée fut emprisonné par Salmanasar et non pas mis à mort. 2° Cet emprisonnement précède, dans le récit israélite, le siège de Samarie et la conquête d'Éphraïm. Comme ce récit est malheureusement le seul qui nous soit parvenu de ces événements, on ne peut faire que de simples suppositions pour les repla-

grand malheur avait été de ceindre la couronne dans des circonstances aussi difficiles.

Salmanasar IV entreprend le siège de Samarie. Sargon l'achève et s'empare de la ville. — Le coup de force de Salmanasar lui aliéna les sympathies des sujets d'Hosée. Le parti égyptien devint, pour ainsi dire, le parti national, quand l'invasion assyrienne eut armé tous les bras : il organisa une résistance acharnée. Tenace et patiente, la race juive s'est montrée indomptable dans les grandes détresses ; les sièges qu'elle a soutenus sont au nombre des plus mémorables de l'histoire ; elle avait alors des goûts belliqueux que les persécutions ont fait disparaître. L'aristocratie éphraïmite, qui troublait le pays depuis vingt-cinq ans (748-722), prit à cœur de le défendre, quand le roi fut tombé, en apportant à cette œuvre une énergie de désespéré.

Le pharaon ne tint pas les promesses qu'il avait fait miroiter devant les envoyés d'Hosée ; il songeait sérieusement à une expédition, mais sans y apporter la décision que réclament les grandes entreprises. Les préparatifs n'en finissaient plus. Il fallait réunir des approvisionnements pour la traversée du désert, entre Péluse et Gaza.

cer dans leur cadre. L'ordre dans lequel nous les plaçons est celui dans lequel les raconte le *Livre des Rois* ; c'est celui que suivent Ewald, Lenormant, Vernes et la plupart des historiens. Si la chute du roi n'avait pas précédé la résistance acharnée que Samarie opposa aux Assyriens, le grand roi n'aurait pas emprisonné Hosée, mais il l'aurait mis à mort avant d'annexer le pays.

En attendant, les États de la Palestine qui s'étaient mis en guerre, étaient seuls à recevoir le choc formidable des cohortes assyriennes.

Cette campagne, la dernière de celles que les grands rois dirigèrent contre Éphraïm, ne fut guère qu'un long siège. L'annexion des provinces du nord et de l'est à l'empire de Tiglat, avait diminué de moitié le contingent israélite. C'eût été folie que de penser affronter les Assyriens en bataille rangée, on n'y songea même pas. Les hommes vaillants et résolus accoururent à Samarie, pour grossir le nombre de ses défenseurs.

Salmanasar usa, pour réduire Éphraïm, de la tactique dont Tiglat s'était servi pour ruiner l'Aram. La vigne et le figuier de l'agriculteur israélite furent traités comme l'avaient été, dix ans auparavant, les palmiers de l'El-Gouta. Ce faisant, les généraux d'Assour obtenaient deux avantages : le premier, d'empêcher le ravitaillement des assiégés ; le second, de prévenir toute révolte ultérieure, par l'anéantissement de la fortune publique et privée. Ce qui restait de vivres autour de Samarie servit à l'entretien du corps des assiégeants. La Galilée, demeurée intacte, fournissait à tous les besoins, et l'on pouvait tirer du pays de Gilead le fourrage nécessaire à la cavalerie et aux bestiaux que l'armée assyrienne traînait toujours à sa suite.

Les assiégeants passèrent deux ans [1] sous les murs de la

[1] Le *Livre des Rois* calcule comme si le siège lui-même avait duré trois ans. Ici, comme en maint endroit, il compte, comme années pleines, des fractions d'années. Le texte lui-même l'indique aussi clairement que possible dans un autre passage (II Rois XVIII, 10) : « *Salmanasar*...., dit-il,

place. Commencé en 724, le siège dura toute l'année suivante, et ne fut terminé qu'en 722; trois années, pendant lesquelles le caprice de la soldatesque fut l'unique loi du pays.

La mort de Salmanasar IV, qui survint pendant les opérations, rendit peut-être aux assiégés quelque espérance[1]; on ne saurait dire s'il tomba sous les coups des soldats révoltés ou si la maladie vint le frapper à mort, au milieu de ses entreprises.

Plus d'un indice suggère l'idée que celui qui lui succéda fut un usurpateur, peut-être d'origine princière[2]. Sar-

assiège Samarie..... l'an VII d'Hosée. Il la prend l'an IX d'Hosée..... Il la prend au bout de 3 ans!.... » (Voir note A à la fin du volume.)

[1] Dans l'opinion de la plupart des assyriologues, ce fut Salmanasar qui commença le siège et Sargon qui l'acheva. [G. Smith (*History from the monuments*; Assyria, p. 91-92). Oppert, Delitzsch (*Kommentar über den Prophet Jesaja*, 1886). Schrader (*K. u. A. T.*, p. 271. *Jahrbuch für prot. Theol.*, 1875, p. 324). Lenormant (*op. cit.*, IV, p. 226-228). Bruston (*op. cit.*, p. 175). Sayce (*op. cit.*, p. 137)]. — Voici l'inscription capitale de Sargon sur ce sujet :

« *J'ai assiégé la ville de Samarie (ir Simirina) et je l'ai prise. J'ai déporté 27,280 de ses habitants; j'y ai pris 50 chariots de guerre, que je me suis réservés; je leur ai laissé le reste de leurs biens. J'ai établi sur elle mes lieutenants, et je lui ai imposé le tribut que lui avaient imposé mes prédécesseurs.* » (Oppert, *Fastes de Sargon*, p. 5.) Il s'appelle lui-même (*Inscription des Taureaux de Khorsabad*. Botta, pl. 22-62. Oppert, *Dour Saryoukîn*, p. 30) : « *Celui qui soumit Samarie, tout le pays de Bîth-Humri.* » Ailleurs, dans les *Annales* (Schr., *K. u. A. T.*, p. 274) :

« *Au commencement (de mon règne), j'assiégeai la ville des Samaritains. Je déportai 27,230 de ses habitants. Je pris pour ma part royale 50 chariots....,* *à la place* (des déportés) *je fis venir les habitants des pays que j'avais conquis. Je leur imposai tribut comme aux Assyriens.* »

Dans l'*Inscription du Cylindre*, il se nomme enfin : « *Le conquérant du pays de Bîth-Humri, le lointain.* »

[2] C'est ce qui résulte des deux considérations suivantes :

gon[1], le « roi de fait », le *self made king* est au premier rang des monarques, qui se succédèrent à Ninive pendant six siècles. Il mérite la célébrité, autant comme conquérant que comme fondateur de la plus brillante des dynasties

1o Jamais Sargon ne se donne pour le fils de Salmanasar.

2o S'il se vante d'avoir eu pour ancêtres « *350 rois d'Assyrie*, » il ne faut pas prendre ce mot au pied de la lettre. Son but est seulement d'indiquer qu'il fut le successeur d'une longue liste de rois (Schr., *K. u. A. T.*, p. 268).

D'après l'*Inscription des Taureaux de Khorsabad*, Sargon fut élu par les nobles, réunis à Charran, dans le Mitsir-Assour. Son élection fut décidée par l'augure que l'on tira de l'éclipse de lune du 19 mars 721. (Lenorm., *Un patriote babylonien*, dans « Les premières civilisations, » p. 228.) On conclut à son origine princière de l'examen d'une inscription de son petit-fils Assarrhaddon, où ce prince se désigne lui-même comme « *fils de Sanchérib, petit-fils de Sargon, et descendant de Bîl bani, fils d'Adasî, roi d'Assour, le vieux conquérant.* » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 393.)

[1] « Son nom assyrien *Sharru kin* pouvait être compris par les Assy« riens, soit comme Sharru kinu « le roi est ferme » (Fest ist der König), « soit comme Shar ukin, « Il (un dieu quelconque) a préparé le roi. » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 392.) Les Hébreux en ont fait « Sargôn. » Ce roi, qu'on ne connaissait encore au commencement du siècle que par un passage d'Ésaïe, alors inintelligible (És. XX, 1), a laissé toute une série d'inscriptions, dont plusieurs nous sont parvenues entières; elles remplissent tout le troisième volume in-folio de la grande publication de Botta et Flandin (*Monument de Ninive*). Ces inscriptions comprennent :

1o Les *Annales*, qui vont de sa Ire à sa XVme année (707). (Il régna jusqu'en 705.) On n'en possède que des fragments; ce sont des plaques brisées et incomplètes, retrouvées dans les salles II, IV et XIV de son palais de Khorsabad. (Dur Sharyukin.) Oppert en a donné une version complète dans ses *Inscriptions de Dour Sarkayan* (Paris, 1870), d'après les fouilles de Victor Place.

2o Les *Inscriptions gravées sur un taureau ailé*, qui figurait au palais de Dur Sharyukin (Fort-Sargon, aujourd'hui Khorsabad), et qui ont été publiées par Oppert (*Dour Sarkayan*, p. 3) et par Botta (*Monument de Ninive*).

3o La *Stèle de Larnaca*, trouvée récemment à Chypre et transportée au

assyriennes. Ce sont les Sargonides, qui annexeront à l'Assyrie, l'Égypte et l'Élam, les deux États les plus anciens de ce coin du monde dont la Palestine occupe le centre.

Souverain d'un peuple de soldats, la meilleure sanction qu'il pût donner à son usurpation était de planter l'image d'Assour sur la forteresse qui défiait ses armées. La population de Samarie, décimée par les privations, comptait toujours moins de défenseurs. La présence de Sargon au camp des assiégeants activa les opérations du siège. Les Israélites se défendaient en désespérés; dans cette lutte suprême pour l'existence, mieux valait encore périr par

Nouveau Musée de Berlin; elle raconte les hommages que vinrent rendre à Babylone les délégués des princes cypriotes. Elle a été traduite et publiée par sir Henry Rawlinson (III Rawl., pl. XI).

4º L'*Inscription* dite *du Barillet* ou *du Cylindre*, publiée par Rawlinson (I Rawl., pl. XXXVI).

5º La *Grande inscription des Fastes* de Sargon, qui se trouvait sur des dalles du palais de Khorsabad (salles IV, VII, VIII et X). Elle a été traduite par Oppert et Ménant (*Fastes de Sargon*, Paris, 1883; voir aussi Sayce. *Records of the Past.*), et contient, comme les *Annales*, un récit des quinze premières années de Sargon.

6º Les inscriptions trouvées sur les dalles qui formaient le seuil du palais, appelées par Botta *Inscriptions du Pavé des Portes* (*Monument de Ninive*, pl. I-XXI), et celles dites *Inscriptions du revers des Plaques* (*Monument de Ninive*, pl. CLXIV-CLXXIX).

7º Les *temen* ou plaques de fondation (de métal), du palais de Dur Sharyukin, traduites et publiées par Oppert (*Dour Sarkayan*, p. 23 et suiv.).

8º L'*Inscription des dalles de Nimrud*, découverte par Layard. Elle fut écrite avant la conquête de Babylone (qui date de 710); c'est la plus ancienne en date des inscriptions de Sargon.

9º Une *inscription*, dont Smith parle dans ses *Discoveries* (p. 288). mais qui n'a pas été, que nous sachions, publiée jusqu'ici.

10º Une suite de briques portant des inscriptions.

les flèches ou la lance, que d'agoniser lentement, le corps déchiré par un pal. Bientôt les murailles de Samarie croulèrent sous l'effort des béliers; « la couronne superbe des ivrognes d'Éphraïm » était à jamais brisée. (722.)

Pendant ce temps, Shabak continuait à préparer son expédition.

Déportation des Israélites. Annexion du pays à l'Assyrie. — Sargon préleva sa part sur ce qui restait de ces palais, témoins de tant de meurtres et d'orgies. Les gardes royaux et les eunuques entassèrent dans la tente impériale les coupes phéniciennes et les lits d'ivoire, les tentures de Babylone et les sofas de damas. De tout l'attirail de guerre amassé à Samarie par les derniers souverains, on retrouva des armes de tout genre et des chariots. Le grand roi grossit sa cavalerie d'une cinquantaine de ces chars de guerre. (Voy. p. 258, note.)

Dès que la ville eut été prise, Sargon décréta l'annexion du pays aux territoires immédiats de l'empire; il rendit cette annexion définitive, en procédant sans retard à la déportation des survivants. La science politique ne connaissait pas de procédé plus efficace pour étouffer l'esprit d'indépendance; il est entré, depuis lors, dans les mœurs politiques des conquérants de l'Asie. Il y a quelques années, les Turcs y recouraient encore.

Les soldats de Sargon emmenèrent au camp les familles israélites, arrachées à leurs foyers. Les eunuques, qui remplissaient les fonctions de secrétaires d'État, enregis-

trèrent, sur des rouleaux de cuir, le nombre exact de ces malheureux, ils en comptèrent 27,280[1].

Les esclaves samaritains, gardés par les archers ninivites, quittèrent la cité fumante, qui naguère faisait leur orgueil. Ils emportaient dans des sacs ce qu'ils avaient pu sauver de la déroute, ou ce que l'Assyrien, devenu riche, avait bien voulu leur laisser. Les cheikhs, dont les divisions avaient amené la catastrophe, étaient surveillés de près par des oplites et des lanciers. Poussée par la pique des soldats, la bande des captifs s'éloigna dans la direction de Megiddo, en jetant un dernier regard sur la colline couronnée de décombres, que deux ans d'épreuve leur avaient rendu chère. Quelques heures après, le lugubre cortège avait disparu, et pour toujours.

Bientôt, l'on ne compta plus les journées de voyage; les semaines s'ajoutèrent aux semaines. Chaque soir, on mettait les captifs à la chaîne. Plus d'un Israélite, en suivant machinalement le convoi, sous le brûlant soleil, se rappelait, sans le vouloir, les discours des nabis, d'Amos, d'Osée, dont l'œil d'aigle avait prévu ces malheurs. Ici, une jeune femme allaitait un petit être, né pour souffrir; ailleurs, des enfants abîmés de fatigue tombaient sur la route sans qu'on y prît garde : les officiers du grand roi ne s'arrêtaient pas à ces détails.

Par un contraste étrange, ces farouches soldats d'Assour, qu'on avait vus si terribles au pillage, avaient des prévenances qui étonnaient. On leur croyait un cœur de

[1] Oppert et Ménant, *Fastes de Sargon*, p. 5. Voy. Inscription, p. 258.

bronze comme leur cuirasse, et voici qu'on les surprenait à hisser sur un mulet quelque femme harassée ou quelque enfant malade. D'autres fois, c'étaient des malheureuses qu'ils laissaient monter sur un chariot, chargé de butin, que tirait lentement une paire de bœufs éphraïmites [1].

Les soldats, heureux de rentrer à Ninive après une absence de plusieurs années, portaient sur eux leur fortune, des anneaux d'or pris aux captives, un kikkar extorqué par les menaces ou déterré dans les caveaux d'un palais, un manteau de pourpre, une étoffe brodée, un vase de bronze, un de ces mille bibelots qui ornaient les demeures des grands.

A quelque distance, sur le flot mouvant de la multitude, brillaient au soleil les idoles dorées que des soldats emportaient sur leurs épaules. De temps à autre, un cavalier passait au galop, en soulevant la poussière; on voyait s'agiter un instant les glands bleus et rouges de sa monture; bientôt, on ne distinguait plus que sa longue lance, dont le fer s'élevait longtemps encore au-dessus des têtes.

Du haut des collines où le regard embrassait le pays,

[1] Tous ces détails sont empruntés aux bas-reliefs retrouvés à Ninive et à Kalach, qui figurent aujourd'hui dans la Kujundjik et dans la Nimrud Galleries au British Museum. Ils ont été reproduits dans le magnifique ouvrage de Layard (*Monuments of Niniveh*) en deux séries successives (Londres, 1851 et 1853). Pour le règne de Sargon, ce sont les planches du beau volume de Botta (*Monument de Ninive*) que nous avons spécialement consultées, puisqu'il donne les sculptures renfermées dans le principal palais de ce conquérant.

Un grand nombre de ces planches sont reproduites dans des ouvrages moins coûteux, tels que l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient* de Lenormant, ou l'*Histoire de l'art* de Perrot et Chipiez.

on voyait s'étendre à perte de vue cette file interminable d'hommes et de chevaux ; on cherchait dans le lointain le char de guerre sur lequel le grand roi, abrité sous un parasol de pourpre, avançait, entouré de chariots et de cavaliers, dont les casques polis brillaient comme des auréoles.

Le convoi, qui comptait au début près de trente mille captifs israélites, atteignit les bords de l'Euphrate [1].

Prolifiques comme ils l'ont toujours été, ces Israélites menaçaient, si on les eût laissés ensemble, de refaire une nation, comme en Goscen. A tout prix, il fallait empêcher la renaissance de ce peuple belliqueux et tenace, qu'Assour avait eu tant de peine à soumettre. Pour la seconde fois, la science politique des *goyim* s'employa à détruire les fils d'Abraham. Les conseillers du grand roi pensèrent y parvenir en disséminant cette multitude en différentes régions de l'empire. Placés dans de nouvelles conditions d'existence ou sous d'autres climats, les déportés se mêleraient petit à petit avec d'autres populations vaincues et perdraient leur caractère.

Quelques jours après le passage de l'Euphrate, un premier groupe reçut l'ordre de s'établir dans la région, alors fertile, qui s'étend au pied du Djebel Karadja [2]. Les lieu-

[1] Il est possible qu'un parti d'Éphraïmites soit resté à Hamath au moment où ils y passèrent (És. XI, 11). La proximité de Hamath et de Samarie, qui semble s'y opposer au premier abord, n'empêche pas que le grand roi ait déporté à Samarie des habitants de Hamath (II Rois XVII, 24). (Ewald, *Gesch.*, III, p. 613.)

[2] Le mont Masios des Grecs, au nord de Nizibin, entre cette ville et Amidu (aujourd'hui Diarbekir).

tenants ninivites désignèrent à ces gens les cantons que le grand roi leur prescrivait d'habiter dans le Guzan[1], le long des rives du Chabur[2], dans la région où se trouvait Chalach[3]. On les parquait de préférence aux abords du Mitsir Assour, où dominait l'élément assyrien le plus pur. Les vaincus vivaient côte à côte avec les vainqueurs, dans une position d'infériorité analogue à celle qu'occupèrent longtemps les raïas dans l'empire ottoman. Esclaves de l'État, ces gens étaient moins déshérités que l'on pense; ils menaient l'existence relativement douce des déportés qu'on oblige à coloniser une contrée favorisée[4]. Il ne s'agit pas ici, on le comprend, de ces infortunés échappés aux massacres, sur lesquels le grand roi prélevait les victimes du harem et celles des travaux publics.

D'autres groupes, moins fortunés, firent encore plusieurs centaines de kilomètres[5] avant d'atteindre les vallées de la Médie, où les parquait le caprice de Sargon[6].

[1] *Guzana* des Assyriens, Γαυζανῖτις des Grecs, *Gozan* des Hébreux. Il figure dans une liste géographique assyrienne à côté de *Nitsibina* (Nisibis). Il faut donc le chercher en Mésopotamie. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 275.)

[2] *Chabur* des Assyriens, Χαβώρας de Ptolémée, *Chabór* des Hébreux, le Khabur actuel.

[3] II Rois XVII, 6. *Chalach* (חלח) qu'il ne faut pas confondre avec Kalach (כלח) (Gen. X, 11), deuxième capitale de l'empire assyrien. Schrader pense pouvoir placer cette localité entre Arbacha et Retsef, d'après une liste assyrienne de noms géographiques (*K. u. A. T.*, p. 275). Vigouroux la place au confluent du Khabur supérieur avec le Djeradjir, non loin de Ras-el-Aïn, où se trouve un hameau du nom de Ela (*op. cit.*, IV, p. 158).

[4] És. XXXVI, 17.

[5] Le voyage en ligne directe du Guzan aux vallées mèdes était de 700 kilomètres, la distance de Genève à Prague.

[6] Sargon ne dit rien des mesures qu'il prit au sujet des Israélites après

Cette seconde déportation fut peut-être séparée de la première par un intervalle de quelques années. Elle aurait eu lieu, en ce cas, vers l'an X de Sargon (713), après son expédition sur le plateau de l'Iran. « Il va sans dire que « les contrées désignées par le *Livre des Rois* sont celles « qui reçurent la grande masse des déportés ; il est pos- « sible qu'un grand nombre d'entre eux aient été exilés « dans des régions toutes différentes de l'empire, alors si « vaste, puisque la prudence la plus élémentaire exigeait « qu'on les disséminât le plus possible[1]. »

Telle fut la première de ces dispersions successives qui ont parsemé le monde d'Israélites.

C'est peut-être de cette époque qu'il faut dater les fameuses colonies juives du Céleste Empire, dont le jésuite Ricci nous a révélé l'existence au XVIIIme siècle. La proximité du plateau de l'Iran à celui du Tibet et les relations séculaires de leurs populations respectives expliquerait, en ce cas, que les Israélites de Médie aient envoyé des émigrants dans la direction de l'extrême Orient[2].

La question de savoir où se dispersèrent les tribus israélites a depuis lors préoccupé les Juifs érudits. Sur ce sujet, leur littérature est des plus curieuses. Voici, choisi

la prise de Samarie. Tous ces renseignements nous sont donnés par le *Livre des Rois*, interprété à l'aide des cunéiformes.

[1] Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, 2me édit., t. III, p. 613.

[2] En Chine, on les faisait remonter à la dynastie des Khar, c'est-à-dire à 2000 ans environ avant J.-C. ; mais cette antiquité est évidemment suspecte. Il se trouve, aujourd'hui encore, à Kaï-phong, sur les bords du Hoang-ho (province de Ku-an), une communauté juive qui conserve les rouleaux de la Thora et célèbre la fête des Purim. Depping (*Les Juifs du moyen âge*, p. 8) fait remonter leur exode au siège de Vespasien.

parmi les plus invraisemblables, le titre d'un de ces nombreux ouvrages : *Tableau des Indiens Américains, de leur caractère général, de leurs mœurs, de leur langue et de leurs fêtes publiques, rites religieux et traditions, les montrant comme les descendants des Dix Tribus d'Israël, avec le langage des prophètes à leur égard et le chemin qu'ils ont dû suivre, pour passer de la Médie dans le Nouveau Continent,* par Asraël Worsley. (Londres, 1860.) Un célèbre médecin juif du XVIIme siècle, Manassé-ben-Israël, grand-rabbin de Hollande, avec lequel Cromwell entretint des rapports, voua toute son attention à ce problème. Il a résumé ses rêveries dans un livre bizarre [1], ou l'on apprend que les tribus perdues peuplent de leurs descendants les llanos et les forêts vierges de l'Amérique méridionale. L'idée de Worsley reparut encore dans la curieuse proclamation de Mordecaï-Manuel Noah de New-York, qui tenta de fonder, sur les bords du Saint-Laurent, une nouvelle patrie pour la race juive, un « Ararat » moderne dont il eût été le nouveau Noé [2].

La transportation des Samaritains fut précédée et suivie d'une émigration volontaire, dirigée en majeure partie vers la vallée du Nil. La vie commerciale, dont la naissance avait provoqué la création d'entrepôts israélites à l'étranger, avait attiré les fils de Jacob dans les comptoirs phéniciens de Memphis. Au dernier quart du VIIIme siècle, ces colonies se doublèrent par l'immigration des Éphraï-

[1] Il est intitulé *L'espérance d'Israël.*

[2] On lira ce curieux document dans le volume X de la *Geschichte der Israeliten* du Dr Jost (p. 228-234).

mites, en quête d'une patrie nouvelle. Les sympathies égyptiennes des sujets d'Hosée dirigèrent de ce côté le courant de l'émigration[1]. Il en résulta la fondation d'une colonie israélite, dont l'origine est contemporaine du roi Ézéchias[2], et qui prit de bonne heure une grande extension. C'est de son sein que sortira, sous les Ptolémées, la première version de l'Ancien Testament dans une langue des *goyim*.

D'autres familles cherchèrent un asile dans les ports du littoral, d'où les vaisseaux sidoniens les emmenèrent dans la région mystérieuse des *Iyim*[3], « les îles de la mer du couchant, » qu'ils croyaient au bout du monde. Les Chananéens, fuyant l'approche de Josué, s'étaient lancés sur la grande mer, dont la vague les déposa sur la rive africaine; leurs vainqueurs, vaincus à leur tour, eurent un sort à peu près semblable. Ils allèrent s'établir dans ces terres phéniciennes, dont le monde occidental était parsemé, où l'on parlait presque leur langue et dont les coutumes étaient quasi les leurs.

Ils laissèrent le plateau d'Éphraïm dépeuplé par tant de désastres; la disparition des petits propriétaires, qui le mettaient en valeur, rendit le sol aux grands chardons de Galilée, hauts comme des arbustes. Ces districts, où l'on ne rencontrait plus que des clôtures brisées, des bois incendiés, des cultures défoncées par les roues des chariots de guerre, des troncs d'arbres rasés par centaines au

[1] Osée IX, 6.
[2] És. XI, 11, et peut-être Mich. VII, 12.
[3] אים.

niveau du sol, étaient une illustration sinistre des prophéties d'Osée.

Les fauves, attirés par les cadavres, s'avancèrent sur les collines, où ils ne trouvaient que des décombres ; les lions se multiplièrent dans des proportions effrayantes [1].

Le grand roi comprit qu'il était urgent de repeupler ces contrées, s'il ne voulait compter dans son empire un désert de plus. Comme, chaque année, la guerre lui fournissait de nouveaux captifs, il lui fut aisé d'y faire déporter une nouvelle population. On ne saurait dire à quelle époque il opéra ce repeuplement, auquel il procéda sans doute par couches successives. Il ramena des convois d'esclaves babyloniens, de sa campagne contre Mardoukpaliddin, l'année qui suivit la chute de Samarie (721). En 720, la guerre de destruction qui fit disparaître l'état de Hamath fut suivie de nouvelles déportations ; à cette occasion, 20,000 personnes furent emmenées on ne sait où [2].

[1] II Rois XVII, 26. Il faut penser qu'à cette époque les lions étaient beaucoup plus répandus qu'aujourd'hui. La Grèce et la Macédoine en fournissaient aux cirques de Rome et ils abondaient dans le même temps dans l'Afrique du Nord, l'Égypte comprise (Brehm, *Les mammifères* t. I, p. 211).

[2] Voici le texte du *Livre des Rois* relatif aux apports de population ordonnés par Sargon : « *Le roi d'Assour fit venir des gens de Babel, de Kutha, d'Avva, de Hamath et Sepharvaïm, et les déporta dans les villes de Samarie à la place des Beni-Israël.* »

Ce texte est complété par les documents suivants, extraits des inscriptions cunéiformes et relatifs : *a*) à l'expédition contre Mardoukpaliddin ; *b*) à celle que Sargon dirigea contre les tribus arabes et araméennes ; *c*) à celle qu'il dirigea contre Hamath.

a) Des *Annales* : « *Je vainquis et mis en déroute Mardouk-habal-idinna*

Ces couches successives de colons comprirent donc des Chaldéens venus des différentes cités mésopotamiennes. D'un côté le *Livre des Rois* dit, en effet, que l'on transporta en Éphraïm des gens de Babylone, de Kutha, d'Avva et de Sepharvaïm et, de l'autre, Sargon lui-même dit, en substance, dans ses *Annales*, qu'il déporta les « habitants de Babylone, » laquelle comprend Kutha[1] et Se-

qui (avait exercé) la souveraineté à Babylone contre la volonté des dieux : 9....7 habitants, avec leurs biens, je les déportai, et les établis dans le mât Hatti » (pays des Hittites). (Botta, *Monument de Ninive*, t. V, pl. LXX : Schr., *K. u. A. T.*, p. 276.)

b) De l'*Inscription du Cylindre* : « *Sargon qui a vaincu les gens de Tammud, d'Ibadid, de Marsiman, de Chayap, dont le reste fut emmené et qu'il transporta dans le pays de Bîth-Humri.* » (Smith, *Assyr. Epon. Can.*, Extr. XXIX, p. 129; Schr., *K. u. A. T.*, p. 277.)

Et des *Annales*, rapportant la même expédition que l'inscription précédente :

« *Les gens de Tammud, d'Ibadid, de Marsiman, de Chayap, les Arabes. qui se sont éloignés, qui habitent le pays de Bari* (le מידבר « désert » de Delitzsch) — *qu'aucun savant et qu'aucun courrier ne connaissait, qui n'avaient jamais apporté leurs tributs aux rois mes pères, je les soumis, dans ma confiance en Assour, mon Seigneur, je déportai ce qu'il en restait et je les établis dans la ville de Samarie.* » (Smith, *Assyr. Epon. Can.*, Extr. XXVIII, p. 128; Schr., *K. u. A. T.*, p. 277.)

c) De l'*Inscription des Annales* relative à la déportation des Hamathites :

« *Dans ma IIme année, Iluhibid de Hamath....... à Aroër? fit révolter et....... Damas, Samarie....... accomplit et Sibachi....... à son aide, avec lui pour livrer bataille et combattre vinrent en ma présence. J'achevai leur défaite, au nom d'Assour, mon Seigneur, et leur chef Sibachi, peu courageux, s'enfuit et disparut. Je pris de ma main Chanun, et j'envoyai sa famille dans ma ville d'Assour. Je renversai Raphia, je la ruinai et je la brûlai, j'emmenai comme esclaves 20.033 captifs, avec leurs nombreux trésors.* » (*Assyr. Epon. Can.*, Extr. XXIII. p. 125-126.)

[1] *Kutha* des Hébreux, *Kûti* des Assyriens (aujourd'hui Tell Ibrahîm), où Hormuzd Rassam a pratiqué des fouilles. Il y trouva un temple de Nergal.

pharvaïm [1], dans le « pays de Hatti, » où la Palestine est comprise.

A ces commerçants civilisés venus de la grande ville, se joignirent des Hittites de la vallée de l'Oronte, qui, de gré ou de force, se répandirent dans le pays, et des tribus arabes, qui se substituèrent aux nomades israélites, les Beni-Manassé et les Beni-Ruben.

En somme, la population nouvelle était une agglomération cosmopolite, où le vieil élément indigène n'avait pas encore reconquis la prépondérance, bien qu'il en formât encore la majorité. C'est pourquoi les Juifs du sud ne voulurent jamais reconnaître un peuple frère dans cette race mélangée, que le Talmud gratifie du sobriquet de « Cuthites, » quelque chose comme le mot de « boulgre » au moyen âge.

A partir de cette époque, l'ancien royaume d'Éphraïm fut gouverné par un haut dignitaire, qui commandait au nom de sa majesté ninivite. Parmi les princes de *Simirina* figurent un Menachem et un Abibaal; ce dernier n'était pas, à ce qu'il semble, un fils de Jacob.

restauré par Nébucadnetzar. Ce point est situé à l'angle nord-est des ruines de Babylone.

[1] *Sepharvayim* des Hébreux, *Sippar* des Assyriens, était une double ville, comme l'indique le duel. Une de ces villes (*Sippar de Shamash*) était consacrée au culte du soleil (Shamash) pendant que l'autre, la *Sippar d'Anunit* (découverte par Hormuzd Rassam à Tell Abou-Habba, 1880-1881), l'était au culte de la lune (Anunit). Ainsi cette ville, que les exégètes ont promenée dans toute l'Asie, depuis Alep (Vitringa, Koppe) jusqu'aux confins de la Perse (Josèphe) et de l'Élam (Winer), se trouve en réalité au bord de l'Euphrate, au sud-ouest de Bagdad, à une petite distance de Babylone. Quant à la Sippar de Shamash, elle se trouvait peut-être dans le voisinage de Deïr (Vigouroux, *op. cit.*, IV, p. 165).

A la longue, les mœurs et la religion israélites reprirent le premier rang, et il est intéressant de voir cette population, en dépit de son origine mélangée, garder jusqu'à nos jours le culte mosaïque dans une pureté relative.

ÉZÉCHIAS ET SANCHÉRIB

CHAPITRE PREMIER

Situation politique du royaume de Juda à l'avènement d'Ézéchias.

Le royaume de Juda, si puissant sous Azaria-Uzzia (p. 186), perdit, avec ce prince, les territoires dont il lui devait la possession. L'invasion des troupes coalisées sous le règne d'Achaz et les incursions qui suivirent causèrent des maux irréparables (p. 193—204). Les domaines de la couronne que les Beni-David possédaient à Tsiklag[1], les vignes du Carmel, améliorées à grands frais par le grand-père d'Achaz[2], furent détruites ou confisquées par les vainqueurs. Les puits qu'Azaria avait fait creuser, les tours de garde dont il avait pourvu les vignobles[3], furent perdus pour les Judaïtes; après le passage des bandes philistines, les *seranim* s'en emparèrent par droit de conquête[4]. De tous ces travaux, la monarchie ne conserva guère que les murailles de Jérusalem et son matériel de défense.

L'arrivée des Assyriens arrêta l'invasion générale, sans mettre un terme au pillage; la fortune publique, gaspillée avant eux par les envahisseurs, fut engloutie d'une seule bouchée par l'appétit robuste du colosse. Tiglat rançonna

[1] Duncker, *op. cit.*, II, p. 325; Schr., *K. u. A. T.*
[2] I Sam. XXVI, 6.
[3] II Chron. XXVI, 10.
[4] II Chron. XXVIII, 18.

à son tour le pays ruiné, en exigeant un tribut considérable. Achaz vida, pour s'en acquitter, son propre trésor et celui d'Yahveh.

De nos jours, les gouvernements ont un moyen relativement aisé de subvenir à leurs embarras financiers; ils ont recours au système des dettes publiques. Quand le présent se trouve impuissant à pourvoir lui-même à la totalité de ses besoins, on fait appel à l'avenir. Cette combinaison, qui n'est pas vieille de deux siècles, fut ignorée des anciens[1]. Carthage, la première puissance maritime de l'antiquité, ne la soupçonna même pas[2].

Pour faire face aux dépenses extraordinaires, on appelait le secours du passé, on vidait sans ménagement tout le contenu du trésor accumulé dans les périodes précédentes. On remplissait ensuite le khazneh, tant bien que mal, à l'aide de nouveaux impôts. De cette façon on sortait d'un embarras pour se plonger dans un autre.

Suivant une loi, qui n'est pas particulière aux monarchies orientales, c'était le malheureux cultivateur qui payait, en définitive, le plus lourd de ces charges. L'impôt, fixé parfois indistinctement à tant par tête[3], frappait davantage l'agriculteur, atteint dans son nécessaire, que les cheikhs, privés seulement de leur superflu. Réduit à la misère, plus d'un petit propriétaire vendit son patrimoine pour un morceau de pain, ou le laissa confisquer

[1] *Dictionnaire d'Économie politique*, art. Crédit public.

[2] Heeren, *Hist. du commerce dans l'antiquité*, I, p. 39.

[3] Voir, par exemple, ce qui se passe sous Menachem. Des gens aisés, mais de fortunes inégales, sont également taxés à une sorte de capitation de 50 sicles par tête. (II Rois XV, 20.)

par les agents de perception. La diminution de la petite propriété suivit, comme toujours, les dépenses exagérées de l'État. De même, aux Indes, à la suite de la conquête mongole, la propriété foncière fut engloutie par l'énormité des tributs; les terres d'un grand nombre de provinces passèrent entre les mains de l'empereur, et les agriculteurs, de libres qu'ils étaient, devinrent ses fermiers. La guerre favorisa les accapareurs éphraïmites d'une autre manière. Tous les agriculteurs que l'invasion avait arrachés à leurs foyers quittèrent le pays, en laissant de nombreuses cultures sans possesseurs.

Ces faits n'échappèrent pas à l'attention des prophètes; ils s'élevèrent avec véhémence contre les accapareurs : « Malheur! » s'écrient-ils, « malheur à ceux qui ajoutent « maison à maison, qui joignent champ à champ, jusqu'à « ce qu'il ne reste plus de place, et qu'ils habitent seuls au « milieu du pays [1]! »

La population, qui est un autre capital, avait diminué dans une proportion considérable. Les maisons isolées, les bourgs ouverts, avaient particulièrement souffert. Les cavaliers édomites étaient venus enlever jusque dans leurs demeures des malheureux, qu'ils prenaient en croupe ou qu'ils poussaient devant eux comme un troupeau. Des centaines de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles furent emmenés vers les grands centres, où l'on débitait le bétail humain. Quelques-uns de ces esclaves précédèrent les Israélites du Nord sur les marchés de la Mésopotamie. Les Édomites conduisirent leurs captifs au port d'Élath, où des

[1] És. V, 8.

hommes de couleur les embarquèrent pour l'Égypte et l'Éthiopie. Les armateurs phéniciens achetèrent les individus les plus avantageux à Japu et à Askalon, d'où leurs vaisseaux les transportèrent en Occident[1], à Chypre ou dans la Cyrénaïque, que les Grecs colonisaient.

Dépeuplé par l'invasion, ruiné par le pillage, obéré par le tribut, le royaume eut encore à subir les perturbations qu'amène dans une théocratie un changement dans la religion d'État. Ce qui restait de poudre d'or dans le khazneh de Jérusalem servit à payer les frais du nouveau culte.

Tel était à peu près l'état du royaume à l'avènement d'Ézéchias. Le nouveau roi avait alors vingt-cinq ans. C'était un homme énergique, sincèrement attaché au Dieu d'Israël. Sa mère était Juive, ce fut peut-être elle qui fit de lui un adorateur d'Yahveh[2]. Il unissait la nature religieuse la plus riche à un caractère moral fortement trempé. L'auteur du *Livre des Rois* le compare à David ; il a raison. C'est bien l'âme, à la fois poétique et religieuse du vieux roi, que nous retrouvons dans ce petit-fils, dont treize générations le séparaient. Mais trois siècles de vie civilisée ont adouci la lyre, un peu dure, du fils d'Isaï, en lui donnant des accents d'humilité et de tendresse inconnus à l'âge héroïque[3].

[1] És. XI, 11 : « *Dans les îles de la mer.* »

[2] II Rois XVIII, 2.

[3] « Son âme poétique était toute vibrante pour un idéal dont il voyait « l'image dans la Thora et la tradition des temps antiques. » (Grätz, *Gesch. der Juden*, II, p. 223.)

CHAPITRE II

Réformes religieuses d'Ézéchias.

La voix d'Ésaïe, couverte sous le règne d'Achaz par les clameurs des galles et des hiérophantes, retentit de nouveau dans les rues de Jérusalem après l'avènement d'Ézéchias. Le prophète, éloigné de la direction des affaires par le précédent régime, remplit, sous le nouveau, le rôle de conseiller intime. Si son autorité subit quelques éclipses, il inspire, à n'en pas douter, plusieurs actes importants du règne d'Ézéchias. Entre le père et le fils, le contraste fut complet ; il s'étendit à tous les domaines, aux choses politiques comme à celles de la religion. Dès le début, Ézéchias prit l'initiative d'une énergique réaction contre les tendances d'Achaz ; il entreprit d'ériger le culte d'Yahveh en culte national unique, dans des conditions inconnues aux époques précédentes, afin de rendre générale la religion spiritualiste[1] que préconisaient les prophètes[2]. Il ouvrit toutes

[1] Tiele, *op. cit.*, p. 443. Joël II, 1 ; V, 21 ; És. XIV, 32; XVIII, 7; XXVIII, 16; XXIX, 17; XXXI, 4; XXXIII, 10; XXXI, 9; XXIX, 1 et suiv.

[2] Dans l'œuvre de réforme religieuse accomplie par Ézéchias, nous pouvons en tout cas considérer comme historiques les faits suivants :

1o La répression des cultes solaires et sidéraux en Juda. II Rois, XVIII, 4.

2o L'abolition de l'idolâtrie populaire, qui s'était greffée dans le cours

grandes les portes du temple, que son père avait fermées; il décida d'en faire le sanctuaire du nouveau culte, le centre religieux de la nation juive. On restaura ce vieux témoin de la vie israélite; les splendeurs de son manteau d'or lui rendirent quelques rayons de sa gloire d'autrefois[1].

Convaincu que les malheurs des Judaïtes avaient pour cause leur insouciance de la volonté divine, Ézéchias fit de la *Thora* le code de son royaume, comme il en avait fait la règle de sa vie. Tous les États orientaux étaient alors, du plus au moins, des théocraties[2]. A Babylone, le conseil

des âges sur l'antique religion patriarcale (le *Nechushtan*, par exemple). II Rois XVIII, 4.

3° La répression du culte des *bamoth*, adressé soit aux Baalim, soit à Yahveh. II Rois XVIII, 4; Ès. XXXVI, 7.

4° La réouverture et la réinauguration du temple d'Yahveh à Jérusalem, comme sanctuaire unique de la nation (II Chron. XXIX, 3). Elles sont supposées par l'abolition momentanée du culte des *bamoth*. II Rois XVIII, 4.

5° En conséquence de l'unité du sanctuaire, la célébration, dans ce sanctuaire, des solennités religieuses, et, parmi elles, de la Pâque, dont l'origine est fort ancienne. (Picard, art. Pâque, dans l'*Encycl. des sc. relig.* de Lichtenberger.) II Chron. XXX, 5. (Grätz, *op. cit.*, II, p. 218.)

6° Un certain nombre de mesures avantageuses aux lévites, telles, par exemple, que l'assurance d'un traitement régulier, prélevé sur les redevances en nature (II Chron. XXXI, 4). (Delitzsch, art. Leviten, dans Riehm, *op. cit.*; Grätz, *op. cit.*, II, p. 227.) Les prêtres acquièrent une influence signalée sur ce règne; plusieurs d'entre eux rendent la justice (Ès. XXVIII, 7); ils paraissent bien organisés; ils ont leurs cheikhs (זקני הכהנים) et, probablement, un chef suprême de la hiérarchie : נגיד בית־האלהים (II Chron. XXXI, 13).

[1] II Rois XVIII, 15 et 16. Le temple, dépouillé récemment par Achaz, renferme de nouveau des métaux précieux à l'arrivée de Sanchérib.

[2] On appelle théocratie « un État où le gouvernement est exercé, au « nom de la divinité, par des hommes qui parlent en son nom ou passent « pour ses ministres. » (*Dictionnaire des Sciences politiques.*)

des Mages[1] donnait son préavis sur toutes les entreprises royales; les prêtres réglaient tout en Égypte, jusqu'à l'art lui-même; à Ninive, un souverain redouté de l'Asie entière, tremblait à son tour devant un clergé dépositaire des sciences occultes, qu'il entretenait à grands frais[2]. Tantôt, comme en Égypte, le sacerdoce et la royauté se réunissaient sur la même tête, tantôt ils demeuraient distincts, comme chez les peuples de la Chaldée et de l'Assyrie[3]. La Phénicie hésitait entre ces deux modes de gouvernement[4], comme elle hésitait entre les deux civilisations dont ils étaient l'âme. Si parfois un grand-prêtre, comme Ithobaal[5] ou Sicharbaal, s'assit sur le trône de Tyr comme l'eût fait un prêtre d'Ammon-Râ, d'autres fois, les deux pouvoirs, la royauté et le sacerdoce, demeurèrent distincts. En tout cas, dans la ville de Melqarth, personne n'eût osé contester les droits qu'avait le collège des prêtres sur la direction des affaires publiques. La tiare du grand-prêtre rivalisait d'éclat avec le diadème royal, qu'elle accompagnait dans toutes les cérémonies. Le sang des rois coulait dans les veines du souverain pontife, et ses épaules portaient la pourpre; il possédait des prérogatives extraordinaires; il était de droit

[1] Les כשדים, *Chaldéens*, au sens étroit du mot.

[2] En Israël, les rois unissent le caractère sacerdotal à la dignité royale jusqu'à la séparation des tribus du nord. David et Salomon président aux cérémonies religieuses et offrent les sacrifices.

[3] Tiele, *op. cit.*, p. 323.

[4] Joseph., *Antiq.*, VIII, p. 13.

[5] Tiele, *op. cit.*, p. 324. Quelque chose d'analogue se passe à Jérusalem pendant la minorité de Joas-ben-Achazia. La question serait de savoir si Jehojada usait d'un droit ou d'un privilège de naissance.

le shofet, le juge suprême, et, quand la mort prématurée d'un prince laissait le trône au pouvoir d'un enfant, le vicaire de Chamôn exerçait, au nom du dieu, le pouvoir souverain[3].

De nos jours encore, les peuples musulmans ne comprennent le gouvernement que sous la forme théocratique : le Coran est tout à la fois leur code civil et leur loi religieuse. Quelques-uns de leurs États, Boukhara, par exemple, et Khiva, sont devenus, sous l'influence d'un clergé fanatisé, le type achevé de la tyrannie religieuse[1].

Dans ce monde oriental, cahoté sans cesse entre le despotisme et l'anarchie[2], la théocratie israélite semble occuper une place à part; tout au moins est-ce « une théocratie « d'une nature toute particulière. Le gouvernement, pour « y être théocratique, n'y fut pas sacerdotal. C'est ici le « trait le plus original de l'État israélite; tandis que, « dans l'Inde et l'Égypte, la caste sacerdotale était pres« que seule propriétaire, » elle ne participait pas en Israël à la propriété foncière. « Ainsi le sacerdoce for« mait une famille, » une tribu si l'on veut, « puisqu'il « était héréditaire, mais il ne formait pas une caste, « puisqu'il n'y a pas de caste sans propriété. Par cette « exclusion de la propriété territoriale, un moyen d'action « puissant lui était enlevé[3]. »

De bonne heure dans son histoire, la théocratie israélite

[1] Vambéry, *Voyage d'un faux derviche.*

[2] Renan, Les peuples sémitiques, dans les *Mélanges d'histoire et de voyages.*

[3] Janet, *Histoire de la science politique,* I, p. 296.

produisit, à côté des prêtres, d'autres interprètes de la volonté divine, guidés par un esprit plus indépendant et par des vues plus élevées : ce furent les prophètes, les nabis[1], les antiques représentants de la religion en esprit et en vérité. Leur influence s'accrut si vite, qu'à partir de Salomon, nous n'avons plus d'exemple qu'on ait consulté la volonté divine par *urim* et *thummim*.

Cette institution, « d'une valeur inestimable, » conserva dans la théocratie israélite la rivalité d'influences qui est la condition *sine quâ non* d'un incessant progrès. Ainsi, en Israël, « la religion ne fut pas ce qu'elle fut si souvent « ailleurs, la consécration définitive de tout ce qu'on « avait établi à un moment donné, une barrière contre « tout progrès ultérieur. Un Israélite distingué a remar- « qué que les prophètes ont joué dans l'État juif le rôle « que remplit dans les États modernes la liberté de la « presse[2]. Cette comparaison donne une idée juste, sinon « adéquate, de la part qu'a joué cet élément de la vie « nationale dans l'histoire d'Israël et dans celle du monde. « Il ne pouvait pas exister de conditions plus favorables « au progrès. Aussi bien les Juifs, au lieu de devenir une « nation stationnaire, comme les autres Asiatiques, ont-ils

[1] Si nous employons ce mot hébreu de *nabi*, c'est qu'il désigne quelque chose de spécial, que nos versions françaises ne rendent que très imparfaitement. On sait que l'hébreu distingue, parmi les prophètes, les simples voyants, dont la fonction est de deviner ou de prédire, et les prophètes dont l'œuvre est avant tout d'avertir la nation et de lui révéler la volonté divine. C'est à ces derniers que s'applique l'épithète de *nabis*.

[2] S'entend naturellement de la presse à ses débuts, quand elle s'envisageait encore comme un sacerdoce. M. Renan a repris cette comparaison dans son *Histoire d'Israël* (II, p. 483) et l'a malheureusement outrée.

« été, avec les Grecs, le peuple le plus progressif de l'an-
« tiquité. Il est devenu avec eux le point de départ et le
« principal agent de propagation de la civilisation mo-
« derne[1]. »

D'autres théocraties ont eu leurs prophètes; les Baalim de Phénicie se révélaient à des voyants; mais, dans l'atmosphère étouffante et malsaine des villes de la côte, le prophétisme demeura toujours embryonnaire; il lui fallait, pour s'épanouir, l'air vivifiant et libre des montagnes sur lesquelles régnait Yahveh. Les Moabites, les Ammonites et les Araméens eurent, comme Israël, des conquérants et des libérateurs ; ils eurent peut-être leurs prophètes, dont Qamosh se servit pour transmettre ses ordres à son serviteur Mesha[2], mais, en somme, aucun de ces peuples n'eut des prophètes comme ceux d'Israël[3]. Les « voyants » du littoral restèrent de simples devins, ils ne devinrent jamais des « nabis[4]. » Nébo lui-même, le céleste « nabi » de la Chaldée, ne sut inspirer que des devins ou des astrologues, dont les aspirations étaient satisfaites, quand ils avaient cru soulever le voile d'un avenir prochain. Ni la superbe Ninive, ni la savante Babylone, n'ont pu produire un seul de ces caractères, dont la valeur n'a fait que s'accroître au travers des révolutions de l'histoire. Nulle part, l'antique Orient n'offre l'équivalent des prophètes israélites.

[1] John Stuart Mill, *Representative government*, p. 41 et 42.

[2] *« Descends, assiège Horonaïm. » « Va, prends Nébo à Israël. » Inscript. de Mesha*, lignes 14 et 32.

[3] Renan. Le règne de Salomon, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1888.

[4] Tiele, *op. cit.*, p. 324.

Aucun des clergés, aucun des séminaires de l'Asie citérieure ne sut former des prédicateurs qui eussent le sublime idéal d'un Ésaïe. Seul, parmi les religions antiques, le monothéisme israélite eut pour principe fondamental la sainteté de Dieu[1].

Le vieux prophète de la Bactriane, dont la critique moderne[2] a doré à neuf l'antique auréole, ne sut pas, en fondant la plus pure des religions aryennes, la dégager des éléments naturistes qui fourmillaient avant lui dans les croyances de la haute Asie. Arrivé au culte monothéiste de Mazda vers l'époque où Moïse rencontrait Yahveh, ou peut-être avant, il eut la faiblesse de tenter une conciliation entre la naturisme des Védas et le spiritualisme qu'il apportait. Il laissa aux classes populaires les usages et les rites consacrés par la tradition polythéiste[3]. On peut comparer son action à celle d'Abraham, pour la hauteur de son but et l'importance de ses résultats[4]; mais elle demeure bien en arrière de l'œuvre accomplie par ces inflexibles ministres du Dieu unique, qui firent de la religion d'Israël le pur monothéisme.

C'est qu'aussi, les idées religieuses des prophètes dépassent infiniment le niveau de l'ancien Orient; elles furent aux croyances contemporaines ce que le culte d'un Dieu moral est à celui des forces cosmiques, ce que la conscience

[1] Baudissin, *Jahve et Moloch*, p. 75.
[2] Par la main de Kuenen (*op. cit.*) et surtout de Schlegel.
[3] Renan, Nouvelles considér. sur les peuples sémitiq., dans *Journal asiatique*, 5me série, tome XIII, p. 228.
[4] Bunsen, *Dieu dans l'histoire*, trad. par Dietz, p. 113, 115 et 117.

est à l'imagination. Cinq conceptions nouvelles[1] furent apportées par les prophètes dans le monde asiatique. On peut les formuler de la manière suivante :

I. La religion de l'esprit est celle de l'avenir[2].

II. Cette religion deviendra le patrimoine commun de l'humanité[3].

III. Il est nécessaire au triomphe de cette religion qu'un jugement divin fasse disparaître tout ce qui, dans les formes extérieures du culte, constitue un obstacle à son développement[4].

IV. Juda sera relevé de son abaissement politique et moral par un prince de la maison des Beni-David. Ce prince réalisera l'empire universel[5].

[1] Bunsen les a nettement dégagées dans le bel ouvrage que nous citons, p. 33-41.

[2] Le morceau qu'on lit dans Michée IV, 1-4, et dans Ésaïe II, 2-4 : « *Tous les peuples afflueront à la montagne du temple d'Yahveh. Les goyim s'y rendront en foule. Ils diront : « Montons à la montagne d'Yahveh,.... afin qu'il nous enseigne ses voies,* » et que nous les suivions. — Ésaïe XIX, 18-25 : « *Égyptiens et Assyriens serviront Yahveh..... Yahveh Tsebaoth les bénira en ces termes : « Bénis soient l'Égypte, mon peuple, et Assour, l'œuvre de mes mains, et Israël, mon héritage!* » — Jérémie IV, 2.

[3] Amos V, 21-24 : « Moi, Yahveh, je ne regarde pas vos assemblées, « vos sacrifices et les autres cérémonies de votre culte, comme un culte « véritable. Soyez droits et justes, c'est le premier des cultes. » — Osée VI, 6 : « Je préfère aux holocaustes et aux sacrifices la piété sincère et la « connaissance de Dieu. » Dans l'un et dans l'autre de ces passages, le châtiment divin est annoncé. Amos V, 18-20; Osée VI, 5; III, 4.

[4] Les deux expressions « royaume de Dieu » et « royaume des cieux » sont spéciales au Nouveau-Testament; c'est le Christ qui semble les avoir formulées le premier.

[5] Ésaïe XI, 10 : « Ce Ben-David réalisera l'empire universel. » — Ésaïe IX, 5, 6 : « L'amour divin d'Yahveh Tsebaoth nous accorde un enfant. Il « fera plus; il étendra l'empire de cet enfant (Ben-David), qui sera le sien

En fondant cet empire, ce prince sauvera tous les États du monde d'une ruine fatale et il assurera à la terre entière la paix perpétuelle.

V. C'est en sacrifiant son bonheur personnel à celui de sa nation et au bonheur de l'humanité que ce Ben-David accomplira la conquête du monde[1].

De ces cinq thèses, les quatre premières furent en tout cas formulées par le prophétisme du vivant d'Ézéchias. Elles impliquaient toute une révolution religieuse à laquelle Ézéchias prêta l'appui de son autorité[2]. Sans doute, elles étaient à demi-conscientes, à peine formulées; la religion que ces nabis annoncent est encore éloignée de de son avènement[3]; ils la prophétisaient comme ils la connaissaient, « en partie[4]; » mais ils l'entrevirent et en annoncèrent le triomphe, dans un milieu où elle était à peine comprise.

Ce fut un des plus grands mérites d'Ézéchias d'avoir su faire une large part, dans la direction des affaires, à ces hommes auxquels Stuart Mill rend un si brillant témoignage (p. 283). L'histoire est bien inspirée, quand elle fait

« même, et lui assurera une durée pacifique et perpétuelle. » — Zach. IX, 9-10 : « Le roi futur fera son entrée triomphale à Jérusalem. Il y fondera « l'empire universel au sein d'une paix perpétuelle. » — Jérém. XXIII, 5-6 : « Je susciterai parmi les Beni-David un prince remarquable par sa « justice; son règne sera pacifique et glorieux. » On trouve encore des fragments de cette idée dans És. XI, 10.

[1] És. LII, 13; LIII, 5.

[2] M. Vernes, *Le peuple d'Israël et ses espérances relatives à son avenir* (Paris 1872), p. 160.

[3] Jean IV, 23.

[4] I Pierre I, 10-12; I Corinth. XIII, 9.

de son gouvernement l'un des plus bienfaisants qu'Israël ait comptés. Ésaïe, dont on connaît les aptitudes et la hauteur de vues, fut, avec Michée, le principal inspirateur des grands actes de ce règne. Si, par moments, l'influence du prophète semble pâlir à la cour, il demeure en somme la plus puissante figure de l'époque d'Ézéchias, celle qui lui donne sa grandeur et son originalité. Il fut comme le Luther de cet antique Frédéric-le-Sage.

Sous cette influence, Ézéchias essaya le premier d'extirper les superstitions de tout genre qui, dans le cours des âges, avaient crû sur le tronc de la vieille religion d'Israël, et qui s'opposaient à celles que le prophétisme annonçait. Il fit mettre en pièces un icône populaire, auquel on présentait les malades et les agonisants. C'était une longue figure de bronze dont les torsades rappelaient les plis d'un serpent. On l'appelait *Nechushthân*[1], et ce nom rappelait à la fois l'objet figurant et l'objet figuré, le métal dont elle était faite et l'idée qu'elle représentait. On disait que Moïse lui-même l'avait fondue. Des prêtres étaient attachés à son service; ils entretenaient en son honneur, dans des thuribula, un feu d'aloès et d'encens[2]. L'antiquité orientale ressentait pour les reptiles une sorte de vénération. Tyr nourrissait un python noir dans

[1] נחשתן (*nechushthân*) renferme à la fois le mot נחשת (*nechosheth*) qui signifie « bronze » et le mot נחש (*nachash*) qui signifie « serpent. »

[2] II Rois XVIII, 4. On révéra longtemps, à Milan, dans l'église de St-Ambroise, un « serpent d'airain » qui, selon la croyance populaire, était celui-là même que Moïse avait élevé au désert. Une prophétie s'attachait à ce symbole; on disait qu'il se lèverait à la fin du monde, en poussant un sifflement aigu qu'on entendrait au loin.

le temple d'Eshmoun, le guérisseur[1], et les pharaons ne trouvèrent pas d'emblème plus imposant à fixer sur leur couronne que la tête d'un uræus.

La destruction de cette idole fut le prélude d'une mesure beaucoup plus grave, qui frappa le royaume entier ; ce fut l'interdiction du culte des *bamoth*[2], dont Ézéchias fit raser les bois sacrés et renverser les autels.

Le fils d'Achaz fut le premier des rois judaïtes à combattre l'usage, vieux comme le monde, d'adorer la divinité sur les hauteurs, ces autels de la nature où la terre semble s'approcher du ciel. Tous ses pères, sans exception[3], avaient respecté cette idée, chère aux peuples sémitiques, qu'avaient sanctionnée l'exemple des patriarches, la vie du dernier shofet[4] et celle du premier roi[5]. Le fondateur du temple l'avait de nouveau consacrée, avant d'offrir au Dieu d'Israël sa demeure définitive[6]. Les rois les plus zélés pour la cause d'Yahveh, les prêtres les plus fidèles[7], n'avaient rien vu, dans cette habitude, de contraire à la volonté divine, et, jusqu'au VIIIme siècle[8], les prophètes eux-mêmes n'avaient pas attaqué les *bamoth*, eux qui

[1] Movers, *op. cit.*, I, p. 527 et suiv. Baudissin, *Die Symbolik der Schlange im Semitismus*, p. 275.

[2] Voir sur ce mot la note, à la page 67.

[3] I Rois XIV, 23 ; XV, 14 ; XXII, 44 ; II Rois XII, 3 ; XIV, 4 ; XV, 4 ; XVI, 4.

[4] I Samuel VII, 9 (sacrifice sur la colline de Mitspa) ; IX, 12.

[5] I Sam. XIV, 35.

[6] I Rois III, 4.

[7] Jehojadah, pendant la minorité de Joas-ben-Achazia. II Rois XII, 3.

[8] Osée (X, 8) et Amos (VII, 9) sont les premiers qui menacent le culte des *bamoth* en Éphraïm.

dénonçaient toutes les fautes et désignaient tous les abus. Élie, le grand nabi des tribus du Nord, avait pleuré, avec leur destruction, la ruine des sanctuaires d'Yahveh [1].

Cette habitude universelle d'adorer Dieu sur les hauteurs avait ses origines dans les cultes les plus antiques. Chez les Aryâs primitifs, le chef de famille dressait sur une éminence un autel de mottes de gazon ; on y allumait le feu sacré, symbole d'Agni, qui communiquait à la colline la sainteté de son caractère.

Tous les Sémites pratiquaient ce culte, Israélites [2], Moabites, Chananéens de la côte et du plateau ; il rapprochait les adorateurs de tous les dieux. Sous l'ombrage des chênes séculaires et des tamariscs, Yahveh cohabitait avec les dieux de la nature, les Baalim et les Ashtharoth. Il avait tout à perdre à cette promiscuité ; les hauteurs de la Palestine avaient été vouées aux cultes chananéens longtemps avant que ses armées y eussent fait leur apparition, en sorte que les Baalim, en dépit de leur défaite, conservaient des droits antiques sur ces éminences, que leurs adorateurs avaient les premiers consacrées. Peu à peu, ils évincèrent le nouveau Dieu ou le transformèrent à leur image ; à Beth-El et à Dan, on lui érigea une statue. On se fût laissé conduire plus loin sans l'énergique intervention du prophétisme.

[1] I Rois XIX, 10. Élie se plaint, dans sa prière, que les *autels* d'Yahveh aient été renversés par Jézabel, en Éphraïm. Or les seuls autels qui existassent alors en Éphraïm étaient ceux de Dan, de Beth-El et des autres *bamoth*. C'étaient les *sanctuaires d'Israël* (Amos, VII, 9-13).

[2] I Rois III, 2. « *Le peuple ne sacrifiait que sur les hauteurs (bamoth)* » avant la construction du temple.

Parvenue, vers la fin du VIIIme siècle, à son plein épanouissement, cette institution nouvelle s'efforça d'élever le niveau de la nation israélite à la hauteur de son idéal moral et religieux. La notion qu'Ésaïe a d'Yahveh n'est plus celle qu'en avaient les shoftim[1]. Ce n'est pas le Dieu cruel, affamé de vie humaine, qu'on adore à Tyr; ce n'est pas non plus la divinité facile des Chananéens. Une notion nouvelle, entrevue par Osée[2], fait son apparition dans les idées religieuses; elle y introduit l'élément moral auquel appartient l'avenir. Ce fut une vraie révélation, dont l'origine fut une vision d'Ésaïe : « Saint, saint, saint est Yahveh Tsebaoth! »

Quand cette notion fut entrée dans le cerveau israélite, il devint impossible d'associer plus longtemps le Dieu du prophétisme aux scènes lubriques des tonnelles consacrées. Aussi les nabis employèrent-ils tous leurs efforts à faire divorcer les deux cultes. Les sympathies d'Ézéchias, gagnées à la cause du prophète, lui donnèrent une victoire brillante, sinon décisive[3].

La loi nouvelle fut certainement dure à beaucoup d'égards. Les populations des campagnes tenaient à leurs *bamoth* comme des villageois à leur clocher. Des souvenirs de famille s'y rattachaient. Ce culte était simple ; il n'exigeait ni déplacement coûteux, ni dépense extraordinaire; on l'avait à deux pas de chez soi. Le décret qui désaffecta tous ces lieux de culte, pour n'autoriser désormais l'ado-

[1] Jefthé, par exemple. Juges XI, 24.
[2] Osée XI, 9; XII, 1.
[3] Voir note E à la fin du volume.

ration d'Yahveh que dans le seul temple de Jérusalem, constitua une inégalité, pour ne pas dire une injustice, envers les populations rurales et les habitants des villes éloignées, comme Lakish ou Aroër. Elle forçait les pâtres siméonites et les habitants de Kadesh-Barnéa à quitter leurs occupations, pour venir à Jérusalem apporter leurs offrandes. Plusieurs villes, comme Hébron ou Beer-Sheba[1], jouissaient d'un renom de sainteté; l'édit jetait sur elles une défaveur, il leur causait un dommage matériel[2].

L'esprit qui dicta cette mesure ne fut généralement pas compris. Beaucoup de gens y virent un sacrilège; ce fut l'opinion dominante à l'étranger. Quand l'un des vizirs de Sanchérib vint, quelques années plus tard, en mission à Jérusalem, il menaça des châtiments d'Yahveh[3] le prince impie qui renversait les autels de son propre Dieu. La violence de la réaction sous les règnes qui suivirent témoigne du nombre des mécontentements que cette mesure suscita. Le fait est d'autant plus remarquable que l'auteur responsable de cette réaction fut moins l'enfant successeur d'Ézéchias, que la noblesse, à qui la régence échut; ce furent les cheikhs, approuvés par la plèbe idolâtre ou superstitieuse, qui provoquèrent les événements.

En dépit de ces conséquences fâcheuses, Ézéchias eut raison. Il est dans la nature de tous les progrès d'amener des crises momentanées. Le roi ne pouvait faire œuvre sérieuse de concentration sans brusquer les convenances

[1] Amos, V, 5; VIII, 14.
[2] Grätz, *op. cit.*, II, p. 228.
[3] II Rois XVIII, 22; És. XXXVI, 7.

locales; or, cette concentration était son but et celui des prophètes; ils avaient pour devise : Un seul peuple sous un seul Dieu.

L'idée du Dieu unique était enfin lancée dans le monde.

A vingt-sept siècles de distance, on se fait difficilement une idée exacte du changement radical qu'un monothéisme précis, nettement affirmé, apportait dans les notions religieuses de l'ancien Orient. C'est ce que nous essaierons d'esquisser aussi brièvement que possible.

A l'origine, c'est-à-dire avant la formation des grandes monarchies orientales, les mille cantons souverains qui se partageaient la vallée du Nil et celle de l'Euphrate avaient chacun sa divinité favorite, qui lui était, jusqu'à un certain point, particulière. C'étaient des dieux poliades; chaque ville avait le sien, comme, au moyen âge, tout village avait son patron. Chacun des nomes, dont l'ensemble constitua plus tard le royaume des pharaons, adorait à l'origine une divinité différente de celle qu'adoraient ses voisins[1]. Amon, qui régnait sur le IVme nome (thébain) de la Haute-Égypte, ne régnait ni sur le IIIme, ni sur le Vme, auxquels le IVme était contigu. Phtah, adoré dans le Ier (memphite) de la Basse-Égypte, ne l'était pas dans le XIIIme, qui l'avoisinait. Les cités de la Chaldée antique, Ur, Uruk, Larsa, adoraient aussi des dieux poliades. Ce n'était pas que ces divinités n'eussent d'adorateurs que dans leur ville patronale, mais chaque cité en vénérait une particulièrement, et jouissait, en retour, de sa protection

[1] Maspero, *op. cit.*, p. 29.

spéciale. Ur adorait Sin, « le chef puissant, le Seigneur des esprits, le roi des dieux, l'étincelant[1], » c'était le disque lunaire. Babylone adorait Mardouk. Des deux Sepharvaïm, l'une était la Sippar de Shamash, l'autre, celle d'Anunit. Cela n'empêchait pas de rendre aux dieux du voisinage les hommages qui leur étaient dus; ainsi, la vénération que les Napolitains témoignent à saint Janvier ne porte pas ombrage aux autres saints de l'Église romaine.

Les constitutions politiques ont souvent influé sur l'idée que les hommes se sont faite de la divinité ; on traçait l'image du maître de l'univers d'après les traits du maître de l'État[2]. Aussi longtemps que l'Égypte et la Chaldée demeurèrent dans la polyarchie primitive, le ciel fut aussi morcelé que la terre. Avec le temps, quelques villes conquirent l'hégémonie ; ce fut une bonne fortune pour leurs dieux respectifs ; ils gagnèrent du même coup autant d'adorateurs que leurs cités comptaient de sujets nouveaux. Sin tint la place d'honneur quand Ur eut conquis la prépondérance. Plus tard, Babylone devient la métropole du pays ; Mardouk suit sa fortune, s'élève dans la hiérarchie des dieux, trouve accès auprès de la triade suprême, et, s'identifiant avec Bel, devient, sous le nom de Bel-Mar-

[1] Un curieux passage, Jérém. II, 28, montre que, sous l'influence mésopotamienne, les dieux poliades furent en faveur dans les populations judaïtes jusqu'aux derniers temps de la royauté.

[2] C'est ce qu'Aristote disait déjà dans sa *Politique* : « Tous les hommes « disent que les dieux ont un roi, parce qu'eux-mêmes ont eu des rois, car « ils créent leurs dieux à leur image, non seulement quant à leur forme, « mais aussi quant à leur nom. » (*Politiq.*, I, 2, 7.)

douk, le « prince des armées célestes, » le chef du panthéon chaldéen. A la grande époque de Ninive, son dieu Assour conquiert le premier rang parmi les divinités de la Mésopotamie septentrionale.

Il s'opéra sur les rives du Nil un mouvement de même nature. L'union des deux Égyptes, en effaçant les frontières des nomes, rapprocha leurs divinités; Phtah se confondit avec Sokari et devint Phtah-Sokari; rapproché d'Osiris, il devint Phtah-Sokari-Osiris[1].

En Palestine, l'opinion courante inclinait à penser que chaque nation avait sa divinité favorite, qui se chargeait de la défendre et de la protéger. Moab avait Qamosh, Tyr adorait un Baal spécial, Chamôn, qui était le « melqarth, » le roi de la ville[2]. Sévère aux Moabites, à l'époque des shoftim, alors qu'il « faisait de ses fils des fuyards et livrait ses filles captives à Sihon, roi des Amorites[3], » Qamosh fut propice à Mesha, « qu'il sauva de tous ses agresseurs, auquel il fit voir tous ses ennemis vaincus[4]. » Quitter Moab pour Israël, c'était quitter Qamosh pour Yahveh, sur les terres duquel on se rendait[5]; on changeait de dieu en changeant de résidence. Les colons que le grand roi déporta en Éphraïm, après la conquête, furent décimés par les fauves. Ils n'étaient pas gens impies, loin de là; comme Rachel, ils avaient emporté leurs statuettes et mirent tout

[1] Maspero, *op. cit.*, p. 29.
[2] Voy. p. 288, note 2.
[3] Nombres XXI, 29.
[4] *Inscr. de Mesha*, ligne 4.
[5] Ruth I, 16.

leur soin, dès leur arrivée, à célébrer les cultes de leurs pères. Ils eussent désiré y joindre celui de leur nouvelle patrie, pour s'attirer la bienveillance du dieu régional; mais ils ne savaient comment l'adorer; ils ignoraient le rite d'Yahveh. Quand les malheurs arrivèrent, ils les attribuèrent à la colère du dieu négligé; il se hâtèrent de réparer leur faute, dès qu'ils eurent sous la main un prêtre israélite[1].

Ainsi, chaque dieu avait sa terre, dont il était maître absolu. Tel, puissant dans les montagnes, n'avait aucun pouvoir sur les plaines, où l'influence des autres neutralisait la sienne[2]. Veut-on adorer un autre dieu que le dieu national, il faut appeler sa présence par un objet qui lui rappelle la contrée étrangère soumise à son culte, de la terre, par exemple, provenant de son pays. L'Araméen Naaman charge deux mulets de la terre israélite qu'il transporte à Damas, pour adorer Yahveh dans les conditions voulues[3].

Pendant de longues années, la masse du peuple israélite ne s'éleva pas au-dessus de ces notions rudimentaires, que partageait toute l'Asie occidentale, de l'Iran à la Méditerranée. « Les vieilles chansons populaires[4] prouvent que la conception courante considérait les *goyim* comme réellement protégés et conduits par leurs dieux[5]. » Jefthé réunit un instant les Giléadites, désespérés par les razzias des

[1] II Rois XVII, 25-33.
[2] I Rois XX, 23.
[3] II Rois V, 17.
[4] Telles que Nombres XXI, 29.
[5] Baudissin, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, p. 75 (Leipzig, 1876).

Beni-Ammôn. Avant de commencer les opérations, il fait à l'ennemi la proposition suivante : « Qamosh, votre dieu, « vous a donné votre pays; Yahveh, notre dieu, nous a « donné le nôtre; que chacun reste chez soi[1]. » Ce trait, fort intéressant, montre que le niveau général, à l'époque des shoftim, ne dépassait pas les idées du temps.

A l'époque de David, on en est encore à l'hénothéisme. Yahveh demeure en Israël; loin d'Israël, loin d'Yahveh. Chasser un Israélite de sa patrie, c'est l'envoyer « servir des dieux étrangers[2]. » Il est le Dieu unique, mais pour Israël, dont il est le dieu. C'était une question de savoir si sa puissance effective s'étendait sur l'humanité entière.

On conçoit le bouleversement que vint apporter dans les idées religieuses l'affirmation catégorique d'un Dieu unique, dont le gouvernement embrassait tous les États du monde. Quand on mesure l'abîme qui sépare les discours des prophètes des idées de leur époque, on demeure confondu de leur hauteur religieuse et morale.

On ne peut décidément pas expliquer une révolution pareille par la fameuse théorie de l'instinct monothéiste des Sémites, dont M. Renan s'est fait le père adoptif[3]. L'histoire de la monarchie israélite est une longue protestation contre cette idée; la masse de la nation, aussi bien que ses princes, témoigne d'une tendance constante à tomber de l'hénothéisme dans le polythéisme, et cela, jusqu'à

[1] Juges XI, 24.
[2] I Sam. XXVI, 19 et 20.
[3] L'idée est déjà exprimée dans le *Génie des religions* de Quinet, publié en 1842 (voy. p. 365 et suiv.).

l'époque de Jérémie. La religion supérieure du prophétisme ne fut celle du peuple israélite que d'une façon intermittente; elle ne fut le plus souvent que l'apanage de l'élite morale de la nation, des nabis et de leurs adhérents. Tant que l'on ne nous aura pas expliqué clairement ces phénomènes par les causes secondes, nous continuerons d'admettre ici l'existence d'une de ces révélations que l'histoire religieuse offre à quelques reprises. Nous touchons ici à ce phénomène presque insaisissable à l'analyse, du contact de l'esprit divin avec l'âme humaine, de la conscience avec le Dieu de la conscience. En présence de ses œuvres les plus grandes, l'artiste de génie demeure impuissant à déterminer l'instant où, dans son travail, il passe de l'élaboration inconsciente à la conception réfléchie.

On ne travaille pas, on écoute, on attend.
C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse.
On reste quelquefois une nuit sur la place
Sans faire un mouvement et sans se retourner.

Ce caractère est plus puissant encore dans les choses religieuses. Dans leurs sublimes extases, les grands prophètes étaient comme sortis de la vie humaine; ils abordaient au monde mystérieux de l'au delà, ils avaient cette pureté du cœur qui fait qu'on entrevoit Dieu [1].

Un jour, c'était dans le temple, au sein d'une lumière éblouissante, Ésaïe, en prière, aperçut des êtres étranges, qui brillaient comme le soleil. Tout en volant, ils se voilaient de leurs grandes ailes, comme pour garantir leurs

[1] Matth. V. 8.

paupières de cette atmosphère de feu. Ils planaient autour d'un trône immense, dressé dans le sanctuaire, et dont les colonnes d'or, en se perdant dans la nue, semblaient soutenir le ciel; le Seigueur de la terre entière y siégeait, et son manteau de lumière retombait en plis étincelants jusque sur les dalles, limpides comme un diamant. Soudain, le tableau change; une fumée épaisse, comme celle qui cachait les lieux saints aux jours des grands holocaustes, se répand dans l'atmosphère; on entend des bruits sourds, comme ceux d'un tremblement de terre; les murailles du temple vacillent sur leurs bases, trop étroites pour abriter Celui que l'espace immense ne contient pas. Dans les ténèbres, les séraphins passent et repassent ainsi que des traits de feu; leur voix retentit au loin, comme le fracas du tonnerre en un jour d'orage; comme un roulement continu, le même mot se répercute : « Kadosh! kadosh! kadosh! » Saint, saint, saint est Yahveh Tsebaoth[1].

Ainsi se préparait la plus grande révolution religieuse qu'ait compté l'histoire. L'idée d'une religion universelle, qu'elle apportait, était chose entièrement nouvelle; toute nouvelle aussi, cette notion de l'humanité à laquelle le monothéisme israélite conduisit tout naturellement, et qui n'apparut ailleurs, aux Indes, par exemple, que douze ou treize cents ans plus tard, avec le Bouddha[2]. La révolution qu'opéra l'universalisme religieux est donc, comme on l'a fort bien dit, « la plus considérable qu'enregistre l'histoire « du monde; toutes les autres, les révolutions sociales,

[1] És. VI.
[2] Max Müller, *Essais sur l'hist. des relig.*, p. 351.

« comme les révolutions politiques, ne sont rien en com-
« paraison [1].

Cet universalisme, aussi étranger que possible à l'ancien Orient, se dessine déjà dans les discours d'Ésaïe; il y est nettement formulé comme la religion de l'avenir. Yahveh n'est plus seulement le Dieu d'Israël, il est le Dieu unique. Il étendra effectivement sa domination sur l'Égypte et sur l'Assyrie. Ce n'est pas un Dieu étranger qui conquiert une contrée nouvelle, c'est le Dieu unique, à la connaissance duquel les peuples arrivent spontanément; la vérité s'impose, par sa seule évidence, elle n'a que faire de la force brutale. Le Dieu d'Abraham appellera les Égyptiens « son peuple, » les Assyriens « son œuvre » et Israël « sa part d'héritage; » Israël, « lui troisième, » s'unira, dans un même culte, avec ses ennemis d'autrefois, devenus ses frères [2]. « On n'a jamais prononcé dans toute l'antiquité

[1] Tiele. *op. cit.*, p. 5.

[2] És. XVIII, 7. « Des *goyim*, dont la puissance terrorise le monde. « apportent leurs offrandes à Yahveh Tsebaoth, dans Sion même, où il « réside. » — És. XI, 9 et 10. « L'humanité entière suivra le culte « d'Yahveh, dont la connaissance remplira le monde, comme les flots « de l'Océan recouvrent son lit. Il sera le Dieu de « l'humanité entière. » — És. XIX, 23-25. « Les Égyptiens et les Assyriens serviront Yahveh. « Yahveh Tsebaoth les bénira, eux et Israël, en disant : Bénis soient « l'Égypte, mon peuple, Assour, mon ouvrage, et Israël, ma part d'hé- « ritage. » Assyriens, Égyptiens et Israélites adoreront un Dieu unique. De l'avis des exégètes, les deux premiers de ces passages d'Ésaïe sont parfaitement authentiques, antérieurs au règne d'Ézéchias ou ses contemporains. Seul Ésaïe XIX est contesté par deux interprètes, Eichhorn et Rosenmüller, qui le rejettent en bloc comme inauthentique. De Wette et Hitzig admettent l'authenticité de plusieurs fragments. Nous ne pensons pas toutefois que les motifs allégués soient assez plausibles pour légitimer cette décision; nous y sommes d'autant moins disposés que l'authenticité

« des paroles aussi larges, aussi universelles et aussi belles « que celles d'Ésaïe dans ce chapitre[1]. »

« Ésaïe ne se trompait pas. Le yahvisme, parvenu un « jour au pur monothéisme, devait devenir une religion « universelle et vaincre, l'une après l'autre, toutes les « religions existantes, mais il fallut des siècles pour mûrir « des résultats que sa foi religieuse entrevoyait dans un « prochain avenir[2]. »

La réforme d'Ézéchias sema des germes qui ne portèrent leurs fruits que beaucoup plus tard. Le niveau moral n'en fut pas à ce moment relevé d'une manière sensible; la masse de la nation demeura étrangère à la religion saine et forte des grands prophètes[3]. Ceux-là, d'ailleurs, étaient en minorité. Pour le plus grand nombre, la vocation de nabi n'était qu'un métier. Censeurs naturels de la société judaïte, ils fermaient les yeux sur d'évidents abus. Le corps social malade demandait à ces médecins des calmants, des « choses agréables, » de douces « chimères[4]. » On fit comprendre aux prophètes qu'il fallait choisir entre leur position et leur conscience; les prophètes comprirent, et plus d'un se plia aux exigences du temps.

de ce chapitre est soutenue par nombre de critiques dont quelques-uns, Knobel, par exemple, ne sont pas suspects d'appartenir à l'opinion traditionnelle.

[1] Zöckler, *Handb. der alttestamentl. Theol.*, p. 363.

[2] Tiele, *op. cit.*, p. 446.

[3] M. F. Godet caractérise en ces termes cette religion : « La sainteté « comme norme, le jugement comme moyen, le reste comme résultat, « voilà les idées fondamentales du divin dialogue, qui fait la base du mi« nistère d'Ésaïe. » (*Études bibliques sur l'Anc. Test.*, p. 175.)

[4] És. XXX, 10.

Malgré la concentration du culte, en dépit des efforts d'Ésaïe et de Michée, la religion d'Yahveh demeurait formaliste[1]. La trompette des prêtres appelait dans les parvis les foules hiérosolymites, les autels se couvraient de victimes, la multitude observait les fêtes et les sabbats, mais cette religion sans vie se montrait impuissante à gouverner les passions qui emportaient la société judaïte ; elle n'atteignait ni le cœur, ni la volonté.

La protection royale faisait à la fois la force et la faiblesse de la réforme religieuse. On montait au temple pour obéir aux édits ou pour plaire à Sa Majesté. Le décret d'Ézéchias avait pu fermer les asiles du polythéisme ; il ne transforma pas les mœurs.

Les tendances hostiles aux vues d'Ésaïe avaient un représentant haut placé en Shebna, le vizir d'Ézéchias[2], l'homme le plus considéré du royaume. Ce favori tout-puissant n'était peut-être qu'un esclave de la veille[3]. En arrivant au pou-

[1] És. XXIX, 13. Mich. VI, 6-8. És. I, 10-18.

[2] Shebna a le titre de אשר על־הבית, *Palastaufseher*, *Prefect of the palace*, majordome, au sens primitif de *major domus*. Son autorité s'étendait de la capitale au royaume entier. L'histoire d'Israël n'en mentionne que quatre : Achishar, *asher al-habaïth* de Salomon (I Rois IV, 6), le prince Jotham, *asher al-habaïth* de son père Azaria-Uzzia (II Rois XV, 5), Shebna, *asher al habaïth* d'Ézéchias (És. XXII, 15), et Éliakim qui lui succéda (II Rois XVIII, 18 et 37).

[3] Le nom de son père ne figure jamais à côté du sien, comme le veut généralement la coutume orientale, quand il s'agit d'un homme qui peut nommer ses ancêtres. La chose est d'autant plus remarquable que l'ascendance de ses collègues est toujours indiquée : « Éliakim-ben-Hilkiya » (És. XXII, 20 ; XXXVI, 22 ; II Rois XVIII, 18) ; « Joach-ben-Asaf » (II Rois XVIII, 18 ; És. XXXVI, 22). On a pensé résoudre le problème de son origine par És. XXII, 16, mais ce passage ne résoud pas la question comme

voir, il eut pour objectif de se créer une haute situation personnelle. Il se fit le raisonnement que tiennent les pachas turcs, le jour où la faveur impériale les place à la tête d'une province ; il sut employer, pour parvenir à ses fins, tous les moyens possibles, licites et illicites. Ce ministre, qu'un signe du souverain eût fait rentrer dans la poussière, étalait le faste d'un prince ; ses chevaux, ses chariots[1], ses esclaves, éclipsaient ceux d'Ézéchias. Une petite cour s'organisa à côté de la grande. Mal informé, comme le sont la plupart des souverains d'Orient, le roi laissait faire.

La nécessité de pourvoir à ces dépenses exagérées poussa Shebna dans la voie des abus. Le chef du gouvernement fut au premier rang des accapareurs. Loin de répondre à l'idée populaire du gouvernement patriarcal[2], il rançonnait le peuple qu'il eût dû protéger. Il fit argent de la justice[3] ; il attacha les cheikhs à sa cause, en fermant les yeux sur leurs propres fautes ; les faveurs, qu'il sut leur accorder à propos, en firent ses complices. Aussi bien, est-ce à la noblesse que s'attaque de préférence la parole véhémente des prophètes.

on l'a cru. כי־לך פה ומי־לך פה : « *Qu'est-ce que tu possèdes ici en propre et quels sont tes parents ?* » La solution dépend du sens que l'on attribue à פה, *ici*. Que si l'on entend par là Juda ou Jérusalem (*Bible ann.*, p. 129), il en résulte que Shebna est un étranger, sans parents et sans patrimoine. Mais si l'on entend par là la montagne du temple (Bruston, *op. cit.*, p. 227 ; D'Orelli, *op. cit.*, p. 80), où Shebna voulait se faire creuser un tombeau, il n'est plus qu'un usurpateur des prérogatives royales.

[1] És. XXII, 18.

[2] És. XXII, 21. « *Il sera un père pour les Hiérosolymites.* »

[3] La charge de juge suprême incombait à cette époque au *asher al-habaïth*. Sa juridiction s'étendait au royaume entier (II Rois XV. 5). Il

Ézéchias était impuissant à lutter seul contre cette coalition des intérêts. La royauté avait perdu son autorité de la grande époque. Les cheikhs avaient posé des bornes de fait au pouvoir de la couronne. Juges naturels de leurs districts[1], ils exerçaient un pouvoir quasi absolu sur les populations rurales. Les plaintes parvenaient rarement aux oreilles du souverain, auquel les fonctionnaires et le grand-vizir épargnaient le souci des affaires courantes[2]. Qu'Ézéchias fût un prince juste, animé de nobles intentions, sincèrement attaché à la loi divine, cela n'empêchait ni l'oppression, ni les dénis de justice. Le témoignage des prophètes l'atteste surabondamment. Le préfet du palais s'efforçait de confiner le roi dans ses appartements ; de la sorte, le souverain ne savait des choses du dehors que ce

l'exerçait en personne toutes les fois que le roi lui-même ne se souciait pas de le faire.

[1] I Rois XXI, 11 ; Mich. III, 11. En plusieurs endroits, ils partageaient ce privilège avec les prêtres et les prophètes.

[2] Grätz, *op. cit.*, II, p. 226. Les plus puissants rois de Juda eurent toujours certains ménagements pour les grands personnages de l'État. David souffrit pendant de longues années du caractère intraitable de Joab, sans jamais oser sévir contre la famille puissante des Beni-Tseruya, à laquelle appartenait le séraskier. Salomon seul sut prendre les allures complètes d'un despote oriental. C'est lui qui dompte les Beni-Tseruya et plusieurs autres notables, que David avait respectés jusqu'à sa mort. L'importance des grandes familles allait en augmentant depuis l'affaiblissement de la royauté. Aux derniers temps, les Beni-Nathan (peut-être une branche cadette des Beni-David), les Beni-Shimeï, les Beni-Levi, sont presque les égaux des Beni-David de la branche aînée, par la considération dont ils jouissent (Zach. XII, 12) ; Sédécias n'est plus que leur serviteur. Il leur en fait l'aveu navrant quand ils viennent lui demander la mort de Jérémie. « Il est entre vos mains, puisque le roi ne peut pas vous contredire. » (Jér. XXXVIII, 5) Il se met à genoux devant le prophète pour obtenir le secret sur l'entrevue qu'il lui accorde. (Jér. XXXVIII, 24.)

qu'on voulait bien lui dire; les moyens de contrôle lui faisaient défaut; il s'en rapportait, comme les sultans de Constantinople, aux comptes rendus officiels. Les ordonnances royales étaient mal exécutées; et, quand on les appliquait, ce n'était plus dans l'esprit qui les avait dictées. On ménageait les opinions religieuses d'Ézéchias, mais on ne les partageait pas, et sa belle devise : Dieu pour seul maître et pour seul appui, rencontrait plus d'un secret incrédule.

Lui-même l'abandonna vers le milieu de son règne, quand des conjonctures nouvelles vinrent mêler Juda aux événements qui se préparaient alors dans l'Asie assyrienne. Ce sont ces faits qu'il nous reste à examiner dans les chapitres qui suivent.

CHAPITRE III

Maladie d'Ézéchias.

Un incident de cette nature ne rentre pas dans le cadre des événements politiques; il aurait suffi, semble-t-il, de le mentionner. Un examen, si superficiel qu'il soit, du règne d'Ézéchias, place cependant cette maladie au nombre de ses circonstances les plus marquantes. C'est à ce titre qu'elle mérite d'arrêter pour quelques instants notre attention[1].

Ce fut, selon toute apparence, en 714 qu'Ézéchias tomba malade[2]. On le croyait mortellement atteint. Quelle était cette maladie? C'est une question; c'en sera une longtemps encore. En tout cas, la petite histoire arrangée par Winer[3], pour prouver que le roi fut atteint de la peste, propagée par les Assyriens avant leur départ, est de tout point insoutenable, puisque la maladie du roi précède de douze ou treize ans l'invasion de Sanchérib. Au reste, le

[1] Voir, sur l'époque probable de cette maladie, la note F à la fin du volume.

[2] Knobel, *Der Prophet Iesaja*, 2me éd., p. 258. Bruston, *op. cit.*, p. 248-252.

[3] Knobel, qu'on s'étonne de voir rééditer l'histoire de Winer, fait erreur au sujet de l'avènement de Sanchérib, qu'il place en 714 (*op. cit.*, p. 145).

mot de *shechin*[1] ne désigne jamais la peste[2]; il signifie *abcès*, *tumeur*, *ulcère;* aussi l'a-t-on identifié plus heureusement avec l'anthrax[3], une tumeur inflammatoire et sous-cutanée, qui se termine toujours par la gangrène[4].

Ézéchias se vit perdu. Il n'avait pas quarante-deux ans; la perspective de la mort le mit au désespoir. Le sol s'entr'ouvrait sous ses pas pour le précipiter dans le sombre *sheôl*, où l'âme se consume dans le regret de ses joies passées; il n'habiterait plus la ville d'Yahveh, il ne verrait plus son temple, il n'aurait plus ni sujets, ni palais, ni son existence douce et paisible. La vie lui était arrachée, comme on enlève, à l'aube, la tente du nomade; son Dieu coupait le fil de son existence comme un tisserand enlève un fil à la trame[5]. L'amour de la vie fut toujours une des passions dominantes de cette race juive, riche d'énergie et de vitalité[6]. L'Israélite, comme le Persan, s'y cramponne avec une ténacité extraordinaire.

Dans le cas d'Ézéchias, une circonstance spéciale aggravait ses appréhensions; il était sans héritier; en tout cas,

[1] שחין. (II Rois XX, 7. És. XXXVIII, 21.)

[2] Delitzsch.

[3] Kamphausen.

[4] Le mot שחין se trouve dans les passages suivants : Exode IX, 10; Lévit. XIII, 18; Exode IX, 11; Lévit. XIII, 19; Deutér. XXVIII, 27; XXVIII, 35; Job II, 7 (שחין מצרים, l'*éléphantiasis*); Lévit. XIII, 20; Exode IX, 9. (Fürst, *Concordantia*, p. 1130.)

[5] *Cantique d'Ézéchias*, És. XXXVIII, 11-12. « Il n'y a pas de raison « de douter de l'authenticité de ce cantique. » (Knobel, *op. cit.*, p. 281),

[6] La manie du suicide, qui atteint des proportions effrayantes dans certaines populations aryennes, aux Indes et en Europe, fait très peu de victimes parmi les enfants de Jacob. (Bordier, *Géogr. médicale*, p. 530.)

Manassé, son successeur, n'était pas né[1]. Par ce fait, lui mort, Juda tombait dans l'anarchie, au moment où sa possession excitait d'ardentes convoitises; Jérusalem succombait comme Samarie, et c'en était fait d'Israël et de son avenir.

Une délivrance inespérée conserva les jours du monarque, soutenu, dans ses moments les plus pénibles, par l'énergie virile et par la foi du prophète Ésaïe, le plus fidèle de ses sujets. C'est peut-être à partir de ce moment que date l'intimité de ces deux hommes. Basée sur des besoins et des sentiments religieux identiques, leur amitié se fortifia, dans ces circonstances, par la communauté des désirs et des espérances. Dès lors, la place qu'Ésaïe occupe dans les événements ne fait que grandir.

Nous le retrouvons au palais pendant le séjour de l'ambassade chaldéenne à Jérusalem; et, dans des temps plus sérieux, quand les troupes de Sanchérib saccagent le royaume et menacent la capitale, il soutient tout le monde par son caractère et saisit, pour quelques instants, la direction des affaires, dont Ézéchias ne saurait soutenir le poids à lui tout seul.

L'indisposition royale eut d'autres conséquences, moins heureuses que les précédentes. Elle servit de prétexte à une démarche dont les suites eurent un effet durable sur les destinées de Juda; nous voulons parler de l'ambassade chaldéenne qui visita Jérusalem à cette époque.

[1] Manassé succède à son père à l'âge de 12 ans. II Rois XXI, 1. Il naquit donc douze ans avant la mort de son père, et nous sommes ici quinze ans avant cet événement.

CHAPITRE IV

Période d'indépendance.

Ambassade babylonienne. — Le ciel de la Palestine était gros d'orages, quand Ézéchias ceignit la couronne des Beni-David. Les intrigues de Shabak provoquaient à chaque instant la colère des officiers ninivites. La situation se maintint, indécise et menaçante, pendant quelques années, au bout desquelles la foudre de Ramman éclata sur Samarie. Hosée y perdit son trône, Éphraïm, son indépendance.

De Jérusalem, on n'assista pas sans frayeur à cette longue dévastation. La frontière éphraïmite, sans cesse remaniée, à peine marquée par quelques collines, était ouverte à l'invasion. Des ouvrages d'art qui la défendaient sous Josafat, il ne restait que des ruines, faites au temps d'Achaz. La moindre imprudence, l'arrivée inopinée d'un parti de fourrageurs ou de quelques soldats ivres, pouvait allumer la guerre entre Assour et Juda. Par sa neutralité absolue et l'envoi régulier du tribut, Ézéchias sut tenir l'orage à distance. Il fut comme le paratonnerre qui préserva Jérusalem.

Le danger passé, les intrigues recommencèrent de plus

belle; le lion parti, les chacals sortirent de leurs gîtes. Dans l'intervalle qui s'écoule entre la prise de Samarie (722) et le siège d'Asdod (714, 711 ou 710), les négociations se poursuivent activement entre l'Égypte et les princes asiatiques : les *seranim*, Ézéchias et les émirs de Moab et d'Édom[1]. Ces relations demeurèrent les mêmes au travers des révolutions politiques, qui ensanglantèrent la vallée du Nil après la mort de Shabak. Sur ce sujet, Éthiopiens comme Égyptiens n'avaient qu'une seule idée : chasser les Assyriens de Palestine. Les petits princes de Saïs, de Tanis[2], de Chnès[3], de Bubaste, suivirent à l'extérieur la politique du fils de Shabak, dont ils avaient renversé la dynastie. On ne saura jamais combien d'intrigues se machinaient alors entre les cours palestiniennes. Les émissaires ennemis se croisaient à la sortie des audiences.

Il vint à Jérusalem des nobles philistins avec un message qu'Azour, le *seren* d'Asdod, adressait à Ézéchias[4]. Les envoyés égyptiens appuyèrent cette démarche auprès du roi de Juda. Des relations suivies maintenaient ce dernier en communication avec les émirs de Moab et d'Édom; ils agissaient de concert, en vue du moment décisif.

[1] « *Les peuples de Philistie, de Juda, d'Édom et de Moab, habitant la côte de la mer, et qui, jusqu'ici, avaient apporté leurs tributs à Assour, mon Seigneur, parlaient déjà de trahir. Le peuple et ses chefs pervers portèrent des présents au pharaon, roi d'Égypte, et recherchèrent l'alliance de ce prince, qui ne pouvait les sauver.* » (*Inscr. de Sargon*. Lenorm., *op. cit.*, IV, p. 258.)

[2] Nome Sempi-emhit de la carte de Brugsch.

[3] És. XXX, 4.

[4] « *Azouri, roi d'Asdod....., envoya aux rois, ses voisins, des messagers hostiles à l'Assyrie.....* » (Oppert et Ménant, *Fastes*, p. 8.)

De grands seigneurs, que la ville de David contemplait pour la première fois, firent leur apparition dans ses rues tortueuses. Ils étaient porteurs d'un projet d'alliance, émané du fameux Mardoukpaliddin de Babylone[1]. Ézéchias fut très flatté de cette démarche, dont le but officiel était de le féliciter de sa guérison.

Comme un petit prince qu'il était, il s'en laissa imposer par ces grands seigneurs chaldéens, dont la science, étonnante pour l'époque, pouvait sans effort éblouir un Hiérosolymite. On disait qu'ils savaient lire dans les astres le sort des princes et celui des nations. Ils vivaient dans une immense métropole, à côté de laquelle Jérusalem était un bourg; ils avaient visité des cours somptueuses, accompli de grands voyages; ils parlaient des grands d'Assour comme on parle de ses égaux. Ils avaient trop d'avantages pour n'en pas profiter; ils circonvinrent sans peine le confiant Ézéchias, et sa vanité naïve leur ouvrit toutes grandes les portes de son trésor. La circonspection la plus élémentaire eût commandé de n'en rien faire. Il pouvait montrer à ces gens ce qui devait produire sur eux l'effet voulu, mais il était de la dernière imprudence de découvrir ses ressources à des étrangers qui, hier encore,

[1] Mardouk-babal-idinna (Mardouk a donné un frère), que les documents israélites appellent « *roi de Babylone* » (És. XXXIX, 1. II Rois XX, 12), n'occupa officiellement le trône de Babylone que de 721 à 710. Or, c'est précisément pendant cette époque que Sargon place ses intrigues avec les souverains asiatiques. « *Pendant douze ans, contre la volonté des dieux de Babylone, la ville de Bel, juge des dieux, il avait envoyé des ambassadeurs.* » (*Inscription des Annales.* Khorsabad, salle XIII, plaque 4. Nous renvoyons pour les renseignements complémentaires à la note H, à la fin du volume.

étaient des inconnus, et qui partaient demain pour ne plus revenir. Ésaïe tança vertement la légèreté du roi dans cette affaire. C'est que, pour lui, il y avait plus encore; la confiance exagérée qu'Ézéchias accordait aux adorateurs de Mardouk était une trahison à l'égard d'Yahveh. Il discernait chez lui la tendance, habituelle aux rois israélites, d'appuyer sa faiblesse sur la force relative d'un allié polythéiste. Le prophétisme était l'irréconciliable adversaire de cette politique; il avait raison. De toutes ces alliances qu'Israël contracta avec les *goyim*, pas une seule, en définitive, ne fut favorable à ses véritables intérêts.

Ésaïe voulait épargner à Ézéchias cette expérience décevante que chaque règne recommençait. Quand il parut au palais, le mal était déjà fait. Le roi, flatté au plus haut point, débordait de satisfaction. Les sombres prévisions du nabi judaïte ne réussirent pas à l'effrayer. « Parole « d'Yahveh, » lui dit le prophète, « le temps viendra où « l'on emportera à Babylone tout ce que tu possèdes. Tes « propres fils, sortis de toi, serviront, comme eunuques, « dans le palais du roi de Babylone[1]. »

Ézéchias ne s'en émut pas. Quand le présent va bien, pourquoi s'attrister sur l'avenir. Il répondit à cette menace par un précepte de philosophie épicurienne : « La parole « d'Yahveh est une bonne parole. N'y aura-t-il pas, en « effet, paix et sécurité pendant ma vie[2]? » « Cela durera « bien autant que nous, » a répété, en d'autres termes,

[1] II Rois XX, 18 et 19 est considéré par Kuenen comme « l'une des parties les plus anciennes du *Livre des Rois*. » Kuenen, *op. cit.*, vol. I.)

[2] On n'a pas manqué de subtiliser ce bon mot pour lui faire dire ce

un égoïste couronné. On s'étonne moins, après ce bon mot, que le fils d'Ézéchias soit un Manassé.

Il faut dire, à la décharge du roi de Juda, que ces sentiments sont ceux de son époque et du milieu polygame au sein duquel il vivait. « Il semble que les anciens ignoraient « cet intérêt qui s'attache à la vie naissante des enfants, « les douceurs de leurs premiers sourires, le spectacle de « leur initiation successive à la langue, aux pensées et « aux affections[1]. » En Perse, l'enfant voyait son père pour la première fois quand il avait cinq ans. Cette manière de faire n'était pas particulière à l'Orient polygame. L'historien d'Halicarnasse approuve l'éducation persane, et le *Phédon* raconte, qu'au moment de sa mort, Socrate renvoya ses enfants, pour continuer en paix d'enseigner ses disciples; on ne recueille pas, sur ses lèvres mourantes, une seule parole à leur adresse.

L'âme aimante et passionnée d'un David fait exception dans ce désert. On sent qu'un cœur de père battait sous la poitrine de ce rude homme de guerre. A l'entendre pousser le cri déchirant par lequel il accueille la mort de

qu'il n'a jamais signifié. Comment laisser sur les lèvres du pieux roi un propos de vieil égoïste? Des défenseurs bien intentionnés se sont mis en peine pour en effacer la physionomie. Il n'y a pas loin de l'apologie au dithyrambe; ils en sont venus à s'extasier devant « le repentir et l'humilité » d'Ézéchias (*Bible ann.*, I, p. 102). Le repentir sincère ne se sert pas de paroles aussi équivoques, il n'a rien à voiler sous l'ambiguïté des termes, et nous préférons nous ranger à l'exégèse du simple bon sens qui, sans idées préconçues, prend un mot pour ce qu'il vaut, fût-ce sur les lèvres d'un saint homme. (Bruston, *op. cit.*. p. 193. Knobel, *op. cit.*, p. 288. Reuss, *op. cit.*, p. 564.)

[1] É. Charton, *Voyageurs anciens*, p. 104.

son héritier, et, plus encore, à le voir se pencher sur la natte où repose le petit corps glacé de l'enfant de Bathshéba, on retrouve ces notes émues dont l'antiquité est avare. De telles scènes font plus, pour la grandeur du roi-prophète, que toutes les conquêtes de son armée.

L'affaire des Babyloniens ne put manquer de refroidir les rapports d'Ézéchias et d'Ésaïe. Sous l'influence de la noblesse, favorable à l'alliance étrangère, le roi persévéra dans sa politique d'intrigues; il ne s'arrêta que quand elle l'eut conduit aux abîmes; mais alors, la vanité royale avait coûté au peuple judaïte plusieurs millions, deux ans de ruine, et plus de deux cent mille victimes.

Ézéchias cesse de payer tribut au grand roi[1]. — C'est entre 701 et 711[2] qu'Ézéchias envoya des ambassadeurs de choix dans les cours de la Basse-Égypte[3]. Les émirs judaïtes y coudoyèrent les cheikhs iduméens et moabites, venus dans la même intention qu'eux. Ésaïe ne sut rien de leur départ. Quand il l'apprit, les négociations étaient déjà commencées. Les relations étaient plus intimes que jamais entre les cours de la Palestine et les souverains de la val-

[1] Voir, pour l'époque probable à laquelle se place cet événement, la note G à la fin du volume.

[2] Postérieurement, par conséquent, à l'ambassade babylonienne (Bruston).

[3] És. XXX, 4, mentionne celle de *Tsoan*, Tanis des Grecs, San égyptien (Maspero), et *Chanès* des Hébreux, Héracléopolis des Grecs, Châ-Khnensu des Égyptiens (Maspero). Nous traduisons, avec Gesenius, Rosenmüller, de Wette, Umbreit et Knobel : « *Ses princes* (ou *ses émirs*) *sont déjà à Tsoan, et ses envoyés viennent à Chanès.* »

lée du Nil. Partout, le parti égyptien poussait aux hostilités contre l'Assyrie. Les *seranim* se tournent vers les pharaons, sans cesser d'observer l'attitude du grand roi. Sidon, Askalon font un pas de plus; elles refusent le tribut et passent dans le camp égyptien. C'est peut-être ce moment qu'Ézéchias choisit pour rompre avec l'Assyrie [1].

La situation extérieure était des plus favorables. Mardoukpaliddin, que Sargon avait châtié deux fois en dix-sept ans, recommençait la guerre [2]. Sa révolte donna le signal d'une levée de boucliers générale sur toute la frontière orientale de l'empire. L'Élam, les tribus mèdes, le roi d'Urartu et ses vassaux se mirent en campagne. Sanchérib courut au plus pressé en marchant sur Babylone (704 et 703). De la sorte, le gros des forces assyriennes se trouva porté à l'est de l'empire, pendant les deux premières années de Sanchérib [3].

L'éloignement des troupes ninivites permit d'organiser la résistance à Jérusalem. Vingt et un ans de paix s'étaient écoulés depuis le siège de Samarie. Juda avait eu le loisir de se relever de ses désastres. Malgré la somme importante que le grand roi prélevait annuellement sur les revenus de l'État, Ézéchias avait amassé en vingt ans (728-705) une somme suffisante pour être prêt à tout événe-

[1] C'est l'opinion de Schrader (*K. u. A. T.*, p. 304) et celle de Lenormant (*Prem. civilis.*, I, p. 268). Tout se borne naturellement ici à de simples conjectures, que la découverte d'inscriptions nouvelles pourrait facilement infirmer.

[2] Voy. note H.

[3] 704 en Babylonie, 703 en Médie.

ment. L'expédition de Philistie, entreprise vers cette époque (voir page 318), vint encore grossir son trésor. Dans les chambres du khazneh, attenantes au palais, il avait fait entasser par ses esclaves des lingots d'or et d'argent, des vases de prix, du fer, du cuivre, du bronze. des objets d'ivoire ou de verre coloré, des vêtements de parade et mille bibelots de moindre valeur[1]. Dans les locaux voisins, on avait serré ce que l'on pensait pouvoir conserver des présents en nature que les sujets de la province apportaient au palais : froment, vin, huile fine, aromates, parfums[2], et le reste.

Quand les troupes de Sanchérib se mirent en campagne, Ézéchias possédait une fortune qu'on peut évaluer, sans exagération, à une demi-douzaine de millions[3]. Il se crut assez puissant pour braver la colère d'Assour.

On voudrait savoir ce que pensa de ce grand événement son conseiller intime, le prophète Ésaïe, mais les discours du nabi ne donnent pas, à ce sujet, d'indication précise. Il semble qu'à son point de vue, le joug ninivite ait été une discipline rude, mais nécessaire à l'éducation théocratique de sa nation. Quant à la délivrance, il l'attendait d'une intervention divine, plus ou moins directe, dont il convenait d'attendre la manifestation dans les circonstances [4]. Il persista d'ailleurs dans son opposition à

[1] *Prisme de Taylor.*

[2] II Rois XX, 13.

[3] Elle n'excédait pas de beaucoup cette évaluation, puisque Ézéchias. en dépit de ses sentiments religieux particuliers, dut puiser dans le trésor du temple une partie des huit millions avec lesquels il satisfit aux exigences de Sanchérib.

[4] Edw. Strachey, *Jewish history and politics*, p. 222.

une alliance quelconque avec l'étranger. Cette politique, qui peut sembler naïve, était pourtant la seule qui convînt à Juda. C'est pour l'avoir suivie qu'Ézéchias conserva sa couronne et pour l'avoir abandonnée que les derniers rois israélites perdirent leur trône et leur indépendance.

Juda, Sidon, Askalon, avaient rompu toute relation avec l'Assyrie. En ce moment extrême, la crainte d'une invasion retint dans l'obéissance les États plus faibles. Les tribus édomites et moabites n'osèrent pas plus que les Beni-Ammon se joindre aux coalisés [1], avant que les premières opérations eussent montré quelles chances de succès pouvait avoir l'insurrection. Gaza, saccagée par Sargon vingt ans auparavant, Asdod, à peine remise de ses blessures, ne se risquèrent pas dans cette aventure.

Ailleurs, la propagande égyptienne vint se heurter à des obstacles locaux. Les partis politiques étaient violents dans la plupart des cités indépendantes du littoral. A Ékron, la crise était à l'état aigu. Le parti du pharaon et celui du grand roi s'y disputaient la direction des affaires sous un roi soliveau, fidèle à l'Assyrie. Ce malheureux, du nom de Padi [2], avait juré fidélité à Ninive ; il tenait sa parole en dépit des nobles, qui composaient le

[1] Dans l'inscription (*Prisme hexagonal de Taylor*) qui raconte la campagne de Sanchérib en Juda, on lit la déclaration suivante : « *Mitinti d'Asdod, Puduil de Bith-Ammôn, Qamoshnadab de Moab, Malikram d'Édom, tous les rois du Mât-Acharri, tous les rois du littoral, apportèrent en ma présence tous leurs riches présents et des choses précieuses ; ils baisèrent mes pieds.....* » (*Assyr. Epon. Can.*, Extr. XXXI, p. 131-136. Schr., *K. u. A. T.*, p. 292.)

[2] « *Padii* » des Inscriptions. (פְּדָיָה Schrader.)

parti égyptien [1]. A la fin, ce parti parvint à s'emparer de sa personne à la faveur d'une émeute, et prononça sa déchéance. Quand le malheureux eut été incarcéré, les conspirateurs comprirent qu'il serait impossible de le garder sûrement dans l'intérieur de la cité, où ses partisans ne manqueraient pas de risquer un coup de main en sa faveur. On le conduisit à la frontière judaïte, où les nobles philistins le livrèrent, enchaîné, aux agents d'Ézéchias. Les chefs du parti s'étaient entendus auparavant avec le roi de Juda. Il consentit à interner le royal captif et le fit conduire à Jérusalem, dans la prison du palais.

Expédition de Philistie. — Il est possible que l'expédition d'Ézéchias [2] en Philistie ait eu lieu dans l'espace de temps qui suivit sa déclaration d'indépendance [3]. L'ordre du récit, dans le *Livre des Rois*, en la plaçant après ce dernier événement, correspondrait alors à l'ordre des faits. Convenons toutefois que le manque de documents précis nous oblige à rester dans le domaine des conjectures. Une chose est certaine, c'est la seule : cette cam-

[1] L'inscription relative à ce fait (*Prisme hexagonal de Taylor*) prouve clairement que le parti égyptien se recrutait à Ékron parmi les nobles : « *Les principaux fonctionnaires, les grands et le peuple d'Amgarruna* (Ékron), *qui avaient jeté dans les fers Padi, leur roi, fidèle à l'Assyrie, l'avaient livré à Chazaqiyahu de Yahuda* (Ézéchias de Juda), *qui l'avait jeté* [*en prison*]. *Leur cœur trembla d'épouvante. Ils appelèrent au secours*, etc..... »

[2] Elle est racontée dans II Rois XVIII, 8.

[3] C'est l'opinion de Lenormant (*Prem. civilis.*, I, p. 263). Il est possible, selon l'idée qu'il exprime dans le cours du même ouvrage (p. 277), qu'Ézéchias ait fait la conquête d'Ékron; il est à remarquer, en tout cas, que les insurgés ne remplacent pas sur le trône le roi déchu.

pagne est antérieure à l'invasion de Sanchérib, et voici pourquoi. Lors de cette invasion, Juda possède, dans la Séféla, Lakish et Libna, qu'il avait perdus sous le règne d'Achaz[1]. Ces deux bourgs avaient donc été reconquis dans l'intervalle. Il en résulte que la guerre de Philistie se place, tout naturellement, au nombre des événements qui précédèrent l'arrivée de Sanchérib en Palestine.

Cette expédition ne fut guère qu'une série de razzias. Les soldats judaïtes ravagèrent les vastes campagnes du littoral. Ils s'avancèrent jusqu'à la lisière des steppes, où l'agriculteur philistin cédait le sol aux nomades ; ils portèrent le fer et le feu dans la grande plaine, depuis les jardins qui avoisinaient les villes, jusqu'aux pâturages montueux, que de légers fortins protégeaient à peine contre les Bédouins[2], mais ils respectèrent les métropoles du littoral, dont ils ne tentèrent probablement pas l'attaque. Les murs de Gaza, d'Askalon et d'Asdod défiaient d'aussi piètres assiégeants. Le résultat net de l'expédition fut, avec le butin, la conquête effective des districts montagneux perdus par Achaz.

C'est dans ce coin de pays que s'élevaient deux villes qui jouèrent un rôle historique quelques années plus tard, Lakish et Libna. Gath, démantelée et ruinée par Azaria-Uzzia, put être facilement réoccupée ; elle n'est plus, à cette époque, qu'un bourg sans importance, à tout jamais déchu de son ancienne grandeur[3].

[1] Voy. p. 198.

[2] « *Ils ravagèrent le territoire des Philistins depuis les tours des gardes jusqu'aux villes fortes.* » II Rois XVIII, 8.

[3] L'auteur anonyme de Zacharie IX et le prophète Amos ne mention-

Les événements qui précèdent appelaient à grands cris une intervention assyrienne. La Babylonie et la Médie conquises, Sanchérib passa l'Euphrate avec une nombreuse armée. Mais, avant d'entrer dans le détail de cette nouvelle campagne, il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître en quelques traits le personnage autour duquel se concentre désormais l'intérêt, le rival d'Ézéchias, Sanchérib.

nent déjà plus Gath au nombre des États philistins; la pentarchie philistine ne sera désormais plus qu'une tétrarchie. (Amos I, 6-8. Zach. IX. 5-8.)

CHAPITRE V

Sanchérib[1].

(705-681.)

Caractère historique de Sanchérib. — Le souverain qui intervient à la fin du VIIIme siècle dans les affaires de la Palestine est une des personnalités les plus populaires de l'ancien Orient; c'est aussi l'une des plus mal connues. On en a fait, tour à tour, l'apothéose et la caricature. On l'a travesti, tantôt sous les traits d'un Bonaparte antique, dont l'épée fit couler à flots le sang de l'Asie[1], tantôt sous ceux d'un monstre couronné, « qu'on apprend à considérer avec horreur dès son enfance[2]. » Ce sont là des jugements tout faits, dictés par les bonnes mœurs, et dont l'ancienne histoire était pleine.

En réalité, le vainqueur de Babylone ne fut pas plus un monstre qu'un génie. Ce qu'il fit, ses prédécesseurs l'avaient fait, ses successeurs l'imitèrent.

Le jour où naquit cette réputation extraordinaire, l'Assyrie n'était connue que par les récits d'Hérodote, de Bérose

[1] Rawlinson, *The five great monarchies of the Eastern World.*
[2] Vigouroux, *op. cit.*, IV, p. 202.

et de Ctésias. On croyait à Ninus et à Sémiramis; on donnait à l'Assyrie les limites fabuleuses de l'empire perse.

Des conquérants ninivites, on ignorait les plus grands; les noms mêmes de Tiglat Pileser Ier, d'Assournazirpal, d'Assourbanipal, étaient ignorés. Tout ce qu'on savait de Tiglat II et de Sargon était contenu en quelques lignes dans les livres israélites; de Salmanasar, on connaissait la conquête de Samarie. Sanchérib, dont les livres hébreux retracent avec détails la campagne en Palestine, était, à tout prendre, le mieux connu de tous; il devint tout naturellement le type du conquérant ninivite; sur lui se concentra la réprobation que soulevaient les mœurs politiques de l'Assyrie, ses déportations et ses massacres[1].

Les découvertes archéologiques, en révélant l'histoire des rois d'Assour, enlevèrent au fils de Sargon son faux air d'Attila. Sanchérib est redevenu l'un des anneaux de la longue chaine. S'il pratiqua la déportation, on sait qu'il ne l'avait pas inventée; s'il ravagea des contrées entières, d'autres l'avaient fait avant lui; s'il massacra, tous les conquérants orientaux, de David à Tamerlan, ont versé le sang sans parcimonie; s'il fut arrogant, orgueilleux, despotique, ce sont là des défauts de grand roi, des demi-vertus.

[1] Le Rev. Rawlinson, fort attaché, comme on sait, aux opinions traditionnelles, l'avoue lui-même avec candeur : « Sancherib stands out to our « apprehension as a living and a breathing man, the *impersonation* of all « that pride and greatness which we assign to the Ninivite kings, the liv « ing *embodiement* of Assyrian haughtiness, Assyrian violence and Assy- « rian power. »

Le chef d'armée. Ses innovations et ses entreprises. — L'histoire authentique le réduit à la taille des autres Sargonides. Fils d'un fondateur de dynastie, comme Salomon, Sanchérib n'eut pas l'énergie indomptable de son père. Il se résigna à la perte de l'Égypte, que Sargon avait soumise ; il ne sut pas achever la conquête de la monarchie élamite, et, pendant son règne, les frontières de l'empire se rétrécirent d'une manière sensible ; il perdit Juda et le Biaïnaï, et laissa subsister un puissant État dans les montagnes du Naïri. Ainsi, ce fameux guerrier ne sut pas même conserver ce qu'avait conquis son père. Par deux fois, ses armes subissent un échec considérable ; d'abord dans l'Élam, où la saison des pluies le force à vider les lieux ; la seconde fois, au pied des montagnes de Juda, où sa retraite précipitée le sauve à peine d'un complet désastre. Dans une troisième circonstance, à la bataille de Chaluli, contre les Élamites, ses capacités militaires ne se trouvèrent pas à la hauteur des difficultés ; il eût été perdu sans la trahison à laquelle il eut recours.

Sa supériorité gît beaucoup plus dans son esprit d'initiative que dans ses capacités militaires; c'est cette qualité qui, jointe à son génie de combinaison, lui donne sa physionomie originale dans la galerie des grands rois. Le premier, il eut l'idée d'utiliser dans ses campagnes les navires et les aptitudes spéciales de ses vassaux phéniciens; des marins de Tyr et de Sidon, appelés à Tul-Barsip et à Ninive, vinrent construire, en pleine Mésopotamie, des galères à fond plat,

sur lesquelles l'armée d'Assour cingla vers la terre élamite [1].

Il est encore deux administrations dans lesquelles le génie inventif de Sanchérib servit les intérêts de la monarchie : l'armée et les travaux publics, qui furent rarement mieux dirigés en Assyrie que pendant les vingt-quatre ans que dura son règne. C'était une des préoccupations constantes des Sargonides de perfectionner l'armement et l'organisation des troupes. Sur les bas-reliefs de leurs palais figurent de nouveaux corps ; tels sont les lanciers de première classe, coiffés du casque de fer, armés d'une longue lance et d'un sabre court, qui formaient peut-être la garde royale [2]. C'est à Sanchérib que remonte la création des corps de frondeurs [3], dont ses armées comptaient quatre classes différentes ; il faut placer à la même époque les premiers cavaliers d'élite pourvus d'un équipement complet ; protégés par une cotte de mailles, vêtus de culottes de cuir collantes, chaussés de hautes bottines, ces Horse-Guards excitaient l'admiration de l'Asie ; le cœur des femmes s'éprenait de ces brillants cavaliers « vêtus « d'étoffes teintes en pourpre, gouverneurs et chefs, tous « jeunes, tous beaux, et montés sur leurs coursiers [4]. »

Le constructeur. Ses palais, sa capitale. Sanchérib créa-

[1] G. Smith, *Zeitschrift für ægypt. Sprache und Alterthumskunde* (1870), p. 38.

[2] Rawlinson, *op. cit.*, I, p. 438 (éd. 1871).

[3] *Ibid.*, II, p. 1-43 (éd. 1864).

[4] Éz. XXIII, 6.

teur de Ninive. — Sanchérib ne mit pas moins de sollicitude à embellir sa capitale qu'à organiser son armée. Il est d'usage, dans les monarchies orientales, que le fils déserte le palais de son père pour en habiter un autre, construit à nouveaux frais[1]. Une terreur superstitieuse ou des scrupules religieux[2] éloignaient les grands rois des lieux où leur enfance s'était écoulée, quand le contact impur du cadavre d'un père les avait contaminés. Les cinq monarques, à nous connus, qui vécurent à Kalach, nous ont laissé cinq palais différents[3].

En fondant une dynastie nouvelle, Sargon avait bâti[4] une ville neuve, à laquelle il avait imposé son nom : « Dur Sharyukin » (Fort Sargon). C'était comme le Versailles de l'Assyrie, dont Kalach était le Potsdam.

Sanchérib quitta les palais où il était né pour se fixer

[1] Cet usage subsiste encore en Chine aujourd'hui. Au nord de Pékin, on trouve les restes d'au moins vingt palais, ayant chacun ses dépendances, son jardin, sa salle du trône, et occupant un ensemble de 300 kilomètres de tour.

[2] Comme on ignore les cérémonies funèbres des Assyriens, et jusqu'au lieu et au mode de leurs sépultures, il est impossible d'en découvrir le mobile exact. La rapidité avec laquelle ces immenses bâtiments de briques tombaient en ruine explique en partie le grand nombre de ces palais. (Layard, *Nineveh and its remains*, II, p. 259.)

[3] Ces cinq rois sont :

Assournazirpal (883-859),	qui construisit	le Palais du N-O.
Salmanasar II (859-824)	»	le Palais du Centre.
Ramman Nirar III (810-782)	»	le Palais du S-E.
Tiglat Pileser II (745-728)	»	le Palais pillé par Assarrhaddon.
Assarrhaddon (681-669)	»	le Palais du S-O.

[4] C'est l'emplacement occupé actuellement par le monticule de Khorsabad, exploré par Botta, consul français à Mossoul, et Victor Place.

à Ninive, dans la capitale elle-même. Ce fut sur un monticule artificiel [1], élevé sous les règnes précédents par des milliers de malheureux, que les architectes assirent les fondements du palais [2] ; il était essentiel que la résidence royale dominât la ville entière et qu'on pût, du haut de ses tours, surveiller sans peine l'immense fourmilière humaine. Il fallut refaire la colline, que les eaux du Tigre avaient endommagées.

Quand la longue terrasse eut atteint les dimensions voulues, le grand roi vint solennellement poser les *temen* aux angles du futur palais [3]. On avait gravé sur ces

[1] Ce monticule porte aujourd'hui le nom de *Kujundjik*. Le palais est bâti au sud-ouest de la colline.

[2] « *Le palais précédent avait 360 mesures : 80 mesures du côté de la grande pyramide, 190 du côté du E-Chamari, le temple d'Ishtar, 90 mesures sur l'autre face du E-Chamari. Les rois, mes prédécesseurs, l'avaient élevé pour leur gloire ; mais ils n'en avaient pas achevé la magnificence. Le Tigre, qui protège le château contre l'ennemi, et parfois, dans ses crues, inonde le centre de la ville, avait fini par ruiner le palais. Une brèche s'était formée. Alors j'ai dû démolir entièrement ce palais. J'ai détourné le Tigre, j'ai bouché la brèche, j'ai changé le cours du fleuve.* » — « *Pour que ce palais dure éternellement, pour la gloire du monde, je n'ai pas touché aux « temen »* (provenant de mes prédécesseurs qui avaient construit ce premier palais), *mais j'ai rédigé des inscriptions, avec la mention de mon nom, et je les ai déposées en plusieurs exemplaires dans les soubassements..... J'ai agrandi la terrasse bien au delà de ce qu'elle était autrefois..... J'ai fait le palais beaucoup plus grand que l'ancien, — j'ai fortifié les parties extérieures..... Dans l'enceinte, j'ai fait élever la demeure royale avec des poutres de sandal* (?), *d'ébène* (?), *de lentisque, de cèdre, de pistachier.* » (*Inscription du Cylindre de Bellino*. Ménant, *Annales* p. 229-230.)

[3] Ces *temen* étaient des plaques de métal, qui remplissaient en Assyrie le rôle de pierres commémoratives. Les quatre *temen* que Victor Place a retrouvés aux quatre angles du palais de Sargon, à Dur Saryukin (Khorsabad), étaient d'or, d'argent, de cuivre et d'antimoine. L'inscription qu'ils portaient se termine par cette formule : « *Celui qui infesterait les œuvres*

plaques de métal la date de la fondation, les louanges d'Assour et des formules d'imprécation. Des milliers de personnes couvraient le sommet du monticule. Ninive tout entière s'y était rendue. Ces gens apportaient de petits objets, leurs amulettes, leurs cachets d'argile, des figurines, des *terafim* de terre cuite ou les statuettes des dieux. Après les cérémonies sacrées, ils jetèrent pêle-mêle sur le sable fin, à côté des *temen*, ces mille et un bibelots qu'on a retrouvés par monceaux sous les ruines de l'édifice [1]. Quelques jours plus tard, tout était enfoui sous les larges dalles. Sur les berges du fleuve, on déchargeait des blocs énormes, que les barques amenaient de Chaldée, en remontant le Tigre [2]. Des centaines d'esclaves halaient le long des rives de lourdes embarcations, le bras passé dans une cordelette. Ils avançaient avec lenteur, attachés aux grands câbles, comme une immense machine humaine.

Ce fut une grosse affaire que de hisser les énormes monolithes au sommet de la colline [3]. Vu la faiblesse des engins qu'employait la mécanique babylonienne, de semblables travaux exigeaient un personnel innombrable. La lourde masse de pierre avançait, pouce après pouce, glis-

de ma main, qui dépouillerait mon trésor, qu'Assour, le grand Seigneur, détruise en ce pays son nom et sa race! » (Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, II, p. 343-354.)

[1] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 332. Oppert, *Expéd.*, I, p. 354.

[2] « *Je fis tailler des blocs énormes en Chaldée, que je leur fis transporter; je fis toutes ces choses avec le travail des rebelles que mon bras avait soumis, je leur fis construire ces palais.* » (*Inscr. du Cyl. de Bellino.* Ménant, *Annales*, p. 229-230.)

[3] Layard en a retrouvé 10 à la porte N-E. du palais.

sant lentement sur des rouleaux de bois ; des centaines de créatures tiraient les câbles. Derrière le monolithe, on soulevait à force de bras une longue poutre, dont l'extrémité servait de levier.

D'autres escouades, escortées par des soldats, s'en allaient dans les montagnes. Les files de chariots tirés par des esclaves revenaient avec des madriers de pin, de chêne et de lentisque. On équarrissait sur leurs montagnes les cèdres séculaires qu'avait chantés Salomon ; les grands rois ne manquaient jamais d'en rapporter de l'Amanus et du Liban [1]. Ce bois superbe fournissait les poutres des plafonds et les planches des portes.

Pour masquer la nudité des grandes salles, les forgerons et les fondeurs appliquèrent sur les murs et sur les boiseries des ornements de bronze, d'argent et d'or. On dressa, le long des parois, de superbes dalles d'albâtre, couvertes de bas-reliefs. Elles racontaient les hauts faits du grand roi [2]. Les peintres, dont la palette portait du blanc, du bleu, de l'ocre et du cinabre, achevèrent d'orner le palais par leurs dessins polychromes.

Isolée de la plaine, qu'elle dominait de vingt-cinq mètres [3], la demeure royale commandait la ville, comme un imposant château-fort. Le palais, imprenable du côté du Tigre, n'était accessible que par deux rampes, qui le mettaient en communication avec la ville.

[1] Oppert, *Les Sargonides*, p. 52-53.

[2] C'est dans ce palais que l'on a retrouvé la scène un peu détériorée de Sanchérib devant Lakish. C'est là encore qu'Assourbanipal déposa sa fameuse bibliothèque.

[3] 80 pieds anglais (Layard).

Le grand roi pouvait y jouir en sécurité de son immense fortune ; sérail[1], sélamlik, harem[2], salle du trône et dépendances, rien n'y manquait. Les bâtiments du trésor[3] étaient une suite de magasins où s'empilait le produit des guerres. Les barres de fer, de cuivre et de métal précieux, les vases, les jarres, les briques émaillées, remplissaient de vastes locaux.

Il est probable que Sanchérib fit exécuter le premier à Ninive ces jardins à la mode babylonienne qui obtinrent dans la suite une si grande renommée[4]. A l'ombre de leurs bosquets, le grand roi promenait ses regards satisfaits sur la ville immense, étendue à ses pieds, entourée de campagnes verdoyantes, où le Tigre se déroulait, en fuyant vers le midi. Dans les parcs, on nourrissait des animaux

[1] Partie qu'habitent les hommes, dans l'intérieur de laquelle se trouvent les appartements de réception, ce qu'on appelle dans tout l'Orient le *sélamlik*. C'est le palais proprement dit.

[2] Le harem renferme les appartements privés du prince, ceux où il vient retrouver ses femmes et ses enfants, gardés par les eunuques, entourés par un peuple de servantes. Il y a encore le *khan*, formé par les dépendances de service.

[3] Ce qu'on appelle le *khazneh* dans les palais modernes. Des richesses considérables y étaient accumulées en capital mort, comme cela se passe encore au Maroc. (Edmondo de Amicis, *Une ambassade au Maroc*.) Sargon mentionne en ces termes le contenu des siens, dont Sanchérib hérita : « *J'ai transporté dans la chambre des dépouilles 150 bilât, 26 mana* (mines), *10 churas* (drachmes) *d'or, 1804 tilât, 20 mines d'argent, de l'ivoire, des couleurs multiples, de l'acier en quantité infinie, de la pierre ka* (?), *du cuivre, des minéraux pi* (?), *muchchu digili* (?), *du pi* (?) *laminé, du tsirru* (?) *et, pour vêtements, des étoffes bleues, pourpres, teintes avec du berom et du safran,* etc..... » (*Fastes de Sargon*. Oppert et Ménant, *op. cit.*)

[4] G. Rawlinson, *op. cit.*, I, p. 590.

rares, ou étrangers au Mitsir Assour, des lions, des éléphants, des singes, et jusqu'à des rhinocéros [1].

Sanchérib possédait l'un des plus vastes palais qu'eussent bâtis les grands rois [2]. Mais une chose en amène une autre. Dans cette tête d'ingénieur, toujours occupée à ruminer quelque entreprise nouvelle, un projet n'allait jamais seul. Il lui vint à l'idée d'entourer sa capitale d'une enceinte aussi vaste qu'elle [3]. Jamais roi d'Assyrie n'avait conçu projet d'une telle hardiesse [4]. Cette muraille se révèle encore par une série de collines dont les lignes régulières forment un immense quadrilatère. La carte qu'en a dressée le *Survey* la reconstitue en entier.

Par les soins de Sanchérib, Ninive devint un vaste camp

[1] Les trois derniers figurent sur l'obélisque de Nimrud, au nombre des animaux qu'on apporte en tribut à Salmanasar II.

[2] Celui de Sargon, à Khorsabad, le dépassait pour les dimensions générales, mais le palais de Sanchérib renfermait des salles d'une plus grande étendue, témoignant ainsi de plus de difficultés vaincues dans la construction (Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 462). Les dimensions de la plus grande des salles déblayées à Kujundjik mesure 54 m. de long sur 12 de large. Pas une salle de Khorsabad n'avait atteint ces dimensions.

[3] Cette enceinte avait un myriamètre de développement (Oppert, *Expéd. en Mésop.*, I, p. 292 et suiv.).

[4] « *C'était en vain que, depuis longtemps, les rois, mes pères, et mes prédécesseurs, qui s'étaient chargés d'enrichir les temples des dieux, avaient rassemblé dans cette ville beaucoup de richesses et les tributs des rois des quatre régions; personne, cependant, parmi eux, n'avait songé à entourer d'une enceinte fortifiée la ville, siège de la royauté, à réparer et à reconstruire ses temples; personne n'avait songé à embellir cette cité, à orienter ses rues, à creuser un canal, à construire un aqueduc, à changer ce qui était mauvais. C'est moi, Sanchérib, roi du pays d'Assour, qui, avec la permission des dieux, ai accompli cette œuvre. J'en ai eu l'idée et j'y ai porté mon esprit.* » (*Inscr. du Cyl. de Bellino.* Lenorm., *op. cit.*, IV, p. 314.)

retranché, qui servit de nid d'aigle aux armées d'Assour. On y trouvait tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siège, cultures, produits agricoles, champs pour le bétail[1], de l'eau en abondance, celle du Tigre, qui baignait la ville, et celle du Khosr, qui la traversait. Sanchérib fit de Ninive la première place forte de l'Orient, le « Reichszwingburg » de l'Assyrie, dont les murailles immenses défiaient toutes les machines de siège alors connues. Les Assyriens en avaient calculé les dispositions pour qu'elles pussent résister à leur propre poliorcétique, à laquelle rien ne résistait.

La physionomie même de la ville changea. Assisté par ses ingénieurs et ses architectes[2], le grand roi fit tracer les rues d'après un plan régulier. On démolit pour reconstruire « tout ce qui n'allait pas bien » les vieux quartiers élevés au hasard. Ninive fut embellie et transformée, comme Rome sous Néron, comme Paris sous le troisième Bonaparte. Sanchérib fit superbement les choses ; la peine ne coûtait rien à ce grand propriétaire d'esclaves[3]. Les mil-

[1] Diodore de Sicile (II, c. 9) dit qu'il y avait des terres cultivables suffisantes pour nourrir la population en temps de siège. Il en a été de tout temps ainsi en Orient. Derrière leurs murailles, Damas et Ispahan ont encore actuellement des pâturages sur lesquels on nourrit du bétail.

[2] Il est fort possible que ces architectes aient appartenu au sacerdoce. (Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 333.)

[3] Sanchérib en avait pris dans tout l'Orient. Dans une seule expédition, il ramena à Ninive 208,000 personnes, de la tribu des Hagarites, voisine de l'Euphrate. (*Cyl. de Smith, Discoveries*, p. 298. *Cyl. de Taylor*, dans Ménant, *Annales*, p. 215. *Cyl. de Bellino*, dans le même.) Il raconte lui-même qu'il les employa à ces grands travaux : « *J'avais enlevé de leurs demeures les gens de Chaldée, les peuples araméens de Manna, de Kui, de*

lions de pieds cubes de terre sur lesquels s'éleva le palais du grand roi furent portés à dos d'homme dans des hottes. La muraille qu'il faisait construire atteignit des proportions inusitées, environ cent mètres de haut [1] et vingt-six de large [2]. Ce n'était pas deux chars, comme le dit Ctésias [3], qui pouvaient aller de front sur ces murailles, c'étaient six ou sept. Les portes, dont cette muraille était percée, étaient, comme elle, construites en vue de la défense [4]. On n'y parvenait qu'en gravissant une pente, que l'on vînt de la ville ou de la campagne [5]. En entrant dans la cité du grand roi, le voyageur passait entre ces génies immenses et mystérieux [6], dont l'œil de pierre donnait le frisson à l'homme des campagnes [7].

Chilakku, qui ne m'étaient pas soumis, je leur donnai l'ordre de bâtir; ils moulèrent des briques..... » (*Cyl. de Bellino.*) Eustathius raconte que les murs de Ninive furent bâtis en huit ans par 140,000 hommes; on ne sait trop où il a pris ces données (Layard, *Nineve hand its remains*, II, p. 277).

[1] La hauteur du troisième mur extérieur, du côté de l'est, est de plus de 100 pieds anglais, soit 30m 48 (Layard).

[2] Hérodote I, 178, confirmé par les découvertes faites à Khorsabad et les déductions qu'on en peut tirer (Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 478). Les fouilles de Botta, à Khorsabad, ont mis à nu des murs larges de 24 m.

[3] Diod. Sic., II; VII, 4.

[4] V. Place a retrouvé à Khorsabad des portes complètes, dont les ruines étaient fort bien conservées. (Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 153, en donnent une reconstruction.)

[5] Elles étaient plus élevées que le sol de la ville et que celui de la campagne. Ceci explique l'expression familière à l'Ancien Testament : « *monter à la porte.* » Deutér. XXV, 7; Ruth IV, 1.

[6] Il y en avait généralement une double paire à chaque porte (Layard, *Discoveries*, p. 120-122). Derrière eux, le long des murs, se tenaient les génies ailés avec la pomme de pin dans une main et le sachet mystique dans l'autre.

[7] Layard décrit ainsi l'impression extraordinaire que fit sur les Arabes

On pénétrait dans la ville par un passage voûté, qui n'avait par endroits qu'un mètre ou deux de large, et traversait la muraille[1]; en somme, un véritable souterrain; une poignée d'hommes y eût arrêté toute une armée. Ce boyau ténébreux s'élargissait par moments en chambres, en galeries spacieuses, où les gens du peuple venaient chercher l'ombre et la fraîcheur. La vie publique de Ninive se concentrait dans le demi-jour de ces arcades. On y débattait le prix des marchandises, on y apprenait les nouvelles, on y entendait les juges, c'était l'agora des Ninivites.

Embellie et fortifiée, la capitale de Sanchérib prit toutes les allures d'une grande métropole. Sa population s'accrut avec la prospérité de l'empire, par l'immigration forcée des nations vaincues. Elle en vint à compter de deux à trois cent mille âmes, sur une surface d'environ sept

la découverte inattendue d'un de ces colosses : « Je retournais au monticule, quand je vis accourir deux Arabes de sa tribu. Quand ils se furent « approchés, ils s'arrêtèrent : « Hâte-toi, ô bey! cria l'un d'eux, hâte-toi « de venir vers les terrassiers, car ils ont trouvé Nimrod lui-même. Ouallah! c'est merveilleux, et pourtant c'est vrai! nous l'avons vu de nos « yeux. Ce n'est pas Dieu, et cependant c'est Dieu. » Et tous les deux, « s'unissant dans cette pieuse exclamation, ils partirent au galop, sans autre « explication, dans la direction des tentes..... L'un des ouvriers ayant jeté « un premier coup d'œil sur le monstre, avait lancé son panier et s'était « mis à courir vers Mossoul aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. » Voici les paroles du cheikh quand il eut vu la tête de pierre : « Ce n'est « pas là l'œuvre de la main de l'homme, mais de ces géants infidèles, dont « le Prophète (la paix soit avec lui!) a dit qu'ils étaient plus hauts que le « dattier le plus élevé! C'est une de ces idoles que Noé (la paix soit avec lui!) a maudites avant le déluge. » (Layard, *Nineveh and its remains*, I, p. 65.) Les taureaux ailés retrouvés par Layard avaient 4m 26 de haut.

[1] A Khorsabad, le mur était épais de 85m à l'endroit des portes.

kilomètres carrés (le $^1/_{11}$ du Paris actuel)[1]. Nous parlons ici de la Ninive de Sanchérib, entourée d'un mur unique, et contiguë au tertre de Kujundjik[2].

Au moment où Ninive éblouissait l'Orient par sa force et sa magnificence, Babylone, sa mère et sa rivale, ruinée par les sièges, s'éclipsait momentanément. La même main écrasait l'une et élevait l'autre.

Ces travaux immenses, la création d'un centre imprenable, qui semblait asseoir la puissance assyrienne sur des bases éternelles, donnent au règne de Sanchérib une physionomie particulière. Il a, pour la philosophie de l'histoire, un intérêt de plus. Ses conquêtes, non plus que ses entreprises, n'ont valu à son nom une renommée universelle; ses malheurs ont contribué, plus que ses victoires, à le faire connaître. Sanchérib entendit le premier coup de la cloche d'alarme, dont le glas accompagna la chute de la cité inexpugnable. C'est l'histoire de cet échec, le plus humiliant de ceux qu'enregistrèrent les scribes à la face imberbe, que nous essaierons d'esquisser dans notre dernier chapitre.

[1] D'après G. Smith, le pourtour des murs de Ninive est de 8 milles anglais, soit $12^k\ 872^m$.

Longueur du mur oriental = 3 $^3/_4$ milles, soit $6^k\ 034^m$.

Longueur du mur occidental = 2 $^1/_2$ milles, soit $4^k\ 022^m$.

Longueur du mur septentrional = 1 $^1/_3$ mille, soit $2^k\ 145^m$.

Longueur du mur méridional = $^1/_2$ mille, soit $0^k\ 804^m$.

[2] Voy. note J, à la fin du volume.

CHAPITRE VI

Campagne de Sanchérib en Juda[1].

Conquête d'Askalon. — L'armée de Sanchérib, après avoir passé l'Euphrate (p. 320), fut en quelques semaines sous les murs de Sidon révoltée. La chute de cette cité fut le premier coup porté à la coalition[2]. Bientôt après, le grand roi arrivait en triomphateur sur les frontières philistines.

[1] Ce titre ne serait pas exact dans une histoire générale, car il semble bien prouvé que le véritable objectif de l'expédition était l'Égypte ; mais comme nous traitons ici des rapports de Juda avec l'Assyrie, il délimite exactement le cercle de notre étude.

[2] Le roi de Sidon, Éloulaï, s'enfuit par mer jusqu'à Chypre. Voici le récit de ce fait : *a*) dans l'*Inscription des Taureaux* :

« *Dans ma 3me campagne, je marchai contre le pays de Hatti. La terreur de ma Majesté souveraine subjugua Élouli, le roi de Sidon. Du milieu du pays d'Occident, il s'enfuit dans l'île d'Yatnan (*Chypre*), au milieu de la mer. Je soumis son pays. J'intronisai à sa place Tubal, et je lui imposai mon tribut souverain.* »

b) Dans le *Cylindre de Taylor :*

« *Dans ma 3me campagne, je marchai contre le pays de Hatti. La terreur de la majesté de ma puissance souveraine subjugua Élouli, le roi de Sidon, et il s'enfuit au milieu de la mer. Je pris possession de ses États ; la Grande et la Petite Sidon, Beth-Tsitti, Sarepta, Machallib, Ushu, Ekdippa, Akko, ses places fortes, les châteaux-forts, les villages ouverts (?), les places d'armes, me firent leur soumission. La sublimité d'Assour, mon maître, l'avait subjugué. J'établis Ethbaal sur le trône, et je lui imposai le tribut annuel de ma domination, une taxe immuable.* »

Avant de quitter la Phénicie, Sanchérib convoqua auprès de lui ses vassaux fidèles du « Pays d'Occident [1]. » Cette solennité groupa autour du souverain ninivite les alliés douteux, dont l'Égypte espérait la défection ; elle prouva au pharaon qu'il ne devait plus compter sur une révolte générale des États palestiniens.

La route de Sidon à Ékron traversait une enclave askalonite [2]. C'est sur ce malheureux district que s'exercèrent les premiers ravages de l'armée d'invasion [3]. Il s'était

[1] Voici le récit de ce fait : *a*) dans l'*Inscription des Taureaux* :

« *L'ensemble des rois du pays d'Occident m'apportèrent de riches présents. en face de la ville d'Ushu* » (sur le littoral sidonien). (Suit le récit de l'expédition qu'il dirige contre Askalon.)

b) Dans le *Prisme de Taylor* :

« *Menachem de Shamshimuruna, Ethbaal de Sidon, Abdilit d'Arvad, Urumilki de Gebal, Mitinti d'Asdod, Puduil d'Ammon, Qamoshnadab de Moab, Malikram d'Édom, la totalité des rois de l'Occident, l'ensemble des régions côtières, m'apportèrent leurs riches présents, leurs objets, et baisèrent mes pieds.* » (Suit le récit de la campagne contre Askalon.)

[2] Composée de Japu (Joppe), Beth-Dagôn, Bené-Barak, Azuru, etc. Voy. carte no 2.

[3] Voici le récit de cette campagne : *a*) dans l'*Inscription des Taureaux* :

« *Toutefois Tsidkâ, le roi d'Askalon, ne s'était pas courbé sous mon joug. J'emmenai les dieux de sa maison, lui-même et sa famille, dans le pays d'Assour. Je préposai aux gens d'Askalon Shardulari, fils de Rukibti, leur roi précédent, et je leur imposai mon tribut souverain. Au cours de ma campagne, je pris des villes, qui ne s'étaient pas soumises à moi et j'en emmenai le butin.* »

b) Dans le *Prisme de Taylor* :

« *Toutefois Tsidkâ, roi de la ville d'Askalon, ne s'était pas courbé sous mon joug. J'emmenai les dieux de la maison de son père, lui-même, sa femme, ses fils et ses filles, ses frères, sa famille, et je les déportai au pays d'Assour. Je préposai aux gens d'Askalon Shardulari, fils de Rukibti, leur roi précédent, je lui imposai le paiement du tribut, la soumission à ma domination, et il m'obéit. Au cours de ma campagne, je marchai contre Beth-Dagôn, Japu, Bené-Barak, Azuru, les villes de Tsidkâ, qui ne m'avaient pas fait leur soumission, je les pris et j'emportai leur butin.* »

passé à Askalon des événements analogues à ceux d'Ékron (v. p. 317 et 318). Le *seren* régnant, Sardulari, était demeuré, depuis le règne de Sargon, le fidèle vassal de l'Assyrie. Une révolution, provoquée par le parti égyptien, renversa du trône ce prince ami de la paix. Le chef de l'émeute, Tsidkâ[1], fut à peine au pouvoir, qu'il saisit la première occasion favorable de rompre avec Ninive. Ce roitelet, dont l'armée ne comptait pas vingt mille hommes, refusa de se rendre au grand *durbar* de Phénicie (p. 336). Il n'en fallut pas davantage pour attirer sur Askalon les foudres d'Assour. La grande armée égyptienne, qui devait le secourir, demeurait invisible, et sa cause fut bientôt désespérée. Les Askalonites défendirent, bourg après bourg, les tronçons épars qui composaient leur territoire; l'armée assyrienne, pourvue d'un matériel de siège admirable, eut facilement raison de ces résistances partielles. Tsidkâ s'enferma dans sa capitale avec tous ses nobles. On le saisit dans son propre palais; sa femme, ses enfants, ses frères, en un mot, sa famille entière prit avec lui le chemin de la grande ville, où l'on ne comptait plus les esclaves.

Campagne dans la Séféla et dans les Monts de Juda[2]. — Les choses en étaient à ce point, quand la nouvelle se répandit que l'armée du pharaon allait entrer en campagne, après de longues hésitations. En dépit de ses revers, l'Égypte était encore une puissance. Le nombre de

[1] Probablement צדקיה, Sédécias. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 165.)
[2] Voir note K, à la fin du volume.

ses bataillons, ses chariots et ses chevaux en faisaient un ennemi redoutable sur les champs de bataille.

Si ces bruits se confirmaient, la situation de Sanchérib changeait du tout au tout. D'offensive, elle devenait presque défensive. L'armée assyrienne risquait d'être prise entre le pharaon et les Ékronites, sans compter une surprise possible de la part d'Ézéchias. Dans cette position précaire, Sanchérib prit le parti de frapper un grand coup avant l'arrivée des troupes égyptiennes. On s'étonne qu'il n'ait pas préludé à ces opérations en s'emparant de suite d'Ékron, afin d'assurer sa ligne de retraite sur l'Assyrie. Mais il était difficile de mener de front les opérations du siège et la campagne contre Ézéchias. Il pensa mieux faire de concentrer ses efforts sur Juda, le plus dangereux de ses ennemis palestiniens.

Jérusalem était dans un piteux état. Ses murailles, déjà vieilles, n'auraient pas résisté longtemps aux coups des béliers ; mais l'accès en était difficile à l'armée assyrienne, qu'elle prît le chemin de Japu ou celui de Gath. Le transport des machines de siège prenait beaucoup de temps, et il ne fallait pas songer à s'emparer de la ville par un coup de main. Dans l'incertitude où Sanchérib était au sujet des Égyptiens, il ne pouvait pas s'éloigner de la Séféla, qui constituait tout à la fois sa base d'opérations et sa ligne de retraite. Il essaya d'atteindre son but, en intimidant Ézéchias par tous les moyens possibles ; railleries, menaces, déprédations, il les essaya tous.

A la première nouvelle de l'invasion, Ézéchias convoqua un conseil de guerre pour délibérer sur la défense de la

capitale[1]. Ce conseil décréta la fabrication immédiate d'armes nouvelles, afin d'en pourvoir la population; il ordonna les réparations urgentes que réclamait le mauvais état des murailles, et la construction d'un avant-mur, protégé par un fossé extérieur. Il fut, en outre, décidé que l'on boucherait toutes les issues par lesquelles les eaux de la ville se répandaient dans les environs. Cette dernière mesure visait le cas où l'armée ninivite aurait entrepris le siège de Jérusalem. Ce fut pour l'exécuter avec tout le soin possible que l'on dériva les eaux du vieil étang oriental vers un bassin, creusé dans la ville même, à nouveaux frais.

Ces travaux sont décrits en détail dans les livres israélites[2]. On commença par dégager les abords de la place, en démolissant les habitations contiguës à la muraille[3].

La position naturelle de Jérusalem, très favorable à la défense, n'a qu'un défaut, mais un défaut capital, elle n'a pas d'eau. C'était le point faible de Carthage, c'est encore celui d'Aden. Les collines sur lesquelles est bâtie la ville donnaient tout au plus naissance à quelques pauvres sources, bientôt taries. Aussi les princes de Juda avisèrent-ils constamment aux moyens de lui en fournir. Ils firent creuser nombre de citernes, qui recueillaient l'eau du ciel[4]. Il se peut aussi qu'on ait creusé des réservoirs dans

[1] II Chron. XXXII, 3.
[2] És. XXII, 5-11. II Rois XX, 20. II Chron. XXXII, 3-8, 30.
[3] És. XXII, 10.
[4] Il y a de nombreuses citernes dans le Haram, et quelques-unes sont fort anciennes. (Socin. Bædeker, *Palestine*, p. 182.)

le vif du rocher[1]. Peu à peu, les rois complétèrent le réseau de conduites par lesquelles la ville recevait les eaux des environs[2]. C'est ainsi qu'au temps d'Achaz, il existait, au nord-ouest, un « étang supérieur sur le chemin du « champ du foulon[3]. » Un canal aboutissait à cet étang, qu'il alimentait et dont il déversait les eaux tour à tour.

Dans cette œuvre collective d'utilité publique, les travaux accomplis sous le règne d'Ézéchias comptent au nombre des plus importants. Sous sa direction, les Hiérosolymites creusèrent un aqueduc, pour amener dans la ville des eaux nouvelles. Ces eaux, captées à leur sortie de la source de Gihon[4], furent enfermées dans ce conduit souterrain, et dirigées, sans sortir de l'enceinte fortifiée, jusqu'à un réservoir récemment creusé. Les fouilles du capitaine Warren[5] ont mis au jour ce canal, dont la direction générale est N.-E.-S.-O. C'est un tunnel d'une exécution peu soignée, long de 460 mètres[6] environ, dont l'issue inférieure aboutit à l'étang de Siloé, réceptacle dernier de tout ce système de conduites. Cet étang se trouvait enfermé entre deux murailles, entre l'enceinte extérieure, de construction récente, et la vieille muraille, qui datait

[1] Riehm, *op. cit.*, art. Jerusalem.

[2] Celle qui vient du Birket-el-Manilla et amène les eaux jusqu'à la colline du temple, en passant à l'étang dit d'Ézéchias. Ce canal existait probablement à l'époque d'Ézéchias. (Tobler, *Topographie*, II, p. 62.)

[3] És. VII, 3. C'est l'étang Birket-el-Manilla, réservoir creusé dans le roc et revêtu d'une muraille intérieure. Il se remplit encore aujourd'hui des eaux de pluie. Il n'y a jamais eu de source auprès de ce réservoir.

[4] Publiées, en 1877, dans son *Underground Jerusalem*.

[5] Plus de 1500 pieds anglais.

[6] [*Vous faites un réservoir*] *entre les deux murs*. És. XXII, 11.

peut-être des Jébusites. Il est possible qu'Ézéchias ait fait creuser au-dessus de ce réservoir un petit bassin, de dimensions moindres.

Ces travaux résolurent le double problème que soulevait la défense de Jérusalem; par eux, la ville se trouva pourvue de l'eau nécessaire, et les assiégeants, privés de la seule source qu'ils pouvaient trouver dans les environs immédiats de la capitale[1]. Le plan fut si bien exécuté que toutes les armées, qui, depuis lors, ont assiégé Jérusalem, ont souffert de la soif. Et d'autre part, la canalisation fut assez perfectionnée pour que jamais la ville n'ait succombé par le manque d'eau, pas plus au temps de Nébucadnetzar qu'à l'époque de Titus ou de Godefroy de Bouillon. On y souffrit de la faim[2], non de la soif.

Ces travaux s'exécutèrent suivant les procédés familiers à cette époque; la population corvéable, divisée par escouades, y travailla à tour de rôle. En peu de temps, les brèches disparurent, et la muraille dressa ses créneaux à la hauteur des tours de la vieille enceinte[3].

Jérusalem doit beaucoup à Ézéchias. Il en avait fait le siège unique du culte national, la ville d'Yahveh; il en fit le boulevard de la Palestine. Il compléta le système de défense créé par ses prédécesseurs, en élevant une enceinte extérieure qui joignait la ville à l'acropole, en descendant jusque dans les ravins du Hinnom et du Cédron, enfer-

[1] Les trois autres bassins, le Birket-el-Manilla, le Birket-esh-Shultân et l'Étang des Bergers, sont alimentés par l'eau de pluie.
[2] II Rois XXV, 3. Lament. II, 20; IV, 4,
[3] II Chron. XXXII, 5.

mant, dans son pourtour, le nouveau réservoir. Les jardins royaux demeurèrent hors les murs. La capitale de Juda forma dès lors un tout, divisé au dedans par les vieilles murailles et dominé par une véritable forteresse, la colline du Temple.

L'armée de défense était de force à soutenir un siège. Outre la garde royale, composée de mercenaires arabes[1], elle comptait de nombreux soldats judaïtes, chassés par les Assyriens des villes de la province, où ils tenaient garnison. Le roi enrégimenta les Hiérosolymites en état de porter les armes et nomma des chefs militaires[2]. Avec ces troupes et la ténacité bien connue de la population juive[3], Jérusalem pouvait supporter un siège opiniâtre; aussi l'esprit général de la population était-il l'insouciance et la sécurité.

Dans une société qui ne sait pas lire, on n'atteint les masses populaires que par une proclamation verbale. Ézé-

[1] « *Quant à lui, Ézéchias, la terreur de ma majesté souveraine le saisit... les Arabes et ses gens de confiance qu'il avait pris pour défendre Jérusalem, sa ville royale, et dont il avait payé la solde...* » *(Prisme hexag. de Taylor).*

« *Quant à lui, Ézéchias, la terreur de ma majesté le saisit devant ma majesté souveraine... les Arabes et ses gens de confiance qu'il avait introduits dans Jérusalem [sa ville royale], et auxquels il avait payé la solde...* » *(Inscr. des Taureaux.)*

Les fameux archers de Kedar étaient des Arabes. Ces mercenaires arabes à la cour d'Ézéchias font comprendre d'une façon toute nouvelle És. XXI, 16.

[2] II Chron. XXXII, 6.

[3] Les Hiérosolymites avaient dans l'Asie antique la réputation de « *gens tenaces, funestes aux rois, renommés de toute antiquité pour leur esprit d'indépendance.* » Esdr. IV, 15.

chias fit adresser au peuple une ordonnance dont le langage était ferme, simple et convaincu :

« Soyez forts et courageux !

« Ne vous effrayez pas, n'ayez pas peur du roi d'Assour « et de la foule qui l'accompagne, car il y a plus avec nous « qu'avec lui. Avec lui, un bras de chair ! avec nous, Yah- « veh, notre Dieu, notre allié et notre défenseur[1] ! »

Le roi ne comptait pas en vain sur la fidélité de ses sujets hiérosolymites.

Laissant devant Ékron un corps d'observation, Sanchérib lança ses cavaliers et ses troupes légères sur les districts de la Séféla qu'Ézéchias avait conquis[2] (p. 318 et suiv.). Le butin ne fut pas considérable dans ces contrées ravagées par les Judaïtes, mais il en restait assez pour assouvir plus d'un soldat.

[1] II Chron. XXXII, 8.

[2] Voici à ce sujet le texte des inscriptions : a) *Prisme hexagonal de Taylor* :

« *Mais j'attaquai Ézéchias de Juda, qui ne s'était pas soumis à moi ; je pris 46 de ses villes fortifiées, d'innombrables lieux fortifiés, et les petits endroits de leurs environs, en abattant les murailles, et en procédant par une attaque ouverte, par les combats.................................... en abattant et en démolissant. J'emmenai de ces mêmes endroits 200,150 hommes grands et petits, hommes et femmes, des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des bœufs, des brebis sans nombre, et je les comptai comme prise de guerre.* »

b) *Inscription des Taureaux* :

« [*Mais il arriva*] *qu'Ézéchias de Juda ne se soumit pas à moi ; aussi j'assiégeai ses villes, ses places fortifiées et les villes innombrables qui les environnaient. Je m'emparai et déportai leurs habitants, que je comptai comme prise de guerre.* »

És. XXXVI, 1. II Rois XVIII, 13 : La plupart des villes fortes situées « dans les monts de Juda furent saccagées par les Assyriens.

L'armée victorieuse s'avança jusque dans les monts de Juda, en remontant les wadis. L'une après l'autre, quarante-cinq villes ouvertes ou fortifiées tombèrent aux mains des pillards.

Ézéchias, dont les États étaient presque en entier composés de districts montagneux, n'avait pas de cavalerie[1] à opposer aux Assyriens. En rase campagne, les Israélites étaient perdus. Une partie des garnisons judaïtes, menacée par l'approche des Assyriens, se replia sur la capitale, trop heureuse d'échapper aux flèches et à l'esclavage[2].

Chaque semaine apportait un nouveau succès du grand roi. Les chariots du pharaon n'avaient pas encore franchi le torrent d'Égypte. Ézéchias commençait à désespérer; le moment approchait où la position serait intenable. L'invasion étrangère appauvrissait Juda. L'État ne tirait plus un shekel de ses domaines les plus fertiles; le commerce était arrêté, « les routes désertes, les chemins abandonnés[3]. » Le trafic, cette seconde source de la richesse publique, était interrompu. La vie renchérissait d'autant à Jérusalem. A la fin, Ézéchias entra en composition. Le but de Sanchérib était atteint. Il campait alors devant Lakish, dont les béliers ninivites ébranlaient les murail-

[1] Ės. XXXVI, 8. II Rois XVIII, 23.

[2] Ės. XXII, 3. Que ce morceau soit contemporain de l'invasion assyrienne (Knobel, *Jesaja*, p. 155) ou lui soit postérieur, cela n'ôte rien à sa valeur descriptive, qui est ici seule en question.

[3] Ės. XXXIII, 8. Discours prononcé pendant l'invasion de Sanchérib en Juda. (Bruston, *op. cit.*, p. 247. Knobel, *op. cit.*, p. 239. D'Orelli, *op. cit.*, p. 113. « Il ne peut y avoir aucun doute sur l'époque de cette prophétie. » [Knobel.])

les [1]. Les ambassadeurs judaïtes vinrent solliciter le départ du grand roi et négocier les conditions de sa retraite. Cela était résumé d'une manière naïve dans les instructions qu'Ézéchias leur avait données : « J'ai commis une faute, éloigne-toi de moi [2]. » On ignore ce que Sanchérib répondit à cette dernière demande ; quant au second point, il exigea tout d'abord le paiement immédiat d'une somme considérable, trente kikkars d'or et trois cents kikkars israélites d'argent [3].

[1] II Rois XVIII, 17.

[2] II Rois XVIII, 14.

[3] II Rois XVIII, 14-17 parle de « 30 kikkars d'or et 300 d'argent. » Les cunéiformes, de leur côté, évaluent la somme à « *30 kikkars d'or et 800 d'argent*. Voici leur récit : *a*) *Prisme hexagonal de Taylor :*

« *Il m'envoya à Ninive, il me paya tribut à Ninive 30 kikkars d'or et 800 d'argent, des métaux*, (?)..... *guhli, daggassi*..... *de grosses pierres zasun-mi, des lits de repos* (?) *en ivoire. des sièges de cérémonie en ivoire. des peaux d'éléphant* (ou de buffle), *des cornes de buffle* (ou de l'ivoire). *du bois de « kal, » du bois de « ku » de toute espèce, un riche trésor, et, en outre, ses filles, les femmes de son palais* » (sir H. Rawlinson traduit : *les officiers de son palais*, M. Oppert : *les femmes de son palais*), « *ses esclaves* ?) *hommes et femmes* » (Schrader : *esclaves du harem*) ; « *il les envoya à Ninive, le siège de ma souveraineté. Il m'envoya ses ambassadeurs, pour payer le tribut et accomplir sa soumission.* »

b) *Inscription des Taureaux :*

« *Il fit conduire à Ninive, la ville de ma puissance, le tout ensemble : 30 kikkars d'or et 800 d'argent, des objets de toute espèce, les trésors de son palais, ainsi que ses filles, les femmes de son palais, les esclaves des deux sexes. (Il envoya) son (ambassadeur) pour payer tribut.* »

Brandis (*Münz-, Mass- und Gewichtswesen in Vorderasien,* p. 98) a donné une solution définitive de cette difficulté. Les Israélites, qui évaluèrent, dès l'époque des rois, l'or en talents babyloniens, avaient gardé pour l'argent les valeurs indigènes. Or le kikkar israélite est au kikkar babylonien précisément dans le rapport de 3 à 8, c'est-à-dire que 300 kikkars hébreux font justement 800 kikkars babyloniens, valeur dénoncée par les cunéiformes. Ainsi la somme, comptée en valeurs différentes, est identiquement

L'Assyrie avait la main lourde[1]. Ézéchias vida le khazneh royal, et dut encore recourir à celui du temple pour satisfaire aux exigences du vainqueur. Il rendit à leur nudité première les portes de cet édifice et ses chambranles, qu'il avait couverts lui-même de métal précieux. Impossible, sans ces mesures extraordinaires, de parfaire en quelques semaines une somme de huit millions[2].

Blocus de Jérusalem. — Sanchérib, on le sait déjà, ne se piquait pas de délicatesse envers ses adversaires. Quand il vit Ézéchias épuisé par ses exigences, il jugea inutile de ménager plus longtemps un prince aux abois[3]. Il lui manda de nouvelles sommations; ses exigences étaient telles qu'Ézéchias n'avait plus qu'à baiser les pieds du grand roi ou à mourir en défendant sa capitale. Sanchérib était décidé à effacer de la carte des nations ce petit État belliqueux et sympathique à l'Égypte. Il voulait faire de Juda ce que Tiglat avait fait de l'Aram Damas. La seule concession qu'il offrait aux Judaïtes était de respecter leurs propriétés jusqu'au moment du départ général.

la même. Cette somme serait, en francs, d'environ 6,900,000 fr., soit 7 millions.

[1] Yoyakim, vaincu, ne paie comme tribut annuel au pharaon *Nekho* que 1 kikkar d'or et 100 d'argent, soit seulement 1,112,000 fr., valeur approximative. Le montant de la somme imposée à Juda par Sanchérib est à peu près l'équivalent de celui que l'Égypte entière payait au sultan il y a quelques années.

[2] Il se peut que les ambassadeurs aient emmené avec eux Padi le Philistin, auquel les portes de la prison royale s'étaient ouvertes, sur l'ordre de Sanchérib. (Schr., *K. u. a. T.*, p. 308. Duncker, *op. cit.*, p. 330.)

[3] « *Il a rompu l'alliance,* » És. XXXIII, 8.

C'était déjà beaucoup. Dans les idées assyriennes, Ézéchias avait commis un acte de félonie, qui le rendait passible du dernier supplice[1].

Sanchérib avait déjà des otages entre les mains. Les filles d'Ézéchias, avec de nombreux esclaves, appartenant au personnel de la cour, étaient tombées en son pouvoir (voir inscriptions page 345). Il se peut qu'il les ait surprises dans quelque palais de campagne isolé, où leur père les avait mises en sûreté.

Malgré ces succès, aussi longtemps que le sabot de ses chevaux n'avait pas foulé le sol de Jérusalem, il manquait l'essentiel au grand roi. La possession de cette capitale était de toute importance pour Sanchérib. Menacé par les Égyptiens, le grand roi avait tout à craindre de Jérusalem indépendante, et, pour comble d'embarras, sa retraite n'était pas assurée, tant que la ville d'Ékron restait au pouvoir du parti hostile à Ninive. La nécessité d'en finir avec Ézéchias primait toutes les autres considérations; il fallait, à tout prix, installer une garnison assyrienne à Jérusalem.

Au fond, les Assyriens étaient mal informés de l'état réel de la cité qu'ils se proposaient d'assiéger. Ils ignoraient, par exemple, que les assiégeants n'avaient plus rien à redouter de la soif[2].

Avant de commencer un siège en règle, Sanchérib voulut tenter un dernier appel à la soumission, dans l'idée de

[1] Voy. note L, à la fin du volume.

[2] Le *rab shaké* menace les Hiérosolymites de manquer d'eau au point de boire leur urine. (II Rois XVIII, 27. És. XXXVI, 12.)

s'emparer sans coup férir de la forteresse. Pour cela, il adjoignit, au corps d'armée que le *turtanu*[1] conduisait sous les murs de Jérusalem, l'aga des eunuques[2] et le *rab shaké*[3], qui possédait l'hébreu comme l'araméen, et pouvait engager des pourparlers avec la population elle-même, dans le but de la détacher d'Ézéchias[4].

Les travaux de défense étaient achevés, quand les casques de fer parurent sur les hauteurs qui dominent Jérusalem, du côté du nord-ouest. Les assiégeants employèrent les jours qui suivirent leur arrivée à établir le camp et à étudier la place. On attendait incessamment les machines de siège. Les chefs ninivites mirent ce temps à profit pour jeter, si c'était possible, la démoralisation dans la ville assiégée. Si les démarches aboutissaient, ils épargnaient à leurs troupes des pertes sensibles et de longs délais. Le *rab shaké* sollicita une entrevue, à laquelle Ézéchias envoya son vizir, Éliakim-ben-Hilkiya[5], sans lui remettre

[1] « *Turtanu*, » en hébreu *tharthan*. Ce nom ne paraît pas d'origine sémitique. Les accadistes le regardent comme suméro-accadien.

[2] *Rab saris*, aga des eunuques, chef du harem. Ce mot est probablement une traduction hébraïque de l'équivalent assyrien, dont on ignore d'ailleurs la forme exacte. (Schr., *K. u. a. T.*, p. 319.)

[3] Le titre de *rab shaké*, que l'on traduit parfois par grand-échanson, n'est jamais mentionné dans les inscriptions cunéiformes à côté des deux précédents. Schrader le considère comme la forme araméisée d'un mot suméro-accadien, *rab sakh*, qui désignait un haut titre militaire.

[4] És. XXXVI, 13.

[5] Shebna n'était plus le chef du pouvoir exécutif, quand les troupes de Sanchérib en franchirent la frontière. Ésaïe avait entrepris une vigoureuse campagne contre le vizir tout-puissant. Dans un de ces moments où l'on ose tout, Shebna s'était fait creuser un caveau monumental, dans le roc de la colline de Sion, réservée aux Beni-David. (És. XXII, 16.) C'était un empiètement manifeste sur les prérogatives royales. Jamais sujet israé-

cependant les pouvoirs nécessaires pour négocier; il se réservait le droit d'agir suivant ses vues personnelles[1].

Aux premiers mots du délégué de Sanchérib, les fonctionnaires judaïtes, qui s'étaient portés à sa rencontre au pied des murailles[2], jugèrent qu'il serait impossible d'arriver à une entente. Les Assyriens ne venaient pas traiter, mais commander. Le discours du *rab shaké* ne fut qu'une longue suite d'insolences préméditées; il n'accordait pas même à son adversaire le titre royal; c'était « Ézéchias » tout court, auquel il opposait avec emphase Sanchérib, « le grand roi, le roi d'Assour[3]. »

lite n'avait reposé dans ces sépultures, sauf peut-être Jehojada; encore était-il le gendre de Joram. (II Chron. XXIV, 16.) Cette dernière audace perdit Shebna. Ézéchias céda aux objurgations d'Ésaïe, et changea de ministre. Éliakim-ben-Hilkiya assuma la charge du vizir disgracié, et le grand nabi auquel il devait son élévation redevint l'un des personnages les plus influents de l'État. Shebna conserva au palais les fonctions de secrétaire.

[1] És. XXXVI, 21. II Rois XVIII, 36.

[2] Le peuple et les soldats s'étaient attroupés sur les murs. (És. XXXVI, 11.) Éliakim-ben-Hilkiya et ses collègues s'avancent vers « *l'aqueduc de l'étang supérieur, qui est sur le chemin du champ du foulon,* » où se trouvait le *rab shaké*. (És. XXXVI, 2.)

[3] És. XXXVI, 4 et suiv. Remarquons, en passant, la parfaite exactitude de certaines expressions de ce discours, tel que le rapportent les documents israélites : המלך הגדל המלך אשור (*le grand roi*, *le roi d'Assour*) correspond exactement au protocole habituel des inscriptions cunéiformes « *Sharru rabbu, shar mât-Ashur*. » Cette exactitude a induit certains auteurs à penser que les livres hébraïques reproduisaient ici les termes mêmes du discours du *rab shaké*. (G. Rawlinson, *The five great monarchies*. Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. VIII, p. 554.) Schrader s'y oppose avec raison. En effet, Hamath et Arpad, mentionnées comme prises par Sanchérib (És. XXXVI, 20), l'avaient été par Sargon. Jamais le *rab shaké* n'aurait commis cette erreur. Voyez la remarque sur le mot מַרְדָּת, note L, à la fin du volume.

Il lui fit transmettre, en substance, la harangue que voici : « Tu as voulu nous faire la guerre et, pour ce faire, « il fallait deux choses : la force et la prudence. En fait « de force, tu n'as pas deux mille hommes à mettre en « ligne, contre les cavaliers innombrables dont nous cou- « vrons tes campagnes ; le dernier vassal d'Assour est « plus fort que toi[1]. Tu comptais sur l'Égypte ! Mais « l'Égypte est un roseau cassé, dont les esquilles pénètrent « la main qui s'appuye sur lui[2]. »

Ces paroles étaient dures pour des gens qui, depuis plus d'une année, attendaient de jour en jour les chariots du pharaon, et pour lesquels l'Égypte était le remède à tous les maux.

« Tu penses compter, » continuait le *rab shaké*, « sur « le secours d'Yahveh, votre Dieu, mais tu as brisé ses « autels dans les districts de la province[3] ! Aussi c'est « Yahveh qui m'a dit lui-même : « Monte contre ce pays « et ravage-le[4] ! » Te voilà abandonné des hommes et des « dieux[5]. Tu n'as plus d'autre ressource que celle des « impuissants : accepte ce que tu ne peux pas empêcher. Il « est temps encore de faire au grand roi ta soumission. »

Au fond, c'était le vieux raisonnement que nous trouvons

[1] És. XXXVI, 8 et 9.
[2] *Id.*, 6.
[3] *Id.*, 7.
[4] *Id.*, 10.
[5] Il est fort possible que les Assyriens aient entendu parler du grand nabi de Juda par des déserteurs ou des prisonniers judaïtes ; or, on sait que les discours d'Ésaïe appelaient les Assyriens en Palestine, au nom d'Yahveh, comme un fléau de Dieu. XXII, 5 ; XXIX, 6. etc.

répandu dans tout l'Orient ancien : « Si j'ai du succès « contre toi dans ton propre pays, c'est que ton Dieu, « irrité contre toi, m'est favorable ; si tu lui étais agréable, « c'est évidemment toi qu'il protégerait. » Basé sur les préjugés du temps, ce discours eut un puissant effet. Éliakim s'en aperçut à l'attitude de la foule, massée sur les remparts. Il eut la maladresse de prier le *rab shaké* de poursuivre sa harangue en araméen, inintelligible à la multitude. C'était prendre pour un naïf le vieux courtisan ninivite. Le groupe des Assyriens s'avança jusqu'au pied des murailles, et le *rab shaké* reprit son discours, en hébreu, avec plus d'audace que jamais, en l'adressant à la foule et aux mercenaires, qu'il incita ouvertement à trahir leur chef. « Ne vous laissez pas endoctriner par les propos « d'Ézéchias ; il est impuissant à vous délivrer. Il vous ra- « conte de belles choses de la protection d'Yahveh et de sa « puissance ; n'en croyez pas un mot[1]. Il en sera d'Yahveh « comme il en a été d'Anou de Sippara, des dieux de « Hamath et d'Ivva ; il pliera comme eux devant la toute- « puissance d'Assour[2]. Prêtez plutôt l'oreille aux proposi- « tions du grand roi, puisqu'il est disposé à vous ménager[3]. « Jérusalem est perdue ; sa chute n'est plus qu'une question « de temps. Rebelles, vous mériteriez qu'on vous empalât « sur ces collines ou qu'on vous assommât à coups de « massue. Le grand roi, dans sa clémence, vous offre la « vie et le respect temporaire de vos propriétés. Soyez

[1] És. XXXVI, 18.
[2] *Id.*, 19 et 20.
[3] És. XXXVI, 16.

« raisonnables et acceptez les propositions qui vous sont « faites [1]. »

Un instant de profond découragement suivit le discours du *rab shaké*; Ézéchias lui-même en fut atteint comme les autres [2]. Vêtu du *sâq*, une bure grossière de couleur sombre, il gravit la colline du temple, suivi d'une foule en deuil. Dans ces circonstances, la consultation d'Yahveh était tout indiquée. Le roi fit adresser ses demandes au vieil ami des Beni-David, le nabi Ésaïe. Éliakim se rendit chez lui, accompagné des grands dignitaires politiques et religieux. Ils en revinrent avec des paroles de foi et d'espérance.

Le *rab shaké*, protégé par une escorte, avait quitté le camp du *turtanu*, pour rejoindre le grand roi. Sanchérib n'était plus devant Lakish. La brèche faite, ses troupes

[1] Schrader (*K. u. A. T.*, p. 321) met en doute l'authenticité de cette partie du discours; à son avis, l'officier ninivite aurait fait preuve, si elle était authentique, d'une insigne maladresse, en parlant d'asservissement prochain à une foule qu'il voulait gagner. Nous n'y voyons pas, pour notre part, de difficultés au point de vue purement historique. Le caractère ninivite est un mélange de ruse et de violence. L'insolence et la menace lui sont chères. Il s'agissait avant tout pour le *rab shaké*, d'intimider les assiégés; c'est le but évident de sa harangue. Le moment est venu où, par un violent effort, les Judaïtes pourraient prolonger leur résistance; malheureusement, le pays est épuisé, incapable de soutenir une lutte à outrance. Jérusalem est comme une femme, dont le terme approche et qui n'a plus la force d'accoucher. (És. XXXVII, 3.) De l'avis de beaucoup de gens, Judaïtes (És. XXII, 4 et 5) et Assyriens, la ville est presque perdue. Le *rab shaké* est donc parfaitement en droit de considérer la position des assiégés comme désespérée. Il a intérêt à le leur dire, pour le persuader à à la foule et décourager les mercenaires qui défendent la ville pour un morceau de pain. On le voit donc, le discours du *rab shaké* n'a rien qui détonne dans la situation, bien au contraire, il se trouve en parfait accord avec la manière de faire des officiers ninivites.

[2] És. XXXVI, 22; XXXVII, 1.

avaient dressé les échelles, pour donner l'assaut. Il s'en était suivi un égorgement général. Quand les premières fureurs de la soldatesque eurent été assouvies, Sanchérib fit dresser son trône à la porte de la ville. Le grand roi, on le sait, transportait avec lui son trône, son trésor, ses concubines et ses eunuques. Les cheikhs de Lakish, sa djemâa si l'on veut, vinrent lui rendre hommage avant de partir pour l'exil. Sanchérib fut si flatté de ce succès, qu'il en fit graver une illustration, retrouvée par Layard dans son palais de Kujundjik et portant ces mots :

« Sanchérib, roi des nations, roi d'Assour, est assis sur « son trône, et les dépouilles de Lakish viennent devant « lui. »

Le grand roi dirigeait en personne les opérations contre Libna[1], quand on vint lui annoncer que l'armée égyptienne, sur laquelle on ne comptait plus, s'était enfin mise en marche. Il fit tout préparer pour qu'on pût lever le camp, sans aucun délai, le jour où il faudrait se porter à la rencontre de l'ennemi.

Le *rab shaké* revint sur ces entrefaites ; il n'annonçait rien de bon. D'après son rapport, Ézéchias, ruiné et bloqué, préparait une résistance désespérée. De tous les côtés arrivaient des avis fâcheux. Il aurait voulu s'emparer de Jérusalem avant la grande bataille et, d'autre part, il eût été de la dernière imprudence de quitter la Séféla, où les chariots du pharaon pouvaient déboucher d'un jour à

[1] *Libna*, localité dont la position n'est pas déterminée. « Il faut en tout « cas la chercher dans le voisinage de Lakish, peut-être à l'ouest de cette « ville. » (Schr., *K. u. A. T.*, p. 326.)

l'autre. En désespoir de cause, il tenta de faire à la ville rebelle une dernière sommation. Un eunuque déroula sous les yeux du grand roi une large bande de cuir, et se mit à graver, sous sa dictée, un ultimatum, que Sanchérib envoya par un exprès à Jérusalem. Il ressemblait, pour le fond, à la harangue du *rab shaké*; les termes en étaient aussi insultants pour Yahveh que pour Ézéchias.

Le roi de Juda reçut cette seconde sommation comme il avait reçu la première. Gravissant de nouveau la colline du temple, il exposa sous les yeux d'Yahveh la lettre d'injures, pour qu'il y lût lui-même les insultes d'Assour.

« Yahveh ! » s'écria-t-il, « Dieu d'Israël ! toi qui sièges « sur les keroubs ! Toi seul, tu es Dieu sur tous les « royaumes de la terre ! Toi, tu as fait le ciel et la terre ! « Incline ton oreille, ô Yahveh ! et écoute ; ouvre tes yeux, « ô Yahveh ! et regarde ! Ecoute les propos que Sanché- « rib a envoyés ici pour insulter au Dieu vivant. Il est « vrai, les rois d'Assour ont ruiné des nations et leurs « pays ; ils ont jeté leurs dieux au feu et ils les ont anéan- « tis ; mais maintenant, ô Yahveh ! notre Dieu, délivre- « nous de lui, et que tous les États du monde sachent que « tu es le Dieu unique, ô Yahveh[1] ! »

Ésaïe, interrogé comme la première fois, répondit aux envoyés du roi de la manière suivante : « On a mangé « une année le produit du grain tombé, la seconde année, « ce qui vient de ce qu'on sème, la troisième année, vous « sèmerez et vous récolterez, vous planterez des vignes « et vous en mangerez le fruit. »

[1] II Rois XIX. 15-19. És. XXXVII, 14-20.

Il expliquait cet oracle ainsi qu'il suit : « Le roi d'Assour n'entrera pas dans cette ville, dit Yahveh, il n'y « lancera pas de flèches, il ne lui présentera pas de « *guerrhôn*[1], il n'élèvera pas contre elle de travaux « d'approche. Il s'en retournera par le chemin par lequel « il est venu. Je protégerai cette ville et je la délivrerai à « cause de moi et de David, mon esclave. »

Bataille d'Eltheqeh. — Le grand roi n'avait pas jugé prudent d'attendre l'ennemi dans les environs de Libna. Il transporta son quartier-général plus au nord, de manière à se rapprocher à la fois d'Ékron et de Jérusalem, bloquées chacune par un corps d'armée. Il se peut que, pour mieux concentrer ses forces, il ait rappelé la division commandée par le *turtanu*, ou qu'il ait réduit l'effectif du corps assiégeant, au point d'en faire un simple corps d'observation.

Il établit son camp à Eltheqeh[2], une localité située entre

[1] Le *guerrhôn* est un immense bouclier d'osier, plus haut qu'un homme, et surmonté d'une sorte d'auvent, à l'abri duquel les soldats assyriens sapaient les murailles.

[2] Les cunéiformes l'appellent « *Altaku.* » On l'a identifié sans peine avec *Eltheqeh* de Josué XIX, 44. Les explorations dont la Palestine a été l'objet ces dernières années n'ont malheureusement pas fixé la situation exacte de cette localité. Toutefois, comme elle est mentionnée dans le *Prisme de Taylor* à côté de Thimnath, et que Sanchérib ne dut pas trop s'éloigner du corps d'Ékron, il en résulte qu'Eltheqeh doit se placer entre ces deux villes. Les plaines qui environnent Ékron conviennent de tout point à une bataille rangée comme celle-ci, où entraient en ligne des centaines de chevaux et de chars. En revanche, l'hypothèse qui relie Altaku avec Eltheqôn de Josué XV, 59, est insoutenable pour deux raisons : 1° Au

Ékron et Thimnath, et dépendant de la première de ces deux villes.

La bataille fut sanglante, et vivement disputée. Sanchérib, dans ses rapports, n'énumère ni les soldats qu'il fit prisonniers, ni ceux qu'il tua aux ennemis. Il est probable que ses propres pertes furent assez sensibles pour compenser celles qu'il leur infligea. A la fin, ses troupes eurent l'avantage, mais ce fut, comme le dit Schrader, « une victoire à la Pyrrhus. » L'armée égyptienne se retira sans être poursuivie[1].

Au nombre de ses plus belles captures, figuraient des princes égyptiens, un des chefs de la garde et celui des chariots. L'humeur de Sanchérib se tourna contre les villes alliées du pharaon : Eltheqeh, Thimnath, Ékron. Elles se défendirent en désespérées et subirent le pillage,

point de vue philologique, la transformation de Eltheqeh en Altaku s'explique beaucoup mieux que celle de Eltheqôn en Altaku. (Schr., *K. u. A. T.*, p. 171.) 2° Eltheqôn est situé dans cette contrée très montagneuse qui s'étend au nord d'Hébron. (Riehm, *op. cit.*, art. Eltekeh.)

[1] Voici le récit des cunéiformes : *a*) *Prisme de Taylor :*

« *Ils* (les Ékronites) *appelèrent à leur secours les rois d'Égypte (Mutsur), les archers, les chariots, les chevaux du roi de Miluchchi, des troupes innombrables, et ils arrivèrent à leur secours. Ils m'offrirent la bataille en face d'Altaku ; ils excitèrent leurs troupes (au combat). Je les combattis dans la foi d'Assour, mon Seigneur, et je les mis en déroute. Mes mains prirent vivants le chef des chars et les fils du roi d'Égypte (Mutsur), ainsi que le chef des chars du roi de Miluchchi, au milieu de la bataille.* »

b) *Inscription des Taureaux :*

« *Ils* (les Ékronites) *appelèrent à leur secours les rois d'Égypte (Mutsur), les archers, les chariots, les chevaux du roi de Miluchchi..... Je combattis avec eux en vue d'Altaku et je les mis en déroute. Je fis prisonnier de ma propre main le chef des chars et les fils du roi d'Égypte (Mutsur), ainsi que le chef des chars du roi de Miluchchi.* »

comme les villes de Juda[1]. Ékron, dont le siège durait depuis longtemps, succomba la dernière. Le jour de la vengeance fut terrible. Sanchérib décima le parti des nobles et fit passer par les armes les fonctionnaires du régime égyptien. Quand la soldatesque eut été rassasiée de pillage, les eunuques emmenèrent au camp ninivite tout ce que la ville comptait de plus distingué ; ces malheureux y rencontrèrent des milliers d'esclaves judaïtes, dont ils allaient partager les souffrances.

Ce doit être à ce moment que Sanchérib procéda à un nouveau partage de la région montagneuse qui s'étend entre les hauteurs de Juda et la plaine philistine.

Il récompensa de leur féauté ses fidèles alliés et vassaux, les *seranim*, en annexant à leurs États les bourgs et les villages judaïtes qu'il avait ravagés, depuis Lakish jusqu'à Ayalón et Kiryath-Yearim. Mitinti, d'Asdod,

[1] En voici le récit dans les documents assyriens : *a*) dans le *Prisme de Taylor* :

« *Je m'emparai d'Altaku, de Thimmath. J'en emportai la fortune mobilière. Je revins sur Ékron: je mis à mort les chefs, les grands, qui avaient fait la révolte, je fis empaler leurs cadavres sur les pieux du mur d'enceinte. Je comptai comme captifs les habitants qui s'étaient conduits avec ruse et perversité. Quant aux autres, qui n'avaient commis ni délit, ni perfidie, innocents de la faute d'autrui, j'annonçai leur amnistie. Je fis en sorte que Padi, leur roi, pût sortir librement de Jérusalem, et je l'installai sur le trône, au-dessus d'eux, en lui imposant le tribut de ma souveraineté.* »

b) Dans l'*Inscription des Taureaux* :

« *Je revins sur la ville d'Ékron, je tuai avec mes armes les plus hauts fonctionnaires, qui s'étaient révoltés, je destinai à la déportation les habitants qui s'étaient mal conduits. Quant aux habitants qui n'avaient rien fait de perfide, je les amnistiai. Je fis en sorte que Padi, leur roi, pût quitter Jérusalem, je le plaçai au-dessus d'eux, sur le trône, et lui imposai le tribut de ma souveraineté.* »

Tsil-Bel (ombre de Baal), de Gaza, le prince d'Askalon et le fameux Padi d'Ékron, doublèrent et triplèrent leurs domaines, aux dépens de cet Ézéchias qui les avait fait trembler quelques années auparavant[1].

La peste éclate dans l'armée assyrienne qui bat en retraite. — La prise d'Ékron fut le dernier succès de Sanchérib en Palestine. Il serait impossible de dire ce qu'il advint au juste, après ce siège, de lui et de son armée. Les documents assyriens se taisent sur ce sujet. Le silence voulu qu'ils observent en ce cas nous permet d'entrevoir quelque conjecture défavorable à la cause ninivite. Cette hypothèse est confirmée par les seuls récits qui nous restent de ces événements, c'est-à-dire par celui d'Hérodote et par les récits israélites[2].

[1] En voici le récit : *a*) dans le ***Prisme de Taylor*** :

« ***Je séparai de ses États*** (des États d'Ézéchias) ***celles de ses villes que j'avais saccagées, et je les donnai à Mitinti, roi d'Asdod, à Padi, roi d'Ékron, à Tsil-Bel, roi de Gaza. De cette manière, je diminuai son pays. Au tribut précédent, la taxe annuelle, au tribut de dépendance envers ma souveraineté, j'en ajoutai un semblable.*** »

b) Dans l'***Inscription des Taureaux*** :

« ***Je séparai de ses États*** (des États d'Ézéchias) ***les villes dont j'avais emmené les habitants, et je les donnai aux rois d'Asdod, d'Askalon, d'Ékron et de Gaza, et j'amoindris ainsi son pays. Au tribut précédent, la taxe annuelle, j'en ajoutai un semblable.*** »

[2] Voici le récit d'Hérodote :

« Après Anysis, un prêtre de Vulcain, nommé Sethos, monta, à ce qu'on « m'a dit, sur le trône. Il n'eut aucun égard pour les gens de guerre et les « traita avec mépris, comme s'il n'eût jamais dû en avoir besoin. Entre « autres outrages, il leur ôta les douze aroures de terre que les rois, ses « prédécesseurs, leur avaient octroyées à chacun par distinction : mais, « dans la suite, lorsque Sanchérib, roi des Arabes et des Assyriens, vint « attaquer l'Égypte avec une armée nombreuse, les gens de guerre ne « voulurent pas marcher au secours des Égyptiens. Le prêtre, se trouvant

Ces récits s'accordent sur les faits historiques suivants :

1° Sanchérib a dû quitter le pays avec la plus grande précipitation.

2° L'armée de Sanchérib s'y est vue contrainte par un fléau subit, prenant dès l'abord des proportions effrayantes.

Hérodote, sur la foi de ses interlocuteurs, affirme que ce fut l'invasion de rats innombrables dans le camp ninivite qui mit Sanchérib en fuite. Un événement de ce genre n'est pas absolument impossible. Sans rappeler d'autres récits de l'antiquité sur les ravages causés par ces rongeurs[1], citons ce fait, qu'en une seule nuit, dans le champ

« alors embarrassé, entra dans le temple et se mit à gémir devant la sta- « tue du dieu des dangers qu'il courait risque d'éprouver. S'étant endormi « sur ces entrefaites, il eut un songe, et le dieu lui apparut et l'encoura- « gea à marcher contre l'armée des Arabes, lui donnant l'assurance qu'il « n'aurait aucun mal et que lui-même lui enverrait du secours.

« Plein de confiance en sa vision, Sethos prit les armes avec tous les « Égyptiens de bonne volonté, il se mit à leur tête et s'en alla camper à « Péluse, qui est la clef de l'Égypte. Cette armée n'était composée que de « marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple ; aucun homme de « guerre ne l'accompagna.

« Ces troupes étant arrivées à Péluse, une troupe prodigieuse de rats de « campagne se répandit la nuit dans le camp ninivite et en rongea les car- « quois, les arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers, de « sorte que le lendemain les Arabes étant sans armes, la plupart périrent « dans la fuite. On voit encore aujourd'hui dans le temple de Vulcain une « statue de pierre, qui représente ce roi ayant un rat sur la main avec « cette inscription : « Qui que tu sois, apprends, en me voyant, à respecter « les dieux. » (Hérodote II, chap. CXLI.)

[1] Strabon rapporte qu'une des Cyclades dut être abandonnée par ses habitants à cause de l'abondance des rats. D'autres historiens de l'antiquité racontent que les habitants de la ville de Cora (actuellement Orbitello), en Italie, durent fuir une invasion semblable.

d'équarrissage de Paris, ils ont dévoré les cadavres de trente-cinq chevaux, et qu'en un mois, on en tua 16,000 dans un abattoir[1]. Le rat surmulot (*mus decumanus*), voyageur de sa nature, dont l'invasion en Europe ne remonte pas au delà du XVIme siècle[2], était alors confiné en Asie, et les dégàts constatés scientifiquement dans le cours de ce siècle, nous autorisent à « considérer comme « parfaitement possible le fait allégué par Hérodote en « écartant, cela va de soi, ce qu'il peut avoir d'exagéré, « et le merveilleux qui l'accompagne[3]. »

Toutefois, plusieurs indices nous porteraient à préférer la version israélite comme plus exacte. Le récit d'Hérodote, en effet, que le voyageur grec tenait oralement des prêtres égyptiens, perd la vraisemblance historique dès qu'il pénètre dans les détails; le pharaon Sethos est absolument inconnu aux annales indigènes de cette époque. Il fait de l'armée de Sanchérib une armée d'Arabes. Toute l'histoire de ce prêtre de Phtah est assez douteuse. D'ailleurs, comme dans l'écriture hiéroglyphique, la souris est précisément le signe idéographique du dégât et de la destruction, il est fort possible que le symbole et la chose signifiée se soient confondus dans la suite.

Quoi qu'il en soit, le récit compliqué d'Hérodote offre beaucoup moins de vraisemblance historique que le récit

[1] Parent-Duchâtelet, *Des chantiers d'équarrissage de la ville de Paris* (dans les *Annales d'hygiène*, 1832, tome VIII, p. 93).

[2] Brehm, *La vie des animaux. Les mammifères*. Trad. franç., vol. II, p. 105.

[3] *Ibid.*, p. 106.

court et simple des écrits israélites[1], dont le contenu commun se résume en ces deux points :

1° « L'Envoyé d'Yahveh » tue dans son propre camp une grande partie de l'armée assyrienne.

2° Sanchérib, voyant son armée réduite à une poignée d'hommes, ordonne la retraite.

On sait ce qu'il faut penser de « l'Envoyé d'Yahveh » (*Maleak Yahveh*). L'imagination israélite se peignait ces épidémies sous les traits d'un messager de mort, envoyé par Yahveh, armé d'une épée[2] qui frappait sans relâche sous les tentes et dans les maisons désignées à sa fureur[3]. L'Envoyé d'Yahveh qui vint porter la destruction dans le camp ninivite était la peste[4].

Depuis le jour où elle avait passé l'Euphrate, la belle armée de Sanchérib avait subi de fortes pertes. Cette grande campagne de Palestine comprenait, en somme, quatre guerres différentes[5], sans compter le conflit avec le

[1] Voici le récit : *a*) dans És. XXXVII, 36 :
« *L'Envoyé d'Yahveh sortit et frappa dans le camp d'Assour 185,000* (personnes). *Quand on se leva le matin, ce n'était plus que des cadavres.* »
b) Dans II Rois XIX, 36, qui présente exactement le même récit. Une glose ajoute que le fait aurait eu lieu dans l'espace d'une nuit : « *cette nuit-là.* »
c) Dans II Chron. XXXII, 21, qui reproduit le même récit, en le modifiant encore. L'auteur ajoute que « *les princes et les chefs* » y périrent, ainsi que « *tous les vaillants hommes.* »

[2] « *L'épée d'Yahveh.* » I Chron. XXI, 12.

[3] II Sam. XXIV, 15-17. I Chron. XXI, 12-15, 16.

[4] Josèphe (*Antiq.*, X, 1, 5), Justin (XIX, II), Diodore (XIX, p. 434), Knobel (*Jesaja*, p. 275), Bruston (*op. cit.*, p. 237), Winer, Jahn, Rosenmüller, Keil, Vitringa, Gesenius, etc.

[5] Celles de Sidon, d'Askalon, de Juda et d'Ékron.

pharaon. A chaque siège, elle avait perdu des hommes. Hantées par la crainte des Égyptiens, contraintes de hâter les opérations, ces troupes n'avaient eu que de rares instants de repos. Cette série de sièges, presque ininterrompue, lassait plus que des batailles; à la longue, le moral de ces hommes se fatiguait. Ils étaient astreints à veiller jour et nuit, à dresser les lourdes machines de siège, à creuser des retranchements. Après ces longs jours de corvée, les assauts venaient faucher les meilleurs et les plus vaillants; puis, comme pour achever de les détruire, les orgies de la victoire succédaient à ces privations; ils s'enivraient, se livraient à toutes les passions, quelquefois même aux vices les plus dénaturés. De toute façon, la multiplicité des sièges était nuisible au soldat, et la campagne de Palestine en avait compté un nombre inouï. (p. 314).

La bataille d'Eltheqeh avait fait des brèches nouvelles à l'effectif de l'armée épuisée. Au lendemain de cette journée, alors qu'on eût voulu prendre du repos dans quelque ville murée, il avait fallu recommencer les sièges sur le territoire ékronite. Dans de telles circonstances, ces hommes surmenés étaient une proie facile aux maladies contagieuses, dont le spectre erre incessamment aux alentours des grandes armées.

Ces malheureux n'avaient plus même l'espoir, qui soutient les volontés défaillantes; la victoire d'Eltheqeh, chèrement achetée, n'avait pas abouti; le pillage des cités du Nil était réservé aux soldats d'une autre campagne.

L'épidémie qui s'abattit sur l'armée ninivite fut son coup

de grâce; la mortalité atteignit des proportions effrayantes; c'est qu'il fallait peu de chose pour achever ces corps surmenés. Les documents israélites donnent le chiffre de 185,000 morts. Le chiffre ne s'applique pas, comme on le croit d'habitude, exclusivement aux soldats. Nous reconnaissons avec la critique que, si tel était vraiment le cas, la donnée israélite serait difficilement acceptable[1]. Mais il faut noter que ce chiffre n'est accompagné d'aucune désignation[2]. Ce sont 185,000 *personnes,* qui se trouvaient dans le campement de Sanchérib, une sorte de smalah, où étaient entassés environ trois cent mille esclaves de tout âge, épuisés depuis longtemps par les privations. Comment la mortalité n'aurait-elle pas été considérable au sein d'une foule de ce genre, dans cet Orient où l'ignorance de l'hygiène la plus élémentaire favorise comme nulle part les progrès des épidémies[3]? En estimant l'armée assyrienne à cent cinquante mille hommes après toutes ses campagnes, on voit qu'il était possible à la maladie d'enlever 185,000 personnes, tant adultes qu'enfants en bas-âge, dans cette horde immense de quatre cent cinquante mille

[1] Étant donné, en effet, que les armées assyriennes dépassaient rarement 200,000 hommes, que celle-ci avait en outre subi de fortes pertes, avec quoi Sanchérib, qui certainement n'a pas péri en Palestine, aurait-il regagné le Mitsir Assour ?

[2] מאה שמונים וחמשה אלף; il pourrait y avoir à la suite איש אשור, ou simplement איש, comme dans la peste de II Sam. XXIV, 15.

[3] En 1877, quand la peste noire vint ravager les contrées situées entre le Don et le Dniepr, elle détruisit 21 % de la population totale, tandis que dans la ville de Naples, qui ne passe cependant pas pour être dans des conditions de propreté exceptionnelles, la peste de 1815 n'avait tué que le 10 % de la population.

individus. Les morts ne seraient jamais que dans la proportion de 41 °/₀ ; or cette proportion a été atteinte et dépassée, même en Europe, à plusieurs reprises.

C'est ainsi qu'en 1760, d'après Mariti, la peste qui ravagea la Syrie, fit, en cinq mois, sept mille victimes à St-Jean d'Acre, forte alors de seize mille habitants; la mortalité y atteignit donc la proportion de 43 °/₀.

En Europe même, à Toulon, en 1721, cette proportion fut encore dépassée, puisqu'il y périt environ seize mille personnes sur vingt-six mille, soit environ 61 °/₀ [1]. Hecker évalue aux deux tiers de la population, soit à 66 °/₀, les victimes que la peste noire fit en Europe en 1348 [2].

Notons encore qu'à cette époque, l'Asie occidentale et l'Égypte étaient à l'extrême frontière des régions pestiférées [3]. Or, on sait qu'une maladie diminue de gravité à mesure qu'elle se fixe sur une population [4]. La lugubre conquérante assouvit sa fureur avec une telle violence dans les contrées qu'elle annexe à son domaine, qu'elle semble vouloir épuiser ses vertus destructives dans son premier effort. Dans cette Palestine qu'elle avait visitée deux ou trois siècles auparavant, l'épidémie en était encore à sa période d'intensité relative.

[1] Kamphausen, art. Pest, dans Riehm, *op. cit.*

[2] Dr Bordier, *Géographie médicale*, p. 238.

[3] Dr Bordier, *op. cit.*, p. 255-256. La première peste européenne que l'histoire mentionne est la grande peste d'Athènes, décrite par Thucydide. Elle eut lieu en 430, c'est-à-dire 270 ans environ après le règne d'Ézéchias.

[4] *Ibid.*, p. 251. En 1361, la peste n'attaquait plus que la moitié des habitants : il y avait quelques guérisons. En 1371, elle attaquait le $1/10$ et beaucoup guérirent. En 1382, le $1/20$ et la plupart guérirent.

Pour toutes ces causes, nous ne pensons pas qu'on soit fondé à rejeter la donnée historique des livres israélites. C'est eux qui nous paraissent, au contraire, rendre les événements de la manière la plus conforme à la réalité des faits.

Il reste à déterminer le lieu où se déroula cette épouvantable tragédie. Suivant Hérodote, Sanchérib serait parvenu jusqu'à Péluse, dont il aurait entrepris le siège. C'est devant cette forteresse que l'intervention miraculeuse de Phtah (qu'il appelle Vulcain) aurait forcé les Asiatiques à déguerpir. L'autorité du « bonhomme Hérodote » n'est pas suffisante, à elle seule, pour militer en faveur de Péluse. Le silence de Sanchérib, qui n'eût pas manqué de mentionner le siège d'une place aussi importante, et surtout le peu de probabilité qu'offre la traversée du désert, dans la position difficile où se trouvaient les Assyriens, s'opposent à la solution que donne l'historien grec.

Après cela, il faut avouer qu'il est impossible de répondre à la question de lieu d'une façon précise[1]. Ce fut peut-être un endroit sans nom et sans importance, en Judée ou en Philistie.

Quand ce dernier malheur eut atteint l'armée d'Assour, Sanchérib lui-même fut gagné par le découragement. Sans attendre un jour de plus, il donna le signal de la retraite.

Effet probable de cette défaite sur l'esprit de Sanchérib. — Il n'est pas si aisé qu'on pourrait le croire de déter-

[1] Schr., *K. u. A. T.*, p. 306. Ewald, *op. cit.*, III, p. 635. Bruston, *op. cit.*, p. 237, etc.

miner l'effet de cet événement sur l'esprit du grand roi. Né dans un palais d'Orient, Sanchérib partageait, en religion, les idées courantes de son époque. Chaque nation avait une ou plusieurs divinités protectrices, qui lui étaient spécialement dévouées. Le dieu national s'identifiait avec la nation; victorieux avec elle, il partageait aussi ses défaites.

Les grands rois étaient fort religieux[1]. Ils se considéraient comme les champions d'Assour. Sanchérib prenait en sérieuse considération les intérêts des divinités ninivites. C'est toujours par la grâce d'Assour, son Seigneur, et la force qu'il lui communique, que Sanchérib remporte ses victoires[2]. Ses armées sont celles d'Assour, son Sei-

[1] Sargon rend à ses dieux ce beau témoignage : « *Les grands dieux m'ont rendu heureux par la constance de leur affection; ils m'ont accordé d'exercer ma souveraineté sur tous les rois; ils leur ont imposé à tous l'obéissance. Du commencement à la fin, j'ai marché dans l'adoration du dieu Assour et dans la règle des hommes sages; j'ai construit ces palais, j'ai amassé des trésors..... Il* (Assour) *m'a accordé dans son auguste puissance une heureuse existence, une longue vie, la noblesse de la race, la constance de la victoire. Je me suis confié en sa miséricorde.* » (Oppert et Ménant, *Fastes de Sargon*, p. 11.)

[2] « *Par la force du dieu Assour, mon Seigneur, j'assiégeai et je pris 70 villes et châteaux de la Chaldée et 828 bourgs.....* » (*Prisme de Bellino*. Lenorm., *op. cit.*, IV. p. 282.)

« *Je me recommandai au dieu Assour, mon Seigneur; je rassemblai toute mon armée et je décidai une expédition contre le Bith Yakin.....* » (*Prisme de Taylor. Ibid.*, p. 283.)

A la bataille de Chaluli contre les Chaldéo-Élamites :

« *Je me confiai à Assour, à Sin, à Shamash, à Bel, à Nebo, à Nergal, à Ishtar de Ninive, à Ishtar d'Arbèles, les dieux, mes protecteurs. J'ai imploré leur secours contre l'ennemi qui s'avançait vers moi. Les dieux entendirent ma prière et m'accordèrent leur protection; alors je me suis mis en garde..... Je pris dans mes mains l'arc puissant qu'Assour m'avait*

gneur [1]. Assour, en effet, n'était pas un dieu ordinaire. Le Seigneur du roi des rois était, par cela même, le dieu des dieux. A chaque conquête nouvelle, Assour montait d'un degré dans l'estime de ses adorateurs. A la fin, on découvrit une loi que l'amour-propre national accepta sans peine : c'est qu'Assour avait toujours la victoire sur les autres dieux; on en conclut qu'il était supérieur à tous. Ainsi, pour le Ninivite, le pouvoir d'Assour n'était pas seulement une croyance religieuse, c'était une vérité d'expérience. Elle reposait sur un fait, mieux encore, sur une série de faits : la marche triomphante de ses fidèles armées à travers l'Asie citérieure. Jusqu'à Sanchérib, il n'y avait pas d'exemple qu'un dieu lui eût résisté avec succès. A Damas, il l'avait emporté sur Hadad et sur Rimmôn, à Sépharvaïm sur Shamash, à Tyr sur Melqarth, à Gebal sur Adoni, à Samarie sur le Yahveh d'or de Beth-El. « Où « sont les dieux de Hamath et d'Arpad ? Où sont les dieux « de Sépharvaïm ? Où sont ceux de Damas et de Samarie [2] ? » Partis pour l'exil sur les épaules des soldats d'Assour. Pas un seul, dans l'opinion des Assyriens, n'avait pu protéger son peuple contre le dieu de Ninive, pas un seul

donné..... Par la grâce du dieu Assour, mon maître, et la tempête de la bataille, j'ébranlai la force de leur résistance. » (*Ibid.*, p. 289.)

A Eltheqeh, contre les Égyptiens et les Ékronites, il combat « *dans l'adoration d'Assour, son Seigneur.* » (*Prisme de Taylor*. Lenorm., *op. cit.*, p. 300.) Pour se concilier les faveurs divines, il relâche un prisonnier de marque, l'usurpateur Suzub, « *en signe d'alliance avec le dieu Adar.* » (*Ibid.*, p. 286.)

[1] Oppert et Ménant. *Fastes de Sargon*, p. 5.

[2] Discours du *rab shaké* dans II Rois XVIII, 34.

qui eût résisté victorieusement au dieu des dieux. La victoire n'avait jamais été pour Assour qu'une question de temps.

A Jérusalem, c'est encore Yahveh qu'il rencontre. Sans qu'il s'en doute, ce Yahveh n'a de commun que le nom avec le veau d'or que Beth-El encensait. Il n'a ni statue, ni symbole. Sous ce nom, Ézéchias et ses prophètes adorent le Dieu unique, dont la demeure est l'univers, et dont la gloire apparait quelquefois dans un sombre naos. C'est la première, et ce fut probablement l'unique occasion où les armes assyriennes aient été dirigées contre un prince monothéiste[1]. Sanchérib et ses grands ne soupçonnent pas l'abîme moral et religieux qui les sépare du Dieu des prophètes. Ils n'en sont pas même à l'hénothéisme ; ils sont encore franchement polythéistes. Le Dieu d'Ézéchias est pour eux de même nature que les dieux dont ils ont pillé les temples et brisé la puissance ; son pouvoir même est inférieur à celui d'Assour ; le *rab shaké* pousse le dédain jusqu'à parler en son nom aux Hiérosolymites[2].

Ce Dieu nouveau, dont Sanchérib ignore le vrai caractère, se révèle par un coup inexplicable, qui l'atteint dans ce qu'il a de plus cher : sa gloire militaire.

Les Judaïtes, qu'ils fussent ou non monothéistes, s'expliquèrent sans peine l'échec de Sanchérib. Autant en firent les Égyptiens. Le vainqueur admet aisément que son Dieu avait toutes les raisons du monde de lui donner la

[1] Hosée non plus qu'Achaz ne peuvent passer pour monothéistes.
[2] II Rois XVIII, 25.

victoire; cette idée forme la base commune de tous les *Te Deum*, c'est elle qui inspira la formule fameuse des *Gesta Dei per Francos*. En Orient, chez les Arabes, le vaincu a tort, par le fait seul qu'il est vaincu; ses amis même le repoussent. En 1844, les tribus marocaines auprès desquelles les vaincus d'Isly implorèrent un asile, fusillèrent ces derniers impitoyablement; elles ne voulaient pas compromettre leur sécurité pour des gens qui avaient tort, puisqu'Allah ne les protégeait pas[1].

Le vaincu lui-même est dans une situation d'esprit fort embarrassante. Sa défaite est pour lui un vrai problème religieux et moral. L'ancien Orient l'expliquait de différentes manières. Le dieu du vainqueur avait pu se trouver dans des conditions particulièrement avantageuses : telle fut la raison que les Araméens donnèrent de la défaite de Ben-Hadad[2]. Mais il y en avait d'autres. Le vaincu pouvait avoir provoqué la colère de son propre dieu par ses négligences ou ses transgressions[3]. Dans le premier cas, la faute était au dieu, dans le second, au fidèle. D'autres fois, on se tirait d'affaire par une inconséquence; tandis que les circonstances heureuses étaient attribuées à l'intervention divine, les événements fâcheux étaient passés sur le compte du hasard[4], de la malechance. Que la mort du roi d'Élam survienne, Sanchérib attribue à l'intervention d'Assour

[1] La conquête de l'Algérie, dans *Revue des Deux Mondes*, janv. 1888.
[2] I Rois XX, 23.
[3] « *Qamosh était irrité contre sa terre.* » (*Inscription de Mesha*, au commencement et dans les lignes 7-8.)
[4] Oppert et Ménant. *Fastes de Sargon*, p. 5.

cet événement favorable à sa politique[1]; que les éléments conspirent contre lui pour le chasser de l'Élymaïde, ce n'est pas aux dieux élamites qu'en revient l'honneur, c'est une affaire de hasard, due à des causes secondaires[2].

En Palestine, une épidémie, que rien n'avait fait prévoir, vient soudain faucher son armée victorieuse; Sanchérib voit son épée se briser dans sa main. Impossible de se contenter ici des raisons par lesquelles il avait expliqué sa défaite en Élam. Une épidémie était, de tous les accidents, celui dont l'origine prêtait le moins à l'équivoque pour un Oriental. D'un bout à l'autre de l'Orient sémitique, on pensait que les maladies infectieuses sont dues à des causes surnaturelles[3]. En Égypte, comme en Palestine, on y vit un châtiment divin. Jérusalem en rendit grâces à Yahveh et Memphis à Phtah. Dans son for intérieur, Sanchérib ne pouvait guère penser différemment, mais il ne l'avoua jamais, et, pour éviter de se prononcer sur les causes de cet échec, il tut cet échec lui-même. Ce fut là, sans doute, le motif déterminant de son silence. Quoi qu'il en soit, un fait demeure, Sanchérib

[1] « *Suivant les décrets d'Assour, mon Seigneur, trois mois après mon départ, le terme de la vie fixé pour Koudour Nachounta, roi d'Élam, arriva.....* » (Lenorm., *op. cit.*, IV, p. 287.)

[2] « *J'avais résolu d'entreprendre une expédition contre Madaktu: pour cela j'ai consulté le mois, le jour, la défense ou la permission des astrologues. Mais j'ai été arrêté par la pluie du ciel et la neige dans les montagnes. Je suis revenu sur mes pas, et je suis rentré à Ninive.* » (*Ibid.*)

[3] Lenorm., *op. cit.*, V, p. 202.

ne remit jamais les pieds en Palestine, où Yahveh l'avait vaincu [1].

[1] G. Smith a cru voir dans l'inscription suivante le récit d'un retour offensif de Sanchérib en Palestine :

« .... *marche d'une armée*
« .... *leur lourd tribut*
« .... *ils apportèrent. Kapan*
« .... *endroit de ses trésors*
« .... *reine d'Arabie et ses dieux*
« .... *pendants d'oreille, pierres*
« .... *parfums abondants*
« .... *et rois yeux de*
« .... *emportèrent ces villes.* (*Assyr. Epon. Can.*, Extr. XXXIV, p. 136-137.)

Il est facile, cependant, de voir à la simple lecture de ces fragments qu'on ne saurait absolument rien conclure d'un document aussi mutilé. Jusqu'à preuve du contraire, il est encore plus sûr de s'en tenir à l'idée admise jusqu'ici par tous les historiens de l'antiquité orientale.

CHAPITRE VII

Conclusion.

Si nous terminons cette étude avec le règne d'Ézéchias, il ne s'ensuit pas que les rapports aient cessé depuis cette époque entre Assour et Juda; les armées d'Assarrhaddon et celles d'Assourbanipal franchiront de nouveau la Palestine et planteront les symboles d'Assour sur les temples d'Osiris. Mais il faut une limite à tout. En histoire, il n'y a, à proprement parler, ni commencement, ni fin; il faut, pour les nécessités du travail, délimiter, parfois arbitrairement, le champ de son étude. Nous n'avons point cherché à restreindre le nôtre. Ce sera notre excuse pour nous arrêter ici.

Nous pourrions nous dispenser de conclure. Dans une étude, dont l'objet unique était une série de recherches historiques, c'était une conclusion que d'obtenir quelques résultats sûrs. Les notes de ce travail en formeront, si l'on veut, la matière véritable, et le texte lui-même n'en sera que la conclusion. Nous ne reviendrons point ici sur les résultats auxquels il nous a conduit.

Quant à déduire de ces recherches éparses des principes généraux, il est difficile de le faire avec sûreté; ce

serait se méprendre que de tirer des conséquences étendues d'une étude dont le champ est aussi restreint. En Orient, l'histoire ne marche pas à la vapeur comme en Europe; on y pense de la même manière à vingt siècles de distance[1]. Les nations y gardent à travers des centaines et, quelquefois, à travers des milliers d'années, la même forme de gouvernement. Les progrès sont si lents, les changements si peu sensibles, qu'il faut, pour les apercevoir, embrasser des périodes immenses. Deux ou trois siècles, on le voit, marquent à peine dans cette immensité, et notre étude n'en a pas vu davantage.

Résulte-t-il de tout cela que nous n'ayons pu saisir aucun mouvement général dans ces événements épars de l'histoire d'Orient? Nous avons constaté le contraire à plusieurs reprises. Nous avons déterminé ailleurs le caractère de l'action phénicienne et les résultats de cette influence sur le peuple israélite. L'action ninivite, beaucoup moins intense, ne put entamer aussi profondément la masse de la nation. Son empire, du moins jusqu'au VIIme siècle, s'exerça faiblement dans le domaine religieux. Les dieux favoris de la foule israélite sont toujours ceux des *bamoth*; si d'autres divinités leur disputent ces sympathies, ce sont les Baalim, et non point les dieux planétaires de la Mésopotamie. Ces derniers, il est vrai, tenteront de nouveaux efforts, couronnés un instant de succès, pour prendre pied à Jérusalem; le brillant Mardouk et la douce Ishtar compteront parmi leurs adorateurs le souverain des

[1] Voir à ce propos l'étude publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (fév. 1889), sous le pseudonyme d'Arvède Barine, au sujet d'un curieux livre intitulé : *Memoiren aus einer arabischen Prinzessin.*

terres d'Yahveh; il faudra même que la sainte phalange des prophètes livre de nouveaux assauts pour détrôner les dieux chaldéens du ciel israélite; mais ce sont là des événements postérieurs à l'époque d'Ézéchias et, par conséquent, étrangers à notre étude.

Ainsi que nous le disions au début, l'action des Assyriens en Palestine s'exerça surtout dans le domaine politique. Sans l'intervention puissante des grands rois, les petits États de l'Asie citérieure se fussent usés inutilement les uns contre les autres, dans des luttes sans trève et sans fin. Jérusalem et Damas s'étaient montrées impuissantes à créer l'empire. L'apparition du colosse ninivite, ce fléau de Dieu de l'ancien Orient, opéra un rapprochement inespéré entre ces antagonistes. Une sorte de coalition s'établit sous le sceptre de Ben-Hadad. Plus tard, au temps d'Hosée, il semble que la communauté du danger unisse de nouveau ces cours rivales; elles entrent en rapports intimes; elles ébauchent une coalition nouvelle pour résister à l'envahisseur.

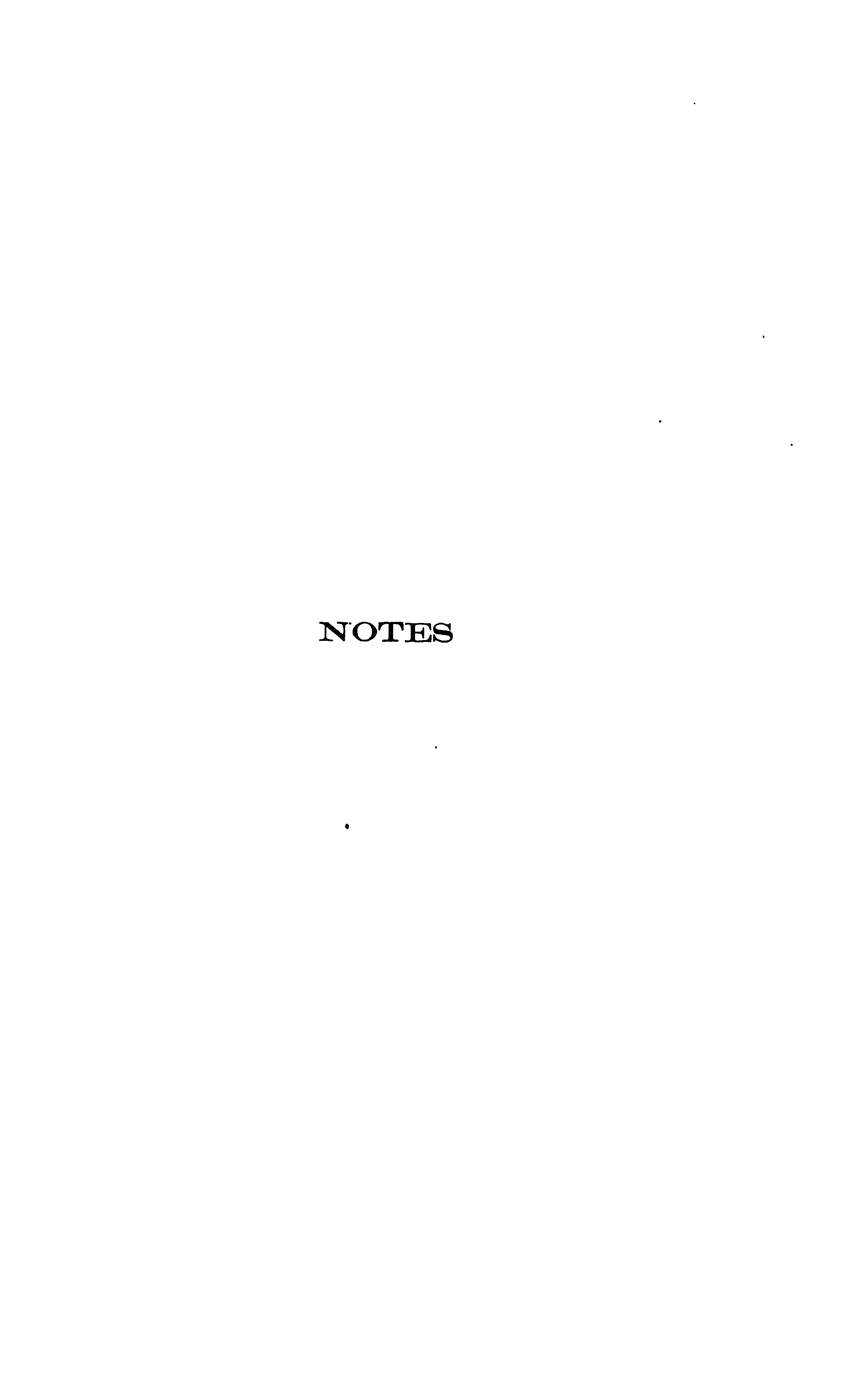
Le cordeau niveleur du roi d'Assour, plus ferme que celui sous lequel David avait un instant couché les Moabites, égalisa, en les foulant à terre, ces nationalités hostiles. L'Asie citérieure, morcelée au début du IXme siècle en mille et une principautés, n'est plus, à l'aurore du VIIme, qu'un immense empire dont les anciens États sont devenus les provinces. « C'était, comme les voyants hé« breux le comprirent, le premier empire, la première « grande agglomération de peuples par la conquête[1]. »

[1] Renan, *Hist. d'Israël*, II, p. 455.

Coïncidant avec l'apparition des idées nouvelles lancées par les prophètes dans le monde israélite, ces circonstances ne restèrent pas sans influence sur leur formation. Cette notion d'humanité, que les prophètes avaient apportée, trouvait son application brutale dans la création artificielle des conquérants ninivites. C'était un sentiment nouveau, inconnu aux âges héroïques, qui faisait soupirer, dans le même sanglot, Éthiopiens et Israélites. Mais il y avait plus encore.

Sous les coups répétés de la hache assyrienne, les institutions politiques perdirent le prestige dont elles avaient joui au temps d'un Salomon, d'un Achab ou d'un Azaria; les cheikhs prennent une influence dirigeante dans les affaires de l'État; à la fin, Sédécias n'est plus qu'un mannequin, ballotté entre une noblesse toute-puissante et les conseils du dernier nabi. Cette dissolution des pouvoirs politiques, que les Assyriens hâtèrent et qu'ils consommèrent en partie, prépara les voies à la grande œuvre nationale et religieuse qui devait donner au peuple d'Israël sa place unique dans l'histoire des nations.

C'est ce rôle inconscient qui donne une page aux Assyriens dans une philosophie de l'histoire d'Israël; c'est une manifestation de plus de cette loi divine en vertu de laquelle les instruments qui semblent le plus impropres concourent, parfois en dépit de leur volonté, aux œuvres les meilleures et les plus fécondes.



NOTES

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE D'ISRAËL

AU X[me] ET AU IX[me] SIÈCLE

Note A.

De la chronologie chez les Israélites. — On rencontre encore quelquefois l'expression de « chronologie biblique. » Il n'y a pas, à proprement parler, de chronologie biblique. On s'en convainc sans peine en feuilletant avec attention les livres historiques de l'Ancien Testament. Un examen consciencieux montre bientôt que les groupes de chiffres donnés par le *Livre des Rois* sont indépendants les uns des autres, qu'ils ne forment pas un tout. On se persuade aisément que leurs auteurs n'avaient pas l'intention, peut-être pas même l'idée, de faire une chronologie.

Le goût et surtout le sens de l'histoire n'étaient pas assez développés dans l'ancien Orient pour que les annalistes aient eu déjà la notion d'une chronologie suivie. Les Assyriens seuls, que distinguait leur esprit d'exactitude, tentèrent d'en ébaucher une. Chaque année était désignée chez eux par le nom d'un « *limmu*, » un fonctionnaire analogue à l'archonte éponyme d'Athènes [1]. Un tour de rotation régulier fixait la succession des magistrats éponymes [2]. Dans tout le reste de l'Asie citérieure, c'était la confusion. En Égypte, l'absence d'un système analogue empêche l'historien de fixer l'ordre exact des

[1] G. Smith, *Assyr. Epon. Can.*, p. 22.

[2] Schr., *K. u. G. F.* Pendant un certain temps, du moins, la succession se fit régulièrement dans l'ordre suivant :

Ire année, le grand roi.
IIme » le Tartan.
IIIme » le chef des gardes du palais.
IVme » le Rabbi hib.

Viennent ensuite les différents satrapes de Retsef, de Nitsibin, d'Arbacha, etc.

événements. Ce ne fut qu'assez tard, après la mort d'Alexandre, que s'ébauchèrent les premiers travaux égyptiens sur ces matières[1]. Sous ce rapport comme sous bien d'autres, les Israélites n'étaient pas plus avancés que les autres Orientaux.

La fixation d'une ère est postérieure à l'époque qui nous occupe. Or, c'est là une convention indispensable à l'établissement d'une chronologie, dont elle constitue à la fois la base et le point de repère. Cette idée si simple, le Xme et le IXme siècle ne la soupçonnèrent même pas[2]; c'est seulement dans la seconde moitié du VIIIme qu'elle se fit jour dans l'esprit humain.

Le lent travail de réflexion des générations précédentes aboutit alors, en Europe comme en Asie, à la création presque simultanée de trois ères, dont les plus éloignées n'ont que vingt ans d'écart; ce sont celle des Olympiades, qu'on fit dater de 776, celle de Rome dont on plaça la fondation en 753 et celle de Nabonassar, qu'on fixa à l'année de son avènement (747).

C'est cette base essentielle qui manque aux données des livres israélites, à celles du moins qui se rapportent au temps des rois. Dispersées comme elles le sont, elles peuvent se ramener à trois genres différents :

En premier lieu, figurent celles qui établissent la longueur de chacun des règnes, soit en Juda, soit en Israël.

En second lieu, des données relatives aux événements, calculées en prenant pour *terminus a quo* l'avènement du souverain régnant. L'histoire de Salomon en offre plus d'un exemple. En l'absence d'une ère générale, l'année de cet avènement formait l'ère du pays. Ainsi, l'invasion de l'Éthiopien Shishaq est datée de l'an V de Roboam.

On faisait de même en Assyrie, sans préjudice de la chronologie plus exacte des listes éponymes. On connaît la formule habituelle des cunéiformes : *Dans la neuvième année de mon*

[1] Les rois grecs de la dynastie de Ptolémée figurent seuls sur le *Canon* dit *de Ptolémée*.

[2] La réparation du temple, au temps de Joas-ben-Achazia, est datée de sa XVIIIme année. Ainsi, la fondation du temple, qu'on aurait pu choisir comme ère, ne servait pas même à mesurer sa propre histoire.

règne, je fis telle campagne, je pris telle ville, je remportai telle victoire. »

Tout imparfaite qu'elle était, cette précision fut à l'origine un progrès. L'époque de Jérémie le devait-elle à l'influence assyrienne, toujours est-il qu'avant elle, Ésaïe ne datait pas ainsi ses prophéties, à l'exception d'une seule, et qu'il s'en rapportait, ainsi qu'Amos, à la mention des événements contemporains[1].

Jérémie, lui, fait dater ses discours de l'an XIII de Josias[2], de l'an IV[3], de l'an V[4] de Jojakim, etc., etc.

Parfois, on étendait cette manière de compter aux années postérieures à la fin du règne; ainsi, la prise de Samarie est datée de l'an IX d'Hosée[5]. C'est comme si les Français dataient la prise de Paris de l'an XXI de Napoléon III, puisque Hosée ne régnait pas plus sur Samarie, quand elle fut prise, que Napoléon ne régnait sur la France le 1er mars 1871.

En troisième lieu, on trouve encore des dates synchroniques, pour l'époque où les deux États israélites subsistèrent parallèlement. Pour les calculer, on prenait comme base l'avènement du souverain qui régnait à cette époque sur la monarchie voisine.

L'état fragmentaire et imparfait de ces données n'est pas le seul obstacle que les textes opposent à la formation d'une chronologie. Des causes multiples s'y joignent encore pour produire de nombreuses erreurs.

Ces erreurs sont les suivantes :

1° *Erreurs provenant des chiffres.* Les signes dont on se servait, à peu près partout, pour marquer les nombres, jusqu'à l'adoption des soi-disant chiffres arabes, n'étaient autres que les lettres de l'alphabet. Il en résultait des chances d'erreur nombreuses et presque inévitables, quel que fût d'ailleurs l'alphabet employé. Dans l'alphabet carré, le dernier en date, le v (ו)

[1] És. VI, 1. És. XX, 1 És. VII, 1.
[2] Jér. I, 2.
[3] Jér. XXV, 1; XXXVI, 1.
[4] Jér. XXXVI, 9.
[5] II Rois XVIII, 10.

et le z (ז), l'h (ה) et le ch (ח), l'r (ר) et le d (ד) étaient aisés à confondre dans les calculs. Rien de si facile pour un scribe que de prendre un 6 pour un 7, un 5 pour un 8, un 200 pour un 4. L'alphabet antique, dans lequel est écrite la stèle de Mésha, contemporain d'Achab, prêtait à des confusions semblables.

II° *Erreurs provenant de l'emploi de l'année lunaire.* Les années de règne étaient naturellement des années lunaires. Les Israélites, comme les Grecs, n'en connaissaient pas d'autres: les Turcs en sont encore là. Ces années de règne correspondent, par conséquent, à un nombre moindre de nos années solaires, avec lesquelles nous les identifions.

L'année juive comptait 12 mois, longs alternativement de 29 et de 30 jours[1]. Comme l'année était plus courte de onze jours que l'année solaire, on ajoutait, de temps à autre, un mois intercalaire, « veAdar » ou « veAdar Shéni, » l'« Addarû » des Assyriens.

Pour que les choses se fissent régulièrement, il eût fallu ajouter un mois de 33 jours tous les trois ans. A l'époque romaine, ce travail était fait régulièrement par une commission du Sanhédrin, qui décidait, au cours de l'année, s'il y aurait ou non un mois complémentaire[2]. Seule, l'année sabbatique était toujours simple. Malheureusement, on ne saurait dire dans quelles conditions cette régularisation s'opérait à l'époque de la royauté. Il semble que l'organisation du pays, sous Salomon tout au moins, ait été calculée sans souci de ce mois intercalaire[3]. Si l'introduction de ces jours supplémentaires était déjà en usage à l'époque qui nous occupe (et elle le fut probablement dès la période assyrienne), les chances d'erreur se trouvent heureusement réduites, la différence n'étant plus que de 3 à 4 jours tous les trois siècles[4].

Ainsi, l'emploi de l'année lunaire est un élément d'inexactitude et les données ne sont pas suffisantes pour permettre

[1] On sait que le mois lunaire a 29 jours 12h 44′ 2″.

[2] Stapfer. *La Palestine au temps de Jésus-Christ.*

[3] I Rois IV, 8-19.

[4] Ou, plus exactement, tous les 273 ans 3/4.

d'établir des règles de rectification. On ne peut affirmer qu'une chose, c'est que, quel qu'en soit le résultat, *cette correction se fera dans le sens d'une diminution du nombre des années.*

III° *Erreurs provenant des méthodes de calcul.* On était si novice dans l'art de mesurer le temps, que l'on comptait, comme embrassant l'espace d'une année, un événement qui n'en comptait réellement qu'une partie. « On reste 3 ans sans qu'il y ait de guerre entre Araméens et Israélites, » et cependant, la troisième année déjà, les deux peuples se disputent la forteresse de Ramoth[1]. On comptait, par exemple, que le siège de Samarie avait duré 3 ans[2]; on savait cependant que ce siège avait commencé dans le courant de la première année et qu'il avait pris fin dans le cours de la troisième; il peut donc avoir duré 1 an et demi, 2 ans, 2 ans et demi au plus, il ne peut pas avoir duré 3 ans. Avec cette méthode, le siège de Paris, qui dura cinq mois, aurait compris deux années[3].

On compte comme arrivé « après trois jours » un événement qui a eu lieu le troisième jour[4]. Cette manière enfantine de compter a subsisté fort longtemps en Orient; quand Jésus dit à la foule qu'il ressuscitera trois jours après sa mort, on n'avait pas compris que ce serait le quatrième, mais bien le troisième, en comptant le jour du décès[5].

Cette manière de compter les années est la cause de nombre d'erreurs. C'est ainsi que les années royales sont toujours considérées comme années pleines. Il serait absurde de supposer que les rois sont morts régulièrement au dernier jour de leur dernière année. Il est peu probable, par exemple, que Joas soit monté sur le trône le 15 nizan de l'an 877 pour mourir juste-

[1] I Rois XXII, 1-3.

[2] II Rois XVIII, 10.

[3] On aurait la formule suivante :

L'an XIX de Napoléon, empereur des Français, Guillaume, roi de Prusse, marcha contre Paris et l'assiégea. Il le prit au bout de deux ans, l'an XX de Napoléon, empereur des Français.	« L'an VII d'Hosée, roi d'Israël, Salmanasar, roi d'Assour, monta contre Samarie et « l'assiégea. Il la prit au bout de trois ans, « l'an IX d'Hosée, roi d'Israël. »

[4] Genèse XL, 20; XLII, 17.

[5] Matth. XXVII, 63. Marc VIII, 31.

ment le 15 nizan de l'année 838; il est plus invraisemblable encore que son fils, monté sur le trône à ce moment-là, soit décédé le 15 nizan de l'an 810, laissant à ses successeurs le soin de remplir le même devoir à pareille époque de l'année. Or, on prend implicitement pour base cette absurdité quand on prétend calculer, en additionnant ces années de règne, la longueur d'une période quelconque de l'histoire d'Israël. Aussi bien, les calculs de ce genre n'aboutissent pas. C'est ce que démontre l'application qu'on en a faite maintes fois à la période comprise entre l'avènement de Jéhu et la prise de Samarie. Circonscrit, d'un côté, par le décès de deux souverains frappés à mort le même jour par la même main, et, de l'autre, par la VI[me] année d'Ézéchias, qui date la chute de Samarie, cet espace doit comprendre un nombre d'années égal dans la chronologie de chaque État, si les données sont exactes de côté et d'autre. La preuve qu'elles ne le sont pas, c'est que, dans cette période parfaitement délimitée, le royaume du nord compte vingt-un ans cinq mois de plus que celui du sud. Ainsi, en basant la chronologie israélite de cette époque sur les données du *Livre des Rois*, on étend l'histoire d'Israël sur un champ trop vaste ou l'on rétrécit celle de Juda dans un temps trop limité[1].

Les années d'un règne étaient comptées depuis le commencement de l'année d'avènement, et non pas à partir du jour où il avait commencé. Ainsi, pour un roi qui aurait occupé le trône depuis le mois d'Éloul (le dernier de l'année civile) 959 jusqu'au

[1] Voici un tableau qui le fera comprendre :

Israël.		Juda.	
Années de Jéhu	28	Années de Athalie	6
— Joachaz	17	— Joas-ben-Achazia	40
— Joas-ben-Joachaz	16	— Amatsia	29
— Jéroboam	41	— Azaria-Uzzia	52
— Zacharie	6 mois	— Jotham	16
— Shallum	1 mois	— Achaz	16
— Menachem	10	— Ézéchias	6 ans jusqu'à la prise de Samarie.
— Pekachia	2		
— Pekach	20		
— Hosée	9		
	148 ans 7 mois		165 ans

Différence : 21 ans 5 moi .

mois de Tishri (le premier de l'année) 957, les Israélites auraient compté un règne de trois ans, quoiqu'il n'ait embrassé effectivement que treize ou quatorze mois, soit un an et deux mois au maximum. Nous avons des exemples de ce genre d'erreur. Nadab, qui succède au premier Jéroboam l'an II d'Asa, et périt l'année suivante (an III d'Asa), est censé avoir eu « deux ans[1] » de règne, tandis qu'il n'occupa le trône qu'un peu plus ou un peu moins d'« une année. » Baësha, l'assassin de Nadab, auquel il succède l'an III d'Asa, et meurt l'an XXVI, est censé régner « vingt-quatre ans, » et non pas vingt-trois. Éla, son fils, lui succède l'an XXVI d'Asa et meurt l'an XXVII; il règne « deux ans » pour le chroniqueur. Il en est de même pour les rois de Juda : Abijam commence à régner l'an XVIII de Jéroboam et meurt l'an XX : il règne « trois ans. »

Ainsi, l'on comptait comme Ire année (complète) de règne l'année où l'avènement avait eu lieu, et dont le règne n'avait occupé, en réalité, qu'une partie. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner cette portion de l'histoire d'Israël que le chroniqueur calcule en prenant pour base unique le long règne d'Asa : il rapporte à cette commune mesure les règnes de Nadab, de Baësha, d'Éla, de Zimri et d'Omri. On voit clairement qu'il faut déduire une année à chacun de ces règnes pour obtenir le nombre, à peu près exact, des années qu'ils embrassent. L'addition en fait la preuve :

Rois.	Années d'Asa.	Longueur véritable des règnes.		Longueur conventionnelle des règnes.
Nadab	II-III	1 an	au lieu de	2 (I Rois XV, 25.)
Baësha	III-XXVI	23	»	24 (I Rois XV, 33.)
Éla	XXVI-XXVII	1	»	2 (I Rois XVI, 8.)
Zimri	XXVII	—	»	—
Omri	XXVII-XXXI	5	»	6 (I Rois XVI, 24.)
	29 ans.	30 ans.		34 ans.

L'avènement des rois d'Israël est donc antidaté, c'est-à-dire qu'on compte comme leur première année de règne l'année dans laquelle a eu lieu cet avènement. D'autres fois, les règnes

[1] I Rois XV, 25.

sont postdatés, c'est-à-dire que l'on compte comme leur première année celle qui suivit leur arrivée au trône : tel, le règne d'Amatsia. Avec nos habitudes de précision, nous admettons, par exemple, que Guillaume II d'Allemagne est entré dans sa Ire année de règne le 15 juin 1888. Dans la manière de compter des auteurs israélites, il y serait entré soit le 1er janvier 1888 (antidaté), soit le 1er janvier 1889 (postdaté). Tous les règnes étant ainsi postdatés ou antidatés, on comprend les difficultés inextricables qui en résultent pour l'établissement d'une chronologie.

L'examen de ces difficultés prouve donc, non seulement que l'on ne peut accepter sans rectification les données relatives aux années de règne, mais qu'il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'établir une règle applicable aux différents cas, en vue de rétablir l'exactitude.

En somme, le manque d'une ère fixe, l'usage de l'année lunaire sans correctif certain, l'hésitation manifeste qu'on observe en plusieurs endroits dans les données synchroniques, l'erreur, renouvelée à chaque règne, qui consiste à antidater ou à postdater un avènement, enlèvent aux chiffres donnés par le *Livre des Rois*, pour la période que nous étudions, le caractère de la précision, et cela dans une mesure telle, qu'ils ne peuvent servir, soit de base, soit de norme, dans une chronologie concernant cette époque. De plus, comme toutes ces données concourent à augmenter le chiffre des années, il en résulte que *les modifications à faire doivent s'opérer dans le sens d'une réduction des chiffres.*

De la chronologie dans la période qui s'étend de l'avènement de Jéhu à la prise de Samarie. — Cette époque, qui fait l'objet spécial de notre étude, peut-elle être rangée sous une chronologie, même approximative? Telle est la question que nous allons essayer d'éclairer dans ces quelques pages.

Nous l'avons déjà vu, le chiffre total des règnes compris dans les limites précises de ces périodes n'est pas égal dans les deux royaumes. De la sorte, en prenant pour base les chiffres donnés dans le *Livre des Rois,* nous aboutirions à l'absurdité suivante : du jour où Jéhu détrôna deux princes jusqu'à celui de la prise de Samarie, il s'écoula 143 ans en Israël et 165 en Juda. Quiconque essaiera de coordonner ces données de manière à en tirer une chronologie s'apercevra bientôt qu'avec la meilleure

volonté du monde on ne peut pas les envisager comme homogènes. En prenant pour base les données du *Livre des Rois*, on obtient un tableau qui suggère les observations suivantes :

D'après II Rois XV, 30 : Jotham règne ***20 ans au minimum*** (l'an XI de Jotham, Hosée monte sur le trône).	D'après II Rois XV, 32 : Jotham règne ***16 ans***.
D'après I Rois XIV, 23 ; XV, 1 : Amatsia règne ***42 ans*** (14 [antidatés] ou 15 [postdatés] [XIV, 23] + 27 [XV, 1] = 41 ou 42).	D'après II Rois XIV, 2 : Amatsia règne ***29 ans***.
D'après II Rois XIV, 17 ; XIV, 2 et XIV, 23 : Joas meurt vers l'an XIV d'Amatsia. Son successeur, Jéroboam II, meurt donc 40 ou 41 ans plus tard, soit l'***an XXXVI ou XXXVII d'Azaria-Uzzia***.	D'après II Rois XV, 18 : Jéroboam II meurt l'***an XXXVIII d'Azaria-Uzzia***.
D'après II Rois XVI, 1 : L'an XVII ou XVIII de Pekach correspond à l'an I d'Achaz ; l'an XX et dernier de Pekach correspond donc à l'an III ou à l'an IV d'Achaz. Son successeur, Hosée, monte donc sur le trône l'***an II, III, IV ou V d'Achaz***.	D'après II Rois XVII, 11 : Hosée monte sur le trône l'***an XII d'Achaz***.
D'après II Rois XV, 17 : Menachem monte sur le trône l'an XXXIX d'Azaria-Uzzia. Il meurt 10 ans après, soit l'***an XLVIII*** (si son règne est antidaté), soit l'***an XLIX*** (s'il est postdaté) ***d'Azaria-Uzzia***. L'avènement de Pekach, son successeur, se place donc l'***an XLVIII ou XLIX d'Azaria-Uzzia***.	D'après II Rois XV, 23 : L'avènement de Pekach se place l'***an LII d'Azaria-Uzzia***.
D'après II Rois XV, 30 : Hosée monte sur le trône l'***an XX de Jotham***.	D'après II Rois XV, 32 : Hosée monte sur le trône l'***an XII d'Achaz***.

Nous pourrions mentionner d'autres erreurs encore, comme II Rois XIII, 10, où la plupart des interprètes (Winer, Thenius, Des Vignoles, Röckerath, Schäfer, Bruston, Riehm, etc.) sont d'accord pour corriger en 39 le chiffre de « 37. » Ajoutons encore que ce tableau offre une lacune de 23 ans entre la mort de Jéroboam II et l'avènement de son successeur Zacharie (cf. XIV, 23 et XV, 8), une autre de 12 ans entre celle d'Amatsia et l'avènement d'Azaria-Uzzia, et une troisième entre la mort d'Azaria-Uzzia et l'avènement d'Achaz.

Après un examen rigoureux et approfondi de la question, Riehm estime qu'il n'y a pas seulement ici des erreurs de copie, mais que le rédacteur définitif, le « synchroniste, » comme il l'appelle, calcula ces chiffres en partant de deux points opposés, de l'avènement de Jéhu et de la prise de Samarie. Les chiffres donnés par le premier calcul descendraient tant bien que mal jusqu'à la mort d'Amatsia et à celle de Jéroboam II, les autres, calculés sur cette autre base, que Samarie fut prise l'an VI d'Ézéchias[1], détermineraient la chronologie des deux royaumes depuis l'avènement d'Hosée jusqu'à la fin du règne d'Achaz. Comme le travail du synchroniste n'a pas été jusqu'à harmoniser ces données entre elles, les dates de la période intermédiaire sont incertaines ou contradictoires ; de là, les lacunes, les règnes doubles, et la disproportion que présentent, au point de vue de leur durée, les histoires parallèles des deux royaumes.

Il était impossible, on le voit, d'arriver par ces données seules à découvrir un fil conducteur, au moyen duquel on pût établir une chronologie. C'est ce qu'avait déjà conclu un érudit du XVIme siècle, Scaliger, aussi savant en mathématiques qu'en théologie, et qui avoua sans détour qu'il considérait comme impossible la solution des questions chronologiques par les données israélites[2]. Les essais de chronologie, édifiés tant bien que

[1] II Rois XVIII, 10.

[2] Il est curieux d'en rapprocher l'exhortation de saint Jérôme au prêtre Vitalis : « Relege omnes et Veteris et Novi Testamenti libros, et tantam annorum reperies dissonantiam, et numerum inter Judam et Israel, « id est, inter regnum utrumque, confusum, ut hujuscemodi hærere quæs- « tionibus non tam studiosi quam otiosi hominis esse videbatur. » (*Sancti*

mal sur la base exclusive des documents israélites, sont à ranger parmi les travaux du passé, intéressants à ce titre, mais sans valeur. Il faut reléguer sur le même rayon toutes les chronologies antérieures aux découvertes de l'archéologie moderne, depuis celle de l'évêque Usher (Ussereus), à laquelle certaine théologie anglaise accorde un reste d'autorité, jusqu'à celle de Bunsen, le théologien diplomate, en passant par « l'*Uranologie* » et le « *De Doctrina Temporum* » du jésuite Petavius.

L'égyptologie et surtout l'assyriologie ont rendu à la chronologie de l'ancien Orient de précieux services. Sans permettre de la dresser dans ses détails, elles l'ont réduite à de certaines limites; elles sont comme une mesure, qui donne aux temps de l'histoire israélite leurs justes proportions.

Comme on le sait (v. p. 379), les Assyriens enregistraient avec un soin minutieux les noms de leurs magistrats et, par là, le nombre de leurs années, sur ces documents d'argile qu'on appelle « *Liste des Éponymes.* » On l'a retrouvée en six ou sept exemplaires qui contiennent ensemble [1] un espace de 228 ans [2]. « La concordance de ces listes entre elles est absolue en ce qui « concerne le nombre de la succession des éponymes [3], les « quelques divergences qu'on a pu y remarquer ne concernent « pas leur authenticité, et n'infirment en rien leur valeur chro- « nologique [4]. »

On peut donc les considérer comme une base sûre pour la fixation des dates dans l'histoire de Ninive. Malheureusement,

Hieronymi opera, édit. Martianay, Paris, 1669, t. II, col. 622, cité par Maspero, *Hist. anc.*, p. 368.)

[1] Schr., *K. u. G. F.*, 2me édit., p. 480 et 399.

[2] Ces briques ont été découvertes par sir Henry Rawlinson parmi les tablettes rapportées à Londres par Layard. Il y en avait quatre exemplaires; on en a retrouvé trois depuis. Ils contiennent le nom des éponymes, par ordre chronologique; les exemplaires V, VI et VII (*Verwaltungsliste*) y ajoutent les titres des « *limmu* » ou leurs fonctions dans l'empire, parfois aussi la mention des événements contemporains. Tous sont incomplets.

[3] Schr., *K. u. G. F.*, p. 303.

[4] *Ibid.*, p. 334.

les Assyriens, on le sait déjà, n'avaient pas d'ère, et sans ère pas de chronologie possible.

C'eût été peu de chose que de prendre ces données telles quelles : il fallait les combiner avec un point fixe, de manière à les faire entrer dans la chronologie générale.

Les exemplaires les plus détaillés de la « *Liste des Éponymes* » (ce que Schrader appelle la « Verwaltungsliste ») placent sous l'éponymat de Purilsagal'i, préfet de Guzan, la mention d'une éclipse de soleil : « *Purilsagal'i de Guzan. Troubles à Libzu. Au mois de Sivan, éclipse de soleil* [1]. »

Trois astronomes, MM. Lehmann, Hind et Airn, calculant, le premier à Berlin, et les deux autres à Greenwich, ont conclu, à l'unanimité, qu'il y avait eu, pour Ninive, une éclipse de soleil, à peu près totale, le 15 juin 763 [2].

Sûr de cette base, on a pu combiner ces listes avec le canon de Ptolémée, dont le point de départ est l'ère de Nabonassar, fixée au 26 février 747.

Ainsi, grâce à ces données nouvelles, nous pouvons enfin fixer quelques dates, acceptées aujourd'hui par la plupart des assyriologues. Schrader (*Keilinschriften und Alte Testament*, p. 463 et suiv.) tient pour assurées les dates suivantes :

842 An XVII de Salmanasar II. Guerre avec Hazaël. Tribut de Jéhu, « *fils d'Omri.* »

745 An I[er] de Tiglat Pileser II.

738 An VIII de Tiglat Pileser II. Tribut de Menachem de Samarie. Azaria-Uzzia est nommé comme son contemporain.

734 An XII de Tiglat Pileser II. Expédition en Palestine.

733 An XIII de Tiglat Pileser II. } Guerre contre Damas.
732 An XIV de Tiglat Pileser II. }

727 Avènement de Salmanasar IV.

724 } Siège de Samarie.
723 }

722 Avènement de Sargon. Conquête de Samarie.

711 Siège et prise d'Asdod.

705 Avènement de Sanchérib.

[1] Schr., *K. u. A. T.*, p. 485.
[2] Schr., *K. u. G. F.*, p. 338.

Chacun peut vérifier ces dates d'après les six ou sept *Listes d'Éponymes* et les « *Tables Assyro-babyloniennes.* » D'ailleurs, la juste autorité dont jouit M. Schrader en ces matières offre toutes les garanties d'un esprit net, précis, autant que circonspect, dans ses jugements.

En 104 ans, nous rencontrons trois noms de rois israélites, allant de Jéhu à Azaria-Uzzia, et toute la période comprise entre la chute des Omrides et la prise de Samarie se trouve renfermée dans un espace d'environ 120 ans, tandis que les chiffres auxquels aboutissait notre précédente addition étaient 143 et 165 ans.

On le voit, notre prévision se réalise : *c'est dans le sens d'une réduction considérable qu'il faut modifier les données des documents israélites.* Non seulement nous voyons disparaître cet excédent de 21 ans, que comptait la chronique des rois d'Éphraïm (v. p. 384), mais la période tout entière se trouve encore diminuée de 45 ans, après avoir été égalisée des deux côtés. Que voilà loin de cette solution aux conclusions des théologiens du juste milieu, amis de tous, chronologues de rencontre qui, trouvant leur solution dans une moyenne entre les résultats extrêmes, estimaient cet espace à 180 ans !

La durée de cette période étant à peu près délimitée, il faut joindre bout à bout dans cet espace les règnes séparés par des lacunes, afin d'en former un tout ininterrompu. C'est ce qu'avait déjà tenté la chronologie à ses débuts. On fera, si l'on peut, succéder directement Azaria-Uzzia à son père Amatsia, et Zacharie à son père Jéroboam. En effet, les écrits israélites ne supposent nulle part d'interrègne au sens propre de ce mot.

Mais, il ne faut pas se le dissimuler, même en prenant pour base les données assyriennes, on ne tarde pas à se heurter à de nouvelles difficultés. On place fort bien, par exemple, le règne d'Hosée de 730 à 722 (un règne de 9 ans, avec la première année antidatée), mais, si l'on accorde à Pekach un règne de 20 ans, on place son avènement en 749 ou en 750, tandis que c'est 20 ans plus tard, soit en 730, qu'il rencontre Tiglat Pileser II dans la campagne des Assyriens contre son allié Retsôn. Dans un conflit de ce genre, il faut, ou maintenir de parti pris

les dates incohérentes du récit israélite, en suspectant sans preuve les seules données sûres que possède la chronologie de l'ancien Orient, ou bien adopter ces dernières et supposer inexacts les calculs des scribes israélites, inexactitude que nous avons constatée à plusieurs reprises.

Un homme dont le nom fait autorité en assyriologie, M. Oppert, a pensé pouvoir, dans un but excellent, concilier ces divergences, en prenant à la fois deux bases différentes : les données assyriennes pour l'histoire d'Assyrie et les données israélites pour l'histoire d'Israël [1]. C'était un beau rêve, mais ce n'était qu'un rêve; les travaux critiques ultérieurs l'ont démontré. Quelque bonne volonté que l'on y mette, on ne fera jamais entrer 172 ans d'histoire dans un cadre de 122 ans.

La date de la prise de Samarie, fixée en 722, aussi bien d'après les documents israélites que d'après les cunéiformes [2], sert à préciser les dates du règne d'Hosée. Rien ne s'oppose à ce que nous conservions à ce règne la durée que lui assigne le *Livre des Rois*. Si la date de son avénement diffère suivant les passages (v. p. 387), il n'y a qu'une donnée sur la longueur de son règne : il fut roi 9 ans [3], et monta sur le trône en 731. Sa première année serait postdatée et son règne officiel serait de 730 à 722. Les historiens modernes sont d'accord sur ce point, dans leur grande majorité (Brandis, Kamphausen, Riehm, Hommel, etc.).

Au delà de 731, tout devient vague. Le règne de Pekach, qui précède celui d'Hosée, a subi toutes les angoisses du lit de Procuste; allongé par les théologiens d'autrefois jusqu'à doubler de la moitié de sa longueur primitive, il est mutilé de nos jours jusqu'à perdre les trois quarts de ses dimensions premières. Les uns, depuis Basile le Grand jusqu'à Thenius et Ewald, ajoutaient 8, 9 et même 10 ans de vie à ce personnage, les autres (Hommel, Bruston, Wellhausen, Riehm) lui en enlèvent davantage encore. C'est qu'il est impossible de conserver

[1] Chronologie biblique.
[2] Schr., *K. u. A. T.*, p. 460, et *K. u. G. F.*, p. 314.
[3] II Rois XVIII, 10. II Rois XVII, 6.

à Pekach un règne de 20 ans. Les cunéiformes placent, en effet, un espace de 16 ans (738-722) entre le tribut que Menachem paie à Tiglat II et la prise de Samarie; il est évident que l'on ne peut placer dans ces 16 ans les 9 ans de règne d'Hosée, les 20 de Pekach, et ce qui s'écoula du règne de Menachem après le paiement de ce tribut. Aussi bien, tous sont-ils aujourd'hui d'accord pour réduire le règne de Pekach, afin de placer le règne de Menachem à l'époque indiquée par les documents assyriologiques. Riehm porte cette réduction de 20 ans jusqu'à 5, Bruston et Hommel jusqu'à 4 ans. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de supposer une période d'anarchie entre la mort de Pekach et l'avènement d'Hosée (*Bible annotée*). Rien, soit dans les inscriptions cunéiformes, soit dans le récit israélite, ne fournit de base à une supposition de ce genre.

La chose importante, c'est que le règne de Pekach comprenne, en tout ou en partie, l'année 734, date de l'expédition de Tiglat II en Palestine, et que celui de Menachem coïncide, de son côté, avec l'année 738, dans laquelle il paya tribut à l'Assyrie.

Portons, avec plusieurs historiens contemporains, le règne de Pekach à 4 ans, de 735 à 731, avec la première année postdatée (734[1]). Pekachia, dont le règne est réparti sur trois années (la cinquantième, la cinquante et unième et la cinquante-deuxième d'Azaria-Uzzia[2]), aurait occupé le trône de 737 à 735. Son règne de 2 ans, postdaté, comprendrait les années 736 et 735. Nous aurions ainsi Pekach de 735 à 731, Pekachia de 737 à 735 et Menachem de 746 à 737. Cette combinaison, à laquelle nous conservons son caractère de pure hypothèse, a le double avantage de mettre Pekach en 734 et de placer Menachem en 738, de façon à ce qu'il paie tribut à Tiglat II dans la VIme année de ce monarque.

[1] Le règne de Pekach offrirait le tableau suivant :

734 Ire année.
733 IIme année.
732 IIIme année.
731 IVme année.

[2] II Rois XV, 23.

Cette partie de l'histoire israélite qui s'étend de l'avènement de Menachem à la fin du royaume du nord demeurera confuse au point de vue chronologique aussi longtemps que l'on n'aura pas trouvé des données nouvelles. Jusqu'alors, il demeurera impossible de fixer une date quelque peu précise dans ces temps troublés de l'histoire d'Éphraïm.

Ce que ce résultat a de plus fâcheux, ce n'est pas seulement de rendre fort difficile une histoire fidèle et suivie des dernières années d'Israël, c'est encore d'arrêter dès le début toute recherche chronologique sur les temps antérieurs, c'est-à-dire sur l'histoire tout entière de ce royaume et sur la période brillante de celui de Juda.

Ceci posé, il sera toutefois permis de chercher à nous rendre compte de la distance approximative qui sépare les événements. Nous pouvons porter ces recherches sur le règne d'Azaria-Uzzia par les données synchroniques de I Rois XV, 8, 13. 17, 23, 27; nous savons par elles que l'an LII d'Azaria-Uzzia correspond à l'année d'avènement de Pekach (735), l'an L à celle de Pekachia (737), l'an XXXIX à celle de Menachem (745[1]). De cette manière, le règne d'Azaria-Uzzia se prolongerait jusqu'à celui d'Achaz, son petit-fils, et celui de Jotham, son fils, y rentrerait dans son entier. C'est ce qui a lieu dans les chronologies récentes de Kamphausen[2], de Brandis. de Bruston et de Hommel[3].

La plupart des historiens admettent aujourd'hui une sorte de régence pendant laquelle Azaria-Uzzia n'aurait été que le détenteur nominal du pouvoir, dont son fils Jotham aurait été le possesseur réel; l'éloignement du vieux roi des affaires publiques

[1] Le règne de Menachem est en effet postdaté, puisqu'il monte sur le trône l'an XXXIX d'Azaria-Uzzia et meurt l'an L, c'est-à-dire 11 ans après. Le *Livre des Rois* est d'accord avec les données assyriologiques pour faire d'Azaria-Uzzia le contemporain de Menachem.

[2] *Die chronologie der hebraischen Könige*, Bonn, 1883.

[3] Dans la chronologie de Brandis (1874) et dans celle de Hommel, Azaria-Uzzia meurt l'année de l'avènement d'Achaz; dans celle de Kamphausen (1883), Azaria-Uzzia vit encore douze ans sous le règne d'Achaz, et dans celle de Riehm (1884), il aurait vécu neuf ans sous son petit-fils, si Riehm ne réduisait son règne à 42 ans.

daterait du jour où il fut attaqué par la lèpre[1]. Sans qu'on puisse placer à une date certaine sa disparition de la scène politique, on peut considérer cette circonstance comme à peu près acquise à l'histoire d'Israël.

En résumé, le règne d'Hosée est seul fixé d'une manière qu'on peut considérer comme à peu près sûre; son année d'avènement se place en 731, sa première année en 730, sa neuvième en 722, on ne saurait dire celle de sa mort.

On le voit, il n'y a pas à proprement parler de résultats définitifs dans la chronologie israélite. Les différents essais de chronologie tentés à notre époque sont cependant d'accord pour affirmer certains points communs qu'on peut considérer comme acquis. Ce sont les suivants :

I° Jotham règne du vivant de son père. (Brandis, Kamphausen, Bruston, Hommel, Riehm.)

II° Il faut réduire considérablement le règne de Pekach. (Brandis, Kamphausen, Bruston, Hommel, Riehm.)

III° Il faut réduire la longueur du règne d'Amatsia, soit qu'il n'ait pas régné 29 ans (Bruston, Hommel), soit qu'il n'ait pas régné 29 ans seul. (Riehm.)

IV° Les règnes de Jéhu et d'Athalie, placés par l'ancienne chronologie au commencement du IXme siècle, sont ramenés par les essais modernes au milieu de ce siècle (entre 850 et 841).

Nous donnerons, pour terminer, une série de tableaux chronologiques qu'on peut considérer comme répondant dans leur ensemble à l'état actuel de la science historique. Leur point de départ est naturellement le règne d'Hosée; ils vont du connu à l'inconnu. En remontant le cours de l'histoire israélite, on est bientôt arrêté, comme nous l'avons vu, dans les complications inextricables du règne d'Azaria-Uzzia. En Éphraïm, le problème est plus difficile encore qu'en Juda. Tout y dépend de la place et de la longueur accordées au règne de Pekach et ce sont là

[1] II Rois XV, 5.

deux choses impossibles à déterminer; on ne peut construire que sur cette base et cette base elle-même n'offre aucune solidité.

Cela étant, on comprend que nous n'ayons point tenu à ajouter une liste chronologique constellée de points d'interrogation à celles des hommes qui, mieux qualifiés que nous pour réussir en ces matières, n'ont pu aboutir à une solution satisfaisante. On nous permettra toutefois de donner ici, comme des schema exécutés par à peu près, les tableaux chronologiques qui suivent et qui, dans leurs grandes lignes, nous serviront de fil conducteur à travers ces périodes indéterminées.

Si rien n'est fixé mathématiquement, on a pu voir que quelques points, tout au moins, semblent acquis à l'histoire ; ce sont autant de jalons plantés en contrée inconnue; c'est le seul résultat qu'on pouvait espérer d'une étude de ce genre en l'état de nos connaissances.

Tableau chronologique d'après Bruston.

850-844	Règne d'Athalie.	850-822	Règne de Jéhu.
844-804	Règne de Joas-ben-Achazia.	842 ou 840	*Tribut de Jéhu.*
805	An XI de Joas-ben-Achazia.	822-805	Règne de Joachaz.
		805-789	Règne de Joas-ben-Joachaz.
804-787	Règne d'Amatsia.	804	An II de Joas-ben-Joachaz.
789	An XV d'Amatsia.	789-749	Règne de Jéroboam II.
787-735	Règne d'Azaria-Uzzia.		
760-744	Jotham régent.	749	Mort de Jéroboam II. Règne de Zacharie. Avènement de Shallum.
		748	Mort de Shallum. Avènement de Menachem.
743	Achaz régent.	748-737	Règne de Menachem.
	Azaria-Uzzia mentionné comme contemporain de Menachem.	738	*Menachem paie tribut à Tiglat II.*
		737	Mort de Menachem. Avènement de Pekachia.
		735	Mort de Pekachia. Avènement de Pekach.
735-723	Règne d'Achaz.	735-731	Règne de Pekach.
		734-732	*Expédition de Tiglat II en Palestine.*
		731-722	Règne d'Hosée.
728	Ézéchias co-associé.	724-722	Siège et prise de Samarie.
723	Règne d'Ézéchias.		

Tableau chronologique de Hommel.

842-836	Règne d'Athalie.	842-815	Règne de Jéhu.
		842	*Jéhu paie tribut à Salmanasar II.*
836-797	Règne de Joas-ben-Achazia.	836	An VII de Jéhu.
814	An XXIII de Joas-ben-Achazia.	814-800	Règne de Joachaz.
800	An XL de Joas-ben-Achazia.	800-785	Règne de Joas-ben-Joachaz.
799-787	Règne d'Amatsia.	799	An II de Joas-ben-Joachaz.
786	An XIV d'Amatsia.	786	An XV de Joas-ben-Joachaz.
786-735	Règne d'Azaria-Uzzia seul.	785-759	Règne de Jéroboam II.
		771	An XV de Jéroboam.
		758-750	Interrègne (?).
749-734	Jotham co-régent.	749	Mort de Jéroboam II. Règne de Zacharie. Avènement de Shallum.
749	An XXXVIII d'Azaria-Uzzia.		
		748	Mort de Shallum. Avènement de Menachem.
		748-738	Règne de Menachem.
	Azaria-Uzzia mentionné comme contemporain de Tiglat.	738	*Menachem paie tribut à Tiglat.*
		738	Mort de Menachem. Avènement de Pekachia.
		736	Mort de Pekachia. Avènement de Pekach.
		735-731	Règne de Pekach.
734-728	Règne d'Achaz.	734-732	*Expédition de Tiglat en Palestine.*
727	An Ier d'Achaz.	730-722	Règne d'Hosée.
723	An IV d'Achaz.	724-722	Siège et prise de Samarie.
715	An XII d'Achaz.		

Tableau chronologique de Kamphausen.

842-837	Règne d'Athalie.	842-815	Règne de Jéhu.
		842	*Jéhu paie tribut à Salmanasar II.*
836-797	Règne de Joas-ben-Achazia.	836	An VII de Jéhu.
814	An XXIII de Joas-ben-Achazia.	814-798	Règne de Joachaz.
797	An XL de Joas-ben-Achazia.	797-782	Règne de Joas-ben-Joachaz.
796-778	Règne d'Amatsia.	796	An II de Joas-ben-Joachaz.
783	An XIV d'Amatsia.	783	An XV de Joas-ben-Joachaz.
		781-741	Règne de Jéroboam II.
777-736	Règne d'Azaria-Uzzia.	777	An XV de Jéroboam II.
750-736	Jotham co-régent.		
		741	Mort de Jéroboam. Règne de Zacharie. Avènement de Shallum.
		740-738	Règne de Menachem.
		738	*Menachem paie tribut à Tiglat.*
	Azaria-Uzzia mentionné comme contemporain de Menachem.	738	Mort de Menachem. Avènement de Pekachia.
		738	Mort de Pekachia. Avènement de Pekach.
735-734	Règne de Jotham.	736-730	Règne de Pekach.
734-715	Règne d'Achaz.	734-732	*Expédition de Tiglat en Palestine.*
		730-722	Règne d'Hosée.
714-686	Règne d'Ézéchias.	724-722	Siège et prise de Samarie

Tableau chronologique de Riehm.

843-838	Règne d'Athalie.	843-816	Règne de Jéhu.
		842	*Jéhu paie tribut à Salmanasar II.*
837-798	Règne de Joas-ben-Achazia.	837	An VII de Jéhu.
815	An XXIII de Joas-ben-Achazia.	815-799	Règne de Joachaz.
798	An XL de Joas-ben-Achazia.	798-783	Règne de Joas-ben-Joachaz.
797-769	Règne d'Amatsia.	797	An II de Joas-ben-Achazia.
784	An XIV d'Amatsia.	784	An XV de Joas. Guerre avec Amatsia.
783	An XV d'Amatsia.	783-743	Règne de Jéroboam II.
780-739	Règne d'Azaria-Uzzia.		
780-769	Règne d'Azaria-Uzzia à Jérusalem et d'Amatsia à Lakish.		
768-751	Azaria-Uzzia seul roi.		
750-739	Jotham co-régent.		
743	An XXXVIII d'Azaria-Uzzia.	743	Mort de Jéroboam. Règne de Zacharie. Avènement de Shallum.
	Azaria-Uzzia mentionné comme contemporain de Menachem.	742-738	Règne de Menachem.
		738	*Menachem paie tribut à Tiglat II.*
738-735	Jotham seul roi.	738	Mort de Menachem. Avènement de Pekachia.
		736	Mort de Pekachia. Avènement de Pekach.
735-715	Règne d'Achaz.	736-731	Règne de Pekach.
734	An Ier d'Achaz.	734-732	*Expédition de Tiglat en Palestine.*
730	An IV d'Achaz.	730-722	Règne d'Hosée.
722	An XII d'Achaz.	724-722	Siège et prise de Samarie.

Note B.

De la cartographie de la Palestine antique.

Les difficultés que l'on rencontre à dresser une carte de la Palestine ancienne sont celles que l'on aurait à surmonter quand, pour tracer une carte du bassin du Léman au siècle dernier, on n'aurait d'autre donnée que celle-ci : « Genève et ses villages, » sans que l'on pût savoir ni le nom, ni l'étendue de ses enclaves. Comme la difficulté se renouvelle pour chacune des villes palestiniennes, elle est absolument insurmontable. Nos frontières exactement délimitées sont d'ailleurs une des particularités des civilisations indo-germaniques ; nous les devons à la féodalité ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur une carte d'Allemagne.

Dans l'antiquité, les frontières étaient toujours très vagues, à moins d'être déterminées par des obstacles naturels. Rome avait établi des postes le long du Rhin et du Danube, mais la ligne des frontières cessait d'être fixe, quand il n'y avait plus là de fleuves pour les former; c'était le cas en Dacie, en Mauritanie et au Caucase. Ce caractère est encore plus marqué dans l'ancien Orient. Les Assyriens, le peuple le plus exact de l'Asie citérieure, avaient, sur la plupart des points, des frontières indéterminées; le terme même de frontières est trop précis pour les désigner, il faut leur donner le nom de limites. Les bornes naturelles sont presque les seules qu'ils aient connues, et cela pour plusieurs raisons. Les accidents de terrain, que l'Occidental a appris à dominer dans le cours des âges, constituaient alors de réels obstacles. Les ponts étaient fort rares et les fleuves étaient des barrières, pour peu qu'ils fussent volumineux. Les premiers rois ninivites qui franchissent l'Euphrate le mentionnent comme une action de valeur; pas un pont ne joignait ses rives au-dessus de Babylone, et rien ne prouve que cette

cité eût déjà le sien à cette époque. Depuis que les fleuves sont devenus des routes qui marchent, il faut que l'un des deux riverains en possède le cours : le Rhin, par exemple.

Les mers, qui relient aujourd'hui les nations, les divisaient alors. Personne, avant le Xme siècle, ne disputa la Méditerranée aux Phéniciens (Lenorm. *Hist. anc.*, VI), parce que, eux à part, tous les peuples en avaient une crainte superstitieuse. Assourbanipal éprouve une joie d'enfant pour être monté à bord d'un navire arvadite. Nous appelons aujourd'hui sans rire la Méditerranée un « *lac* » italien, français ou anglais suivant nos sympathies, et nous parlons couramment du lac Caspien. Au rebours, les Assyriens appelaient « *mer supérieure du Naïri* » le lac de Van, douze fois grand comme le Léman, et « *mer inférieure du Naïri,* » le lac Urmiah, plus petit encore. Les Hébreux appelaient de même « *mer de la Plaine,* » le lac Asphaltite, et « *mer de Kinnereth,* » le lac de Tibériade.

Les montagnes inspiraient les mêmes idées. Les premiers conquérants ninivites n'osèrent jamais franchir les monts Zagros, qui ne sont éloignés de Ninive que de quelques lieues. Tiglat Pileser Ier (vers 1100 av. J.-C.) est le premier qui s'y aventure ; encore ne le fait-il qu'avec la plus grande prudence. Ses successeurs demeurent deux siècles sans y retourner. La montagne leur inspirait une crainte mystérieuse. C'est ce sentiment qui avait divinisé l'Hermon *(Baal-Hermon)*, le Liban *(Baal-Lebanon)*, le Nebo, et tant d'autres *bamoth*. Salmanasar raconte, comme il le ferait d'une victoire mémorable, qu'il gravit le premier le sommet du Chamani (*Amanos* des Grecs) pour en redescendre sur le versant cilicien. L'idée d'une ascension est inconnue à l'antiquité. De la sorte les montagnes formaient des limites naturelles, parfois assez vagues, mais d'autant plus sûres que les sentiers y étaient rares, et que les rapports étaient peu fréquents entre les populations des deux versants.

Note C.

Le nom de Ben-Hadad.

Le nom de בן־הדד est la forme hébraïsée de l'araméen « Bar-Hadad, qui se trouve dans les inscriptions d'Assourbanipal « sous le nom de Bir-Daadda » (Schrader, *Keil. u. A. T.*, p. 200 et 201). C'est un nom plus ou moins générique donné à ce souverain par les Israélites (Sayce, *Alte Denkm.*, p. 12); il signifie « fils de Hadad. » Ce Hadad était-il le même que Rimmôn, identifié par les Assyriens avec leur dieu Rammân (Bruston, *Hist. critiq.*, p. 63)? C'est une question à laquelle Gutschmid (*Neue Beiträge zur Gesch. des alten Orients*, p. 46) a démontré qu'il était impossible de répondre. Le Ben-Hadad dont il est ici question, est « vraisemblablement, sinon d'une façon absolu- « ment sûre, le même que Dadidri ou Hadadidri (araméen Hadad- « eder הדד־עדר), des insciptions de Salmanasar. » (*Monolithinschrift*. Schrader, *op. cit.*) Son vrai nom, le nom araméen, serait donc *Hadadeder*, « Hadad est un aide » (Bruston, *op. cit.*). La liste des rois d'Aram-Damas serait la suivante (v. Vigouroux, *La Bible et les Déc. mod.*, 4e éd., III, p. 50) :

Noms israélites.		Noms araméens probables.
Retsôn ou *Hetsyôn*	I Rois XI, 23. I Rois XV, 18.	Retsôn ou Hetsyôn ?
Thab Rimmôn	I Rois XV, 18.	Thab Rimmôn?
Ben-Hadar Ier	I Rois XV, 18.	Bar-Hadad Ier.
Ben-Hadar II	I Rois XX.	Hadadeder.
Hazaël	II Rois VIII, 9.	Hazaël.
		(?) Maricha (mentionné dans les inscrip. assyr.).
Ben-Hadar III	II Rois XIII, 3.	Bar-Hadad II.

« Cette liste a l'avantage d'être en parfait accord avec la cou-
« tume de l'antiquité, de ne jamais faire porter au fils le nom
« de son père. » (Ewald.)

Note D.

De l'ordre des campagnes de Tiglat Pileser II en Palestine.

La campagne de Tiglat II contre Pekach est en relation directe avec l'expédition indiquée pour l'année 734 (an XII de Tiglat) « *dans le pays de Palastav* » par la *Liste des Éponymes* (Schr., *Keil. u. A. T.*, p. 487). Comme cette liste n'indique pas d'autre expédition de Tiglat Pileser dans la Syrie méridionale, comme cette campagne « *en Palastav* » est suivie d'une guerre contre l'Aram et de la prise de Damas, et comme il est certain, d'autre part, que Tiglat II fit la guerre à Pekach et à Retsôn (ce que nous savons, soit par le témoignage du *Livre des Rois*, soit par son propre témoignage), il s'ensuit que la campagne de Tiglat contre Pekach est identique à celle que la *Liste des Éponymes* place à l'année 734 (Schr., *Keil. u. A. T.*, p. 256).

Le nom assyrien de « *Palastav* » qui, dans son sens le plus étroit, désigne la pentarchie philistine, comprend encore Juda dans son sens le plus large. A la distance où Ninive était de Jérusalem, Juda, Gaza, Askalon, Asdod, Ékron étaient considérés comme un ensemble de petits États, occupant la même contrée ; Juda n'était plus qu'un sixième État du « *mât Palastav.* » Il ne faut pas oublier que la principale voie d'accès en Juda était, pour les Assyriens, la route de la côte, qui, pour des gens venant du Nord, passait par Joppe et Beth-Dagôn, villes philistines. En indiquant de cette manière sa campagne de 734,

Tiglat a voulu mettre en relief le *terminus ad quem* de son expédition, sa préoccupation essentielle étant naturellement de frapper ceux qui lisaient ses fastes par la grandeur de ses entreprises et l'immensité de ses conquêtes (*K. u. G. F.*, p. 123-126).

On peut conclure de ces considérations que la campagne de Tiglat Pileser II contre Pekach a eu lieu, selon toute apparence, précisément cette année-là.

Il reste encore une question à élucider. La campagne du grand roi contre Retsôn est-elle postérieure à celle qu'il dirigea contre Pekach ou ces deux campagnes sont-elles simultanées ?

Sans nous flatter de résoudre la question, impossible, croyons-nous, à trancher en l'état actuel de nos connaissances, nous pensons pouvoir tout au moins l'éclairer par les considérations suivantes :

a) Tiglat Pileser, arrivant de Ninive en Palestine, pouvait choisir entre deux routes principales : celle de Damas et celle qui longe la côte au pied du Liban. Le siège de Tsimirra et d'Arka étant antérieur à l'an 734 (page 206, note), rien n'obligeait le grand roi à prendre la voie du littoral ; il est bien plus naturel qu'il ait choisi l'autre, qui le conduisait plus vite et plus directement à son double objectif, en passant par Damas et la vallée du Jourdain.

b) L'Aram était le plus puissant de ses adversaires ; il semble plus rationnel qu'il ait commencé l'attaque de ce côté-là, pour surprendre, si possible, et abattre dès le début la tête de la coalition. Le négliger, même momentanément, c'était non seulement lui donner le répit nécessaire à l'organisation de la défense, c'était encore s'exposer à le voir accourir, avec le gros de ses forces, au moment où l'armée assyrienne serait elle-même aux prises avec d'autres ennemis. Il semble, en effet, peu probable que Retsôn n'eût envoyé à Pekach aucune espèce de secours, si Tiglat, en dirigeant d'abord son attaque contre Éphraïm, lui en avait laissé la faculté. On s'explique clairement, au contraire, l'isolement de Pekach et la nullité de sa résistance, si l'on admet que le roi d'Aram était alors bloqué dans sa capitale.

Il est vrai que l'inscription royale qui rapporte la campagne

d'Aram raconte les choses comme si Tiglat n'avait pas quitté le pays depuis son arrivée jusqu'à la prise de Damas. Mais on ne peut conclure du silence de cette inscription, d'ailleurs fort incomplète, à la non-simultanéité d'un événement qui fait l'objet d'un autre récit. (*Annales*. Fragments, p. 209.) L'ordre observé dans les inscriptions assyriennes est loin d'être toujours l'ordre chronologique, témoin le récit de la campagne de Sanchérib en Juda (v. note K). C'est ce qui empêche de baser sur cet ordre aucune argumentation.

En plaçant au début l'attaque de Tiglat contre Damas, nous obtenons le tableau suivant, qui indique, dans ses grandes lignes, la suite des événements :

A. Tiglat II envahit l'Aram ; Retsôn battu. Damas assiégée. — Tiglat s'avance sur la Galilée, pille le pays, traverse Éphraïm, et arrive jusqu'à Gaza. Sac de Gaza (734).

B. Retour de Tiglat vers le nord. Pekach détrôné et tué. Hosée le remplace. — Tiglat rejoint sous les murs de Damas les troupes assiégeantes, et continue les opérations du siège. Prise de Damas (732).

Cet ordre a été adopté, plus ou moins complètement, par plusieurs historiens de l'ancien Orient : c'est celui de Lenormant (*op. cit.*, IV, p. 227), de Ledrain (*op. cit.*, II), de Maspero (*op. cit.*, p. 374), de Sayce (*op. cit.*, p. 134 et 135), de l'abbé Vigouroux (*op. cit.*, IV, p. 119-125), etc.

La longueur du siège de Damas, allongé par là d'une année (734-732), n'a rien d'exagéré. Le siège de Samarie, au temps de Sargon (724-722), et celui d'Arpad, que Tiglat avait dirigé (742-740) huit ans auparavant, durèrent précisément le même nombre d'années. Sans être inexpugnable, Damas opposa généralement une vive résistance aux assiégeants.

En somme, bien que cet arrangement dans l'ordre des faits nous semble le meilleur, il faut convenir qu'en dépit de toutes les considérations, la suite des faits demeure incertaine. Elle le demeurera aussi longtemps qu'un nouveau document ne viendra pas s'ajouter aux rares débris que possède l'historien sur cette

époque, l'une des plus difficiles à traiter de l'antiquité orientale. On regrette d'autant plus que le vandalisme d'Assarhaddon ait privé la science de ceux qu'avait laissés Tiglat.

Note E.

La réforme prophétique au temps d'Ézéchias.

Wellhausen fait dater du règne de Josias, c'est-à-dire de cinquante ans plus tard, la destruction des *bamoth*. Que l'adoption définitive de cette mesure remonte à cette époque, c'est ce qui nous semble, en effet, incontestable, mais il ne nous paraît pas juste, historiquement, de placer tout à la fois sous ce règne, comme par une sorte de coup d'état, la première apparition de cette idée et sa réalisation définitive. Tous ceux qui se sont occupés d'histoire savent que ce n'est pas en un jour qu'une idée neuve fait son chemin, qu'il faut du temps pour la faire germer, du temps encore pour qu'elle passe du domaine des idées dans celui des faits. Le savant critique se débarrasse trop aisément de la donnée, parfaitement précise, du *Livre des Rois* à ce sujet : « *Ézéchias fit disparaître les bamoth*, » et cela étonne d'autant plus qu'il s'en rapporte lui-même, et avec raison, aux affirmations de ce même livre sur le même sujet ; nous faisons ici allusion à tous les passages du *Livre des Rois* contenant le schema connu : « *mais les bamoth ne disparurent pas*. » — Si nous plaçons à cette époque la première tentative de grouper le culte d'Yahveh autour d'un sanctuaire unique, c'est que nous n'en trouvons pas seulement l'idée dans ce fragment des livres historiques ; les livres prophétiques la renferment aussi bien. Pour Ésaïe, comme pour Michée, Sion est déjà « *la sainte col-*

line. » (És. XI, 9; Michée IV, 2.) Yahveh y est à demeure. (És. VIII, 18.) C'est son habitation particulière, sa résidence divine, c'est là que « *réside le nom d'Yahveh Tsebaoth,* » l'essence de sa personnalité. (És. XVIII, 7.) Ces passages-là sont authentiques.

Note F.

De la date de la maladie d'Ézéchias.

L'ordre du récit, dans les livres israélites, place cet incident à la suite de la campagne de 701, postérieurement à la révolte d'Ézéchias; la seule indication chronologique qu'on y trouve est conçue en termes très vagues : « *En ce temps-là* » (És. XXXVIII, 1 ; II Rois XX, 1), et ces deux mots sont apparemment une addition postérieure[1]. Il n'y a pas là de quoi surprendre ; nous savons de reste que l'exactitude chronologique fut le moindre souci des scribes israélites.

L'étude attentive de ces textes permet sur cette question d'établir les points suivants :

1° La maladie d'Ézéchias est antérieure au pillage du trésor, puisque c'est après sa guérison que le roi étale ses richesses devant l'ambassade chaldéenne (II Rois XX, 13; Ésaïe XXXIX, 2).

2° La maladie d'Ézéchias est antérieure à la défaite de Sanchérib, si l'on admet qu'Ésaïe la lui promit à ce moment-là (II Rois XX, 6; Ésaïe XXXVIII, 6).

[1] D'Orelli, Die Propheten Jesaja und Jeremia, dans le *Kurzgefasstes Kommentar* de Strack et Zöckler, IV, p. 122.

3° L'accueil favorable fait aux envoyés de Mardoukpaliddin et l'entente chaldéo-judaïte, qui en résulta, durent précéder, au lieu de le suivre, le conflit judéo-assyrien. Cette alliance n'aurait pas autrement sa raison d'être.

« Il se peut fort bien que l'intervention, par suite de laquelle « le récit de l'invasion assyrienne a été mis avant la maladie « d'Ézéchias, appartienne au document primitif. Les auteurs « anciens, et les hébreux encore moins que les autres, ne se « piquaient pas de suivre strictement l'ordre chronologique. Le « compilateur, voyant le récit de la maladie d'Ézéchias après celui de l'invasion, en conclut que cette invasion devait avoir eu « lieu peu après, dans le courant de la même année. Comme la « date de la maladie d'Ézéchias est fixée, par le texte lui-même, « à la XIVme année de son règne (És. XXXVIII, 5), il ajouta « cette date en tête du premier récit[1]. » (És. XXXVI, 1 ; II Rois XVIII, 13^{a}.) L'ordre des faits se trouve donc être le suivant :

1° Dans le *Livre d'Ésaïe :*

a) XXXVI, 1a	« *Dans la XIVme année d'Ézéchias.* »
b) XXXVIII, 1-22	« *Ézéchias fut malade...* » suit le récit de la maladie.
c) XXXIX, 1-8	Récit de l'ambassade babylonienne.
d) XXXVI-XXXVII	Invasion de Sanchérib.

2° Dans le IIme *Livre des Rois :*

a) XVIII, 1-13a	« *Dans la XIVme année du roi Ézéchias.* »
b) XX, 1-19	« *Ézéchias fut malade...* » suit le récit de la maladie et celui de l'ambassade babylonienne.
c) XVIII, 13—XIX, 37	Invasion de Sanchérib.
d) XX, 20-21	Dernier mot sur le règne d'Ézéchias.

Ainsi, en se basant uniquement sur les données des livres hébreux, on peut déjà conclure, d'une manière certaine, que la

[1] Bruston, *op. cit.*, p. 250.

maladie d'Ézéchias précéda l'invasion de Sanchérib. Cela est si clair, que les rabbins l'avaient déjà trouvé [1].

La comparaison de ces textes avec les inscriptions cunéiformes permet de préciser davantage. Il résulte de cette comparaison que :

1° La maladie d'Ézéchias ayant eu lieu quinze ans avant sa mort (És. XXXVIII, 5), c'est-à-dire dans sa XIVme année, et l'expédition de Sanchérib ayant eu lieu en 702 [2] ou 701 [3], c'est-à-dire dans sa XXVIme ou dans sa XXVIIme année, sa maladie précède, de douze ou treize ans, l'invasion assyrienne. Elle se placerait en 714.

2° L'an XIV d'Ézéchias, soit l'année 714, précède de neuf ans l'avènement de Sanchérib, fixé par le *Canon des Éponymes* à l'année 705. Elle est donc contemporaine de Sargon, non de Sanchérib.

Cette conclusion peut être considérée comme l'une des plus sûres que l'état des sources permette de formuler sur la chronologie du règne d'Ézéchias.

Note G.

Date probable de la rébellion d'Ézéchias.

A quelle époque Ézéchias cessa-t-il de payer le tribut que Tiglat II avait imposé à son père? C'est l'une des questions que l'histoire israélite aura le plus de peine à résoudre. Il est impos-

[1] *Seder Olam*, chap. XXXIII.
[2] Schr,, *K. u. A. T.*, p. 313-317.
[3] Bruston, *op. cit.*, p. 270.

sible, dans l'état actuel des connaissances archéologiques, d'en fixer la date avec quelque précision.

Le *Livre des Rois* mentionne la rupture des relations de vasselage avant de parler de la mort d'Hosée. Mais on n'en peut rien déduire. Avec des documents aussi remaniés que le sont les écrits historiques de l'Ancien Testament, on ne peut pas conclure de l'ordre du récit à celui des événements.

Pour en préciser la date, il faut chercher, dans l'histoire d'Ézéchias, le moment propice où cette révolte put être favorisée par la situation extérieure. Ajoutons-y que la période de son règne où doit se placer la déclaration d'indépendance est nettement délimitée, d'un côté, par son avènement, de l'autre, par l'invasion assyrienne, que cette révolte provoqua (702 ou 701).

Cet espace de vingt-sept ans (728-702 ou 701) présente deux instants favorables à une insurrection :

a) La période d'attente générale qui suivit la mort de Salmanasar et précéda l'avènement de Sargon (722).

b) Une seconde période du même genre, qui se place à la mort de Sargon ou à l'avènement de Sanchérib (705).

Examinons successivement lequel de ces deux moments paraît le plus favorable à la cause d'Ézéchias.

A l'avènement des Sargonides, Ninive eut un instant de vertige; elle sentit vaciller entre ses mains le sceptre de l'Asie citérieure. A l'orient, Mardoukpaliddin, appuyé sur les légions élamites et chaldéennes, s'emparait de Babylone, et fondait une vaste monarchie, à quatre-vingt-dix lieues de Ninive; à l'occident, le prince de Hamath[1], prêt à tout événement, devenait le centre de la résistance. D'Égypte, Shabak promettait, plus que jamais, la délivrance aux princes maritimes. Il se flattait d'entraîner Gaza, la métropole des villes philistines. Le moment pouvait sembler favorable à Ézéchias pour s'exonérer du tribut; il ne le fit pas cependant. La chose est certaine, puisque, à l'époque du siège d'Asdod, en 711[2], Juda payait encore tribut

[1] *Ilubid* des inscriptions cunéiformes.

[2] Il eut lieu, d'après les inscriptions cunéiformes, en l'an XI de Sargon, c'est-à-dire en 711, ou en 711 et 710, pour ceux qui, comme Bruston,

au grand roi. Un texte cunéiforme, parfaitement explicite, ne laisse aucun doute à ce sujet[1]. Il en résulte que la rébellion d'Ézéchias vient se placer dans les dix dernières années qui séparent 711 de 701, c'est-à-dire dans la seconde des deux périodes proposées.

Note H.

MARDOUKPALIDDIN.

Ce personnage, le *Mérodach Baladân* (Berodak-Baladân, d'après la leçon fautive du *Livre des Rois*) des Israélites, a été mis en pleine lumière par les découvertes archéologiques. Il y a une vingtaine d'années que le cardinal Wiseman *(Discours sur les rapports entre les sciences et la religion*, Discours VI, Migne, *Démonstration évangélique*, t. XV, cité par Vigouroux) en arrivait à conclure, après une étude approfondie, que cette histoire d'un vassal de l'Assyrie envoyant des ambassadeurs à un autre vassal, constituait, à tout le moins, une grave difficulté de l'histoire d'Israël. Pour Mérodach, comme pour Sargon, on s'était trop hâté de conclure. Aujourd'hui, Mardoukpaliddin est un

admettent deux sièges d'Asdod; de toute manière, on le voit, il se place après 721, où se termine la première période favorable à une insurrection. Ce siège fut prédit et symbolisé par Ésaïe (XX).

[1] « *Les peuples de la Philistie, de Juda, d'Édom et de Moab, habitants des côtes de la mer, et qui avaient apporté jusqu'ici leurs tributs à Assour, mon Seigneur, parlaient déjà de trahir. Le peuple et les chefs pervers portèrent des présents au pharaon, roi d'Égypte, et recherchèrent l'alliance de ce prince qui ne pouvait les sauver.* »

des personnages les mieux connus de l'histoire du VIIIme siècle; aussi, quand Lenormant entreprit de faire revivre cette époque dans une biographie, ce fut la vie de ce prince qu'il choisit comme la mieux connue.

Trois monarques, Tiglat Pileser II, Sargon et Sanchérib, luttèrent contre Mardoukpaliddin. Comme ces règnes successifs s'étendent sur une période totale de quarante-deux années, on a mis en doute qu'ils aient tous combattu le même adversaire. Leurs inscriptions le désignent constamment comme « *fils d'Yâkin*; » les livres bibliques l'appellent « *fils de Baladân*[1]; » il était naturel d'en conclure à l'existence de deux princes distincts, du nom de Mérodach-Baladân, l'un fils de Yâkin, l'autre fils d'un précédent Mérodach. Cette opinion, qui compta Schrader au nombre de ses défenseurs[2], est maintenant abandonnée par plusieurs assyriologues, et par Schrader lui-même[3]. Les considérations suivantes nous décident avec eux contre cette hypothèse :

1° Les documents historiques ne portent aucune trace du changement de règne supposé.

2° Il n'est pas dans les traditions des cours orientales de donner au fils le nom de son père. Le cas ne se présente pas une seule fois dans les annales dynastiques d'Israël, ni dans celles de Ninive ou de Babylone. La liste des sultans othmanides n'en offre pas non plus d'exemple.

3° Le nom d'Yâkin, qui désigne à la fois l'ascendance paternelle de Mardoukpaliddin et son patrimoine, peut n'être qu'un nom générique, comme celui de Ben-David, ou ethnique, comme celui de Ben-Israël; il ne prouve pas que Mardoukpaliddin ait été fils d'Yâkin, de même que le nom de « *fils d'Omri* » *(habal Humri)*, que les inscriptions donnent à Jéhu, ne prouve pas que Jéhu ait été fils de cet Omri dont il anéantit la race.

Le pays peut être désigné comme « pays de la maison

[1] II Rois XX, 12.
[2] *K. u. A. T.*, 1re édit.
[3] *K. u. A. T.*, 2me édit., p. 342 et suiv.

d'Yàkin » par les inscriptions cunéiformes (Bith-Yàkin) de la même manière que Jéhu est désigné comme roi du « pays de la maison d'Omri » (mât Bith-Humri).

4° L'analogie du plan de défense à peu près identique, et de la tactique employée contre Tiglat II, Sargon et Sanchérib, est favorable à l'identité de leur auteur.

5° L'histoire offre plusieurs exemples de règnes longs de quarante ans et plus. Sans parler de ceux de David, de Salomon et d'Azaria-Uzzia, dont la chronologie ne peut pas être considérée comme rigoureuse, citons, dans des temps plus modernes, ceux d'Élisabeth, de Georges III et de Victoria en Angleterre, de Frédéric II, de Frédéric-Guillaume III en Prusse, de Louis XIV en France, de Charles I[er], de Charles-Quint, de Philippe II, de Philippe IV et de Philippe V en Espagne, de Suleyman II en Turquie, de Sapor II, de Chosroès-le-Grand et d'Abbas en Perse, pour ne mentionner que ceux-là.

L'opinion qui s'appuie sur ces considérations a été développée par Schrader[1]. Elle compte parmi ses défenseurs Lenormant (*op. cit.*, IV, p. 280 et *Un patriote babylonien au VIII[me] siècle*), Boscawen (*Transactions of the Society of biblic. archeol.*, t. VI, p. 18), Duncker (*op. cit.* II, p. 343), etc.

Ceci posé, résumons en quelques mots la biographie de « *Mardouk-habal-idinna* » (Mardouk a donné un fils).

Mardoukpaliddin n'avait aucun droit héréditaire au trône de Babylone. Son patrimoine se bornait à la souveraineté d'un district noyé que baignaient les eaux réunies du Tigre et de l'Euphrate; on ignore le vrai nom de ce marécage, que les Assyriens appelaient le « *Bith-Yâkin.* » Sa puissance ne dépassait guère celle des nombreux princes qui se partageaient la plaine chaldéenne. Il avait en plus une escadre de quelques galères, qui lui mérite, dans les inscriptions cunéiformes, le titre pompeux de « *roi de la mer.* » C'était quelque chose comme un rajah malais de second ordre. La campagne que Tiglat II poussa jusqu'aux extrémités méridionales de la Chaldée (731) vint surprendre ces petits souverains, restés jusqu'alors étran-

[1] *K. u. A. T.*, p. 342, et *K. u. G. F.*, p. 207.

gers à l'empire ninivite, et dont ils devinrent les humbles vassaux. A cette occasion, le prince de Bith-Yâkin fit, avec sa cour, le voyage de la Chaldée pour y porter son hommage aux pieds du grand roi et demander l'aman.

Tiglat mort, les vassaux chaldéens songèrent à l'indépendance. A Babylone, les « *Kasdim* » étaient les adversaires naturels d'une monarchie toute militaire, où l'épée commandait au savoir, le soldat au prêtre. La ville lettrée et commerçante avait en horreur la soldatesque ninivite. On apprit par les caravanes que les armées assyriennes, impuissantes à réduire les places de Tyr et de Samarie, les bloquaient depuis une année, sans espoir d'en finir. A ces nouvelles, les espérances se réveillèrent. La révolte manquait d'un chef. On fit des propositions à Mardoukpaliddin, qui accepta d'en diriger les premiers coups.

C'est ainsi que le petit prince de Bîth-Yâkin devint « roi des Summirs et des Akkads, » suzerain légitime, incontesté, de tout le pays.

Mardoukpaliddin était né conspirateur; il se montra dès le début à la hauteur de sa tâche. Sa première pensée fut de chercher un appui à la cour de Suze, avec laquelle il entretenait les meilleurs rapports, et d'où ses envoyés revinrent avec des promesses de secours. Cette alliance devenait indispensable, car la situation s'aggravait. Sargon, dont l'avènement remontait à quelques mois, fournissait ses preuves comme chef d'armée devant Samarie (722). La vigueur avec laquelle il conduisit les opérations fut un signe aux plus clairvoyants : l'heure de la décadence n'avait pas encore sonné pour l'Assyrie. A Suze comme à Babylone, on prépara tout en vue de la prochaine campagne.

Au printemps de l'année suivante (721), Sargon était en Chaldée. Les opérations furent lestement conduites. Les alliés, sûrs de l'emporter par le nombre, pensèrent écraser l'ennemi en déployant leurs forces sur un vaste champ de bataille. La fortune se tourna contre eux; la tactique et la fermeté des Assyriens leur assurèrent l'avantage. A Babylone, on jugeait encore le soldat élamite sur les campagnes de Kudur-Nahunta, le contemporain des patriarches; la bataille de Khalu donna la mesure de sa valeur actuelle.

La victoire de Sargon fut plus glorieuse que profitable. Il respecta la royauté de Mardoukpaliddin, et laissa fuir les Élamites, qui mirent le Tigre entre eux et le grand roi. Les inscriptions de Sargon ne renferment, cela va de soi, pas un seul mot d'où l'on puisse inférer qu'il ait reconnu la royauté de Mardoukpaliddin, mais le *Canon de Ptolémée* révèle ce qu'elles taisent avec tant de soin. Ce document place, en cette même année 721, sur le trône de Babylone, un Mardokempadon, qui n'est d'autre que Mardoukpaliddin. Sargon lui-même ne parle pas de l'installation d'un nouveau roi, et cela importe, car cette installation aurait forcément suivi la déchéance de Mardouk; comme il ne réunit pas non plus sur sa tête les deux couronnes de Chaldée et d'Assyrie, il ne reste d'autre alternative que celle qu'indique la liste égyptienne. Mardouk fut reconnu par le grand roi à la condition de payer le tribut annuel.

L'heureux conspirateur demeura onze ans à Babylone (721-710), au sein d'une des cours les plus riches de l'Asie. Ce furent ses plus belles années. Moyennant qu'il s'acquittât avec fidélité d'une somme qu'il prélevait sur le travail d'autrui, Ninive le laissait vivre tranquille, dans des palais enchanteurs, dont ses ancêtres n'étaient pas même les chambellans. Une ambition excessive ou peut-être un sentiment plus noble, l'amour de l'indépendance, lui fit tout perdre. Mardouk n'était pas homme à croupir dans l'inaction, sur les coussins d'un sérail. Le luxe de la cour et les voluptés du harem ne parvinrent pas à énerver ce parvenu, dont la tête ceignait pour un instant l'une des plus riches couronnes de l'Asie citérieure. Des rêves de grandeur hantaient son cerveau. Un autre que lui, l'ennemi de ses pères et le sien, régnait à Ninive, et son trône éclipsait celui de Mardouk. Sous la pourpre babylonienne, le vasselage était plus humiliant que dans le château du Bith-Yâkin; on accepte, sans trop en rougir, d'être, avec beaucoup d'autres, petit seigneur et tributaire, mais quand on occupe un trône qui fut le premier du monde, on n'aime pas à en descendre les marches, pour baiser dans la poussière le pied d'un ennemi vainqueur.

Cauteleux et habile, Mardouk déploya toute son énergie à organiser ses plans. Les circonstances étaient plutôt favorables.

Sargon, occupé dans le nord et l'ouest, ne surveillait que de loin la Babylonie. En homme prudent, Mardouk savait attendre; il mit douze ans à ourdir ses intrigues[1]. Il avait sous la main les instruments nécessaires à l'exécution de ses projets. Les « *Kasdim*, » la classe la plus cultivée, peut-être, de l'ancien Orient, étaient partisans de l'indépendance; les relations distinguées qu'ils avaient au dehors, leur connaissance du cœur humain, qu'ils menaient à leur guise, l'habitude qu'ils avaient du gouvernement, leur donnaient une grande supériorité, en matière de négociations, sur les lieutenants chargés par le grand roi de combattre leur influence. Les officiers d'Assour avaient, pour réussir, une certaine connaissance des choses politiques, et la mauvaise foi du soudard oriental; ils y joignaient la rudesse ninivite, l'habitude de commander le sabre au poing qui gâtait tout; on les redoutait trop dans les petites cours pour leur laisser entrevoir la vérité.

De tous les alliés que le savoir-faire de Mardouk gagna à la cause babylonienne, l'Élam fut toujours le plus sûr. Le trône chancelant qui s'élevait à Suze changea trois fois d'occupant du vivant de ce prince, et chacun de ces trois souverains soutint à son tour la cause de Babylone[2].

Le vieux royaume de Kudur Lagamar se voyait enserré de toutes parts par les garnisons assyriennes. Installé à Babylone comme dans un château-fort, le grand roi n'aurait eu qu'à passer le Tigre pour réduire l'armée élamite aux abois. Mardouk sut si bien gagner les rois de Suze à ses intérêts, qu'ils exposèrent à la hache d'Assour le vieil édifice élamite, douze fois centenaire. Il amena à ses idées les cheikhs araméens et arabes dont les tentes bordaient l'Euphrate; on achetait ces nomades avec quelques présents; il n'en coûtait pas grand'chose à l'opulence babylonienne.

Il est fort possible que Karkemish et les villes phéniciennes

[1] « *Pendant douze ans, contre la volonté des dieux de Babylone, la ville de Bel, juge des dieux, il avait envoyé des ambassadeurs.* » (*Inscription des Annales* de Khorsabad.)

[2] Humbanigas, Sutruk-Nachunta et Kudur-Nachunta.

aient reçu la visite des envoyés de Mardouk, puisque ceux-ci visitèrent le sud de la Palestine. Mardouk saisissait, pour les dépêcher, le premier motif présentable. Les usages des cours justifiaient tout. L'avènement d'un prince, l'heureuse issue d'une expédition, la naissance d'un héritier, servaient de prétexte à des félicitations officielles. Il profita de la guérison d'Ézéchias pour envoyer à Jérusalem une ambassade importante. Ce n'était là qu'une convention diplomatique ; le but réel était d'obtenir l'adhésion du roi de Juda au soulèvement général que méditait le gouvernement babylonien. L'habileté des « *Kasdim* » atteignit son but en flattant la vanité royale.

Il est possible qu'ils aient visité les villes philistines au cours de leur voyage; il se peut même qu'ils l'aient poussé jusqu'en Égypte, où les pharaons payaient tribut à l'Assyrie (Bruston *op. cit.*, p. 188). L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable, mais les preuves manquent. Sans que l'on puisse prétendre, en pareille matière, à l'exactitude chronologique, il semble probable que l'ambassade babylonienne fit son apparition à Jérusalem pendant ces douze ans de préparation (721-710). Si la maladie d'Ézéchias eut lieu vers 714, c'est dans la période comprise entre 714 et 710 qu'il faut placer l'arrivée des « *Kasdim.* » Toutefois, nous ne contredirions pas si, pour des raisons valables, on prétendait rapprocher cet événement de 701, date de l'invasion de Sanchérib.

A partir de cette époque, l'histoire de Mardoukpaliddin se déroule tout entière en Mésopotamie. Elle cesse d'intéresser directement celui qui s'occupe d'archéologie israélite. Ce serait donc nous écarter de notre sujet que de poursuivre le récit de sa vie, si intéressante soit-elle. Nous renvoyons le lecteur, pour ce qui concerne la suite de cette biographie, à l'ouvrage de Lenormant : *Un patriote babylonien au VIII*^me^ *siècle*.

Note I.

Sources pour le règne de Sanchérib.

« *Sin aché irib* » ou « Sin achi irba » (que Sin multiplie les frères) succéda à son père Sargon le 12 ab (août) de l'an 705. Il mourut vingt-quatre ans plus tard. Tout ce qu'on a retrouvé de lui est au British Museum. Ses inscriptions ont été réunies par G. Smith dans son *History of Sennacherib,* publiée par Sayce en 1878. On les trouve aussi dans l'ouvrage de Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 211-238. Elles sont tracées sur des barillets ou prismes d'argile cuite, sur des briques, et sur les dalles d'albâtre de ses palais. Au point de vue spécial qui nous occupe, les plus importantes de ces inscriptions sont les suivantes :

a) Un prisme dont Bellino obtint un fac-simile très réussi, et qui reçut pour cela le nom de *Prisme de Bellino* (Brit. Mus.). Le contenu en a été publié dans les *Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1850 (tome IV, p. 1-28). Il raconte les campagnes de Sanchérib, dans ses deux premières années. On y trouve donc le récit de la première expédition qu'il dirigea en Babylonie contre Mardoukpaliddin. Fox Talbot l'a traduit et publié dans les *Records of the Past*, t. I. p. 23.

b) Un prisme inédit, que mentionne Schrader, (*K. u. A. T.*, p. 286) et qui porte comme date « *l'année où Mitunu fut éponyme,* » c'est-à-dire 700.

c) Un prisme hexagonal, appelé *Prisme de Taylor*, qui a reçu le nom de son premier possesseur, agent politique et consulaire de Sa Majesté britannique à Bagdad. Il contient le récit des huit premières campagnes de Sanchérib. C'est par lui que nous connaissons l'expédition de Sanchérib contre Sidon, Askalon, Ékron et Jérusalem. Schrader en place la composition vers 691.

d) L'*Inscription* gravée sur les *Taureaux* (Stierinschrift) du palais de Sanchérib à Ninive (Kujundjik). Sir Henry Rawlinson l'a publiée. C'est une sorte de duplicata, abrégé et condensé, du document précédent. Les campagnes de Sanchérib, autant qu'on peut les reconstituer par les cunéiformes, sont les suivantes :

Ire	campagne.	Contre Mardoukpaliddin et l'Élam. Bataille de Kish (racontée dans Bell. et Tayl.).
IIme	»	Contre les Kashi et les tribus mèdes (racontée dans Bell. et Tayl.).
IIIme	»	Contre le pays des Hatti : Sidon, Askalon, Ékron et Jérusalem (racontée dans Tayl. et Taur.).
IVme	»	....
Vme	»	Contre le district montagneux de Nipour.
VIme	»	Contre Babylone. L'usurpateur Suzub est détrôné. Cette VIme campagne entraîne la
VIIme	»	Contre l'Élam, allié des Babyloniens. Sanchérib prend Madaktu, résidence du roi d'Élam, mais il est forcé de battre en retraite.
VIIIme	»	Contre les deux alliés précédents. Suzub et Ummanimanu, roi d'Élam, sont battus à Chaluli, et Suzub emmené captif.

On a cru possible de retracer, d'après les bas-reliefs, le portrait authentique de Sanchérib. Ménant (Remarques sur les portraits des rois assyro-babyloniens, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* année 1881, p. 254-267) en a esquissé les traits de la manière suivante : « Son « nez, » dit-il, « est busqué, ses narines minces, sa lèvre dédai- « gneuse, elle s'avance légèrement sur la lèvre inférieure, sa « taille élancée a de la distinction à un degré que ne possédait « pas son père » (p. 12). Par malheur, ce sont là les caractères communs de tous les personnages ninivites figurés sur les sculptures; tous les rois d'Assyrie ont le nez busqué, tous ont la lèvre dédaigneuse, les yeux grands, les muscles accusés. Il est évident qu'il y avait des différences notables entre les traits des différents souverains; il ne paraît pas que les artistes assyriens aient été de force à les rendre dans leurs sculptures. Les con-

jectures de Ménant, dont le tort principal est de se baser sur des différences qu'on ne saurait apercevoir avec la meilleure volonté du monde, ont été définitivement réfutées par MM. Perrot et Chipiez (*Hist. de l'art dans l'antiquité*, tome II, p. 547-554). « Ni les Chaldéens, ni les Assyriens, n'ont eu l'ambition « d'arriver à la ressemblance individuelle ou à la fidélité du « portrait. Ils en sont venus, par voie de sélection et d'abstrac- « tion, à prendre une sorte de moyenne et à concevoir un cer- « tain idéal de beauté virile qui leur a suffi jusqu'à la fin. Ce « type, la Chaldée en avait réuni et fixé les traits dès ses pre- « miers essais plastiques. Elle l'a transmis à l'Assyrie, son « élève, et, pendant de longs siècles, jusqu'à la chute de Ninive « et de Babylone, sculpteurs et peintres n'ont pas cessé de le « reproduire. » Il y a chez Ménant « un malentendu et une « illusion. »

Note J.

Étendue et population probables de Ninive.

La question de l'étendue et de la population de Ninive a été fort discutée. La principale donnée de l'antiquité est celle de Ctésias, cité par Diodore de Sicile (II, III, 2-3) et qui est ainsi conçue : « Ninive formait un quadrilatère oblong, dont les grands « côtés ont chacun 150 stades (plus de 27 kil.) et les deux petits « 90 stades (2640 kil. carrés!, c'est-à-dire cinq fois le Paris « actuel). » — Le *Livre de Jonas* ajoute que « *Ninive était une très grande ville, de trois jours de marche.* »

Layard admet l'existence de la grande Ninive de Ctésias (*Nineveh and its remains*, II, p. 247). Ses autorités sont Diodore

et Jonas, ses preuves nulles. Il suppose qu'une muraille extérieure enclosait les villes murées de Ninive (Kujundjik), de Kalach (Nimroud), de Retsôn (Salamyieh) et peut-être de Dur-Sharyukin (Khorsabad). Deux considérations, basées uniquement sur les faits, décident, nous semble-t-il, en faveur d'une réduction considérable de la Ninive proprement dite :

a) Chacune des trois capitales temporaires de l'empire assyrien (Kalach, Ninive et Dur-Sharyukin) était entourée d'une muraille particulière.

b) L'hypothèse d'une grande muraille d'enceinte, entourant à la fois ces trois villes et leurs murailles particulières ne repose sur aucun fait et sur aucune découverte.

Il faut donc renoncer à l'hypothèse, purement conjecturale, d'une grande Ninive entourée de murs. Ce qui nous semble, d'autre part, tout à fait possible, c'est que l'on ait entendu dans un double sens le mot de Ninive. De même qu'on peut appeler Londres, soit la seule Cité avec les quartiers qui l'environnent immédiatement, soit l'agglomération tout entière, avec les villages successivement annexés comme Islington, Poplar ou Stratford, de même on entendait par « Ninive » tantôt la Ninive quadrilatère entourée de murs et dominée par le tertre de Kujundjik, tantôt, dans un sens plus large, l'agglomération ninivite qui, de Kalach à Dur-Sharyukin, avait semé le pays de villages, de rues et de bourgs, dont on retrouve encore les ruines (par exemple à Gaugamela (auj. Keremlis). Ce serait dans ce dernier sens que le *Livre de Jonas*, écrit par un Israélite pour ses compatriotes, parlerait de Ninive, la « très grande ville[1]. »

Quant au chiffre de la population, on connaît la donnée du *Livre de Jonas* : *« Il y avait 120,000 habitants, qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche.* » Si l'on entend par là les enfants en bas âge, on aurait une population énorme, le rapport de la population étant au nombre des enfants, dans l'Europe centrale, par exemple, comme 30 est à 1 (Quetelet et Heuchling, *Statistique internationale*, Bruxelles 1865). Il ne s'agit point ici des impubères, dont la proportion

[1] Niebuhr, *Geschichte Assour's und Babel*, p. 277.

est tout autre, 1120 sur 10,000[1], soit un peu plus de la moitié, ce qui nous donnerait une population de 291,200. Les impubères, en effet, dans leur grande majorité, sont en état de « distinguer leur main droite de leur main gauche. » Au reste, l'origine du *Livre de Jonas*, et l'exégèse qu'on doit y appliquer sont trop controversées pour qu'on puisse le prendre comme base dans un débat de ce genre.

Cette donnée écartée, comme l'antiquité n'en fournit pas d'autre, il faudrait, pour calculer le chiffre de la population, prendre pour base les faits similaires, tels qu'ils se passent en Orient. Or, à part les cités insulaires de la Phénicie, comme Tyr[2] et Arvad, où les obstacles naturels entassaient la population, une cité d'Orient ne contient jamais, proportionnellement à son étendue, le même nombre d'habitants qu'une ville d'Europe. Les mœurs exigent que chaque famille, ait si possible, une maison entière, où les femmes soient à l'abri dans un corps de logis spécial. Il faut donc réduire les chiffres que l'on serait tenté d'accorder à la grande ruche des bords de l'Euphrate.

Note K.

De la campagne de Sanchérib en Palestine.

Les documents relatifs à cette partie de l'histoire de Juda se trouvent :

a) Du côté israélite : dans le *Livre des Rois* (II Rois XVIII, 17-

[1] Brockhaus, *Conversations Lexikon*, art. Bevölkerung.

[2] Encore la population de Tyr ne dépassa-t-elle probablement jamais 25,000 habitants.

XIX, 37) et dans le *Livre d'Ésaïe* (Ésaïe XXXVI et XXXVII). Leur contenu est reproduit avec des additions et des modifications dans le récit postérieur du *Livre des Chroniques* (II Chr. XXXII, ajoute : 19, 21, « *les princes et les chefs.* » 22 et 23, 26)..

b) Du côté assyrien : dans les deux récits mentionnés plus haut : le *Prisme hexagonal de Taylor* et l'*Inscription des Taureaux de Kujundjik*. Ces documents, qui envisagent les événements à deux points de vue différents, sont d'accord sur les points essentiels. Ils mentionnent tous :

1° Une invasion assyrienne en Juda, conduite par Sanchérib;

2° La prise et le pillage d'un grand nombre de villes judaïtes par l'armée assyrienne;

3° Le blocus de Jérusalem par cette même armée;

4° Le paiement d'une somme, en kikkars d'or et d'argent, par Ézéchias.

Nous pouvons y ajouter un cinquième point :

5° Les uns (hébreux) affirment l'insuccès du blocus de Jérusalem et les autres (assyriens) n'en affirment pas le succès.

La nuance qui se trouve entre les deux sortes de documents, relativement à ce dernier fait, s'explique sans peine. Sanchérib ne pouvait mentionner tout au long un événement nuisible à son prestige et à la gloire d'Assour, son Seigneur. Ce sont de ces choses qu'on n'exige pas d'un monarque oriental. Il n'altère pas le fait, il l'oblitère; il s'arrête brusquement après le récit du blocus, en passant sous silence l'issue, qui lui fut défavorable.

Une difficulté plus sérieuse surgit, quand il s'agit de préciser la succession des événements. L'un, le récit assyrien, place le paiement de l'indemnité de guerre après la bataille d'Elthéqeh; l'autre, le récit israélite, place ce paiement avant l'arrivée des troupes égyptiennes qui y combattirent. La conciliation est impossible; l'un ou l'autre a raison. Une simple question suffira à déterminer de quel côté se tient la vérité : *Cui profuit?* Lequel des deux chroniqueurs avait un intérêt quelconque à arranger les faits dans tel ordre plutôt que dans tel autre? Était-ce le chroniqueur israélite? Évidemment pas. Qu'Ézéchias ait payé les

trente kikkars d'or avant ou après la défaite des Égyptiens, cela ne saurait lui être ni nuisible, ni favorable. Les auteurs israélites n'avaient donc aucun intérêt à changer l'ordre des faits. On saisit fort bien, au contraire, et sans grand effort d'imagination, les motifs que Sanchérib avait de le modifier. En clôturant son récit par la mention du tribut d'Ézéchias, le grand roi terminait les événements à son avantage; il donnait à entendre qu'à la fin, Juda s'était soumis à ses armes et masquait son brusque départ. Il y trouvait double avantage.

Ces considérations nous décident donc à suivre, sur ce point, le récit israélite, de préférence à celui de Sanchérib.

En somme, les inscriptions cunéiformes sont venues heureusement compléter les documents israélites. Ceux-ci nous donnaient les détails, les contre-marches, mais ils laissaient dans l'ombre le plan général de la campagne. Les inscriptions ninivites nous ont révélé la part importante que les États voisins eurent dans ce conflit; c'est par elles que nous savons enfin que l'objectif de Sanchérib n'était pas Juda, mais l'Égypte. Ainsi, comme le dit Schrader, le récit assyrien s'adapte de la manière la plus heureuse à la description biblique; il la confirme et la complète tout ensemble d'une manière si avantageuse qu'on n'aurait pu désirer mieux *(K. u. A. T.)*.

Voici, dressée avec autant de précision que possible, la succession vraisemblable des événements, avec l'indication des sources. (La lettre C désigne le *Cyl. de Taylor*; la lettre T, l'*Inscription des Taureaux.)*

Opérations en Philistie.	Marche de l'armée assyrienne en Juda.	A Jérusalem.
I. Expédition contre Sidon (C. T.).		
II. Expédition contre Askalon et ses dépendances (C.T.).		
	III. Un corps détaché ravage la Sefela et les monts de Juda (És. XXXVI, 1; II Rois XVIII, 13, C. T.).	Ézéchias, menacé, fortifie sa capitale.

Opérations en Philistie.	Marche de l'armée assyrienne en Juda.	A Jérusalem.
	IV. Sanchérib devant Lakish. (II Rois XVIII, 17. Gravé sur une des dalles de Kujundjik. Layard, *Monuments*, 2me série.) Ambassadeurs d'Ézéchias arrivant pour négocier la retraite des Assyriens.	
	V. Retour des ambassadeurs d'Ézéchias à Lakish. Ils apportent 30 kikkars d'or et des kikkars d'argent de la part d'Ézéchias. Padi libéré (C. T. II Rois XVIII, 14-17).	
	VI. Sanchérib réclame la reddition de Jérusalem.	
	VII. Sur le refus d'Ézéchias, Sanchérib détache sur Jérusalem un corps considérable qu'il confie à son *turtan* (II Rois XVIII, 17; És. XXXVI, 2).	
		VII. Blocus de Jérusalem (C. T.). Discours du *rab-shaké* (És. XXXVI, 4-22; II Rois XVIII, 17-37). Ézéchias monte au temple. Ésaïe encourage la résistance (És. XXXVII, 1-2).
	IX. Le *rab-shaké* revient à Libna (És. XXXVII, 8). Approche des Égyptiens. Sanchérib envoie une	

Opérations en Philistie.	Marche de l'armée assyrienne en Juda.	A Jérusalem.
	nouvelle ambassade à Ézéchias (És. XXXVII, 9).	
		Arrivée de l'ambassade à Jérusalem. Ézéchias monte au temple. Ésaïe encourage la résistance(És. XXXVII 14-35).
	X. Sanchérib part pour Elthéqeh et rappelle le corps de blocus.	Le siège est levé.
XI. Bataille d'Elthéqeh (C. T.).		
XII. Prise d'Ékron. Padi restauré (C. T.).		
XIII. Les territoires judaïtes annexés aux États philistins (C. T.).		
	XIV. L'armée de Sanchérib décimée par la peste. (Hérodote; II Rois XIX, 35; És. XXXVII, 36).	
	XV. Retraite précipitée de Sanchérib. (Hérodote; II Rois XIX, 36; És. XXXVII, 37.)	

Date de cette campagne. Cette date semble à peu près établie en 702 ou 701 avant J.-C. Bien que les documents cunéiformes soient le plus souvent datés, leurs indications ne sont pas d'une utilité directe, parce que leurs données se rapportent aux campagnes, non aux années (« *Dans ma troisième campagne...* » et non dans ma IIIme année). Elles sont cependant d'un grand secours, puisque c'est grâce à leurs données qu'on peut

arriver, d'une manière approximative, à déterminer la date des événements qui nous occupent.

Le *Cylindre de Bellino*, qui rapporte les deux premières campagnes de Sanchérib, fut achevé sous l'éponymat de Nabou-lich, soit l'an IV de Sanchérib, c'est-à-dire en 702. Or, il ne dit pas un mot de la troisième campagne de ce monarque. Sanchérib, dont la Ire année de règne tombe en 704, n'a, selon toute vraisemblance, pas fait plus d'une expédition par année. Nous avons en 704 sa première campagne (contre Babylone) et en 703 sa deuxième (contre les tribus mèdes). Sa troisième, qui nous occupe en ce moment, tombe donc, au plus tôt, en 702.

D'autre part, un fragment du *Canon des Éponymes* découvert par G. Smith atteste que la quatrième campagne de Sanchérib (contre Babylone et Suzub) n'eut lieu que sous l'éponymat de Mitunu, soit l'an V de Sanchérib, c'est-à-dire en 700. Il y a plus. Hormuzd Rassam, dans les fouilles qu'il a pratiquées à Kujundjik, a trouvé un barillet, encore inédit, daté de ce même éponymat (700) et présentant la troisième campagne comme le *dernier* événement survenu dans l'empire. (Schr. *K. u. A. T.*, p. 317).

De la sorte, la date de l'expédition se trouve circonscrite entre deux dates extrêmes, 702 et 701. C'est donc dans l'une de ces deux années qu'il faut placer la campagne de Sanchérib en Palestine.

Schrader fait un pas de plus. Considérant : 1° que l'avènement de Bel-ibou (Βηλιβου) au trône de Babylone est placé en 702 (1re campagne), tant par le *Canon de Ptolémée* que par le *Cylindre de Bellino*, (*K. u. A. T.*, p. 346), 2° que Sanchérib entreprit encore une autre campagne (Nipour, 2me campagne) avant de commencer la troisième, le savant assyriologue en vient à placer l'arrivée de Sanchérib en Palestine au plus tôt à la fin de 702 ou mieux encore en 701.

M. de Rougé, en étudiant de son côté le règne de Tirâqâ, qui vivait à la même époque, et participa peut-être au combat d'Elthéqeh, est arrivé à une conclusion identique; il place cette campagne, c'est-à-dire (pour un égyptologue) l'expédition de Tirhâqâ en Palestine « sept ou huit ans avant le commencement

« de son comput chronologique comme roi d'Égypte, c'est-à-dire « vers l'an 701. » (Études sur les monuments de Tirhaka dans *Mélanges d'archéol. égypt. et assyr.*, nov. 1872.)

Note L.

Le côté religieux du droit politique dans l'ancien Orient.

Dans les idées assyriennes, Ézéchias, en se révoltant, avait commis un acte de félonie qui le rendait passible du dernier supplice. Tel était le droit politique chez tous les peuples de l'ancien Orient. La rébellion n'est pas seulement une action politiquement préjudiciable, c'est un acte immoral, contraire à la volonté divine. Cette idée découlait en ligne directe de la croyance aux divinités nationales. On péchait contre Assour en prenant les armes contre son vicaire; on péchait contre Yahveh en prenant les armes contre son oint. (Psaume XVIII, 43, 48. « *Ils crient, et personne pour les sauver! Ils crient à Yahveh, et il ne leur répond pas! Je les broie comme la poussière que le vent emporte. — Vive Yahveh et béni soit mon rocher!... le Dieu qui me venge, qui m'assujettit les goyim.* » — Dans Exode XXII, 28, les deux sont liés dans une même ordonnance : « *Tu ne maudiras pas Dieu, tu ne maudiras pas le prince de ton peuple.* ») « *Fier de mon nom sans tache*, » dit Sargon dans ses *Fastes*, « *j'ai déclaré la guerre à l'impiété.* » Un petit prince babylonien refuse de se soumettre à ses armes, « *il méprise le dieu Assour* » (Oppert et Ménant, *Fastes*, p. 44). Illubid de Hamath se prépare à secouer le joug ninivite : il est un « *infidèle et un impie,* » qui mérite d'être écorché vif. C'est pour la même raison, qu'en méditant une insurrection, deux princes chaldéens (Assurlich

de Kir Alla et Itti d'Allapour) «*péchent contre Assour et méprisent sa puissance.*» Le vaincu, qui baise en rampant les pieds du grand roi, est un pécheur «*obtenant son pardon, et dont les iniquités sont effacées*» (Oppert et Ménant, *op. cit.*, p. 6). Ainsi, tandis que dans la Grèce antique on ne faisait pas de distinction entre un mauvais citoyen et un méchant homme, on n'en faisait pas, dans l'ancien Orient, entre un sujet rebelle et un homme pervers. Le vassal fidèle est un homme honnête, pieux, dévoué au culte d'Assour; les populations conquises, organisées à l'assyrienne, gouvernées par les lieutenants ninivites, sont à l'abri de l'impiété (Oppert et Ménant, *Ibid.*, p. 7).

Les documents israélites désignent constamment les princes et les États rebelles par une expression dont le sens a une portée morale : «*ils péchent contre Israël*» פשעו בישראל. Le mot de פֶּשַׁע, *defectio, rebellio, peccatum, scelus* (Fürst, *Concordantia hebraica*) implique une perversion volontaire et préméditée (Œhler, *Théol. Anc. Test.*, I, p. 230); les auteurs israélites s'en servent pour désigner les révoltes des vassaux de Juda, de Moab (II Rois I, 1; II Rois III, 7), d'Édom (II Rois VIII, 20; II Chron. XXI, 8), ou de villes frontières, comme Libna (II Rois VIII, 22). On dit פשע בישראל comme on dit פשע יהוה. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le terme change dès que la suzeraineté de Juda n'est plus en cause. Quand ces mêmes auteurs mentionnent la révolte de leurs princes contre des suzerains étrangers, le terme n'est plus פשע ב mais מרד ב, qui n'indique plus la perversion criminelle. Telles, la révolte d'Ézéchias contre Sanchérib II Rois XVIII, 7, la révolte de Yoyakim contre Nebucadnetzar II Rois XX, 1, la révolte de Mattaniah-Sédécias II Rois XXIV, 20; et, d'une manière générale, les révoltes de Juda contre Babylone : II Chr. XXXVI, 13. Jérémie, LII, 3; Ézéch. XVII, 15. L'auteur du *Livre des Rois*, qui se place au point de vue israélite, met le verbe מרד dans la bouche du *rab shaké* (Ésaïe, XXXVI, 5); le point de vue assyrien en eût probablement jugé autrement.

TABLE ANALYTIQUE

DES MOTS

CONTENUS DANS CE VOLUME

Table analytique des mots contenus dans ce volume.

B

D

E

Q

R

S

T

U

V

W

TABLE

DES

PASSAGES DE L'ANCIEN TESTAMENT

CITÉS OU COMMENTÉS DANS CET OUVRAGE

TABLE DES PASSAGES DE L'ANCIEN TESTAMENT

CITÉS OU COMMENTÉS DANS CET OUVRAGE

I Chroniques.

II Chroniques.

Esdras.

Job.

Psaumes.

Proverbes.

Cantique des Cantiques.

Ésaïe.

Jérémie.

Ézéchiel.

Osée.

TABLE

LIVRE SECOND

Rapports d'Israël avec l'Aram et l'Assyrie.

PREMIÈRE PARTIE

Rivalité de l'Aram et de l'Assyrie au IXme siècle.

DEUXIÈME PARTIE

Israël tributaire de l'Assyrie.

